

# nos mensonges

LOUISE DOUGLAS

**Avant  
première**

FRANCE  
LOISIRS



**LOUISE DOUGLAS**

**NOS MENSONGES**

Traduit de l'Anglais  
par Catherine Berthet



Titre original : *In her Shadow*

© Louise Douglas, Juil. 2012  
© Presses de la Cité, Avril 2013  
pour la traduction Française

*Pour Kevin, avec amour*

A tous ceux qui aiment les livres  
et la lecture....

Mes plus sincères amitiés

Louise Douglas



Ce jour-là, ma vie bascula.

Pourtant la journée avait commencé comme une journée ordinaire, pluvieuse en l'occurrence. Je n'avais eu aucun pressentiment. Le matin, il ne s'était rien passé de spécial. Je m'étais levée de bonne heure pour aller travailler au musée Brunei de Bristol, comme de coutume. La matinée avait vite passé, sans incident notable. J'avais mangé un panini tomate-mozzarella pour le déjeuner, puis John Lansdown, le conservateur du département des antiquités, m'avait demandé de rassembler différents objets en vue d'illustrer une conférence sur l'histoire du jade. Une amulette figurant dans la liste se trouvait dans la Galerie égyptienne, à l'entresol du musée. En temps normal j'aurais demandé à Misty d'aller la chercher. Mais la jeune stagiaire était en congé ce jour-là et de toute façon j'avais envie de me dégourdir les jambes. Je pris donc mes gants, mes clés, et quittai les bureaux exigus réservés au personnel universitaire pour m'engager dans le hall d'entrée du musée, au plafond aussi haut que celui d'une cathédrale. Je gravis d'un pas alerte l'escalier de marbre monumental sur lequel se reflétaient les losanges colorés de l'immense dôme de verre qui surmontait le vestibule.

Parvenue à l'entresol, je me frayai un chemin entre les groupes de visiteurs qui se pressaient devant les panneaux explicatifs sur la science de l'embaumement, à l'entrée de la Galerie égyptienne. Je baissai la tête pour franchir la porte basse qui imitait l'entrée de la partie souterraine d'une pyramide. Un étroit tunnel menait au cœur de la galerie, où avait été recréé l'intérieur d'un tombeau. L'obscurité était profonde et il faisait quasiment nuit noire dans le couloir. Les ténèbres se dissipaient à intervalles réguliers, grâce à des spots lumineux qui éclairaient tour à tour les éléments exposés. La lumière était réglée de telle sorte que, chaque fois qu'un spot s'éteignait, un autre s'allumait. Le visage de chacal d'une haute statue d'Anubis disparaissait, alors qu'une momie aux bandelettes desséchées et au sourire à jamais figé surgissait soudain de l'ombre. Pour renforcer l'impression d'authenticité, une bande sonore diffusait en bruit de fond la plainte sinistre du vent dans la Vallée des Rois, et une lourde odeur d'encens donnait l'impression que le lieu était privé d'oxygène. Les visiteurs ne parlaient qu'à mi-voix et, bien que l'atmosphère de la galerie me fût familière, j'étais en proie à un sentiment de claustrophobie chaque fois que j'y pénétrais. J'avançai lentement entre les éléments exposés, laissant le temps à mes yeux de s'adapter à la pénombre. Quand j'eus trouvé la vitrine qui contenait l'amulette, je me penchai pour déverrouiller le panneau et désactiver l'alarme. Je saisis l'amulette et la calai avec précaution au creux de ma main. Je verrouillai le battant à nouveau, me redressai. C'est alors que je la vis.

Ellen Brecht était là, dans la salle.

Ellen Brecht. Ma meilleure amie. Mon fantôme familial.

Les vingt années précédentes s'effacèrent en un instant de ma mémoire. J'oubliai tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois que j'avais vu Ellen et je demeurai sur place, pétrifiée, tandis qu'elle fixait sur moi un regard d'une terrible intensité. Puis la lumière s'évanouit dans cette partie de la salle, et elle fut absorbée par l'obscurité.

Saisie d'une panique folle, je reculai de quelques pas. Un spot se ralluma et je poussai un cri d'effroi. Ellen se tenait encore plus près de moi, à côté d'un ensemble de vases canopes.

*Va-t'en ! Va-t'en ! Laisse-moi tranquille !* suppliai-je en mon for intérieur. En vain. Elle ne bougea pas et resta là, à me regarder.

J'avais du mal à respirer. Les doigts glacés de la mort me serrèrent la gorge. Je voulus reculer mais mes jambes me trahirent, je n'avais pas plus de force qu'un nouveau-né. Je trébuchai, heurtai un sarcophage, eus l'impression que le corps qu'il contenait, enveloppé dans d'antiques bandelettes brunes, s'en extirpait pour s'emparer de moi. Je haletais, le sol se déroba sous mes pieds, la pièce se mit à tourner. La lumière s'éteignit de nouveau, je ne savais plus où était Ellen. Je me ruai dans le tunnel exigü que je franchis d'un pas chancelant, avant de retrouver la lumière du jour, éblouissante. Je me mis à courir le long de la galerie, en me tenant à la rampe de la mezzanine, puis descendis l'escalier raide qui aboutissait dans le grand hall. Une petite foule se pressait sous l'ombre projetée par notre squelette de tyrannosaure suspendu au plafond. Je jouai des coudes entre des adultes portant aux bras des bambins et leur désignant du doigt la terrifiante créature, trébuchai contre des enfants qui agitaient des questionnaires éducatifs distribués à l'entrée.

— Excusez-moi ! Laissez-moi passer, je vous en prie...

Parvenue à l'autre extrémité du hall, je m'engouffrai dans un corridor mal éclairé. Le passage, bas de plafond, était encombré de vitrines de style victorien contenant une vieille collection d'animaux empaillés. Tout au fond se trouvait une porte avec l'inscription *Réservé au personnel*.

Je jetai un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule, distinguai à l'entrée du couloir une silhouette qui se dirigeait vers moi à pas lents. Elle se découpait à contre-jour dans la lumière vive du hall, et il était impossible de dire si c'était Ellen ou non. Ravalant un sanglot, je m'effondrai contre la porte fermée en m'efforçant de me rappeler le code de sécurité qui commandait l'ouverture. Après trois tentatives infructueuses, je perdis tout espoir. Soudain, je sentis une main se poser sur mon épaule et je poussai un cri de terreur. Le cœur battant à se rompre, je tombai à genoux, le visage enfoui dans mes mains. C'est alors qu'une voix familière s'éleva derrière moi :

— Hannah, ma chérie, que se passe-t-il ?

Je risquai un coup d'œil entre mes doigts crispés et vis le visage doux et empreint d'inquiétude de mon amie et collègue, Rina Mirza.

Rina m'aida à me relever, ouvrit la porte, me fit entrer dans son bureau. Celui-ci était minuscule et très encombré, comme se doit d'être l'ancre d'un professeur d'université. Je m'assis sur une chaise branlante au siège de cuir craquelé, coincée entre deux hauts classeurs de bois sur lesquels s'entassaient des piles de papiers. Frissonnante, j'attendis pendant que Rina préparait du thé dans la kitchenette du personnel. Elle revint et me tendit une tasse à moitié pleine. Mes doigts tremblaient tant que je renversai un peu du liquide brûlant. Je serrai alors la tasse entre mes mains et humai la vapeur parfumée qui s'en échappait. J'avais

l'impression que mon sang était glacé.

Rina me frottait les épaules.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en me regardant par-dessus ses demi-lunes. Quelqu'un t'a fait mal ? On t'a agressée ?

— Non.

Je répondis à voix si basse que Rina dut se pencher pour m'entendre.

— Qu'y a-t-il, alors ? Tu es en état de choc.

Je contemplai son visage bienveillant, son regard teinté de sollicitude, les boucles brunes qui s'échappaient de son chignon.

— J'ai cru voir quelqu'un, une amie d'autrefois...

— Et cela ne te fait pas plaisir ?

Je baissai la tête, laissant mes cheveux retomber sur mon visage. Au cours des années qui avaient suivi ma dépression, je m'étais fabriqué une carapace protectrice formée de nouveaux souvenirs et d'expériences. Cette armure rassurante venait de tomber en poussière. Je me sentais aussi vulnérable qu'un souriceau nouveau-né, nu et aveugle.

— Hannah ? reprit Rina. Pourquoi es-tu aussi bouleversée d'avoir revu ton amie ?

— Parce que Ellen Brecht est morte. Il y a vingt ans.

Notre histoire commença dans les années quatre-vingt, sur la péninsule de Lizard, une avancée rocheuse de Cornouailles battue par les vents et exposée aux tempêtes. C'est là que je suis née, que j'ai grandi, et que j'ai connu Ellen. Pour moi, c'est le seul endroit où elle a existé. J'ai toujours eu du mal à l'imaginer ailleurs, hors de ce contexte.

Naturellement il y avait eu une époque, avant Ellen, où j'étais seule. Ce temps-là est encore plus éloigné et plus difficile à imaginer, pourtant il a bel et bien existé. Je peux encore remonter jusqu'aux souvenirs de ma toute petite enfance, avec ses couleurs vives comme sur un instantané pris par un de ces vieux appareils Hipstamatic. La plupart de mes souvenirs d'avant Ellen sont confus et embrouillés, tels des clichés jetés en vrac dans un tiroir. Mais je me rappelle très clairement un après-midi de septembre, quand j'avais huit ans. C'est la seule fois de ma vie où j'ai parlé à la grand-mère d'Ellen. Si je ne l'avais pas fait, il n'y aurait eu aucun lien entre Ellen et moi, plus tard. Si cet après-midi s'était déroulé autrement, nous ne serions peut-être jamais devenues amies et par conséquent j'aurais eu une vie différente, sans doute plus heureuse. Avant Ellen les choses étaient moins compliquées. Elles étaient bonnes ou mauvaises, justes ou fausses, noires ou blanches, et je comprenais la différence. J'ai l'impression qu'avec Ellen tout s'est teinté de gris. À commencer par ce lointain après-midi.

Le bus scolaire venait de déposer ses derniers passagers à l'arrêt de Goonhilly Road. Il y avait les jumeaux Williams, Jago Cardell, qui vivait dans le cottage voisin du mien, et moi. Il faisait froid, les ombres s'allongeaient. L'air glacé de la fin octobre contenait une promesse de givre et de feux d'artifice, avec les fêtes de Guy Fawkes et d'Halloween qui approchaient. Les hirondelles, alignées comme des petites sentinelles noires sur les câbles de téléphone, attendaient de s'envoler vers des cieux plus chauds. Les Williams dévalèrent en courant le chemin qui descendait vers la ferme de leurs parents, tandis que Jago et moi nous dirigeons vers l'énorme marronnier dont les branches retombaient par-dessus le mur qui entourait Thornfield House. Des centaines de marrons apparaissaient entre les larges feuilles brunies, hors de notre portée. Jago posa son sac à dos sur le sol, prit un bâton et se mit à sauter sur place en frappant les branchages. Je l'observai un moment, puis j'eus une idée. Je ramassai le sac à dos, le fis tourner en le tenant par les lanières et le lançai en l'air. Il heurta une branche et plusieurs bogues vertes et piquantes tombèrent sur le sol, révélant leurs fruits brillants. Avec un cri de joie, Jago se jeta sur les marrons. Encouragée par ce succès, je lançai de nouveau le sac. Malheureusement, il tomba de l'autre côté du mur, dans le jardin de Thornfield House, que nous avons baptisée « la Maison hantée ».

— Merde ! s'exclama Jago. T'as réussi ton coup, là !

Je me souviens d'avoir éprouvé une profonde terreur. Bien qu'un quart de siècle se soit écoulé depuis, il me semble ressentir encore cette frayeur intense. À l'époque, j'avais peur de la vieille dame qui vivait dans le manoir. Nous la croyions un peu sorcière, et craignons d'avoir des ennuis si nous l'approchions. Avec le recul, il me paraît évident que j'eus un sombre pressentiment. Je savais qu'une chose terrible allait se passer dans cette demeure. Je le savais déjà à ce moment.

Le manoir de Thornfield ne ressemblait à aucune autre habitation du voisinage. Il se trouvait au sommet de la colline, entouré de hauts murs. Ses fenêtres s'ouvraient d'un côté sur les champs qui s'étendaient à perte de vue jusqu'à la côte, et de l'autre sur la plaine marécageuse qui descendait en pente douce jusqu'à Goonhilly Down. Ce n'était pas le genre d'endroit où des gens normaux avaient envie d'habiter. La bâtisse était trop grande, trop austère. Loin d'être semblable aux petites maisons basses et blanches battues par les vents de Cornouailles, elle s'élevait fièrement avec ses hautes croisées, sa porte majestueuse, son toit pointu surmonté d'une girouette en forme de goélette, suspendue au-dessus d'une immense vague. Une femme vivait là, seule. Jago et moi l'avions surnommée « la sorcière », car elle correspondait exactement à l'idée que nous nous faisons de ce genre de personnage.

Ce jour-là, j'avançai à pas de loup tout le long du mur, jusqu'au portail de fer forgé dont les battants grands ouverts rouillaient sur place. Je vis la propriétaire debout devant sa porte, qui guettait ce qui se passait dans le jardin. C'était à moi d'aller lui demander la permission de récupérer le sac à dos, puisque c'était moi qui l'avais jeté par-dessus le mur. Mais je demeurai figée devant l'allée et jetai un coup d'œil en coin à Jago. Je savais qu'il m'aiderait, comme toujours. Il n'eut pas une hésitation. Il pénétra dans le parc, se dirigea droit vers la sorcière et se mit à parler avec elle.

Jago, qui avait deux ans de plus que moi, était un garçon maigre et débraillé. De dos, on ne voyait que ses oreilles décollées et ses cheveux roux comme des flammes, que sa tante taillait à grands coups de ciseaux de cuisine. Les mèches rebiquaient sur son cou long et grêle. Sa chemise était trop petite, son pantalon usé et effrangé. Ses mains, qu'il tenait gauchement sur les côtés, paraissaient trop grosses pour ses bras.

J'avançai doucement et m'arrêtai à quelques pas derrière lui.

J'ai vu des photos de M<sup>me</sup> Withiel, la grand-mère d'Ellen, quand elle était jeune. Je sais qu'elle avait été une grande et belle femme et qu'elle était magistrate. Mais, lorsque nous fîmes sa connaissance, elle était toute voûtée et tremblotante. Elle portait un long gilet gris sur une robe bleu pâle boutonnée de travers, et de vieilles chaussures de tennis avachies. Ses cheveux fins étaient tout blancs.

— Pourquoi vous enfuyez-vous toujours, les enfants ? Chaque fois que j'essaie de vous parler, vous vous sauvez.

Penaud, Jago regardait ses pieds. Il ne pouvait pas avouer à la vieille dame que nous nous sauvions parce que nous croyions qu'elle pourrait nous jeter un mauvais sort.

— J'aime les enfants. J'ai une fille et une petite-fille.

M<sup>me</sup> Withiel me regarda et ajouta :

— Elle doit avoir à peu près ton âge, ma petite.

— C'est bien, répondit poliment Jago. Elles vivent à Trethene ?

— Oh, non. Non, non, non, dit-elle en se tordant les mains. Elles sont parties depuis

longtemps. Le démon est venu et m'a enlevé ma fille. Il me l'a prise, et son enfant aussi. Je ne sais pas où elles sont. Je ne reçois jamais de carte à Noël. Rien. C'est un démon vous savez, il est mauvais, vraiment diabolique...

La voix de la vieille dame devint si aiguë qu'on ne comprenait plus ce qu'elle disait. Je me sentis mal. Je me dis que M<sup>me</sup> Withiel devait avoir un grain, pour parler du démon comme ça. À moins qu'elle ne soit réellement une sorcière.

Jago se tourna vers moi, et j'essayai de lui faire comprendre du regard qu'il fallait partir.

— C'est dommage que vous ne voyiez pas votre famille, dit-il.

Il écrasa du bout du pied quelques brins d'herbe qui poussaient entre les graviers de l'allée et demanda :

— Je peux reprendre mon sac à dos ?

— Oui, oui, bien sûr, répondit la vieille dame en lui faisant signe avec la main. Tu reviendras me voir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en me regardant. Reviens parler avec moi. J'adore les enfants, surtout les petites filles. La prochaine fois, j'aurai des gâteaux à t'offrir, ma petite chérie.

Je m'efforçai d'esquisser un sourire, sans vraiment y parvenir.

— Des biscuits Bourbon au chocolat. C'étaient les préférés de ma fille. Tu aimes les Bourbon au chocolat, ma chérie ?

Je hochai la tête.

— Alors, n'oublie pas de revenir me voir. Tu le feras, n'est-ce pas ? Promets-le-moi.

— Oui, répondis-je à voix basse.

Jago traînait son sac à dos par les lanières, dans un massif d'orties desséchées. Quand il arriva à ma hauteur, nous regagnâmes la grille ensemble. Nous fîmes un petit signe de la main à la vieille dame et, dès que nous eûmes franchi le portail, nous nous mîmes à courir comme si nous avions le diable aux trousses, jusqu'au carrefour puis tout le long de la colline qui menait à Cross Hands Lane, la rue où nous habitons.

Pendant quelque temps, après cela, nous nous amusâmes à faire semblant d'être la sorcière.

« J'adore les enfants, disait Jago d'une voix chevrotante. Surtout... au petit déjeuner ! »

Et il se jetait sur moi, les doigts crochus, en faisant mine de me dévorer. Ses mimiques me faisaient pleurer de rire.

Je ne retournai jamais voir M<sup>me</sup> Withiel. Pourtant, je passais presque chaque jour devant Thornfield House. J'avais honte. Je n'osais pas lever les yeux vers les fenêtres pour voir si elle me guettait, espérant que j'allais entrer pour lui parler. J'essayais de ne pas penser aux biscuits qu'elle avait dû acheter exprès pour moi et qui ramollissaient dans leur étui en carton.

### 3

L'après-midi avançait mais je n'étais toujours pas remise de mon émotion. Voyant mon trouble persistant, Rina me ramena chez moi. Sa petite voiture traversa laborieusement le centre-ville encombré pour gagner Montpellier. J'habitais au premier étage d'une grande maison divisée en appartements. L'entrée était coincée entre un magasin de fleurs chic et une boutique de vêtements d'occasion. D'un côté le trottoir était occupé par des portants chargés de robes et de chemisiers multicolores, de l'autre par des seaux en plastique vert foncé remplis de jonquilles, de lys et de tulipes.

Rina m'aida à descendre de voiture, et me soutint pour gravir les marches du perron, pénétrer dans le hall encombré de bric-à-brac et monter l'étroite cage d'escalier moquettée.

Une fois chez moi, je me sentis mieux. Le décor neutre et les couleurs pâles et sourdes des murs étaient reposants. Lily, ma petite chatte grise, s'enroula autour de mes chevilles et je la pris dans mes bras pour enfouir mon visage dans sa fourrure soyeuse.

— Va t'étendre sur ton lit pendant que je te prépare une boisson chaude, ordonna Rina.

— Je me sens mieux à présent.

— Fais ce que je dis. Laisse-moi m'occuper de toi un moment.

J'acquiesçai de la tête, enlevai mes chaussures, entrai dans ma chambre, où je tirai les rideaux et me couchai. Une fatigue intense me submergea. Je remontai la couette, enfonçai la tête dans l'oreiller et laissai le matelas absorber le poids de mon corps. La chatte se mit à pétrir le duvet de ses petites pattes. J'essayai de me détendre, mais la tête me tournait. Quand Rina me rejoignit, dix minutes plus tard, avec une infusion de camomille, j'avais les yeux grands ouverts.

— Étais-tu très proche de ton amie ?

Elle se pencha pour me caresser le front, comme elle l'aurait fait pour une enfant en proie à la fièvre. Je perçus son haleine mentholée.

— Nous étions comme des sœurs. Plus proches, encore.

— Tu as dû avoir beaucoup de chagrin.

— Oui.

Je regardai vers la fenêtre. Le châssis du haut, entrouvert, laissait passer de l'air. Les rideaux ivoire se soulevaient doucement et retombaient, comme s'ils respiraient. Des bruits familiers nous parvenaient de l'extérieur : la circulation, des cris d'enfants, de la musique, des aboiements, le tintement des couverts que l'on préparait dans le restaurant au bout de la rue, pour le service du soir...

— Comment s'appelaient-elle ?

— Ellen Brecht.

— Que lui est-il arrivé, Hannah ?

— Un accident. Elle s'est noyée.

— Oh, c'est affreux. Tu étais avec elle ?

— Non. Je me trouvais au Chili, à l'époque. Je ne l'ai appris que bien plus tard.

Rina lissa la couette du plat de la main.

— Tu n'as pas pu lui faire tes adieux ?

— Non.

— Vous étiez fâchées ?

— Pourquoi poses-tu cette question ?

— Parce que tu étais partie à l'autre bout du monde.

— C'était un malentendu, répondis-je, bien que cette réponse fût loin de suffire à expliquer ce qui s'était passé entre Ellen et moi. Je croyais que tout finirait par s'arranger, que nous avions tout le temps. Mais je me trompais.

— Cela arrive, dit Rina en soupirant. Les jeunes filles sont très passionnées, parfois. Il s'est passé quelque chose qui t'a fait penser à Ellen ?

— J'ai rêvé d'elle la nuit dernière.

— Ceci explique donc cela.

Pourtant, il était fréquent que je rêve d'Ellen. Presque toutes les nuits, Ellen et Thornfield House revenaient me hanter. La nuit précédente j'avais rêvé que la vieille demeure avait brûlé et qu'elle était en ruine. Il n'y avait plus de toit, les vitres étaient cassées, les rideaux gris et déchirés s'envolaient entre les débris de verre, les arbres du jardin étaient noirs et squelettiques, couverts de toiles d'araignée et de cendres. J'errais dans les pièces vides, sur les parquets tachés de sang et jonchés de fleurs sèches, je cherchais mon amie, je l'appelais. Je savais qu'elle était quelque part, j'entendais ses pleurs au loin, mais dans mon rêve je ne savais où me diriger. Pieds nus, je pataugeais dans le sang, mes mains en étaient également couvertes et chaque fois que je touchais un mur je laissais une traînée rouge derrière moi. Les portes n'étaient plus à leur place, certaines ouvraient sur des chambres inconnues, d'autres sur le vide, sur des murs blancs, des gouffres sombres. Une musique s'échappait du piano et s'enroulait autour de moi comme une brume épaisse. Un requiem. Puis la musique disparut et il ne resta plus que les plaintes d'Ellen. Elle pleurait comme si elle avait le cœur brisé de chagrin. *Ellen !* appelais-je. *Où es-tu ?* Et soudain M. Brecht fut derrière moi. Il m'entoura de ses bras et embrassa mes cheveux. Je me laissai aller contre lui en soupirant. Nous étions face au miroir du palier, devant la chambre d'Ellen. Quand je levai les yeux, cependant, ce ne fut pas mon visage qui se refléta dans la glace, mais celui d'Ellen. Sa peau avait une couleur grisâtre tirant sur le vert, et ses cheveux flottaient autour d'elle. Des petits poissons argentés allaient et venaient entre ses lèvres ouvertes, et jusque dans les trous noirs et vides de ses orbites.

— Hannah, chuut, tout va bien, murmura Rina.

Je me rendis compte que j'avais dû pousser un cri.

— Désolée, marmonnai-je.

— Tu devrais peut-être partir en vacances, dit Rina d'un air soucieux. Tu travailles beaucoup, ma chérie, et il y a une éternité que tu ne t'es pas arrêtée. Pourquoi ne prendrais-tu pas quelques jours ?

— Oui, tu as raison. Je vais peut-être suivre ton conseil.

— Très bien. Pense à quelque chose d'agréable, à l'endroit où tu pourrais aller. La campagne ? Le bord de mer ?

J'étais confortablement installée dans mon lit, et la présence de Rina était apaisante. Je savais que j'allais finir par m'endormir. Lily monta sur l'oreiller, tourna plusieurs fois sur elle-même et se nicha contre moi. Les yeux fixés sur les rideaux qui se soulevaient doucement, je pensai à ma première rencontre avec Ellen. C'était par une belle journée ensoleillée que tout avait commencé entre nous. Et c'était déjà pour nous le début de la fin.

C'était il y a longtemps. Deux ans environ après que nous avons parlé à M<sup>me</sup> Withiel, Jago et moi. Les souvenirs sont plus précis à présent, et les scènes, quoique un peu floues, plus claires dans mon esprit. C'était au cours des vacances d'été, j'avais dix ans et Jago douze. Il vivait toujours dans la maison voisine de la nôtre avec son oncle et sa tante, Caleb et Manda Cardell, et nous étions les seuls enfants à Trethene. M<sup>me</sup> Withiel était morte depuis un certain temps, Thornfield House avait été fermée et laissée à l'abandon. La demeure tombait peu à peu en ruine.

La veille, il y avait eu une dispute chez les Cardell. Mon père n'était pas là, il travaillait dans l'équipe de nuit à l'aéroport de Culdrose. J'étais à la maison avec ma mère, et nous nous efforcions stoïquement d'ignorer ce qui passait dans la maison mitoyenne. Si nous avions eu le téléphone, maman aurait peut-être essayé d'appeler de l'aide, mais à l'époque aucun des cottages à loyer modéré de Cross Hands Lane n'était équipé du téléphone. De toute façon, cela n'aurait sans doute rien changé. À Trethene, si les gens se serraient les coudes, ils ne se mêlaient pas des affaires des autres.

Cependant lorsque quelque chose, ou quelqu'un, avait été projeté contre le mur mitoyen avec tant de force qu'un tableau s'était décroché de notre côté du mur, maman avait déclaré :

« Ça ne peut plus durer. »

Sans avoir d'idée précise en tête elle avait enfilé son manteau, et à ce moment-là les cris avaient cessé. Nous étions montées dans ma chambre pour regarder par la fenêtre, et nous avons vu M<sup>me</sup> Cardell dans le jardin de derrière. Sa silhouette était bleue et argentée sous les rayons de la lune. Vêtue d'un cardigan trop léger et chaussée de pantoufles, elle fumait une cigarette en frissonnant. Le chien s'était caché sous le clapier en voyant M. Cardell sortir de la maison. Il avait passé les bras autour des maigres épaules de sa femme, l'avait serrée contre lui et avait embrassé ses cheveux jaune pâle tout frisés. Ils étaient demeurés enlacés, se berçant mutuellement. Je voyais le bout rouge de la cigarette que M<sup>me</sup> Cardell avait jetée par terre clignoter dans la pénombre.

Après ce genre de disputes, M<sup>me</sup> Cardell ne sortait plus de chez elle pendant plusieurs jours. Elle envoyait Jago lui acheter ses cigarettes Embassy au village.

Le lendemain de cette querelle, je poussais mon vélo dans la côte quand Jago me rejoignit. Il se mit à rejouer le scénario d'un film qu'il avait vu à la télévision, tirant sur des adversaires imaginaires cachés dans les massifs de rhododendrons qui bordaient la route. Il avançait d'un air fanfaron et faisait mine de souffler sur le canon de son arme, en brandissant devant lui ses deux doigts réunis. Je l'observais.

— Tu es dingue.

Il éclata de rire. Il était heureux car généralement, après une de ces grandes disputes, tout se passait mieux chez les Cardell. Du moins pendant quelque temps.

Au sommet de la colline, nous obliquâmes à gauche, et je me penchai en soufflant. J'étais fière de mon vélo. C'était un BMX que mon père avait acheté à un des employés de l'aéroport. Je fis tinter la sonnette du bout du pouce, sans parvenir à attirer l'attention de Jago.

— Tu as de l'argent ? demanda-t-il.

— Non.

— Dommage. Nous aurions pu acheter des glaces.

Je lui fis la grimace. Et soudain, en passant devant Thornfield House, nous nous figeâmes. Pour la première fois depuis des mois la maison avait changé d'aspect.

Après la mort de M<sup>me</sup> Withiel, des planches avaient été clouées aux fenêtres et les grilles cadenassées. La glycine avait envahi les murs, le jardin était recouvert de mauvaises herbes sous lesquelles disparaissaient la pelouse et les allées.

Mais, ce jour-là, les grilles étaient dégagées et les planches avaient disparu des fenêtres, dont certaines étaient ouvertes. Les ronces, les branchages et les arbustes avaient été coupés et entassés dans un coin du jardin. L'allée de pierres devant la porte d'entrée avait été balayée.

Nous échangeâmes un regard. Jago se gratta l'oreille.

— On devrait aller jeter un coup d'œil, dit-il. Juste pour être sûrs qu'il n'y a pas de voleurs.

Il fronça les sourcils, l'air grave, et glissa les pouces dans la ceinture de son jean. Il s'était coulé dans la peau d'un personnage de film. Jago faisait toujours semblant d'être quelqu'un d'autre.

— Et s'il y a des gens à l'intérieur ?

— Nous les ferons prisonniers, et nous aurons droit à une récompense.

J'appuyai ma bicyclette contre le mur.

— Je crois que nous ne devrions pas entrer, dis-je. Nous n'avons pas le droit.

— D'accord, répondit Jago, je passe devant.

Il se faufila dans le jardin, aussi souple et silencieux qu'un chat, dans ses vieilles baskets usées. Je le suivis de loin. La végétation était si dense et si touffue le long de l'allée que j'avais l'impression d'être tombée au fond d'un étang. Des abeilles bourdonnaient dans l'air chargé du parfum des fleurs.

Jago poussa la porte d'entrée. Le battant émit un craquement et, quand il retira sa main, des écaillures de vieille peinture verte restèrent collées à sa peau. Il s'essuya la paume sur son jean.

— Hou, hou ! lança-t-il doucement.

Personne ne répondit et il ajouta, d'un ton plus assuré :

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et me fit signe de le suivre. J'obéis et pénétraï dans la maison derrière lui.

Il me fallut quelques secondes pour m'habituer à la pénombre. Dans le hall il y avait un sol carrelé et des plafonds très hauts, avec des moulures. Les fenêtres étaient garnies de cantonnières. La maison était restée fermée longtemps, mais une légère brise d'été traversait la pièce et chassait l'odeur de moisissure. Une mouche bourdonnait en décrivant des cercles concentriques. Nous avançâmes avec précaution dans les pièces abandonnées. Les meubles recouverts de housses projetaient des ombres dans les longs rayons de soleil poussiéreux qui pénétraient par les vitres. Un énorme piano à queue trônait fièrement au centre du salon. Dans la cuisine se trouvaient un vieux fourneau, un étendoir et un superbe évier en céramique.

Je savais que le corps de M<sup>me</sup> Withiel n'avait été découvert que trois semaines après sa mort, et je me demandai si je saurais reconnaître l'endroit exact où on l'avait trouvée. Je pensais qu'une aura morbide devait y persister. Je fus parcourue d'un frisson d'horreur à la pensée de cette vieille femme allongée là, seule dans l'obscurité. J'étais passée plusieurs fois devant Thornfield House alors qu'elle était déjà morte sans que quiconque le sache, et cette idée me terrifiait. Je croisai les bras en frémissant.

— Viens ! lança Jago, à mi-voix.

Il monta l'escalier en courant, et j'entrai à sa suite dans l'une des vastes chambres dont les fenêtres donnaient sur la façade. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie fleurie rose et vert. Aux endroits où ils avaient été protégés du soleil, les motifs défraîchis gardaient des tons assez vifs. Jago se mit à quatre pattes pour observer un trou de souris dans une plinthe, tandis que je m'approchais des vitres poussiéreuses. La glycine encadrait le montant de la fenêtre, comme une guirlande de papier. Un camion passa sur la route en contrebas et s'arrêta. Je ne voyais que la partie supérieure du véhicule qui dépassait du mur. Et tout à coup, je sentis plutôt que je n'entendis quelque'un entrer dans la pièce. Je me retournai et vis une fille. Ellen.

Elle était à peu près du même âge et de la même taille que moi, mais la ressemblance s'arrêtait là. Ellen avait de longs cheveux bruns, une épaisse frange, des yeux sombres. Sa silhouette était fine, avec de longues jambes, et elle portait un short en jean et un tee-shirt vert sans manches. Les ongles de ses pieds nus étaient vernis de vert fluo. J'étais blonde avec des joues roses. Mon corps, bien charpenté, arborait encore les rondeurs de l'enfance, ma peau était luisante de sueur, je portais un tee-shirt rayé aux couleurs pastel et un short en éponge.

Je n'avais jamais vu quelqu'un de mon âge ayant autant d'assurance, et en comparaison je me fis l'impression d'être une gamine. Je tirai sur le bord du short en éponge ridicule qui me donnait l'air d'un bébé. Comme j'étais grassouillette, l'élastique me serrait à la taille. Je regrettai de m'être fait des couettes au réveil. Et j'aurais aimé avoir moins chaud.

Jago se releva, épousseta ses vêtements et s'éclaircit la gorge. Pressentant que nous allions avoir des ennuis, il s'humecta les lèvres. Des voix d'adultes s'élevèrent à l'extérieur, dominées par le grondement du moteur du camion qui manœuvrait.

— À gauche ! cria une voix. Attention au mur !

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? demanda la jeune fille.

Elle avait un accent bizarre et séduisant, articulait chaque mot avec précision.

— Nous vérifiions simplement que tout était normal, déclara Jago avec raideur.

Il voulait paraître plus vieux que son âge, pour l'impressionner. Je le regardai avec un froncement de sourcils désapprobateur.

— Et toi ? ajouta-t-il avec détachement. Que fais-tu là ?

La fille laissa fuser un rire un peu artificiel en rejetant ses cheveux derrière ses épaules. Elle aussi nous jouait la comédie.

— Je m'appelle Ellen Brecht. Cette maison appartenait à ma grand-mère, et nous allons vivre ici maintenant.

— La vieille dame était ta grand-mère ?

— Oui.

— Elle nous a parlé de toi.

Ellen écarquilla les yeux.

— C'est vrai ?

— Elle nous a dit que tu ne venais jamais la voir.

— Je ne pouvais pas.

Ellen alla à la fenêtre et écarta le rideau, reproduisant sans le savoir le geste que faisait sa grand-mère quand elle regardait à l'extérieur.

— J'avais beau lui dire que tout devait aller bien, maman était toujours inquiète pour grand-mère. Et c'était vrai, elle allait bien, n'est-ce pas ? Elle n'était pas seule ?

J'échangeai un regard avec Jago. Celui-ci gratta une plaque d'eczéma sur son coude. Ellen ignorait-elle vraiment les circonstances de la mort de sa grand-mère ?

— Elle avait l'air bien la dernière fois que nous l'avons vue, dit Jago. Sauf que... elle a dit des choses bizarres.

Ellen laissa retomber le rideau.

— Quel genre de choses ?

Jago jeta un regard circulaire dans la pièce.

— Je ne sais pas trop. Des choses sur le démon qui t'empêchait de venir, des trucs comme ça...

— C'est idiot ! Nous ne pouvions pas lui rendre visite parce que nous habitons en Allemagne, voilà tout.

Un peu embarrassée, je lançai un regard sombre à Jago. Pour toute réponse, il me fit la grimace.

— Comment vous vous appelez ? s'enquit Ellen.

— Moi, c'est Jago, et elle, c'est Hannah.

— Tu es son frère ?

— Non. On est voisins.

Ellen nous observa un moment, comme pour nous jauger.

— Venez, je vais vous présenter à maman, finit-elle par dire. Mais surtout, pas un mot sur ces histoires de démon, ajouta-t-elle à l'adresse de Jago.

Nous la suivîmes en bas. Sa mère, frêle et séduisante, s'appuyait sur une canne. Son père,

vêtu d'un jean étroit et d'une chemise noire, avait l'allure d'une vedette de cinéma. Il agita sa cigarette tout en expliquant aux déménageurs où installer l'encombrante méridienne.

La mère d'Ellen n'aurait pas pu être plus différente de la mienne. C'était une femme jeune et belle. Ses jolies boucles brunes et brillantes retombaient en cascade dans son dos, sur une robe de couleur ocre. Ses lèvres étaient rouge cerise, et elle avait de ravissantes petites dents blanches et régulières.

— Bonjour ! s'exclama-t-elle. Qui avons-nous là ?

— Ils s'appellent Jago et Hannah, annonça Ellen. Ce sont des amis de grand-mère.

— Vous connaissiez ma mère ?!

Sans attendre de réponse, elle nous prit tour à tour dans ses bras, avec douceur et tendresse. Sa peau exhalait un parfum exotique, ses joues étaient douces comme de la soie. Puis, reculant d'un pas, elle nous observa en penchant la tête de côté. Ses lunettes de soleil remontées sur son front maintenaient ses cheveux en arrière, révélant des créoles en or. Une chaîne avec un pendentif en forme de clé de sol ornait son cou fin et gracieux. Elle aurait été parfaite si ses doigts et ses poignets n'avaient été aussi déformés.

Ses bracelets tintèrent lorsqu'elle se redressa avec difficulté.

— Je n'aimais pas savoir ma mère seule dans cette maison monstrueusement grande. J'ignorais qu'elle avait de jeunes amis ! Et toi, ajouta-t-elle avec un sourire qui me fit fondre, tu devais lui rappeler Ellen. Tu ne crois pas, Pieter ? C'est merveilleux que vous ayez été là pour veiller sur elle !

Le père d'Ellen esquissa un simulacre de salut et m'adressa un sourire ravageur. Mon cœur tressauta et mes joues s'enflammèrent. Jamais de toute ma vie je n'avais vu un homme comme lui. Jamais.

— Nous ne veillions pas vraiment sur elle, dis-je, gênée.

— Mais bien sûr que si ! protesta le père d'Ellen.

À ce moment une femme plus âgée, petite et trapue, toute vêtue de noir, surgit d'une pièce du fond. Elle transportait un carton de bibelots enveloppés de papier journal, qu'elle déposa sur la petite table à côté du téléphone. Le père d'Ellen s'écarta, tel un escargot se rétractant instinctivement au contact du sel. Il se tint dans l'ombre et la considéra par en dessous, en se frottant le menton.

— Ces enfants ne vous ennuiant pas, Anne ? demanda la dame en noir à la mère d'Ellen.

— Pas du tout.

— Vous devriez vous asseoir. Vous en faites trop. Il faut vous reposer.

— Je me sens bien, merci, madame Todd.

— Ta mère a besoin de paix et de tranquillité, dit M<sup>me</sup> Todd à Ellen. Allez jouer ailleurs.

Dans son dos, le père d'Ellen leva les yeux au ciel. Je plaquai la main devant ma bouche pour contenir un gloussement. Il me fit signe d'approcher. J'obéis. Il prit son portefeuille dans sa poche et en sortit une coupure de cinq livres qu'il me donna, en m'obligeant à replier les doigts sur le billet.

— C'est pour vous trois.

Il prit ma main dans la sienne, la pressa gentiment et se pencha pour me murmurer à

l'oreille :

— Mais c'est toi qui en es responsable, adorable petite Hannah.

— Merci, chuchotai-je.

Il me fit un clin d'œil. Je gardai le billet bien serré. Personne ne m'avait jamais dit que j'étais adorable.

Une fois dehors, Jago, Ellen et moi marchâmes un moment en silence sur le chemin. Je gardais les yeux fixés sur le billet, de peur de le perdre.

— Tes parents sont très gentils, finis-je par dire.

— Hmm.

— Qui est l'autre dame ?

— M<sup>me</sup> Todd ? Oh, c'est la gouvernante.

— C'est une domestique ? demanda Jago.

— En quelque sorte. Elle lave les vêtements, elle prépare les repas, et elle s'occupe de maman.

— La mère de Hannah est femme de ménage, elle aussi.

C'était vrai, mais j'aurais préféré que Jago tienne sa langue. Cette remarque me gâcha la matinée. Je n'avais pas envie qu'Ellen sache que ma mère portait un tablier, qu'elle passait ses journées à frotter le sol et les cuvettes des toilettes, que ses doigts étaient rugueux, ses bras trop gras, et qu'elle sentait la Javel. J'aurais aimé qu'elle pense que nous étions pareilles.

Ellen me regarda d'un air bizarre, mais je détournai la tête et n'ajoutai rien.

Nous achetâmes des glaces à l'eau à la station-service, et nous nous rendîmes à l'église pour contempler la mer qui scintillait au loin, par-delà les champs. Ellen mit un temps fou à décoller le papier qui enrobait sa glace. Elle finit par le jeter derrière elle, dans le cimetière.

— Vous habitez où ? demanda-t-elle.

— Là-bas, répondit Jago en pointant un doigt devant lui.

De l'endroit où nous nous tenions, nous ne pouvions pas voir Cross Hands Lane. Seuls les toits d'ardoise grise apparaissaient au loin, entre les feuillages.

— Nos maisons sont mitoyennes, précisa-t-il.

— Elles sont l'une contre l'autre, ajoutai-je en guise d'explication.

Ellen fut impressionnée. Je léchai la glace qui dégoulinait sur ma main, souris à Jago. Il me rendit mon sourire. Ellen nous observait. Je rapprochai ma jambe de celle de Jago, m'éraflant la peau de la cuisse sur le mur.

— Parlez-moi de vos familles, dit Ellen.

— Ma mère est morte d'un cancer et mon père s'est tiré, dit Jago sans lever les yeux. Je vis avec mon oncle et ma tante. Mon père est un salaud et ma mère ne valait pas mieux.

— Oh, fit Ellen en ouvrant de grands yeux. C'est triste !

Jago haussa les épaules. Ellen balança les jambes un moment, tout en absorbant ces informations.

— Je n'avais jamais encore rencontré quelqu'un dont la mère était morte. Et toi ?

demanda-t-elle en se tournant vers moi.

— Rien de spécial. J'ai une mère et un père, c'est tout.

— Comme moi.

Elle me sourit, d'un air complice. Cela faisait au moins une chose que nous avions en commun. Ce n'était pas beaucoup, c'était anecdotique, mais c'était un début. Cela nous suffisait.

Des volutes de brouillard s'enroulaient autour de mes jambes, mes pieds nus étaient glacés. Je me cachais au fond du jardin, à Thornfield House. C'était au crépuscule, ou peut-être au lever du soleil, car le ciel était mauve. Les arbres et les buissons étaient illuminés de manière affreuse par les flammes vacillantes de chandelles accrochées aux branches. Nous jouions au jeu de la mort, et M. Brecht était l'assassin. Il avait déjà découvert Jago, Ellen, M<sup>me</sup> Brecht, et aussi Adam Tremlett, le jardinier, et leur avait tranché la gorge. Leurs corps ensanglantés étaient entassés sur la terrasse, à côté de l'étang. Il ne restait plus que moi, pressée contre le tronc d'un saule pleureur, cachée par les longs branchages qui se balançaient sous la brise.

— J'arrive, Hannah ! lança doucement M. Brecht, je viens t'attraper !

Je risquai un coup d'œil à travers les branches du saule, et le vis approcher dans le demi-jour. Il souriait. Un sourire charmant qui me glaça le sang. Ses mains étaient cachées derrière son dos, et je savais qu'il tenait un couteau. Je reculai au fur et à mesure qu'il avançait vers moi, en retenant ma respiration. Je posai mes pieds doucement sur le sol, prenant autant de précautions que si je marchais sur du verre pilé.

— Je sais où tu es, Hannah ! Je te vois !

Je savais que tant que je continuerais de reculer, il ne pourrait pas m'attraper. Mais je manquai de prudence, mon pied glissa et je tombai à la renverse. Je m'enfonçai dans l'eau et les petites mains froides d'Ellen se cramponnèrent à mes chevilles, ses ongles s'enfoncèrent dans ma chair, m'attirant tout en bas loin de la lumière, plus bas, plus bas, encore plus bas. Je compris trop tard qu'Ellen et son père m'avaient prise au piège. Ellen n'était pas morte du tout, elle faisait semblant, et son père avait fait exprès de me distraire pendant qu'elle revenait furtivement par-derrière pour m'attraper. Ils étaient d'accord tous les deux, comme je l'avais toujours suspecté. Pendant que la lumière disparaissait, j'entendais la voix d'Ellen qui chuchotait : « Tu ne peux pas te sauver, Hannah. Tu le sais. Jamais tu ne le pourras ! »

J'ouvris grand les yeux. Dieu soit loué, j'étais dans ma chambre. Je vis le vieux miroir suspendu au-dessus de la commode, et le collier de coquillages que Jago m'avait offert posé sur le plateau de marbre. Il y avait mes reproductions de Klimt sur le mur, avec la photo de mes parents. Des rais de lumière passaient au plafond, projetés par les phares des voitures dans la rue, comme d'habitude. Tout était en ordre, tout était normal. Tout, sauf moi.

Je pressai mes paumes contre mes yeux.

J'aurais voulu faire sortir Ellen Brecht de ma tête.

Il fallait qu'elle cesse de me tourmenter. Je ne pouvais pas continuer ainsi.

La chambre était plongée dans l'obscurité. La nuit était tombée pendant que je dormais. Lily était toujours couchée près de moi, mais Rina était partie. À la tombée du jour, les fantômes du passé étaient revenus, s'introduisant par la fenêtre entrouverte.

Le téléphone sonnait. Était-ce ce bruit qui m'avait réveillée ? Je comptai sept sonneries, avant que le silence ne retombe. Je me tournai sur le côté et me blottis sous la couette en position fœtale. Le sommeil ne m'avait pas reposée, je me sentais épuisée, accablée par les émotions. Le téléphone se remit à sonner. Je n'avais pas envie de bouger, je me sentais en sécurité au fond de mon lit. Mais j'avais besoin de compagnie, et une voix à l'autre bout du fil serait mieux que rien. Je sortis du lit, allumai la lumière, m'aventurai dans la cuisine et finis par décrocher le téléphone. Le numéro qui s'affichait était celui de John Lansdown, mon collègue du musée.

Je calai l'appareil sur mon épaule, remplis la bouilloire et la branchai pendant que John s'excusait de me déranger.

— Rina m'a raconté que tu avais subi un choc, et je voulais m'assurer que tu te sentais bien.

— Qu'a-t-elle dit exactement, John ?

Il eut une brève hésitation avant de répondre :

— Que tu croyais avoir vu un fantôme.

Je me mis à rire. Je ne voulais pas que John me prenne pour une hystérique, ou quelque chose dans le genre. Je voulais qu'il garde une bonne opinion de moi. Toujours.

— J'avais la migraine, expliquai-je. Cela affecte ma vision.

— Je pensais bien que c'était quelque chose comme ça. Comment te sens-tu à présent ?

— Parfaitement bien. C'est gentil de m'appeler, mais ne t'inquiète pas pour moi. Je reprendrai le travail demain matin normalement.

John s'éclaircit la gorge.

— Je sais, Hannah. Je connais ton professionnalisme. En fait, je t'appelais pour te demander une faveur.

— Ah bon ?

— Charlotte est sortie, les filles dorment chez une copine, et il n'y a rien à manger à la maison. J'avais l'intention d'aller dîner dehors et j'ai pensé que tu accepterais peut-être de m'accompagner.

J'hésitai à répondre.

— Cela nous donnerait l'occasion de parler des projets concernant la nouvelle annexe du musée, ajouta-t-il. Je me disais que, après la journée que tu avais eue, tu n'aurais pas plus envie que moi de cuisiner.

J'avais du mal à me décider. Je me doutais que Rina avait en quelque sorte télécommandé cette invitation, pour être sûre que je ne passerais pas la soirée seule. John ne m'avait encore jamais proposé de passer du temps avec lui. Je trouvais un peu embarrassant que mes collègues s'inquiètent autant pour moi, mais je devais honnêtement reconnaître que Rina avait raison : je n'avais pas envie de rester chez moi. John était toujours d'excellente compagnie, et il aurait été ridicule de refuser juste pour sauver la face. La meilleure chose à faire était d'accepter l'invitation et de montrer à John que tout allait bien.

— Quand on a la migraine, mieux vaut lutter contre l'hypoglycémie, poursuivit John. Mais si tu as d'autres projets...

— Non. Non, j'aimerais beaucoup sortir.

— Super. Je passe te chercher dans une heure.

Je pris une douche, me séchai les cheveux, m'habillai et écoutai les *Nocturnes* de Chopin tout en allant et venant pieds nus dans l'appartement, avec la chatte qui se frottait à mes chevilles. Elle avait une prédilection pour cette musique. Avec les rideaux tirés et toutes les lampes allumées, je me sentais en sécurité. Quand la sonnette retentit, j'enfilai mes chaussures et pris une veste. John m'attendait sur le trottoir.

J'avais fait sa connaissance huit ans auparavant, lorsque j'avais pris mes fonctions au musée. J'appréciais son calme et son esprit méthodique. Je n'éprouvais pas les mêmes sentiments pour Charlotte, sa femme, qui avait un poste au département d'anglais à l'université. Je l'avais rencontrée plusieurs fois à l'occasion de réunions et de cocktails, et elle faisait partie de ces femmes que je déteste, qui exhibent leur sexualité à grands renforts de décolletés et de sous-entendus. J'avais surpris les propos qu'elle tenait à un groupe d'admirateurs, lors de l'inauguration de l'exposition d'été du musée.

« John est obsédé par les vieux os rabougris, avait-elle déclaré avec un grand sourire accompagné d'un frisson mélodramatique. Il n'est jamais aussi heureux que quand il farfouille au fond de vieilles tombes ! »

Tout le monde avait ri, sauf moi.

Il y avait pire encore. Il était impossible de travailler au sein d'une équipe en étroite collaboration avec le personnel de l'université, sans avoir vent des rumeurs qui couraient au sujet de Charlotte et du doyen de la faculté d'anglais. Je ne savais pas si ces ragots étaient avérés, même si je pensais que ces suppositions ne pouvaient être sans fondement. John faisait partie des hommes les plus honnêtes et les plus honorables que j'avais eu l'occasion de rencontrer. L'idée qu'il puisse souffrir ou être humilié m'était insupportable. C'est pourquoi j'évitais Charlotte autant que possible.

Ce soir-là, il avait rabattu le toit ouvrant et je me sentis mieux tandis que nous traversions les rues tranquilles de Saint Paul pour gagner le centre de Bristol. La brise tiède soulevait mes cheveux. Je fermai les yeux et respirai les odeurs de la ville, heureuse d'être dehors.

Nous nous arrêtâmes à un feu rouge, et je le regardai. Il me sourit, je lui souris en retour. Sa gentillesse était comme un baume apaisant. Je m'étais souvent demandé quel effet cela devait faire de vivre en couple avec John. Ce soir plus que jamais, j'aurais aimé que cela soit le cas, car j'aurais pu lui prendre la main. S'il était l'homme de ma vie, il me garderait près de lui et ne me laisserait jamais partir. Dans un monde plein d'incohérences, John était un être solide, quelqu'un sur qui compter. À cet instant, j'aurais voulu qu'il n'ait jamais épousé Charlotte, qu'ils n'aient pas eu d'enfants. Si les choses avaient été différentes, si j'avais été à la place de Charlotte, peut-être qu'alors...

*Ce n'est même pas la peine d'y penser, Hannah !* me chuchota la voix d'Ellen. *Il ne fera jamais attention à toi.*

Je détournai les yeux, croisai les doigts et me concentrai sur les lumières de la ville qui défilaient. Je faisais de mon mieux pour ignorer Ellen, mais elle était là. Elle était tout le temps là, avec moi, comme une douleur persistante. Je sentais sa présence dans les taches dorées qui perçaient le ciel sombre du crépuscule ; son visage se reflétait dans les vitrines de

milliers de boutiques ; la brise transportait sa voix jusqu'à moi.

*Je ne partirai pas, Hannah, chuchotait-elle. Tu sais que je ne partirai pas. Ni maintenant ni jamais.*

Cet été-là, quand les Brecht emménagèrent à Thornfield House, je me rendis chez eux presque chaque jour pendant les vacances. Mes parents travaillaient tous les deux, Jago aidait à la ferme, et je m'ennuyais chez moi. Il n'y avait rien à faire à Trethene pour une fille de mon âge. Et de toute façon, j'aimais rendre visite à Ellen et à ses parents. J'aimais les regarder s'installer peu à peu dans la maison, j'appréciais le nouveau décor des chambres, de voir le jardin ratissé et les ultimes traces de la présence de M<sup>me</sup> Withiel effacées par les nettoyages et les couches de peinture fraîche. M. et M<sup>me</sup> Brecht étaient différents des autres adultes. Ils me donnaient l'impression que j'étais la bienvenue, comme si j'avais été quelqu'un de spécial. Ils étaient plus sophistiqués que les gens que je connaissais depuis toujours, à Trethene. Leurs bottes n'étaient pas souillées par la bouse de vache, leur peau n'était pas tannée par trop de grand air, et ils s'intéressaient à autre chose qu'à la météo et aux marées. Ils étaient séduisants, attirants, exotiques, et je finissais par croire que j'étais comme eux, ou presque. Je voulais passer le plus de temps possible en leur compagnie, apprendre tout ce que je pouvais à leur contact, imiter la façon dont ils s'exprimaient, et me laisser envelopper par la poussière d'or de leur vie parfaite.

Le père d'Ellen n'était pas originaire de Cornouailles, il était allemand et il était allé à l'université en Amérique pour étudier la musique. Chaque fois que je me rendais à Thornfield House, je sentais des papillons voler dans mon estomac à la pensée que j'allais me trouver près de M. Brecht, avec ses longues jambes, ses taquineries, ses cigarettes et ses bottes pointues.

« Voilà notre petite rose anglaise ! » s'exclamait-il en me voyant.

Son sourire pétillant, ses manières décontractées et chaleureuses me fascinaient. Mon Dieu, qu'il était beau ! Il avait de belles dents blanches et régulières, des cheveux bruns soyeux qui retombaient devant ses yeux noirs en amande. Il relevait les manches de sa chemise, laissant voir les poils bruns de ses avant-bras. Ses poignets étaient osseux, ses doigts longs et carrés. Il me taquinait tout le temps, me faisait de petites blagues, prétendait qu'il y avait une araignée dans mon dos, me chatouillait, me donnait la sérénade, me faisait sursauter, ou rire, et chaque fois je croyais m'évanouir de bonheur.

« Allons, allons ! lançait-il en tapant dans ses mains, un œil à demi fermé pour se protéger de la fumée de la cigarette coincée entre ses lèvres. J'ai cinquante pence dans la poche, pour la personne qui fait le mieux le poirier ! »

Je n'étais pas très forte en acrobaties, alors qu'Ellen pouvait rester en équilibre pendant des heures, et même marcher sur les mains, ou basculer les jambes en arrière pour faire le crabe. En général je m'écroulais au bout de quelques secondes, mais je m'appliquais pour

faire plaisir à M. Brecht. Il déclarait toujours que nous étions ex aequo. Sauf les fois où Ellen ne pouvait s'empêcher d'en faire trop, et où je gagnais. Par chance, cela arrivait régulièrement et je gagnais souvent.

Ellen n'avait que neuf mois de moins que moi, mais parfois elle se comportait comme un bébé. Elle disait de terribles mensonges. Elle inventait sans arrêt des histoires, même quand c'était tout à fait inutile. Apparemment, elle était incapable de s'en empêcher.

« Dans quel genre de maison vivais-tu, en Allemagne ? lui avais-je demandé un jour.

— Dans un château. »

J'avais fait la grimace.

« C'est vrai. Un vrai château, avec des douves et un donjon. La famille de mon père a des liens avec la royauté. Alors tu ferais mieux d'être gentille avec moi, Hannah Brown, sinon je te ferai couper la tête ! »

En rentrant à la maison, j'avais raconté cela à ma mère, qui m'avait conseillé de ne pas être aussi crédule.

Une autre fois, nous avons trouvé une colombe morte dans l'étang, derrière Thornfield House. Ellen avait sorti l'oiseau de l'eau et le tenait, dégoulinant et inerte, entre ses mains. Son père était arrivé, et nous avait interrogées sur ce qui s'était passé.

« Je l'ai noyée », avait répondu Ellen, en approchant l'oiseau mort de son visage pour lui embrasser le bec.

Son père lui avait agrippé le bras et donné une claque sur les jambes. Il l'avait ramenée à la maison, en disant qu'elle était méchante. La colombe était tombée sur les dalles, et j'étais rentrée chez moi.

Plus tard, lorsque j'avais demandé à Ellen pourquoi elle avait dit cela, elle n'avait pas su me répondre.

Quand Ellen avait des problèmes avec ses parents, M. Brecht m'accordait une attention toute particulière. Je me délectais du plaisir d'être avec lui, sans avoir à le partager avec mon amie. Je faisais mine d'être fascinée par ses tours de magie, je l'écoutais chanter des sottises, et parfois substituer des paroles grossières à celles d'une chanson populaire, et je tapais des mains avec une joie réelle.

Dans ces circonstances, Ellen se cachait et restait tapie dans son abri secret aussi longtemps qu'elle parvenait à supporter la solitude. Elle finissait toujours par réapparaître, maussade, mâchonnant une mèche de ses longs cheveux bruns. M. Brecht faisait semblant de ne pas la voir pendant un moment, puis soudain il s'approchait d'elle d'un bond, la prenait dans ses bras pour la faire tourner, et elle se cramponnait à lui tandis qu'il caracolait dans le jardin. « Ma petite jolie », chantonnait-il en se penchant au-dessus d'elle pour la renverser en arrière. Elle avait beau s'efforcer de ne pas rire, elle finissait toujours par craquer. Il était impossible de bouder quand M. Brecht voulait vous rendre joyeuse. « Parlez-moi de cette peti-i-te ! » chantait-il en valsant autour de l'étang et en faisant tourbillonner Ellen jusqu'à ce qu'elle soit rouge de plaisir et complètement étourdie.

Je passais des heures à réfléchir à ce que je pourrais faire pour que M. Brecht soit si content qu'il me fasse danser comme Ellen. Il devait bien y avoir un moyen de l'amener à me regarder comme il regardait sa fille.

Quelques semaines après notre première rencontre, nous jouions en haut, Ellen et moi,

lorsqu'elle m'envoya chercher du jus de fruits. Dans le couloir qui menait à la cuisine, j'entendis M<sup>me</sup> Brecht et M<sup>me</sup> Todd parler à mi-voix, ce qui me parut étrange. Je m'avançai jusqu'à la porte sur la pointe des pieds et collai l'oreille contre l'interstice pour écouter.

— Hannah est une enfant si gentille, elle n'est pas compliquée, dit M<sup>me</sup> Brecht. Elle a une influence bénéfique sur Ellen.

Je sentis mon estomac se contracter de plaisir.

— Vous ne trouvez pas qu'Ellen paraît plus calme en ce moment, madame Todd ?

— Elle s'est assagie, concéda la gouvernante. Mais ce n'est pas sa faute si elle est précoce.

M<sup>me</sup> Brecht se mit à rire.

— Vous prenez toujours sa défense ! Mais il y a une différence, madame Todd, entre une enfant précoce et un petit monstre trop gâté !

Je remontai sans le jus de fruits, mais je ne pus oublier ce que M<sup>me</sup> Brecht avait dit sur Ellen. Les mots tournaient et retournaient dans ma tête. Je les examinai sous plusieurs angles différents, mais j'en revins chaque fois à la même conclusion. Ellen devait avoir une réelle propension à la méchanceté pour que sa propre mère, qui était pourtant si gentille, parle d'elle de cette façon.

Quelques jours plus tard, M<sup>me</sup> Brecht nous demanda de l'aider à nettoyer l'immense lustre qui était suspendu dans le salon de devant. Nous nous assîmes à la table de la cuisine. Je trempais les morceaux de verre taillé dans une bassine d'eau chaude savonneuse, et Ellen les rinçait dans un mélange d'eau froide et de vinaigre. M<sup>me</sup> Brecht avait les doigts trop abîmés pour nous aider, mais elle s'assit avec nous. Tout en travaillant, je m'imaginai que j'étais la sœur d'Ellen et que je vivais aussi à Thornfield House. J'étais la fille préférée de M. et M<sup>me</sup> Brecht, celle qui était gentille et pas compliquée... celle qui n'était pas un monstre.

M<sup>me</sup> Brecht passa le dos de sa main sur ma joue, pour essuyer une trace de savon.

— Quand j'avais votre âge, je m'asseyais devant cette table et je faisais exactement ce que vous êtes en train de faire, dit-elle. Je trempais tous mes vêtements !

Elle se mit à rire. Elle riait tout le temps. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi gai. Pourtant son dos était voûté, ses doigts repliés et tordus comme les serres d'un oiseau, et parfois elle avait si mal qu'elle pouvait à peine marcher. Elle se tourna pour lancer un coup d'œil par la porte de la cuisine, qui était ouverte sur l'extérieur. M. Brecht avait engagé un homme du village, Adam Tremlett, pour entretenir le jardin, et celui-ci était en train de couper du bois.

— C'est tellement bon d'être de retour, murmura M<sup>me</sup> Brecht.

M<sup>me</sup> Todd, qui préparait un gâteau pour le dîner, tournée vers le comptoir de la cuisine, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Je saisis son expression, et celle-ci me troubla.

Était-ce de la peur ou de la colère qui luisait dans son regard ?

J'étais trop jeune pour savoir faire la distinction.

John m'emmena dans un restaurant turc des quartiers populaires d'Easton. La petite salle en forme de grotte était bondée, et les lumières se reflétaient sur les tissus chatoyants ornés de sequins. On nous conduisit à une minuscule table coincée contre le mur. La flamme d'une bougie vacillait dans un photophore écarlate. La nappe brodée de paillettes me rappela un châle qu'Ellen m'avait offert pour mes quatorze ans, et que je portais noué autour de la taille lorsque nous allions à la plage. Je songeai aux rayons du soleil jouant sur les pampilles de verre rouges, et l'image d'Ellen surgit devant mes yeux. Allongée sur le sable, bronzée, une main en visière pour se protéger de la luminosité, elle me souriait. Jago, alors adolescent, se tenait derrière elle et nous regardait. Il était dégoulinant d'eau de mer et avait jeté une serviette sur ses épaules couvertes d'acné.

Je clignai les paupières pour chasser l'image, me glissai sur le siège et posai la serviette en papier sur mes genoux. John commanda du vin. Le serveur apporta une bouteille, l'ouvrit et remplit nos verres. Il alla nous chercher un plat de mezze, et je pris un morceau de pain pita encore chaud que je trempai dans le houmous.

— Alors, comment te sens-tu ? demanda John.

— Bien. Je suis juste un peu fatiguée.

John n'insista pas. J'avais confiance en lui, mais je ne pouvais pas lui expliquer ce qui s'était passé dans la Galerie égyptienne sans lui raconter une partie de mon passé. Je ne voulais pas qu'il sache ce qui m'était arrivé à mon retour du Chili. Après douze mois d'extrême anxiété, j'avais fini par sombrer dans une dépression nerveuse donnant lieu à ce qu'on qualifierait aujourd'hui de troubles psychotiques. La psychose était accompagnée d'un délire paranoïaque, c'est-à-dire que j'entendais des voix et j'avais des hallucinations. À l'époque, j'étais tellement persuadée qu'Ellen était revenue d'entre les morts pour me persécuter que j'avais moi-même demandé à être admise dans un hôpital psychiatrique, et je suppliais constamment le personnel de la chasser. J'avais passé plusieurs mois dans cet établissement et, finalement, les médicaments et les consultations m'avaient aidée à me rétablir. Les médecins m'avaient alors confiée aux bons soins de mes parents accablés. Ce n'était pas un aspect de ma personnalité que j'avais envie de dévoiler.

— Je me sens vraiment bien maintenant, affirmai-je.

John hocha la tête, d'un air compréhensif.

— J'ai de la chance, dit-il, je n'ai jamais eu de migraine de ma vie. La mère de Charlotte en souffre horriblement.

— C'est affreux.

Le serveur revint et déposa entre nous un assortiment de bols avec de minuscules côtelettes grillées, des dés de concombre, de la salade, du boulgour et des tomates farcies. Nous mangeâmes en silence. J'avais faim. Quand j'eus fini, et que les os de côtelettes formèrent une petite pile bien nette sur le côté de mon assiette, j'essayai de me détendre. John m'exposait ses idées pour la nouvelle annexe du musée, et tout allait très bien. Du moins, c'était mon impression.

Soudain, la porte du restaurant s'ouvrit pour livrer passage à un couple. Quelque chose chez la femme, peut-être ses cheveux ramenés derrière l'oreille, ou bien la forme de ses sourcils, me rappela Ellen. En un clin d'œil je fus terrassée par les émotions violentes contre lesquelles j'avais lutté toute la journée.

Ellen me manquait terriblement, et en même temps j'aurais préféré ne l'avoir jamais connue. Je l'avais adorée et détestée. J'avais voulu l'aider et la détruire. Je souhaitais plus que tout au monde qu'elle soit encore vivante, et j'étais contente qu'elle soit morte. Je ne parvenais pas à surmonter mes conflits intérieurs. Mon cœur se gonfla douloureusement, battant à se rompre contre mes côtes. J'étais emplie d'une passion faite à la fois d'amour et de rage, si fortement réprimée depuis qu'Ellen était morte et que Jago était parti vivre au Canada qu'elle semblait s'être concentrée en un petit noyau dur qui m'étouffait.

John dit quelque chose au sujet de l'amulette que j'avais perdue dans le musée un peu plus tôt. Il était remonté dans la galerie pour aider les autres à la chercher, et ils avaient tous été pris de panique lorsqu'elle était demeurée introuvable. Je m'efforçai d'écouter, mais il était trop tard. Je ne pus empêcher les larmes de couler sur mes joues.

John fut atterré.

— Hannah, que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Oh mon Dieu, je suis désolé. Je ne voulais pas te faire de peine...

— Non, ce n'est pas ta faute...

— Mais tout va bien, tu sais ! Quelqu'un avait ramassé l'amulette et l'avait rapportée au bureau des objets trouvés. Il n'y a pas de problème...

— Ce n'est pas ça...

— Non ?

Il m'observa d'un air soucieux. Je fis un effort pour maîtriser mon émotion et contenir mes larmes.

— Je suis désolée. Je ne suis pas moi-même en ce moment...

— Ce sont ces maudites migraines ! Bois quelque chose. Tiens, prends une serviette. Tu ne veux pas une autre côtelette ?

Je souris faiblement, tout en me tamponnant les yeux avec le coin de la serviette. Les gens assis autour de nous faisaient de gros efforts pour ne pas me regarder, mais les tables étaient si proches que c'était un exercice difficile. Les conversations avaient ralenti.

John s'éclaircit la gorge et passa un moment à découper une tomate en tout petits morceaux qu'il étala sur son assiette. J'étais mortifiée de l'avoir mis dans une situation aussi embarrassante.

De la musique emplissait la petite salle. Un des serveurs jouait du violon, et un autre chantait d'une voix douce comme du miel. Tandis que j'écoutais, mon chagrin s'éloigna peu à peu et

disparut comme un animal réintégrant sa coquille. Les autres dîneurs se détendirent, tout revint à la normale.

— Comment va Charlotte ? demandai-je d'un ton léger.

— Très bien, répondit John en avalant une gorgée de vin. Sa chorale l'occupe beaucoup. Cela devient une vraie passion !

— Quel morceau travaillent-ils en ce moment ?

— *Le Messie* d'Haendel.

— Oh. C'est bien.

— Ils ont intérêt à ce que ça soit bien, avec toutes ces maudites répétitions !

Je lui décochai un bref coup d'œil, mais il n'y avait pas trace de nervosité ni d'ironie dans sa voix.

— La chorale se produira en public à Saint George, à la fin du trimestre. Charlotte pourra sûrement te donner une invitation, si tu veux venir.

— Pour écouter du Haendel ? Ce n'est pas vraiment ma tasse de thé.

— Pour être honnête, moi non plus. Néanmoins, je ne pense pas pouvoir y échapper.

Nous échangeâmes un sourire.

— Vous êtes très différents, Charlotte et toi, avançai-je prudemment.

— C'est vrai. Nous n'avons pas grand-chose en commun.

— Est-ce que ça ne rend pas les choses... difficiles ?

— Au contraire, ça les rend plus intéressantes.

John fit tourner son verre devant la flamme de la bougie et me sourit.

— Les gens nous trouvent mal assortis, je sais. Je vois bien comment ils nous regardent. Ils doivent se dire qu'elle est trop bien pour moi. De fait, elle aurait pu avoir n'importe quel homme, mais par chance c'est moi qu'elle a choisi.

— Je pense qu'elle n'aurait pas pu mieux tomber.

Je prononçai ces mots à voix si basse qu'il n'entendit pas.

— On ne choisit pas qui on aime, reprit John, c'est ce qui rend la vie si merveilleuse.

— Et parfois si tragique.

Je soutins son regard un instant. Il eut un sourire triste, puis détourna les yeux.

Les semaines passèrent, et Ellen devint mon amie. Ma meilleure amie.

Elle pouvait être difficile à vivre, parfois. Quand elle avait des problèmes, mon rôle consistait à l'écouter râler contre l'injustice de la vie, et à la plaindre. Il nous arrivait de rester assises pendant des heures, cachées au fond du jardin de Thornfield House. Elle se plaignait et j'approuvais tout ce qu'elle disait. D'autres fois je finissais par l'aider à accomplir un projet quelconque, dont je savais qu'il n'aboutirait à rien de bon, uniquement parce que je n'étais pas arrivée à l'en dissuader. Je pense qu'elle n'aurait pas été au bout de la moitié des choses qu'elle entreprenait si je n'avais pas été là. Ellen avait besoin d'un public, et ce public c'était moi.

À m'entendre on pourrait croire que je la suivais comme un petit chien. Ce n'était pas le cas. Notre amitié était réciproque, et Ellen me donnait autant qu'elle recevait. Peut-être même était-elle plus généreuse que moi. Nous nous connaissions depuis moins de cinq semaines lorsque les vacances scolaires se terminèrent, et que nous entrâmes toutes deux au collège d'Helston. Je n'avais encore jamais eu de meilleure amie. Je prenais le bus scolaire avec Ellen, nous étions assises au même bureau en classe, nous nous mettions à l'écart pour discuter pendant la récréation, et nous étions toujours ensemble lorsqu'il fallait travailler par deux. Un soir, pendant les vacances de mi-trimestre, je me trouvais avec Ellen dans le jardin du Trethene Arms, et nous nous amusions à la balançoire en attendant M. Brecht. Ce dernier était entré au pub une demi-heure auparavant « juste pour acheter une bouteille de vin », mais il n'était toujours pas ressorti. Deux filles qui étaient en classe avec moi à l'école primaire arrivèrent dans le jardin, des verres de Coca à la main. Elles s'assirent sur un banc, me jetèrent un regard en coin et se mirent à chuchoter en gloussant. Voyant que je les ignorais, elles élevèrent la voix :

— Hannah Brown, c'est la fille la plus bizarre du village, se mit à chanter l'une d'elles, comme si je ne pouvais pas l'entendre.

— La fille la plus grosse du village, ajouta l'autre.

— Et en plus, elle pue !

Elles agitèrent la main à hauteur de leur nez avec des grimaces de dégoût, et s'écroulèrent de rire.

Ellen avait pivoté sur elle-même, enroulant les chaînes de la balançoire. Elle leva les pieds du sol et les chaînes se déroulèrent de plus en plus vite, la faisant tourner sur place. Lorsque la balançoire s'immobilisa, elle se leva posément, essuya ses mains tachées de rouille sur son short et s'avança d'un pas ferme vers les deux filles. Celles-ci se turent et se

tassèrent sur leur banc.

Ellen se campa devant elles.

— Vous vous êtes moquées de Hannah, dit-elle sans élever la voix. Hannah est mon amie, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. Vous avez compris ?

Les filles échangèrent un regard narquois accompagné d'une moue méprisante, mais je voyais bien qu'elles étaient dans leurs petits souliers.

— Vous avez compris ? répéta Ellen.

Elles acquiescèrent d'un signe de tête.

— Bien.

Elle se pencha sur la table et cracha dans leurs verres de Coca. Les deux filles la regardèrent bouche bée. Ellen eut un sourire froid qui n'atteignit pas ses yeux. Puis elle s'essuya la bouche du revers de la main, tourna les talons et revint à la balançoire.

C'est à ce moment-là que je compris ce que signifiait avoir une amie. L'amitié, c'était de se dresser pour défendre les gens qu'on aimait. C'était être courageux, et ne pas faire semblant de ne pas voir quand l'autre avait des ennuis.

Ellen m'avait enseigné la loyauté. Je ne la payai pas de retour.

J'ai un autre souvenir important de cette époque. C'était un soir, peu de temps après l'incident que je viens de relater. Mes parents s'étaient rendus à l'église pour une réunion et j'avais envie de m'éloigner de Cross Hands Lane, car des volées d'injures fusaient comme des coups de fusil par-dessus le mur qui séparait notre jardin de celui des Cardell.

— Si tu ne veux pas prendre de coups, pourquoi tu me parles comme ça, Jago ? Pourquoi tu fais ça, petit merdeux ? Regarde-toi ! T'es tellement nul et inutile que ta mère a préféré mourir que de rester pour t'élever, et que ton père t'a laissé tomber. T'es nul, nul, nul !

Les mots étaient ponctués par les jappements de frayeur et de douleur de la chienne, une Staffordshire bull-terrier blanche à la tête large et aux pattes arquées. J'avais beau me boucher les oreilles avec les mains, les sons passaient tout de même. Je voulais m'enfuir pour ne plus les entendre. Je pris mon vélo et gravis la colline, jusqu'à ce que le chant clair du ruisseau coulant sur les pierres, dans le tunnel de verdure qui longeait le chemin, remplace les cris terribles échappés de la maison voisine. Parvenue au croisement, je décidai de me rendre à Thornfield House pour voir Ellen et ses parents.

De la musique s'échappait de la vieille demeure. C'était le piano. Il n'émettait pas du tout les mêmes sons métalliques que celui de l'école, lorsque les professeurs tapotaient les touches. Non, cette musique évoquait la clarté de la lune se reflétant à la surface d'un lac. C'était une musique qui flottait, se balançait, scintillait.

J'appuyai mon vélo contre le mur, franchis les grilles et avançai dans l'allée dallée. Une des portes-fenêtres du salon était ouverte. Des voilages ivoire se soulevaient sous le courant d'air. Je me dirigeai vers la maison à pas prudents, sans faire de bruit, et regardai à l'intérieur.

Ellen était de dos, assise au piano. Elle portait une sorte de chemise de nuit sans manches, et elle était pieds nus. Ses cheveux noirs et lisses retombaient dans son dos, et ses bras bougeaient au rythme de la musique, d'avant en arrière, s'écartant parfois pour atteindre l'extrémité du clavier. De temps à autre, elle penchait la tête en avant. Ses pieds étaient croisés sous le tabouret, elle n'utilisait pas les pédales.

Ce n'est que lorsqu'elle eut fini, et que les notes s'égrenèrent légèrement avant de s'éteindre, que je remarquai la présence de ses parents. Sa mère était allongée sur la méridienne, couverte par un plaid en cachemire. Seuls une cheville déformée et un pied étroit et bosselé, à la peau pâle et tendue, apparaissaient sur le siège de velours clair. Ses cheveux étaient défaits et emmêlés, et elle tournait aussi le dos à la fenêtre. Posée sur le sol à côté d'elle, je vis une bouteille de vin presque vide, et un verre de cristal renversé.

Ellen pivota lentement sur elle-même, comme dans un rêve. Son père quitta son fauteuil, alla vers elle et se pencha pour l'embrasser. Il la tint un instant tendrement, les mains sur ses épaules. Ses cheveux bruns retombaient sur son front. Ils parurent se perdre tous deux dans ce moment fugitif de parfaite intimité. M. Brecht regardait Ellen, elle le regardait, la fumée de la cigarette qu'il tenait avec élégance entre les doigts de sa main gauche s'enroula autour d'eux, les enveloppant d'une brume légère et délicate.

J'éprouvai un intense sentiment de solitude.

J'aurais aimé que M. Brecht me tienne comme cela.

— Rejoue ce morceau, Ellen, la pria-t-il. Rejoue-le pour ta mère.

Ellen acquiesça en souriant. Elle se retourna vers le piano et M. Brecht resta à côté d'elle tandis que la musique s'élevait de nouveau. Quelques notes tout d'abord, puis une cascade de sons cristallins, comme de l'eau de source coulant sur des rochers.

Lorsque John me déposa devant chez moi, l'effet soporifique de l'alcool commençait à se faire sentir et j'étais fatiguée. Je me fis une infusion au gingembre et citron et retournai m'installer dans le salon avec Lily. Le clignotant rouge de mon répondeur me faisait de l'œil, et je vis sur l'écran que j'avais reçu trois messages. Je pressai le bouton. Rina avait appelé pour prendre de mes nouvelles, et il y avait un message assez confus de ma mère, qui ne s'était jamais habituée à parler dans le répondeur. J'éprouvai un bref pincement de culpabilité à l'idée d'avoir manqué son appel, passai directement au message suivant. La voix d'une femme retentit :

« Hannah, c'est moi... »

Ellen ? Je fis un pas en arrière, les mains plaquées contre ma bouche, le cœur battant la chamade. La chatte, affolée, s'enfuit dans la chambre. J'eus l'impression que le temps s'était arrêté. La panique s'empara de moi, les idées se bousculèrent dans ma tête, explosant en une myriade de pensées angoissantes. J'étais si terrifiée que je ne parvins même pas à tendre la main pour éteindre la machine. Celle-ci grésilla, émit quelques crépitements, puis il y eut le claquement sec d'un briquet, une longue inspiration, et la voix reprit :

« Charlotte Lansdown... »

Je m'écroulai dans un fauteuil, la tête entre les mains. Apparemment, Charlotte se servait à boire. J'entendis le liquide couler, les glaçons s'entrechoquer.

« Je viens de rentrer de la chorale, John n'est pas là, et cet idiot a oublié son téléphone. Hum... »

Elle s'interrompit pour tirer sur sa cigarette. « Voudrais-tu lui dire de m'appeler et... »

D'autres crépitements et craquements, puis :

« Oh, ce n'est pas la peine ! Il est là ! Ne tiens pas compte de ce message ! J'espère que vous avez passé une bonne soirée... »

Sur ces mots, Charlotte raccrocha.

Je cessai de retenir ma respiration, poussai un soupir et m'appuyai au mur, le front collé contre la paroi froide et lisse.

J'avais besoin d'aide. Je ne m'en sortirais pas seule. C'était comme cela que ça avait commencé la première fois, mais ma peur n'avait fait qu'empirer depuis. Elle avait pénétré en moi, comme les doigts crochus et glacés de l'hiver, et me tenaillait. Moins de douze heures s'étaient écoulées depuis que j'avais vu Ellen au musée, et déjà j'étais en proie au délire.

J'ouvris mon agenda et cherchai le numéro de Julia, ma psychologue. Après avoir inscrit la

suite de chiffres sur un bout de papier, je coinçai celui-ci sous le téléphone.

— Huit heures, me dis-je. Dans huit heures, tu pourras l'appeler.

Une nuit.

J'allai me coucher, mais je ne pus dormir. Mon corps semblait n'être plus qu'un amas d'os, de membres crispés, de nerfs noués, il m'était impossible de me détendre. Un chat hurlait dans l'un des jardins au bout de la rue. Le cri ressemblait à celui d'un enfant, et chaque fois que le hurlement sinistre résonnait, les chiens du voisinage aboyaient à tue-tête. Le bourdonnement du trafic sur la M32 formait un bruit de fond irritant, comme une mouche tournoyant dans la chambre. Loin dans le centre-ville, les sirènes des véhicules de secours perçaient la nuit à intervalles réguliers. Les scénarios les plus alarmants défilaient dans ma tête, les uns après les autres. J'imaginai des bombes qui éclataient, des immeubles qui s'effondraient, des fous qui tiraient au hasard, des incendies... J'avais trop chaud, puis trop froid. Déshydratée, les lèvres desséchées, j'avalai un grand verre d'eau et sentis mon estomac gonfler, se dilater. Chaque fois que je fermais les yeux le visage d'Ellen apparaissait. Si jamais je me laissais glisser dans le sommeil, un souvenir surgissait et me ramenait à un autre cauchemar, ou bien à une scène de la vie réelle que j'avais oubliée. À 5 heures du matin, une aube grise et froide apparut, les oiseaux se mirent à chanter et le chat finit par cesser de hurler. Renonçant à essayer de dormir, je me levai.

Je me disais que si je trouvais une photo d'Ellen, si je regardais son visage, alors le souvenir perdrait un peu de son pouvoir. Ce n'était qu'une fille après tout, une fille qui était morte jeune. Qu'avait-elle de si effrayant ? Pourquoi était-elle devenue quelque chose d'aussi monstrueux, dans ma tête ? Je préparai du thé, allai prendre sous mon lit la boîte à chaussures dans laquelle je conservais les quelques objets de mon passé qui avaient survécu au traitement contre ma psychose. Je me pelotonnai dans le fauteuil blanc du salon en écoutant Holst, avec ma chatte sur les genoux, et j'ouvris la boîte.

J'avais possédé des centaines de photos d'Ellen Brecht mais, après mon retour du Chili, je les avais presque toutes détruites. Je ne voulais pas de souvenirs, pas d'objets qui me rappellent cette période. Je fouillai dans la boîte et finis par trouver une des deux seules images qui me restaient. Je la pris et l'examinai, à la lueur de la petite lampe à côté du fauteuil. Je n'avais gardé celle-ci que parce que c'était Jago qui l'avait prise. Comme il était désormais hors d'atteinte, que je l'avais perdu de vue et qu'il me restait très peu de choses de lui, j'avais conservé ce cliché.

L'instantané avait été pris le jour de mes treize ans, devant l'école de Helston, pendant que nous attendions l'autobus pour rentrer chez nous. L'appareil était un cadeau de mes parents, et je l'avais emmené à l'école, dans mon cartable.

Ce jour-là Jago s'était trouvé à l'arrêt d'autobus, comme d'habitude, avec les frères Williams. Les jumeaux me faisaient un peu peur. Ils étaient plus vieux que nous, costauds, musclés, et ils passaient tout leur temps libre à circuler sur leurs motos pétaradantes. Maman les avait vus en train de boire du cidre derrière l'église, avec des filles qui passaient leurs vacances au village. J'avais compris au ton sur lequel elle avait relaté l'incident que leur comportement était choquant. Parfois, quand il était avec eux, Jago m'ignorait. Mais ce jour-là il me sourit. Je lui dis bonjour. Je portais un badge accroché à mon pull, qui proclamait : *C'est mon anniversaire !*

— Alors, c'est ton anniversaire ? demanda Jago.

— Ce qu’il est futé ! lança Ellen.

Tout le monde se mit à rire, et Jago repoussa ses cheveux en arrière en se balançant d’un pied sur l’autre pour cacher son embarras.

— Je ne t’ai pas acheté de cadeau.

— Ça ne fait rien, dis-je avec un haussement d’épaules.

— Je vais te donner mieux qu’un cadeau.

Et là, devant tous les gens qui attendaient le bus, il me prit dans ses bras maigres d’adolescent, se pencha et pressa ses lèvres contre les miennes. Des rires fusèrent sur le trottoir. Je rougis de plaisir et de honte à la fois.

C’est là qu’il avait pris la photo. Ellen et moi nous tenions côte à côte, avec nos chaussettes noires, notre jupe et notre chemisier bleu marine. Jago sautait de droite à gauche, cherchant le meilleur angle. Ellen avait posé sa tête contre la mienne, et mes cheveux blonds se mêlaient à ses longues mèches noires. À treize ans, j’avais encore les rondeurs de l’enfance, et la ceinture de la jupe faisait ressortir mon ventre. Je posais gauchement, alors qu’Ellen avait l’air d’une petite jeune fille. Nos attitudes étaient différentes. Je me tenais face à l’appareil, les pieds écartés, les bras ballants, avec un sourire timide. Des fossettes creusaient mes joues, et on apercevait mes bagues dentaires en métal. J’avais noué mon pull-over autour de ma taille. Ellen avait passé un bras sur mes épaules, et posé son autre main sur sa hanche. Elle levait le menton, et ses lèvres esquissaient une jolie moue. Je n’avais jamais remarqué qu’elle prenait la pose sur cette photo. Elle flirtait avec Jago. Elle n’avait que douze ans, mais elle savait très bien ce qu’elle faisait. Elle l’avait toujours su.

Je déchirai le cliché, laissai les petits morceaux tomber sur le sol. Lily sauta de mes genoux pour jouer avec les confettis multicolores.

Deux des cartes postales qu’Ellen m’avait envoyées de Magdebourg se trouvaient encore au fond de la boîte. Son écriture était irrégulière, elle avait barré des mots, gribouillé par-dessus. Je n’avais pas envie de garder ces cartes. Je les jetai sur le sol. Je trouvai aussi de vieux bulletins scolaires, la cravate d’école de Jago, un dessin de Snoopy qu’il avait fait pour moi, une médaille de chien métallique en forme d’os, qui portait l’inscription *Trixie* d’un côté et *8 Cross Hands Lane* de l’autre. Je poussai de côté une montre sans bracelet, des coquillages, et des fleurs séchées dont j’avais oublié la provenance. Au fond de la boîte, posé à l’envers, se trouvait le deuxième portrait d’Ellen. C’était un petit cliché carré que j’avais pris avec le même appareil le jour de ses dix-huit ans. Je retournai le morceau de carton. Les couleurs avaient un peu pâli, avec le temps, mais l’image me ramena en un instant dans le jardin de Thornfield House. Ellen portait une robe gris argenté que son père lui avait offerte. Elle se tenait sous un arceau de fer forgé recouvert de roses qu’Adam Tremlett avait construit au moment de la restauration du jardin. Aux yeux de personnes non averties, ce cliché pouvait paraître un banal souvenir. Mais, en y regardant de plus près, on constatait que quelque chose n’allait pas. Ce n’était pas seulement la fatigue et la tension nettement visibles sur le visage d’Ellen, ni son sourire crispé. Ce n’était pas non plus le fait que le jardin était décoré comme pour une réception, alors qu’elle s’y trouvait toute seule. Non. Le problème, c’étaient les roses grimpantes qui s’accrochaient à la structure de fer forgé. Les plantes avaient bien poussé, mais, comme elles n’étaient pas entretenues, elles étaient redevenues sauvages. Des branches d’églantines se mêlaient aux roses cultivées. Mais ce qui me troublait le plus, ce n’étaient pas les mauvaises herbes qui avaient envahi le jardin. Ce qui me glaçait le sang,

c'était de savoir que la photo avait été prise en août. À cette époque de l'année, la tonnelle aurait dû être recouverte de fleurs emplissant l'air tiède de leur parfum sucré.

Ellen aurait dû être entourée de roses, sa tête aurait dû en être couronnée, et des pétales auraient dû joncher le sol à ses pieds. Mais il n'y en avait pas.

Pas le moindre bouton de rose.

Les meilleurs souvenirs de ma vie, ce sont les moments passés avec Jago et Ellen à Bleached Scarp, lorsque nous étions adolescents. C'était avant que tout ne se complique et n'aille de travers.

Bleached Scarp était une plage que Jago avait découverte, et que nous étions tous les trois les seuls à connaître. C'était notre paradis privé, niché dans une crique en fer à cheval, entre les falaises, sous Goonhilly Down. Jago avait trouvé un chemin secret qui menait au rivage, par des marches taillées dans une fissure du rocher. Pour l'atteindre, nous devions grimper par-dessus la clôture qui séparait le bord de la falaise du chemin piétonnier longeant la côte, et traverser un terrain marécageux, où le sol détrempe était couvert de laîches et semé de trous noirs dans lesquels nos pieds s'enfonçaient. Au bout de quelques mètres nous atteignions un sentier étroit et sinueux, couvert d'éboulis, qui menait à une fissure dans la roche. La première fois que Jago nous emmena, il se faufila dans le passage sombre, mais Ellen et moi hésitâmes, effrayées. Le rocher était noir et humide, et le bruit de la mer s'abattant contre les parois se répercutait jusqu'à nous. J'étais rebutée par l'odeur d'algues et de sable mouillé qui se répandait dans le tunnel.

— Venez ! Qu'est-ce que vous attendez ? lança Jago depuis le fond de la grotte.

Sa voix nous parvint accompagnée d'un écho.

J'échangeai un regard avec Ellen. Le vent de la mer nous rabattait les cheveux sur le visage, et à vingt mètres au-dessous de nous, les vagues étaient violentes et la mer d'un bleu vert profond. Un phoque se balançait à la surface, la tête au-dessus de l'écume.

— Allons-y ! décida Ellen.

Les yeux brillants, elle s'assit pour enlever ses chaussures et disparut dans l'anfractuosité. Au bout d'un moment, je me décidai à la suivre.

Nous ne révélâmes jamais à quiconque l'existence de la petite baie, et celle-ci devint notre crique personnelle, le lieu que nous adorions.

C'est à Bleached Scarp que tout commença réellement entre Ellen et Jago, c'est là qu'ils se retrouvaient. La plage constitua un maillon dans une chaîne d'événements.

Je me souviens d'un certain automne... J'avais presque quatorze ans, Ellen avait neuf mois de moins que moi, et Jago était de deux ans mon aîné. Son corps me fascinait. Il avait grandi, ses mains et ses pieds étaient immenses, mais le reste ne les avait pas encore rattrapés. Un duvet doux et roux apparaissait sous ses aisselles, et des boutons d'acné couvraient son torse et son dos. Ses épaules étaient larges et musclées, mais il n'était encore qu'un jeune garçon.

Nous eûmes un été indien cette année-là, en Cornouailles. Les arbres étaient rouge et or, et

le soleil qui jouait dans les feuillages faisait surgir de somptueuses couleurs. Nous étions en octobre, mais il faisait encore assez chaud pour se baigner. Je revois Ellen et Jago en maillot de bain, debout sur les rochers. Ils comptaient à rebours, sautaient, et ressortaient de l'eau en secouant la tête, en criant et en riant. Ils étaient telles deux créatures marines souples et musclées. Agiles comme des singes, ils remontaient en courant sur les rochers et sautaient de plus en plus haut en étendant leurs bras comme des ailes, sur le côté. Lorsqu'ils étaient las de plonger ils se lançaient des défis, nageant de plus en plus loin, traversant la crique d'un bord à l'autre. Je restais assise sur les rochers, parmi les amoncellements de petits coquillages pointus, à me morfondre. Les genoux ramenés sous le menton, je gardais les yeux fixés sur eux, craignant, si je les perdais de vue une seule seconde, qu'ils ne disparaissent, se noient et soient perdus à tout jamais. Comment expliquerais-je alors aux adultes qu'ils s'étaient volatilisés, alors que moi, j'étais encore là ?

Enfant, je n'étais pas téméraire. Adorée par mes parents, j'étais couvée et accablée de conseils de prudence. Je savais que des gens se noyaient chaque année le long de cette côte. Je suppliais Jago et Ellen de ne pas prendre autant de risques, mais ils ne faisaient pas attention à moi, ils se comportaient comme s'ils avaient été immortels. Ils couraient vers la mer en criant comme des fous et plongeaient dans les vagues qui les roulaient sur les galets, écorchant leurs genoux, leurs mains, leur ventre. Ils passaient des heures ensemble, dans l'eau. Quand j'étais lasse de les surveiller, je ratissais la plage à la recherche de morceaux de verre usés et dépolis par la mer et le sable, ou bien je ramassais du bois pour faire un feu sur lequel nous ferions griller les petits crabes jaunes et les crustacés que Jago ramassait au fond de l'eau.

Je me rappelle très clairement ces moments. Ellen, Jago, et moi, blottis autour du feu, nous réchauffant à la chaleur des petites flammes orange qui vacillaient et tremblotaient sous le vent. Jago et Ellen claquaient des dents, enveloppés dans des serviettes usées jusqu'à la trame, qu'ils finissaient par jeter dans les ajoncs quand elles devenaient inutilisables. La fumée nous piquait les yeux et imprégnait nos cheveux d'une odeur âcre, et nous nous brûlions la langue avec les coques grillées au feu de bois. Des années plus tard, après mon retour du Chili et avant ma dépression, un homme qui voulait coucher avec moi m'invita dans un restaurant étoilé au Michelin. Je mangeai une huître fumée, dont le prix représentait sans doute une semaine de salaire. Sa saveur me fit échapper aussitôt au décor feutré de la salle de restaurant, pour me ramener sur la plage où nous faisons cuire les coquillages dans les cendres brûlantes lors de nos pique-niques d'adolescents.

Sans moi, Jago et Ellen n'auraient jamais été amis, ni autre chose. Ce lien entre eux était né grâce à moi. Seul, Jago n'aurait pas pu aller cogner à la porte de Thornfield House et inviter Ellen à se rendre à la plage avec lui. Pas plus qu'il n'aurait pu sauter du haut de la falaise et voler comme un oiseau. À Bleached Scarp ils étaient inséparables, mais une fois qu'ils avaient quitté la plage ils se comportaient comme de simples connaissances, qui n'éprouvaient aucune affection particulière l'une pour l'autre.

Parfois, lorsque nous descendions le long de la colline, après que le bus scolaire nous avait déposés, Jago se plaignait d'Ellen.

« Cette bêcheuse, elle ne se prend pas pour rien. Qu'est-ce qu'elle a de plus que les autres ? Tu as vu comment elle me regarde ? Ce n'est qu'une snobinarde.

— Ne parle pas d'elle comme ça. C'est ma meilleure amie. »

Alors, il me répondait quelque chose comme « Tu vaux mille fois mieux qu'elle ! »

Et j'étais obligée de me baisser pour attacher mes lacets, ou remonter mes chaussettes, ou n'importe quoi, pour que Jago ne puisse pas voir à quel point ses paroles me faisaient plaisir.

Je croyais qu'en dehors de la plage Jago et Ellen ne pourraient que se tolérer, et encore uniquement pour me faire plaisir. Chacun trouvait l'autre trop distant, trop différent. Du moins c'était ce que j'imaginai. Jago était un garçon grossier, aux manières frustes, né du mauvais côté de la barrière. Ellen une fille talentueuse, à la famille fortunée. Et moi, je servais de tampon entre les deux. Nous jouions tous notre rôle avec tant d'application que je ne me rendis jamais compte que c'était de la comédie. Pendant longtemps, de fait, aucun de nous trois n'en eut conscience.

J'eus l'impression d'attendre une éternité avant que la pendule n'indique enfin 8 heures, ce qui me semblait une heure décente pour appeler mon psychiatre. Julia Fortes de la Cruz m'avait assuré, des années auparavant, que je pouvais la contacter à n'importe quelle heure de la journée. La sonnerie retentit à l'autre bout de la ligne, et je fermai les yeux en espérant qu'elle avait dit vrai. Je fus si soulagée, lorsqu'elle répondit, qu'il me fallut quelques secondes pour me ressaisir.

— Julia...

— Allô ? Qui est-ce ?

J'entendis un enfant en arrière-plan, un bébé qui criait et riait. Julia n'avait pas d'enfant la dernière fois que je lui avais parlée.

— C'est Hannah. Hannah Brown. J'ai été votre patiente à Chartwell...

— Hannah, comme je suis contente de vous entendre ! Vous allez bien ?

La voix de Julia avait brusquement changé quand elle avait entendu le nom de l'hôpital. Je l'imaginai calant le téléphone sous son menton, et sortant de la cuisine tout en faisant signe à son compagnon de s'occuper du bébé. Julia était une petite femme aux manières vives et à l'allure peu conventionnelle. J'étais certaine que les fenêtres de son bureau étaient garnies de plantes et d'attrape-rêves en verre coloré, et qu'elle punaisait sur le mur des cartes postales qui donnaient des envies d'évasion.

— Non, dis-je. Je ne me sens pas bien... pas vraiment bien. Je suis désolée de vous appeler à cette heure-ci, Julia, mais il m'est arrivé quelque chose hier et...

— Ce n'est rien. Il n'y a pas de problème. Je suis contente que vous m'ayez appelée. Je suis là pour ça.

Il y eut un bruit à l'autre bout de la ligne, puis la longue note familière d'un ordinateur qui se met en marche. Julia examinait mon dossier pour se rafraîchir la mémoire. Je l'imaginai assise à son bureau, près de la fenêtre donnant sur un jardin envahi de verdure, jonché de jouets d'enfants et de céramiques artisanales fabriquées par des amis au tempérament artiste.

— Que s'est-il passé, Hannah ?

— J'étais au travail, hier. Et j'ai vu Ellen Brecht.

— Bien, répondit Julia, comme si cela n'avait rien d'étonnant.

Je me demandai si elle se rappelait les détails de mon dossier, si son esprit pouvait faire apparaître les grandes lignes de mon trouble psychologique aussi clairement que je pouvais

imaginer, moi, la vie du *Tyrannosaurus rex* en voyant son squelette suspendu dans le hall du musée. Elle était probablement en train de relire ses notes sur son ordinateur.

— Vous étiez seule, ou avec d'autres personnes ?

— Il y avait beaucoup de gens autour de moi car j'étais dans un hall d'exposition. Elle était... enfin, je veux dire, l'hallucination se trouvait dans la foule.

— Et qu'avez-vous ressenti en la voyant ?

— J'ai eu peur.

Le terme était trop faible pour décrire la terreur que j'avais éprouvée et qui perdurait dans ma tête, comme une gueule de bois qui s'attarde plusieurs jours après une beuverie.

— Elle avait l'air tellement réelle, ajoutai-je. Il pleuvait, hier, et ses cheveux étaient humides. Tous les détails paraissaient vrais.

— Vous avez l'art de vous leurrer vous-même, Hannah, fit gentiment remarquer Julia. Nous le savons bien. Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai eu une crise de panique.

— D'accord.

— Ensuite je suis rentrée chez moi, mais je n'arrête pas d'y penser. Je n'ai pas pu dormir. Je pense à Ellen tout le temps. Que se passera-t-il si elle revient, Julia ? Si tout recommence, et qu'elle se remet à apparaître et à me chuchoter des choses dans l'oreille ? Comment vais-je pouvoir survivre si elle est tout le temps là, dans ma tête, comme avant ? Julia, que vais-je faire si tout cela recommence ? Je ne crois pas que je pourrai supporter ça une deuxième fois ! Vraiment, je ne m'en crois pas capable !

Julia demeura très calme.

— D'accord, Hannah. Cela fait beaucoup de questions que vous vous posez. Nous les affronterons une à la fois, au fur et à mesure qu'elles se présenteront. Un moment de panique ne fait pas une dépression, pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps.

— Non, bien sûr, je le sais.

— Comment vous sentiez-vous, jusqu'à présent ?

— Bien.

— Tout était stable dans votre vie ? Vous mangez bien ? Vous prenez de l'exercice ?

— Oui.

— Pas de problèmes de sommeil ?

— Parfois.

— Vous êtes stressée ? Inquiète ?

— Pas vraiment. Je ne l'étais pas jusqu'à hier.

Je pris une longue inspiration et appuyai l'arrière de ma tête contre le mur. Lily se frotta contre mes chevilles.

— Très... bien... dit lentement Julia en tapant sur son clavier. Écoutez, Hannah, je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter. Cet incident, pour déplaisant qu'il soit, n'était probablement qu'un flash-back isolé et sans gravité. Ce genre de choses arrive aux meilleurs d'entre nous.

Je fermai les yeux.

— Cela ne m'a pas fait l'effet d'un flash-back. L'image était très claire, elle avait l'air tellement réelle...

Julia ne me laissa pas continuer :

— C'est ainsi que vous avez décrit vos hallucinations la dernière fois, Hannah. Elles vous paraissaient parfaitement réelles. Naturellement. C'est pour cette raison qu'elles étaient aussi effrayantes.

— Oui.

— Pour l'instant, nous allons simplement espérer que cela ne se reproduira pas. Mais si par hasard ça arrive, je veux que vous gardiez votre calme. Vous vous rappelez les exercices de respiration ?

— Oui.

— Faites-les. Et rappelez-moi. Je veux vous avoir au téléphone au moins un jour sur deux pendant les deux semaines qui viennent. Appelez-moi dès que vous ressentez le besoin de parler, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. D'accord ?

Je pris la chatte dans mes bras et la tins contre moi, près de mon visage. Je sentais les battements de son petit cœur sous mes doigts.

— D'accord. Merci, Julia.

Pendant que nous grandissions, Jago, Ellen et moi, la situation au 10 Cross Hands Lane se détériorait. Les disputes des Cardell devenaient de plus en plus fréquentes et violentes. Un jour, M<sup>me</sup> Cardell finit par quitter la maison, chaussée de ses pantoufles, son parapluie sous le bras. Elle ne revint plus jamais. M. Cardell réagit en ramenant chez lui des jeunes femmes qu'il ramassait sur les quais, et en passant ses journées et ses nuits à boire avec des copains. Jago manquait les cours très souvent. La chienne, épuisée par les mises bas, devenait plus craintive de jour en jour. C'est alors que mon père décida de prendre les choses en main. Il revêtit son plus beau pull, peigna les rares cheveux qui restaient sur son crâne rond et rose, remonta l'allée des Cardell et cogna à la porte. Caleb vint lui ouvrir, torse nu, chancelant. Il portait un vieux jean crasseux et tenait une bouteille de bière dans une main, un petit pain dans l'autre. Ses yeux injectés de sang lui donnaient une expression mauvaise. Il faisait sombre dans la maison car les vitres de la salle de séjour avaient été brisées, et la fenêtre fermée à l'aide de planches. C'est à peine si papa pouvait discerner les hommes qui se trouvaient là, le visage éclairé par la lumière gris-bleu de l'écran de télévision. Il prit une longue inspiration avant d'annoncer :

— Je t'échange le chien contre cinquante livres, Caleb.

Il tenait les billets bien en vue dans sa main. Caleb jeta un coup d'œil à l'argent, puis reporta les yeux sur mon père en tirant sur sa cigarette.

— Chaque fois qu'elle met bas, les chiots me rapportent vingt-cinq livres chacun.

— Oui, concéda mon père, mais elle n'est plus en état d'avoir des petits, tu le sais aussi bien que moi. La prochaine fois elle y restera.

Caleb Cardell réfléchit un moment.

— Soixante-quinze, et c'est marché conclu.

Mon père, qui avait prévu ce marchandage, acquiesça d'un signe de tête. Il prit cinq billets verts dans la poche arrière de son pantalon et les mit avec les autres dans la main de Cardell.

Celui-ci coinça la cigarette entre ses lèvres pour recompter l'argent. Puis il se pencha par-dessus la rampe de l'escalier et cria :

— Jago ! Viens ici, espèce de feignant ! Va chercher le chien.

Jago descendit, sur la défensive. Sans jeter un regard à mon père, il se faufila prestement derrière son oncle et entra dans la cuisine. Papa entendit la porte de derrière s'ouvrir. Il fit deux pas en arrière pour rester au grand air, croisa les mains derrière son dos et se balançait sur ses talons, les yeux dans le vague. Jago réapparut un moment plus tard, suivi de la

chienne. Elle était apeurée, les oreilles rabattues en arrière et la queue entre les jambes. Jago l'attacha à une branche dans le jardin. Alors qu'il regagnait la porte, M. Cardell lui envoya un coup de pied dans les reins. Jago trébucha et tomba sous le nez de mon père, à quatre pattes dans l'allée jonchée de détritrus, de ronces et de verre brisé.

— Tu peux prendre aussi ce putain de gamin ! lança Caleb Cardell. Je te le laisse pour rien du tout, celui-là ! ajouta-t-il en riant.

Ma mère, qui avait observé la scène derrière la fenêtre de la salle de séjour, rajouta des toasts beurrés pour le thé. Papa rentra avec Jago et la chienne. Personne ne parla de ce qui venait de se passer. Les deux protégés de mon père avaient l'air honteux, comme si tout était de leur faute. Jago prit place à table avec nous et mangea de bon appétit. En moins de deux minutes il eut englouti le contenu de son assiette. Il n'avait pas de très bonnes manières et enfournait des montagnes de nourriture dans sa bouche. Si je m'étais comportée comme lui je me serais fait gronder, mais mes parents se contentèrent d'échanger des regards entendus et ma mère remplit une deuxième fois son assiette. Je n'avais jamais vu quelqu'un avaler la nourriture aussi vite.

— C'est bien d'avoir un bon mangeur à table, dit maman en souriant à Jago.

Celui-ci s'essuya la bouche avec la main et rota en balbutiant un remerciement.

Maman hochait la tête, visiblement satisfaite.

J'observais Jago subrepticement, sous ma frange blonde, mais ne trouvais rien à dire. Tous les mots qui me venaient à l'esprit me semblaient idiots, et je ne voulais pas passer pour un bébé.

Au bout d'un moment nous entendîmes des éclats de voix à côté. La chienne se réfugia sous une des chaises de la salle à manger et fit pipi sur le tapis.

— Il faut que j'y aille, annonça Jago en se levant.

Il était si grand et sale qu'il paraissait déplacé dans notre petite salle de séjour brillante comme un sou neuf.

— Que tu ailles où ? s'enquit ma mère.

Jago haussa les épaules.

— J'sais pas. N'importe où. J'peux pas rester là. J'trouverai bien quelque part où aller.

Papa augmenta le son de la télévision pour ne plus entendre les cris qui parvenaient de la maison voisine, et dit que Jago nous rendrait service en restant un peu chez nous, le temps que la chienne s'habitue. Maman renchérit, comme si c'était leur idée depuis le début.

— Tu ne peux pas partir et nous laisser avec elle alors qu'elle est toute déboussolée, fit-elle remarquer. Ce ne serait pas bien.

Elle monta aussitôt préparer le lit dans une petite chambre qui nous servait de débarras. Papa ordonna à Jago de se rasseoir d'un ton qui n'admettait pas de réplique. J'étais impatiente de tout raconter à Ellen. Elle allait être folle de curiosité, c'était sûr.

Papa et Jago passèrent le reste de la soirée assis côte à côte sur le canapé, les bras croisés, l'air un peu gauche, à regarder un match de football à la télévision. Je m'assis sur le tapis et donnai des morceaux de fromage à la chienne pour l'amadouer. Puis mon père annonça qu'il était tard et qu'il fallait monter se coucher.

J'attendis que Jago soit ressorti de la salle de bains, et j'allai frapper à la porte de sa

chambre.

— Jago, c'est moi.

— Quoi ?

Je poussai le battant. Le débarras était une pièce exiguë située sous l'avant-toit. Il y régnait une odeur de naphthaline, se mêlant à l'huile que papa utilisait pour nettoyer ses cannes à pêche. Assis sur le couvre-lit en chenille rose, Jago avait l'air d'un élément étranger, tombé là par hasard. Son visage était rouge et gonflé. Je baissai les yeux et regardai mes pieds pour qu'il ne sache pas que j'avais deviné qu'il avait pleuré.

— Quoi ? répéta-t-il d'un ton plus agressif, en s'essuyant le nez avec ses doigts.

— Comment s'appelle la chienne ?

— J'sais pas. Elle a pas de nom.

Une sorte de rugissement, accompagné d'un bruit de verre cassé, se fit entendre dans la maison de Caleb Cardell.

— C'est un sale type, marmonna Jago.

— Oui, un sale type, répétai-je.

Jago renifla, puis se racla bruyamment la gorge comme le faisaient parfois les garçons de son âge. Je trouvais cela à la fois dégoûtant et excitant.

— Tu es d'accord pour que je l'appelle Trixie ?

— Fais comme tu veux, répondit-il. Ça m'est égal.

Jago ne retourna jamais au 10 Cross Hands Lane. Caleb fut expulsé quelque temps plus tard, et ne prit même pas la peine de venir nous dire au revoir. C'était la meilleure chose qui pouvait arriver. Jago finit par s'adapter à sa nouvelle famille, comme s'il avait toujours vécu avec nous. Il adorait mes parents, surtout mon père, et papa était aussi fier de lui que s'il avait été son propre fils.

C'est ainsi que Jago Cardell, mon voisin et mon ami d'enfance, le premier garçon qui m'avait embrassée, devint mon frère.

Ou presque.

Après ma conversation avec Julia, je me rendis au travail à pied. Le soleil n'était pas encore très haut dans le ciel, mais il y avait une odeur de printemps dans l'air et une journée radieuse s'annonçait. J'arrivai au musée en même temps que Misty, notre stagiaire, que je vis descendre d'une jolie petite voiture noire.

— Salut, ma belle, passe une bonne journée !

Un jeune homme agita la main par la vitre du conducteur. Elle lui adressa un sourire moqueur mais pas franchement hostile. C'était à peu près tout ce qu'un garçon pouvait espérer obtenir comme marque d'affection, avec Misty. Celle-ci me fit un petit signe amical en me voyant.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Un crétin.

— Ton petit ami ?

— Dans ses rêves.

Je souris, lui enviant un peu son assurance.

Nous pénétrâmes ensemble dans le musée, par l'entrée du personnel. Je suspendis ma veste au portemanteau dans un coin de la salle des ressources éducatives et consultai le calendrier épinglé au panneau d'affichage.

— La matinée va être bien remplie, dis-je. Nous avons deux visites scolaires.

— Mortel. Je préfère me suicider tout de suite.

— Fais du café d'abord, tu veux bien, Mist ?

J'étais décidée à garder un ton léger ce jour-là. Je ne voulais pas que mes collègues puissent constater à quel point j'étais perturbée. Et surtout, j'espérais éviter qu'ils parlent de ce qui s'était passé la veille, ou qu'ils se posent des questions sur ma santé mentale. Il valait mieux faire comme si de rien n'était et adopter un comportement normal.

La lumière était allumée dans le bureau de John. Je frappai à la porte, poussai le battant.

Assis à sa table de travail, John se frottait les yeux d'un air las. Il se redressa vivement et plaqua un sourire sur son visage, mais il semblait avoir encore moins dormi que moi.

Je souris aussi, prenant un air détendu.

— Je voulais juste te remercier, pour hier soir...

— Non, non, c'est moi qui devrais te dire merci. Tu as des idées formidables pour l'annexe.

Tu devrais peut-être les mettre par écrit, Hannah. Envoie-moi un mail avec les points principaux...

— D'accord.

Il leva la tête. Ses yeux étaient rouges de fatigue, mais je vis que ses pupilles étaient d'un gris clair, presque argenté. Je ne m'en étais jamais aperçue. Ses iris étaient assortis à ses cheveux. J'eus un instant d'hésitation. J'avais envie de lui dire quelque chose pour renforcer notre relation, mais tout ce qui me vint à l'esprit, ce furent des platitudes qui n'auraient pas paru sincères.

— Tu voulais me dire autre chose, Hannah ?

— Non, non, rien. Passe une bonne journée, John.

Je sortis en refermant doucement la porte derrière moi.

Je m'occupai à des tâches administratives, gardant la tête baissée et le dos très droit afin de décourager toutes les questions bien intentionnées sur mon état de santé. Mon langage du corps proclamait que j'allais très bien, et que j'avais trop à faire pour me laisser aller à des bavardages inutiles.

Par chance, tout se passa facilement ce jour-là, suivant la routine habituelle. Je ne pense pas que quelqu'un ait remarqué que je regardais sans cesse autour de moi pour savoir si on me surveillait. Ni que quiconque se soit aperçu que je prenais soin de garder le dos au mur, et d'éviter les coins sombres. Nos premiers visiteurs du matin furent des élèves de onze ans, du collège de Bristol. Des enfants brillants, joyeux, avec des joues roses, comme s'ils avaient été nourris toute leur enfance de légumes et de jus d'orange. Ils avaient des chaussures bien cirées, des vêtements à leur taille, ou alors juste assez grands pour pouvoir servir une année de plus.

Je revis Jago au même âge. Les manches de ses chemises ne lui arrivaient jamais aux poignets, ses jeans étaient troués, et il portait les vieux survêtements minables que son oncle avait mis au rebut. Ses lèvres étaient gercées, il avait un gentil sourire en coin, et comme il n'avait jamais eu de brosse à dents son haleine était un peu forte. Une de ses dents de devant était cassée. Cela lui donnait l'air un peu voyou quand il souriait, mais par la suite mes parents l'avaient fait réparer.

Mon Dieu, comme il me manquait !

Pendant des années, il avait été conseiller en développement durable auprès de la communauté de pêcheurs d'un petit port de Terre-Neuve. Il était resté en contact avec mes parents, à qui il avait offert une croisière pour leurs noces d'or. Il les avait accueillis lui-même à leur descente du bateau à New York et leur avait payé des « vacances de rêve », comme disait ma mère, pour compenser le fait qu'il vivait si loin. Je l'avais revu pour la dernière fois deux ans auparavant, après la crise cardiaque de mon père. Je participais à une conférence, et je n'avais donc reçu que très tard le soir le message m'informant que mon père avait eu un infarctus. J'avais alors pris un taxi de Bristol jusqu'à Truro et j'étais arrivée à l'hôpital au petit matin. Une infirmière m'avait conduite à la chambre particulière dans laquelle se trouvait mon père, tout au bout du couloir. J'entrai sur la pointe des pieds et trouvai maman endormie dans un fauteuil. On avait posé une couverture sur elle et glissé un coussin sous sa joue pour éviter qu'elle n'ait un torticolis en se réveillant.

Un homme à l'aspect rude, aux épaules larges, portant un jean mal coupé, un tee-shirt gris sale et un lien de cuir autour du cou, était assis sur un tabouret près du lit, les coudes sur les

genoux, les jambes écartées. Il n'était pas rasé et semblait mort de fatigue. Ses cheveux étaient coupés très court, ses avant-bras étaient tatoués, son visage creusé. Je ne le reconnus pas tout de suite. Mais il se leva à mon entrée et nous nous dévisageâmes comme si nous étions redevenus des enfants.

— Jago !

Comment, alors qu'il vivait à l'autre bout du monde, avait-il réussi à arriver au chevet de mon père avant moi ? Je m'avançai pour l'embrasser, mais il eut un mouvement de recul. Ce rejet me fit l'effet d'un coup de poignard.

— Comment vas-tu ? demandai-je.

Jago ignora ma question.

— Papa va bien, dit-il. Ils pensent qu'il va s'en sortir.

Je posai les yeux sur mon père. Il avait l'air aussi faible qu'un enfant, allongé dans ce lit, avec un masque à oxygène qui lui recouvrait le nez et la bouche. Il était silencieux, d'une pâleur mortelle. L'idée me traversa qu'il serait horrifié s'il savait que Jago et moi étions gênés de nous retrouver dans la même pièce.

— Je peux m'asseoir avec vous ?

Jago haussa les épaules. Je pris une chaise et m'installai de l'autre côté du lit. Papa se trouvait entre nous, ses mains noueuses posées de part et d'autre de la montagne que formait son estomac proéminent, sous les draps d'hôpital. Maman ronflait doucement sur la chaise longue. C'était la première fois, depuis mes dix-huit ans, que nous nous retrouvions tous ensemble, comme une vraie famille.

Bien que vingt ans se soient écoulés, et que pendant toute cette période Jago et moi n'ayons rien su l'un de l'autre, nous ne trouvâmes rien à nous dire.

Rien du tout.

Quand nous étions jeunes, c'était différent. Il y avait eu une période, très brève, pendant laquelle tout allait bien dans notre univers. Nous étions heureux. Jago vivait chez nous, Caleb Cardell était parti, j'avais perdu mes rondeurs enfantines et grâce à l'orthodontie mes dents étaient devenues bien régulières. Le père d'Ellen était toujours drôle et charmant et sa mère, quoique souffrante, supportait tant bien que mal son état.

À cette époque je me réveillais chaque matin heureuse et excitée, car Jago apportait à notre vie une énergie nouvelle. Papa s'efforçait de devenir un bon père pour son nouveau fils. Il encouragea Jago à entrer dans l'équipe de cricket qu'il entraîna, l'emmena à la pêche avec lui et récupéra dans un coin de l'étable des Williams la vieille carrosserie rouillée d'une Ford Escort RS. Il emprunta une remorque pour la ramener à la maison, la cala sur des briques dans le jardin de devant pour la remettre en état avec Jago. Une fois qu'elle serait réparée, elle appartiendrait à ce dernier, nous dit-il. Et comme il l'aurait remontée pièce par pièce, il saurait toujours quoi faire si elle tombait en panne, expliqua mon père. Ce projet les occupa pendant plus de deux ans.

Ma mère préparait tous les soirs un repas chaud pour Jago, et lui lavait son linge. De son côté, il lui témoignait son affection en surveillant son langage et en accomplissant de petites tâches pour elle sans qu'elle ait besoin de le lui demander. Il rentrait le charbon, ôtait les feuilles mortes et les cadavres d'oiseaux qui obturaient la gouttière, débouchait les tuyaux d'écoulement, nettoyait derrière Trixie dans le jardin.

Il fut moins simple pour moi de changer les bases de ma relation avec Jago, et de passer du statut d'amie à celui de sœur. Jago me fascinait, mais les sentiments que j'éprouvais pour lui étaient confus et contradictoires. Je l'aimais, mais je ne savais ni pourquoi ni comment. Aujourd'hui encore, je ne sais pas très bien si je le considérais comme un frère, un ami, ou bien comme un possible amoureux. C'était probablement une combinaison des trois, avec des sentiments exacerbés par les hormones de l'adolescence et associés à une réelle affection pour ce garçon qui avait toujours fait partie de ma vie et qui avait tant souffert dans la maison voisine.

Je ne saurais dire ce qu'il ressentait pour moi. Je ne pouvais le deviner, et dans notre famille nous ne parlions pas de nos sentiments.

Peu de temps après qu'il fut venu vivre chez nous, Jago eut seize ans. Mon père suggéra qu'il vaudrait peut-être mieux qu'il quitte l'école et trouve un emploi qui lui convenait, plutôt que de rester dans une classe où il perdait son temps et celui des professeurs. Jago était doué pour la mécanique, il fut donc accepté dans le génie maritime pour y effectuer un apprentissage. Il se rendait au lycée professionnel deux fois par semaine. Le reste du temps il

travaillait pour Bill Haworth, un ami de mon père qui possédait un bateau de pêche, l'*Eliza Jane*. Cette activité plaisait à Jago, et Bill était content de lui.

Jago n'était jamais gêné par le temps, il aimait la pluie autant que le soleil. Maman et moi nous rendions au port pour guetter l'arrivée de l'*Eliza Jane*, et nous poussions des cris de joie quand nous apercevions Jago debout sur le pont, déjà grand comme un homme et tenant les cordages entre ses mains. Des nuées de mouettes suivaient le bateau en hurlant. Il agitait la main pour nous saluer, et j'étais transportée. Je me racontais en secret que j'étais sa fiancée, et qu'il revenait à la maison pour me retrouver. J'imaginai toujours des scénarios dans ce genre. Je ne crois pas que j'attachais une réelle importance à ces idées un peu fantasques.

Quand il reçut sa première paie, Jago acheta un cadeau pour chacun de nous. Une boîte de chocolats After Eight pour maman, une mouche à pêche pour mon père, et pour moi un collier de minuscules coquillages.

Chaque matin, quand Jago allait travailler, je m'agenouillais sur mon lit et je repoussais les rideaux pour le regarder partir. Il posait sa tasse de thé sur le couvercle du conteneur d'eau pour lacer ses chaussures. Un petit nuage de vapeur s'élevait au-dessus du liquide brûlant. Je soufflais sur la vitre et dessinais un sourire sur la buée. Jago me faisait toujours signe lorsqu'il se redressait. Je levais la main et posais le bout de mes doigts sur le verre, les rapprochant au fur et à mesure qu'il s'éloignait et que sa silhouette diminuait sur le chemin.

Quand Jago était en mer et que nous n'avions rien de mieux à faire, nous allions à Bleached Scarp, Ellen et moi.

Je me souviens d'un jour en particulier, car c'est le moment où je compris que la mère d'Ellen allait mourir. Le soleil était chaud, mais un vent glacial balayait la plage. Ellen était allongée sur une serviette de bain rayée, tout contre la falaise, pour s'abriter du vent. J'étais assise à côté d'elle, un carnet de croquis posé sur les genoux. J'essayais de dessiner la mer. C'était un exercice pour le cours d'art plastique de l'école, mais le défi se révélait trop difficile à relever pour moi. Je posai une main en visière sur mon front, suivant la progression d'un petit bateau à l'horizon. Celui-ci fut soulevé au sommet d'une vague, puis disparut derrière l'écume.

— Tu crois que c'est l'*Eliza Jane* ? demandai-je.

— Je ne sais pas, marmonna Ellen sans lever les yeux.

Je soupirai, fis une bulle avec mon chewing-gum. Le petit transistor d'Ellen, posé en équilibre entre nous sur une roche plate, diffusait des airs de musique pop avec un son nasillard. Le vent emportait les notes métalliques de-ci de-là. Ellen était allongée sur le ventre, le front sur ses bras repliés.

— Tu veux bien me passer de l'huile ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

Je fis éclater ma bulle de chewing-gum et recommençai à mastiquer. Posant mon bloc de papier et mon crayon, je pris le flacon d'ambre solaire, soulevai le bouchon pour respirer l'odeur et fis couler une petite quantité d'huile orange dans la paume de ma main gauche. Je regardai le dos mince d'Ellen. Elle portait un maillot de bain vert très décolleté, dont les bretelles étaient attachées sur la nuque.

J'eus une brève hésitation. J'avais peur de la toucher.

Son dos était déjà bronzé, couleur de miel. Un duvet le recouvrait, si blond qu'il était presque invisible. Trois grains de beauté étaient alignés entre son épaule droite et le nœud

formé par les bretelles.

— Qu'est-ce que tu attends ? dit Ellen. Mes épaules me brûlent.

Je retournai la paume de ma main et l'appliquai sur elle. Sa peau était si chaude que je fus surprise. J'étais l'huile, sentant sous mes doigts le moindre relief de ses os, le dessin précis de ses côtes.

Son dos se souleva lorsqu'elle inspira profondément, puis soupira.

De ma main libre, je soulevai ses cheveux noirs et brillants et les repoussai de côté, tout en continuant d'oindre d'huile le haut de ses bras. Puis je lui tapotai les reins pour lui faire comprendre que j'avais fini.

— Merci.

Elle me sourit en plissant les yeux, éblouie par le soleil, et je lui rendis son sourire.

La rondeur de ses fesses apparaissait sous le tissu élastique de son maillot. Il y avait quelque chose dans les cuisses d'Ellen, peut-être leur forme fuselée, ou le creux à l'intérieur du genou, qui me donnait envie de mordre dedans, comme je mordais les mains en plastique de mes poupées quand j'étais petite. Je m'essuyai les mains sur les jambes, et m'allongeai à côté de mon amie. Nos visages tout proches l'un de l'autre, je demandai :

— Comment va ta mère ?

Ellen fronça le nez.

— Mal. Il va peut-être falloir qu'elle entre dans une maison, pendant quelque temps.

— Quel genre de maison ?

— Je ne sais pas. Un endroit où ils s'occupent des gens comme elle.

— Mais elle n'est pas vieille.

— Elle a mal tout le temps. Parfois...

— Oui ?

— Parfois, quand elle croit qu'il n'y a personne, je l'entends pleurer.

Je frissonnai. Je n'avais jamais vu l'un de mes parents pleurer et je me demandai ce que je ferais, ou ce que je dirais, si cela arrivait un jour. Je ne pensais pas que dans la vraie vie les adultes laissaient libre cours à leurs larmes.

Ellen bâilla.

— La seule chose qui la rend heureuse, c'est le jardin. Je crois que ce qu'elle préfère, c'est quand papa n'est pas là et qu'elle peut passer tout son temps dehors. Adam la laisse faire ce qu'elle veut, mais papa l'agace. Il fait trop d'histoires.

— Elle n'est pas gravement malade, n'est-ce pas ?

— Tu te demandes si elle va mourir ?

— Non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, répondis-je vivement.

Alors que c'était exactement la question que je me posais, bien sûr.

— Je ne sais pas. Quelquefois, elle est... bizarre.

Je fis rouler un petit galet jaune sous mon doigt.

— Bizarre comment ?

— J’sais pas. Lointaine. Comme si elle était déjà partie ailleurs.

Je regardai Ellen. Son regard s’était perdu dans le vague.

— Quelquefois... murmura-t-elle. Quelquefois, je me dis que...

— Tu te dis quoi ?

— Qu’elle pense que ce serait mieux si elle était morte.

— Tu ne devrais pas parler comme ça, Ellen !

— Mais puisque c’est vrai...

— Non, ce n’est pas vrai ! Tu exagères toujours !

— Pas du tout ! Et je n’ai pas envie qu’elle meure !

— Je suis sûre qu’elle n’en a pas envie non plus ! On ne peut pas être heureux, quand on est mort. Une fois que c’est arrivé, on n’est plus rien du tout. Alors arrête de dire n’importe quoi !

Ellen n’ajouta rien, et je pensai qu’elle avait compris qu’elle était allée trop loin. Au bout de quelques minutes d’un silence embarrassé, elle déclara :

— Tu as des milliers de taches de rousseur. C’est très joli.

Puis elle rit et me chatouilla le bout du nez avec une tige de fenouil marin. Je repoussai sa main en souriant.

— Tu en as presque autant que Jago ! Vous êtes vraiment comme frère et sœur ! On dirait des jumeaux. Vous avez peut-être été séparés à la naissance.

— Il a deux ans de plus que moi.

— L’hôpital a dû faire une erreur. Ils ne l’ont pas donné à sa vraie famille. Ou bien c’était toi !

— Nous ne nous ressemblons pas du tout !

— Si, vous êtes pareils !

— Tais-toi ! ordonnai-je en riant.

Je me soulevai sur les coudes et mon ombre tomba sur le visage d’Ellen.

— Tu as de la chance, dit-elle.

Puis elle sourit, comme elle le faisait parfois lorsqu’elle était de bonne humeur. Ses dents très blanches contrastaient avec sa peau bronzée. Le vent rabattit des mèches de cheveux noirs sur ses yeux gris-bleu. Je vis mon reflet dans ses pupilles. Mon visage dans les yeux d’Ellen. Cette idée me plut. Et soudain, j’éprouvai de l’amour pour elle. J’aurais aimé la prendre dans mes bras et la serrer fort. Je l’aimais tant que mes yeux se mirent à brûler, et je dus me mordre l’intérieur de la joue pour m’empêcher de céder aux larmes.

Ellen ne remarqua rien.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Presque 5 heures.

— Il faut que je rentre. J’ai promis à maman de l’aider à se préparer. Nous avons des visiteurs ce soir.

— Qui ça ?

— Des gens avec lesquels elle jouait autrefois. Un chef d'orchestre.

— Vraiment ?

— Hmm.

Elle roula sur elle-même, s'agenouilla pour chasser le sable qui collait à ses cuisses et à son ventre, et se mit à ramasser ses affaires.

— Maman était célèbre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle jouait du piano, voyons. Elle voyageait dans le monde entier, avant sa maladie. Tu as vu le tableau dans le grand salon ? C'est elle, à New York.

J'avais vu le portrait. On ne pouvait pas le manquer, avec son énorme cadre chargé de dorures. Éclairé de part et d'autre par des appliques, il dominait la pièce. Il représentait une jeune femme aux épaules minces et au dos rigide, assise devant un piano à queue, ses longs doigts pliés sur les touches. Des cheveux sombres, retenus en arrière par une étincelante barrette en strass, tombaient en cascade sur son dos nu. Elle portait une robe de soie de la couleur du soleil qui reflétait les lumières de la salle de concert, les ors, les rouges et les jaunes du décor. En arrière-plan, on apercevait le public, dans l'ombre. La pianiste était montrée légèrement de profil et son visage était à peine visible. On ne voyait que le contour d'une oreille très pâle ornée d'une dormeuse en perle, des boutons de roses jaunes accrochés dans ses cheveux, et une boucle sombre lui caressant la joue. Maintenant qu'Ellen me l'avait dit, il me semblait évident que la femme du tableau était Anne Brecht. Je ne m'en étais encore jamais rendu compte, je n'avais pas fait le lien entre la jeune personne en pleine santé assise au piano et la mère d'Ellen, avec ses pauvres doigts ankylosés et la douleur qui ne la quittait pas.

— C'est pour cela que papa m'a appris à jouer, poursuivit Ellen en entassant ses affaires dans son sac. Maman est contente, car cela lui rappelle son ancienne vie.

Elle secoua sa serviette avec précaution, afin ne pas envoyer de sable sur moi. Puis elle la replia soigneusement.

— Quand est-elle tombée malade ?

— À ma naissance. C'est ma faute. Sans moi, maman irait très bien. Elle serait sans doute devenue la pianiste la plus célèbre du monde.

— Ce n'est pas ta faute, si tu es née. Tu n'y es pour rien.

— Je sais.

Ellen se pencha pour attacher les lanières de son sac.

— Mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Tu ferais pareil si tu étais à ma place.

Je décidai que j'avais besoin d'air frais pendant ma pause déjeuner. En sortant du musée, je tournai à droite pour remonter vers Clifton, où se trouvait une boutique qui vendait d'excellentes pâtisseries maison. Au moment où je passais devant le Wills Memorial Building, deux jeunes femmes franchirent les portes juste devant moi, en boutonnant le col de leur veste. Elles avançaient si vite sur le trottoir que je dus descendre sur la chaussée pour ne pas me cogner à elles. Absorbées par leur conversation, elles ne s'en aperçurent même pas et continuèrent leur chemin bras dessus bras dessous. Elles me tournaient le dos, mais je reconnus sans mal la plus petite et la plus jolie des deux, à sa voix et à son rire aigu. C'était Charlotte Lansdown, l'épouse de John. Le trottoir était encombré d'étudiants, de badauds, de touristes, et je ne pus faire autrement que de rester derrière elles. Je les suivis à l'intérieur de la pâtisserie. Je ne cherchais pas à écouter leur conversation, mais j'entendis tout de même ce qu'elles disaient. Elles se trouvaient juste devant moi, et ne parlaient pas à voix basse. L'amie de Charlotte lui passa un bras autour de la taille, la serra brièvement contre elle.

— Tu as décidé ce que tu allais faire ?

Charlotte posa la tête sur son épaule.

— J'emmène les filles chez mes parents ce week-end. J'ai besoin d'un peu d'espace, tu comprends, pour réfléchir. Je n'ai pas les idées claires quand John est là, tout le temps, sous mon nez.

Son amie secoua la tête.

— Il faut que tu lui dises la vérité.

— Comment pourrais-je faire ça, Becky ? Avec quels mots veux-tu que je lui annonce une chose pareille ?

— Sois franche. Tu as rencontré quelqu'un d'autre avec qui tu es bien. Tu ne l'as pas cherché, c'est arrivé, tout simplement. John comprendra, et tu te sentiras mieux une fois que tu auras dit la vérité.

— Je sais ! Mais c'est vraiment difficile.

Becky embrassa Charlotte sur la tempe.

— C'est parce que je suis ton amie que j'insiste autant !

Elle relâcha Charlotte pour fouiller dans son sac, dont elle sortit un porte-monnaie.

— Je t'invite. De quoi as-tu envie ?

Charlotte se tourna pour regarder le tableau des plats du jour accroché au mur, juste à côté

de moi. Elle surprit mon regard posé sur elle, et nous nous dévisageâmes un bref instant. Son visage perdit ses couleurs.

— Oh, fit-elle, en esquissant un pâle sourire. Hannah. Bonjour.

— Bonjour.

Jouant distraitemment avec le bracelet qui ornait son poignet, Charlotte essayait en vain de dissimuler sa gêne.

— Becky, je te présente Hannah. Elle a dîné avec John hier soir, pendant que j'étais à la répétition de la chorale !

Becky comprit instantanément qu'elle était censée corroborer l'alibi de son amie. Nous nous saluâmes d'un signe de tête.

— Ce petit magasin est génial, n'est-ce pas ? continua Charlotte d'un ton animé. J'adore leurs épinards aux épices, et la tourte à la feta. Tu as déjà goûté ça, Hannah ? Il faut absolument que tu essaies !

J'éprouvais une telle colère que je ne parvins même pas à lui rendre son sourire. Charlotte battit des cils, cherchant un autre sujet de conversation, mais le choc était trop rude. Elle savait que j'avais entendu leur conversation. Je savais qu'elle savait.

Nous étions aussi mal à l'aise l'une que l'autre. Il n'y avait qu'une seule vendeuse au comptoir, et plusieurs personnes faisaient la queue devant nous. L'idée de rester à bavarder avec Charlotte pendant encore cinq minutes, ou même davantage, me fut subitement insupportable.

— Il faut que je m'en aille, annonçai-je. Je viens juste de me rappeler que je dois aller quelque part.

— Quel dommage. C'était sym... sympa de se rencontrer, bredouilla Charlotte, d'une voix un peu tremblante.

Je tournai le dos, mais elle me retint par le bras.

— Hannah ?

— Cela ne me regarde pas, dis-je, en me dégageant.

Je me faufilai dans la foule pour quitter la petite échoppe. Une fois dehors, je tournai à gauche et regagnai le pied de la colline, le visage brûlant. Je regrettais d'avoir surpris cette conversation, car maintenant je savais que John était trompé par sa femme. Cela me rendait complice d'un mensonge, et je me sentais aussi déloyale et aussi coupable que son épouse adultère.

Dès que nous fumes en âge de travailler, Ellen et moi, nous trouvâmes un job à Polrack, un gros village qui dévalait le long de la colline et débouchait sur un petit port de pêche. Dans la région de Cornouailles où nous vivions, Polrack était ce qui s'apparentait le plus à une vraie ville. Ellen fut engagée par une famille d'italiens, fabricants de crèmes glacées. Ils vendaient des glaces et des bonbons, dans un grand kiosque situé au-dessus des jardins d'agrément de la petite ville. Je travaillais comme femme de chambre, serveuse et aide-cuisinière à l'hôtel des Mouettes.

Le travail était irrégulier et dépendait des saisons. Pendant les mois d'hiver, le kiosque n'ouvrait que les week-ends, et je n'étais appelée qu'en de rares occasions à l'hôtel, lorsqu'il y avait un événement particulier comme un anniversaire, un mariage, ou une veillée funèbre. Ce fut donc vraiment par hasard qu'Ellen et Jago se retrouvèrent en présence l'un de l'autre dans le café de Polrack, par une sombre journée hivernale. Ils ne s'étaient pas vus depuis un certain temps, très exactement depuis que Jago avait quitté l'école, plus d'un an auparavant. Nous avons tous changé. Nous n'étions plus des enfants.

J'étais avec Ellen et nous mangions des tourtes au fromage brûlantes, qui sortaient du four. Il faisait mauvais temps. De lourds nuages bas pesaient au-dessus de la péninsule, et des vagues énormes s'écrasaient sur la digue, projetant une eau glaciale sur la promenade du bord de mer. Les touristes avaient disparu depuis longtemps, et seuls restaient les vacanciers les plus téméraires, qui arpentaient les sentiers côtiers, ou bien les gens portés à l'introspection qui aimaient passer des heures seuls, à contempler la mer. J'avais aidé une amie de ma mère à nettoyer des bungalows de vacances, avec Ellen. Nous avons ôté les draps des lits, vidé les placards, lavé, brossé, rangé les cottages, pour la saison d'hiver. Comme nous avons été payées sur-le-champ en espèces, nous avons décidé de manger avant de prendre le bus pour rentrer à Trethene, car nous n'avons rien avalé depuis le matin, à part un peu d'eau du robinet. Nos anoraks étaient accrochés au dossier de nos chaises pour sécher. Je m'étais brûlée avec le fromage fondant et je soufflais en agitant ma main devant ma bouche pour faire circuler l'air. Mes joues étaient rouges, enflammées. Les vitres du café étaient couvertes de buée, la radio diffusait une musique de fond. Une odeur de café et de cigarettes planait dans la salle, où régnait une atmosphère étrange. Tout en se moquant de moi, Ellen essaya de faire passer un glaçon entre mes lèvres. J'entendis la clochette de la porte tinter, mais je ne vis pas Jago entrer. Ellen était assise face à la porte. Son expression passa de l'amusement à la surprise, et je me retournai pour voir ce qu'elle regardait. Jago se tenait devant nous.

Il paraissait immense, avec son suroît trempé et ses lourdes bottes. Ses cheveux étaient plaqués par la pluie, et il était pâle de froid. L'odeur de sa transpiration se mêlait à celle du caoutchouc et de l'eau de mer. Il mesurait déjà plus d'un mètre quatre-vingts, et bien qu'il ne

fût pas encore très large d'épaules il avait une belle stature. Son visage avait gagné en virilité. Il avait des traits forts, avec un nez légèrement busqué et des yeux sombres. Ses cheveux, roux quand il était enfant, étaient à présent brun foncé. Il sourit, tenant gauchement son chapeau entre ses mains. Il n'avait pas remarqué ma présence.

Je regardai Ellen, et je compris qu'elle ne voyait plus le garçon fruste de Trethene, mais un beau jeune homme. Il y avait une lueur nouvelle dans ses yeux, mais sur le moment je n'en eus pas conscience. J'étais trop jeune à l'époque, trop naïve. Je n'aurais su dire ce que signifiait son expression. Cependant, elle me mit mal à l'aise. C'est seulement plus tard, avec le recul, que je compris qu'Ellen avait perçu à cet instant une possibilité inattendue et qu'elle considérait Jago sous un nouveau jour.

Jago nous fit signe de la main et s'avança vers nous, mais à ce moment Gemma Mills, la propriétaire du café, surgit de derrière le comptoir en agitant un torchon.

— Ne t'avise pas de salir mon carrelage propre avec tes bottes mouillées, Jago Cardell ! gronda-t-elle.

Jago se mit à rire, se gratta l'oreille en rougissant, et tous les clients le regardèrent d'un air admiratif. Je me souvins du garçon qu'il avait été, nerveux, sur la défensive, se cachant derrière des fanfaronnades et des mots grossiers. Je fus fière de l'homme qu'il était devenu, capable de se tenir au milieu d'un café et de charmer tout le monde sans rien faire de spécial.

Ellen me prit la main et la pressa doucement. Elle contemplait Jago et lui souriait, ses yeux sombres en partie cachés par sa lourde frange, comme s'il était désirable, qu'il représentait quelque chose qu'elle voulait avoir.

Je lui en voulus énormément de cette attitude. J'avais envie de lui rappeler qu'elle n'aimait pas beaucoup Jago, qu'elle le trouvait grossier et ennuyeux, que sa compagnie lui déplaisait.

Gemma semblait radieuse, avec ses joues rouges et rebondies. Elle alla vers Jago et lui prit les bras.

— Qu'est-ce que tu as pour moi aujourd'hui, mon joli ? Tu m'as apporté des crabes ?

Jago acquiesça d'un signe de tête.

— Et aussi une caisse de maquereaux. Je les ai posés derrière.

— Tu es un bon garçon. Tu sais exactement ce que je veux ! déclara-t-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue. Reste où tu es, ne bouge surtout pas !

Elle repartit dans la cuisine et Jago nous lança un regard.

— Salut.

— Salut, empoté, répondis-je.

Ellen ne dit rien. Elle était occupée à enrouler une mèche noire autour de son doigt.

— Qu'est-ce que tu fais là, Han ? me lança Jago. Tu n'es pas censée travailler ?

— Nous avons fini.

— De toute façon ce que tu fais, ce n'est pas du travail. C'est du pipi de chat.

— En fait, c'était plutôt intensif.

— Ouais, fit-il en se frottant le nez du bout du doigt. Tu devrais essayer un vrai job, pour changer. Tu ne tiendrais pas cinq minutes.

— Quoi ? À traîner sur des bateaux, et à jouer avec un moteur ?

— Les enfants, les enfants !

Gemma revint et mit un sac en papier chaud dans les mains de Jago.

— C'est pour vous tous. Tu en donneras aussi à Bill et à Darren. Ça vous fera pousser des poils sur la poitrine !

Ellen laissa fuser un petit rire gracieux et baissa les yeux sur son assiette. J'eus une furieuse envie de la gifler.

— Super, Gemma, répondit Jago. Merci.

On entendait la bouilloire siffler dans la cuisine, derrière le comptoir. La radio se mêlait au murmure des conversations, au tintement des fourchettes sur la vaisselle, au bruit des tasses s'entrechoquant avec les soucoupes. La pluie crépitait comme des millions de petits poings s'abattant sur les carreaux.

— Il paraît que ta mère ne va pas très bien ? dit Jago à Ellen.

— Non.

Elle cessa brusquement de flirter. Son regard s'attrista, et je perçus le mouvement de sympathie de Jago.

— Elle est dans une maison de soins ?

— Pas encore, mais ça ne va pas tarder.

— Ce n'est pas si mal, là-bas. Ma mère s'y trouvait bien.

Ellen haussa les sourcils, incrédule.

— C'est vrai. Elle se sentait en sécurité. Ils savent ce qu'il faut faire, ils sont là pour ça.

Je sentis le lien se former entre eux. J'en eus une conscience aiguë à ce moment-là. Ils avaient trouvé quelque chose qu'ils partageaient, l'hospitalisation de leur mère malade. Je ne pouvais pas lutter contre cela. Je crois que je compris alors, à cet instant précis, ce qui allait se passer. Parfois on a la faculté d'entrevoir le futur, on sent le désastre approcher, mais on préfère croire que c'est une simple sensation, un caprice négligeable de l'esprit.

Mon attention fut brièvement détournée par la vive lueur qui transperça la vitre à côté de moi. La lumière était si éblouissante que je clignai les paupières. Les nuages avaient été emportés par le vent et pendant un moment le soleil illumina la mer et le port. Les bateaux se balançaient en tous sens comme des pommes de terre dans l'eau bouillante. Un chien noir reniflait des seaux de homards entassés sur la jetée. Trois mouettes survolèrent le port, alignées l'une derrière l'autre. Elles tournèrent et remontèrent vers la ville, au-dessus du café. Je frémis. Je savais depuis toujours que lorsque trois mouettes passaient directement au-dessus de votre tête, c'était un mauvais présage.

À l'époque, je n'y accordai pas d'autre pensée. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, lorsque je lus la lettre de ma mère au Chili, que je compris. Les mouettes étaient passées au-dessus de nous au moment exact où Ellen avait fait le premier pas sur le chemin qui devait la mener droit à la mort.

Après la rencontre avec Charlotte et son amie, je descendis jusqu'à la boutique de sandwichs fréquentée par le département de théâtre de l'université de Bristol, ainsi que par le personnel de l'Hôpital royal de Bristol et du service des enfants malades. Je tournais et retournais dans ma tête la conversation que j'avais entendue, sans trouver d'excuse au comportement de Charlotte, ni d'issue à la situation pour John. J'étais en proie à un tumulte d'émotions. Je me sentais coupable d'avoir surpris un échange qui ne m'était pas destiné, furieuse de savoir que John était trompé, effrayée à l'idée des répercussions possibles, et extrêmement angoissée. Je ne voulais pas que John souffre, et je n'aimais pas me dire que j'étais complice du mensonge de Charlotte, qui durait visiblement depuis quelque temps déjà.

Je ne savais pas comment arranger les choses, je n'étais même pas sûre de devoir agir d'une façon ou d'une autre. Néanmoins, il était de mon devoir de faire preuve de solidarité. Je voulais manifester de la gentillesse à John. J'achetai deux sandwichs au fromage et à la salade et deux gobelets de café et retournai au musée. Je frappai à la porte du bureau de John, mais il n'était pas là.

— Essaye en bas, me conseilla Rina.

Les archives, dans lesquelles étaient rangés les milliers d'objets qui n'étaient pas exposés en permanence, s'étendaient sous toute la surface du bâtiment. C'était l'endroit du musée que j'aimais le moins. Immense, tout en longueur, bas de plafond, le local contenait des milliers de statues, de bustes, d'ossements, de tableaux, et divers autres objets entassés sans aucune logique sur des étagères afin d'utiliser l'espace au maximum. Je détestais particulièrement les masques mortuaires. Il y avait des douzaines de ces moulages, effectués sur le lit de mort d'éminents personnages victoriens. Il arrivait qu'on retrouve encore un cil, ou une trace de poudre, sur du plâtre blanc. Ces visages qui représentaient la mort, mais ressemblaient tellement à la vie, avaient quelque chose de terriblement troublant.

Je fis tourner la clé dans la porte de la salle des archives et descendis les marches raides, creusées à même la roche dans le sous-sol. Des ampoules nues répandaient une lumière crue.

— John ? appelai-je.

Je ne reçus pas de réponse.

Croisant frileusement les bras, je passai d'un pas rapide devant les masques et les rangées de tableaux. Ceux qui étaient encadrés étaient enveloppés de papier bulle et de couvertures, mais les toiles seules étaient juste enroulées. Les étagères étaient garnies d'ossements, de dents, de cornes, de sabots, de défenses en ivoire, de débris de poteries, et autres objets formant un gigantesque bazar des quatre derniers millénaires.

Si Ellen se cachait quelque part c'était forcément là, parmi ces objets morts, ces restes humains, ces affreux visages victoriens. Je dus faire appel à tout mon courage pour continuer d'avancer, pour ne pas faire demi-tour, prendre mes jambes à mon cou et regagner le monde réel, le monde des vivants. Je finis par découvrir John dans la partie réservée aux restes humains du Moyen Âge. Il avait calé une loupe devant l'un de ses yeux, et des écouteurs dans ses oreilles. Il était tellement absorbé par son travail qu'il ne se rendit pas compte que j'étais là, juste derrière lui. Je poussai un long soupir de soulagement.

— John...

Je touchai doucement la manche de sa veste, pour ne pas lui faire peur. Il se retourna et je reconnus immédiatement dans son regard cette expression de confusion que j'avais moi-même lorsque j'étais interrompue au milieu d'une tâche demandant une intense concentration.

— Je t'ai apporté ton déjeuner.

John arrêta son iPod et sourit.

— Qu'ai-je fait pour mériter une telle faveur ?

— Je voulais te remercier pour hier soir.

Nous quittâmes le musée et gagnâmes le parc de Brandon Hill, situé sur une colline. Nous grimpâmes au sommet d'une pente raide et nous assîmes sur un banc, au pied de la tour Cabot, d'où nous pûmes contempler l'Avon et les vieux quais de Bristol tout en mangeant et en jetant de petits morceaux de pain aux écureuils. Nous parlâmes du travail pendant un moment, puis John me demanda :

— Comment te sens-tu aujourd'hui, Hannah ?

— Très bien.

— Ta migraine a disparu ?

— Je n'ai vu aucun fantôme, si c'est ce que tu veux dire.

Je souris pour lui montrer que sa question ne m'avait pas offensée, et balayai les miettes sur mes genoux. La rivière formait un ruban argenté qui sinuait entre les nouvelles constructions. Il était désormais impossible d'imaginer le port animé qu'avait été Bristol, encombré de trois-mâts, avec des voitures à chevaux faisant la queue sur les quais pour charger les produits d'importation. Cependant, j'étrécis les yeux et tentai de ramener cette époque à la vie, par la pensée.

— Suppose que la personne que tu as vue hier n'ait pas été un produit de ton imagination, dit John. Ne pourrait-elle pas être une parente d'Ellen ?

Un souvenir me revint brusquement en mémoire. La main d'Ellen posée à plat sur une porte en verre et la poussant. L'odeur des provisions, d'un bocal de bonbons à la menthe. Ellen, pâle comme une morte, les yeux enfoncés, les traits tirés, les manches de son cardigan recouvrant ses doigts et les bras croisés frileusement, me disant : « Sortons d'ici. »

Je secouai la tête pour chasser l'image.

— Non. Cela ne pouvait pas être quelqu'un d'autre.

John avala une gorgée de café.

— Il y a sept milliards de gens sur la planète. Ce qui est stupéfiant, c'est que nous ne rencontrions pas plus souvent des gens qui nous en rappellent d'autres.

Il essayait d'être gentil. Il voulait donner une explication logique à ce qui s'était passé la veille. John était comme ça. Était-ce ainsi qu'il agissait avec Charlotte ? En essayant de lui trouver des excuses, en inventant des explications pour justifier son comportement ?

J'enfonçai les ongles dans la paume de mes mains et contemplai les quais.

— Tu fais quelque chose de spécial, ce week-end ? demandai-je.

John replia le sac en papier qui avait contenu le sandwich.

— Non, rien. Charlotte va emmener les filles voir sa mère. Elles ont des billets pour un spectacle. Pour une fois j'aurai la maison pour moi tout seul, précisa-t-il en souriant. Personne ne râlera si je passe deux jours entiers à boire de la bière en regardant de vieux films en vidéo...

— Ce doit être amusant.

John soupira.

— Tu parles ! C'est ce que j'essaie de me faire croire. En réalité, je déteste qu'elles s'en aillent. Je ne sais pas quoi faire tout seul. Quand elles sont là je passe mon temps à crier après les filles pour qu'elles arrêtent de se battre. Et Charlotte est tellement désordonnée que ça me rend dingue... Mais à peine ont-elles tourné le dos qu'elles me manquent.

— Oh, mon Dieu. Je suis désolée.

— Hé, ce n'est pas si grave ! protesta John. C'est seulement l'affaire de deux jours. Elles seront rentrées dimanche soir. Je survivrai. Et toi ?

— Moi ?

— Tu as des projets pour le week-end ?

— Oh... je pensais descendre en Cornouailles. Cela fait un moment que je n'ai pas vu mes parents. Je sais qu'ils seraient contents de m'avoir pour le week-end, et Rina dit que ça me ferait du bien de partir un jour ou deux.

— Elle a raison. Nous avons beaucoup travaillé ces derniers temps, tu mérites un peu de repos.

— Hmm.

Je levai le visage et repoussai mes cheveux en arrière pour les caler derrière mon oreille. Mes doigts demeurèrent posés sur l'attache de la boucle d'oreille en argent que je n'enlevais jamais. L'idée m'effleura de proposer à John de m'accompagner, en copain, juste pour se changer les idées. Mais je ne pus me résoudre à articuler les mots. Ce n'était pas le moment. Il n'en était pas encore conscient, mais moi je savais que sa vie de famille parfaite était sur le point de s'effondrer.

M<sup>me</sup> Brecht n'en finissait pas de mourir, j'avais l'impression que cela durait depuis toujours.

Mais c'était en ce temps-là, dans le passé, quand les journées étaient bien plus longues qu'aujourd'hui et qu'une année représentait une période tellement immense que nous n'arrivions pas à la concevoir. Je connaissais les Brecht depuis six ans lorsque la maladie de M<sup>me</sup> Brecht s'aggrava. Il me semblait que je les avais connus toute ma vie. Ce qui s'était passé avant eux appartenait à une lointaine enfance qui n'avait plus grande importance.

Pendant les mois précédant son décès, j'avais eu du mal parfois à me rappeler que M<sup>me</sup> Brecht allait disparaître, car je n'avais pas compris jusque-là que le processus pouvait se prolonger aussi longtemps. Dans les films et dans les livres, la mort survenait toujours très vite, et il n'y avait jamais plus de deux scènes entre le moment où le diagnostic était posé et l'enterrement. Quelques secondes à peine s'écoulaient entre l'instant où le doigt appuyait sur la détente et celui où la balle transperçait le cœur. Cependant, entre le jour où Ellen m'expliqua que sa mère était si malade qu'elle préférait mourir et le jour réel de sa mort, des années s'écoulèrent. L'agonie de M<sup>me</sup> Brecht fut plus longue que le lent écoulement des saisons, que le passage de l'enfance à l'âge adulte. Et tandis que M<sup>me</sup> Brecht s'éteignait doucement, le jardin de Thornfield House renaissait à la vie. Des arbres fruitiers et des rosiers grimpants avaient été plantés tout le long du mur qui entourait la propriété. Durant les mois d'été, une fontaine coulait dans l'étang avec un joli son cristallin. Des marches de pierre et des sentiers s'insinuaient entre les massifs et menaient aux différentes parties du domaine. Il y avait un parterre de simples, un potager, un carré de fleurs odorantes, un jardin secret, et un autre où toutes les fleurs étaient jaunes. Le parc était plein de vie, tout au long de l'année. En été les papillons et les abeilles butinaient dans les fleurs épanouies, en hiver les oiseaux se rassemblaient dans les mangeoires disposées là pour eux. Lorsqu'une variété de fleur se fanait, une autre apparaissait. Le jardin changeait donc un peu chaque jour, et devenait de plus en plus beau. Parfois nous trouvions M<sup>me</sup> Brecht, appuyée au bras d'Adam Tremlett, en train de contempler le paysage qu'ils avaient créé ensemble. Quand elle était dehors et inspectait ses fleurs, elle paraissait toujours plus heureuse, comme si la douleur s'effaçait un peu. À l'intérieur, elle ne faisait qu'empirer.

M. Brecht savait qu'elle allait mourir. Sa tristesse et ses tourments étaient directement liés à l'état de santé de sa femme.

Je passais toujours beaucoup de temps à Thornfield House. Je descendais du bus avec Ellen en revenant de l'école et entraais avec elle. Même si M. Brecht ne nous parlait pas, ou ne

passait pas autant de temps avec nous qu'autrefois, il était presque toujours là. Le visage de plus en plus émacié, d'aspect moins soigné, plus beau et plus torturé au fur et à mesure que les jours passaient. Il arpentait la vaste maison, une cigarette éternellement calée entre ses doigts. Les jours où M<sup>me</sup> Brecht était à la clinique, Ellen me disait qu'il valait mieux que je n'entre pas.

— Papa ne peut pas supporter qu'elle ne soit pas là. Il faut qu'il boive pour arriver au bout de la journée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ellen me dévisagea comme si j'étais idiot.

— L'alcool est un anesthésique. Il endort la douleur.

— Oh.

— Et il m'oblige à jouer du piano tout le temps, pour se souvenir.

Elle se mordit les ongles et son visage s'assombrit. Je me rappelai le regard de tendresse que M. Brecht avait posé sur Ellen le jour où je l'avais vue jouer, par la fenêtre. Je poussai un petit soupir intérieur. La situation était délicieusement tragique.

Je ne croyais pas vraiment que cela arriverait. La mort de M<sup>me</sup> Brecht était une chose encore lointaine, comme le fait de quitter l'école, d'aller à l'université, ou de faire l'amour. Quelque chose qui arriverait vraisemblablement un jour, dans le futur, mais qui pour l'instant était inimaginable. Cependant, Ellen s'était résignée à l'idée que sa mère allait partir. Elle savait. Pendant la longue période qui s'écoula entre le moment où le fait avait été connu et l'issue fatale, elle y fit plusieurs fois allusion. Sans histoire et sans drame, elle évoquait cette possibilité en passant, dans la conversation, comme si elle voulait me préparer à cette disparition, et sans doute s'y préparer aussi elle-même.

Un jour elle me confia que sa mère l'avait fait venir à son chevet pendant que son père dormait. M<sup>me</sup> Brecht avait révélé un secret à Ellen. Celle-ci était censée n'en souffler mot à quiconque, mais elle m'en parla, à moi. Sa grand-mère, M<sup>me</sup> Withiel, la mère de M<sup>me</sup> Brecht, était très riche. Elle avait légué sa fortune à Ellen, qui en hériterait le jour de son dix-huitième anniversaire. M<sup>me</sup> Brecht avait tout arrangé. Un notaire viendrait à Thornfield House pour faire signer certains documents à Ellen. Et puis il lui donnerait l'argent... tout ce que sa grand-mère possédait ! Néanmoins, elle ne pouvait en disposer pour l'instant. Il fallait qu'elle attende d'avoir dix-huit ans.

Je n'éprouvai pas la moindre jalousie, car j'étais convaincue que c'était encore une histoire qu'Ellen avait inventée.

— Ta grand-mère n'avait pas l'air si riche que ça...

Ellen haussa les épaules.

— Maman dit qu'elle l'était. Elle amassait son argent au lieu de le dépenser.

— Pourquoi te l'aurait-elle laissé ? Elle ne te connaissait même pas. Pourquoi ne l'a-t-elle pas légué à ta mère ?

— Elles ne se voyaient plus. Elles ne s'étaient pas parlé depuis des années.

— Et ton père ?

— Il n'est pas au courant. Tu ne dois pas le lui dire ! Jure-moi sur ta tête que tu ne lui en

parleras pas !

Je jurai. Comme si j'allais raconter à M. Brecht cette histoire à dormir debout !

La mort de M<sup>me</sup> Brecht approchait. Ellen devenait plus maigre, plus renfermée, et plus bizarre que jamais. Curieusement, nos rôles s'inversèrent.

Pendant longtemps, à l'école, personne ne fut au courant. Notre communauté était petite. Généralement les bruits se répandaient très vite, mais les Brecht ne se mêlaient pas aux habitants du village. C'était M<sup>me</sup> Todd qui faisait les courses, et elle n'était pas du genre à cancaner. Ce n'est que lorsqu'une infirmière fut engagée pour passer les nuits à Thornfield House que tout le monde sut que M<sup>me</sup> Brecht était gravement malade.

À partir de là, les filles se mirent à chuchoter sur notre passage lorsque nous flânions dehors, et maintenant c'était moi qui prenais la défense d'Ellen.

« Qu'est-ce que vous regardez ? lançais-je, hargneuse, en m'approchant sous leur nez.

— Elle n'a pas l'air d'avoir de la peine, répondaient-elles généralement. Si ma mère allait mourir, je n'arrêtera pas de pleurer ! Elle, elle est encore plus bizarre qu'avant ! »

Nous nous retournions toutes pour regarder Ellen, qui alors était peut-être assise sur un banc, les mains tenant ses genoux, les yeux levés vers le ciel.

« Vous ne comprenez rien, laissez-la tranquille. » D'autres filles essayaient de devenir les amies d'Ellen car elles avaient envie de prendre part au drame, elles étaient fascinées par la proximité de la mort. Mais elles n'intéressaient pas Ellen. Celle-ci n'avait besoin que de moi.

Il est vrai qu'elle ne manifestait pas son chagrin de manière conventionnelle, mais moi je savais. Quand personne ne la regardait ou ne la jugeait, elle se tournait vers moi pour chercher du réconfort. Elle se rongait les ongles et frissonnait, dans ses vêtements devenus soudain trop larges pour elle. Elle se blottissait toujours aussi près de moi que possible, comme pour profiter de ma chaleur. Elle fourrait les poings dans ses poches et je posais par-dessus mes mains, plus grandes et plus chaudes que les siennes.

Parfois nous nous glissions dans le même pull, ou bien nous partagions un cardigan. Je prenais un bras, elle prenait l'autre, et nos corps se pressaient à l'intérieur. J'avais l'impression de devenir de plus en plus grande, tandis qu'Ellen disparaissait peu à peu. J'étais une grosse mère poule, et elle un petit poussin maigrichon.

J'aimais bien endosser le rôle de leader et de protectrice. La dynamique de notre couple avait changé, et cela me plaisait. J'avais enfin l'impression d'être impliquée dans une histoire, au lieu de rester en marge.

Et pendant ce temps Ellen se conformait de moins en moins à ce qu'on attendait d'elle.

Quand le professeur de littérature lui demanda de lire son essai sur la nature de la beauté, elle se leva et récita un poème sur un crâne de cerf qu'elle avait trouvé sur la plage, roulé par les vagues, et qu'elle conservait sur sa table de toilette. En réalité c'était un crâne de mouton, mais elle ne voulait pas en convenir. Son texte n'était même pas un vrai poème, plutôt une suite de mots mis bout à bout au hasard, comme des morceaux de bois flotté se suivant au fil de l'eau. Toutefois, elle n'eut pas de problème ce jour-là. Elle n'en eut pas non plus toutes les fois où elle resta assise en classe à se ronger les ongles, sans faire du tout attention au professeur. Les enseignants la laissaient tranquille, ils ne semblaient pas savoir comment s'y prendre avec elle. Même M<sup>lle</sup> Tunnock, le professeur de sports, ne lui fit aucun reproche lorsqu'elle s'éclipsa pour ne pas participer au cross dans la campagne. À ma grande joie, elle

préféra m'envoyer, moi, veiller sur Ellen. J'adorai le regard jaloux, choqué, et outré, que me lancèrent nos camarades de classe quand je regagnai les vestiaires en courant. Nous trouvâmes un coin confortable près d'un radiateur et nous serrâmes l'une contre l'autre, enveloppées dans un grand gilet, une unique écharpe enroulée autour de nos deux cous, tellement proches l'une de l'autre que nos cœurs battaient à l'unisson.

Plus M<sup>me</sup> Brecht approchait de sa fin, plus mes visites à Thornfield House s'espaçaient. Quand le bus nous déposait le soir, je faisais un signe d'adieu à Ellen, et je descendais la colline en courant pendant qu'elle gravissait lentement la route de Goonhilly qui menait à Thornfield House.

Un jour, alors que je m'apprêtais à regagner Cross Hands Lane, elle me retint par le bras.

— Viens avec moi, supplia-t-elle. Tu n'es pas obligée d'entrer dans la maison, mais j'aimerais faire le chemin avec toi.

Il faisait froid, un vent glacial nous fouettait le visage. Nous remontâmes chacune notre écharpe, et nous prîmes par le bras, marchant au même rythme.

— Que t'arrive-t-il ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— Mes doigts me font mal.

— Pourquoi ?

— C'est à cause de papa. Il m'oblige à jouer du piano.

— Parce que ta mère aime t'écouter ?

Ellen acquiesça d'un signe de tête. Je perçus un soupçon d'irritation chez elle. Était-ce vraiment trop lui demander que de jouer le morceau préféré de sa mère, dans un moment pareil ?

Je ne dis rien, mais j'eus l'impression qu'Ellen avait perçu ma désapprobation.

— Ce n'est pas juste une heure ou deux, c'est tout le temps. Hier, j'ai dû jouer la *Sonate au clair de lune* au moins cinquante fois.

— Cinquante fois ? Tu n'exagères pas un peu ?

— Trois ou quatre fois, rectifia-t-elle en souriant. Mais j'ai eu l'impression de la jouer cinquante fois. La musique s'est imprimée dans ma tête, et je l'entends sans arrêt. Je ne peux plus me concentrer ! Je n'arrive pas à penser à autre chose.

Elle dégagea son bras, ramassa un bâton et s'en servit pour fouetter la haie. Des vaches noir et blanc levèrent la tête, de l'autre côté, et nous dévisagèrent en actionnant leur mâchoire.

— Il est fou, dit-elle tout à coup. Franchement, Hannah, je crois que mon père est fou.

— Fou de chagrin ?

— C'est une obsession. Il ne veut pas laisser ma mère seule un instant. Enfin, juste pour aller aux toilettes. Il reste assis à côté d'elle toute la nuit, et même une fois qu'elle s'est endormie, il refuse de la quitter. Quand je vais la voir, je le trouve endormi, lui aussi, la tête sur le lit.

Je trouvais cela très romantique. Je me disais qu'à la place de M<sup>me</sup> Brecht j'aurais été tellement heureuse de voir la tête de M. Brecht à côté de la mienne, en me réveillant.

Ellen cassa le bâton en deux, le jeta par-dessus la haie.

— Je suis obligée de jouer, même quand maman dort.

— Pourquoi ?

— Pour qu'elle ait de la musique dans ses rêves. Papa dit que ça l'aide à se rappeler le temps où elle était heureuse, quand elle était jeune et en bonne santé.

Je coulai un regard à Ellen en me demandant si elle était triste de savoir que sa mère était plus heureuse avant qu'elle ne soit venue au monde. Son expression était indéchiffrable.

— Si cela pouvait aider maman, je jouerais du piano jour et nuit. Ça me serait égal d'avoir mal aux doigts, ou de détester cette musique. Mais elle en a assez, elle aussi. C'est pour cela, qu'elle veut à tout prix aller à la clinique. Loin d'ici... loin de lui.

Je ne comprenais rien à tout cela, à l'époque. J'étais désolée pour M<sup>me</sup> Brecht, naturellement. Mais je ne comprenais pas pourquoi elle était aussi cruelle envers son mari. J'avais le cœur serré pour lui. Je trouvais que c'était affreux de mourir, mais qu'il valait mieux être la personne qui partait plutôt que celle qui perdait l'être qu'elle aimait le plus au monde, comme c'était le cas pour M. Brecht. Celui-ci était l'homme le plus romantique et le plus tragique que j'aie jamais connu. Pieter Brecht était l'Heureux Prince de Trethene. Miné par le désespoir il perdait peu à peu son éclat, car il ne pouvait rien faire pour sauver sa femme. La seule chose qu'il pouvait encore lui offrir, c'était de la musique, par l'intermédiaire d'Ellen. À cette pensée, j'avais les larmes aux yeux.

Le lendemain de mes dix-sept ans, je parlai à M<sup>me</sup> Brecht pour la dernière fois. C'était en novembre, quelques semaines avant sa mort. Elle était allongée en bas, dans le salon de derrière, d'où elle pouvait contempler le jardin. Pelotonnée sous un châle en cachemire, elle se reposait. M. Brecht avait dû emmener la voiture à Truro pour une révision. Ellen et M<sup>me</sup> Todd s'occupaient d'elle.

Ses traits s'étaient encore creusés. Elle semblait aller à reculons, s'effaçant doucement, comme un dessin au crayon que l'on gomme peu à peu. Adam Tremlett lui avait apporté des jonquilles de la serre, pour lui rappeler un printemps qu'elle ne verrait sans doute pas. M<sup>me</sup> Todd me demanda d'aider Ellen à les porter dans le salon. La maison était remplie de bouquets. Ma mère était venue à Thornfield House une fois ou deux pour aider M<sup>me</sup> Todd à faire le ménage pendant cette période difficile, et elle disait qu'elle avait eu l'impression d'entrer dans un jardin botanique. Nous n'avions jamais vu autant de fleurs à la fois dans une maison.

À mes yeux, les jonquilles n'avaient rien de spécial. Leur petite tête jaune d'or se balançait au bout d'une tige longue et fragile qui semblait pouvoir à peine les porter. Ellen entra dans la pièce d'une démarche solennelle, en serrant le vase contre sa poitrine, et je la suivis. Elle déposa le vase sur le sol, près de la porte-fenêtre, afin que sa mère puisse contempler les fleurs.

— Elles sont belles, n'est-ce pas, maman ?

— C'est Adam qui les a apportées ?

— Bien sûr.

M<sup>me</sup> Brecht poussa un petit soupir de contentement.

— Qui est là ? demanda-t-elle en soulevant un peu sa main frêle.

Elle n'avait littéralement plus que la peau et les os, des os tordus et déformés. Je m'avançai dans sa ligne de vision et posai mon vase à côté de celui d'Ellen. M<sup>me</sup> Brecht sourit en me reconnaissant. Je fus si choquée de la voir à ce point amaigrie et diminuée que j'eus du mal à lui rendre son sourire.

— Viens m'embrasser, Hannah, dis-moi au revoir. N'aie pas peur. Ce n'est pas contagieux.

Je me penchai pour lui embrasser le front. Sa peau était froide et cireuse.

Ellen se percha sur l'accoudoir du canapé et lui prit la main.

— Comment te sens-tu, maman ?

— Assez bien, Schatzi.

— Tu veux quelque chose ?

— Je veux que tu restes un moment avec moi. Où est ton père ?

— Il a emmené la voiture à Truro. Tu veux écouter de la musique, maman ?

— Seigneur, non. Profitons du silence.

Ses lèvres autrefois pleines et roses étaient devenues pâles, sèches et grisâtres.

Ellen enroula une mèche autour de son doigt. Son gilet était ouvert et je remarquai des hématomes à l'intérieur de son bras, juste au-dessus du coude. Quatre affreuses petites marques, comme des doigts. Ellen laissa son bras retomber. Je me promis de lui demander ce qui lui était arrivé, mais je n'en eus jamais l'occasion.

— Les jonquilles me font penser à mon anniversaire, dit M<sup>me</sup> Brecht. Nous faisons de très belles fêtes ici, dans le jardin, quand j'étais petite. Ma mère le décorait avec des lanternes en papier et des banderoles. Et il y avait les jonquilles, des milliers de jonquilles. C'était ma fleur préférée, et j'ai toujours pensé qu'on les faisait pousser exprès pour moi.

Elle sourit, reposant sa tête contre le dossier.

— J'aurais aimé que tu connaisses ta grand-mère, dit-elle à Ellen. C'était quelqu'un de bien. Elle avait bon cœur, et elle t'aurait beaucoup aimée.

— Oui, maman.

Ellen me lança un regard entendu, que j'ignorai. Rien, dans ce qu'avait dit sa mère, ne contenait d'allusion à un héritage. Je pensai à M<sup>me</sup> Withiel, que tous les enfants de Trethene traitaient de sorcière. Elle était restée morte pendant trois semaines dans Thornfield House, avant que quelqu'un ne trouve son corps. J'enroulai une mèche blonde autour de mon doigt, en suçai l'extrémité. L'horloge sur le manteau de la cheminée faisait entendre son tic-tac. Quelque part dans la maison, M<sup>me</sup> Todd passait l'aspirateur.

— Je suis lasse de cette attente, dit doucement M<sup>me</sup> Brecht. J'en ai vraiment assez.

Ellen l'embrassa sur le front.

— L'infirmière ne va pas tarder à arriver. Est-ce que tu as besoin de quelque chose en attendant, maman ?

— Pousse les rideaux sur le côté, s'il te plaît, Ellen. Attache-les pour que je puisse voir tout le jardin.

Adam bêchait dans un massif, vêtu d'une grosse veste et chaussé de bottes. Il faisait si

froid que son souffle formait une légère brume devant lui. Le gel blanchissait les branches des arbres et les faisait scintiller. Le jardin évoquait un paysage de Noël.

— C'est là que j'aimerais être, dehors, chuchota la mère d'Ellen.

— Mais il fait très froid, maman.

— Je ne m'en apercevrais pas. Le froid ne me gêne pas. Je ne le sens même plus, tu sais.

Le samedi matin, je me levai tôt. J'étais moins à cran que les jours précédents. J'avais mieux dormi et j'étais contente d'avoir des projets pour le week-end. Ces deux jours ne s'étendaient pas devant moi comme une longue ligne droite ne menant nulle part, sinon au lundi matin. Voir mes parents me ferait du bien, ils allaient être contents et je serais moins inquiète pour mon état mental si j'étais entourée. Ce que je redoutais plus que tout, c'était la solitude.

Je pris un taxi de Montpellier jusqu'à la gare de Temple Meads. Par chance le train était à l'heure, et j'avais une place près de la fenêtre. Je bus un café et mangeai une pâtisserie aux amandes en guise de petit déjeuner tandis que le train traversait le Somerset en direction du sud. Dans l'ensemble, le voyage fut agréable. J'avais un bon livre, le soleil brillait, la campagne était splendide. Je parvins même à somnoler un peu. Lorsque je descendis à la gare de Helston, il y avait très longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

Je pris un autre taxi, et celui-ci s'engagea sur les petites routes de campagne sinueuses menant à Trethene. J'avais l'impression d'être une adulte dans un monde de jouets. Tout en Cornouailles du Sud me semblait trop joli, trop vert, trop petit. La voiture franchissait des gués miniatures, des digitales et des marguerites roses ornaient les talus, et de ravissants cottages aux murs blancs apparaissaient au milieu des jardins ombragés.

La voiture s'arrêta devant le numéro 8 de Cross Hands Lane, et je fis remonter mes lunettes de soleil sur mon front pour observer la maison de mes parents. Elle n'avait rien d'une bonbonnière. C'était une petite habitation à loyer modéré toute simple, mais papa et maman y avaient toujours été heureux. Ils vivaient là depuis leur mariage. Ils avaient essayé de l'embellir un peu. Des campanules blanches et mauves avaient pris racine dans le mur de clôture, et de minuscules roses poussaient en bouquets serrés autour de la porte d'entrée. Le jardin de devant était tout petit, comme celui d'une maison de poupée. Comment mon père avait-il réussi à y faire entrer la voiture de Jago ? Comment avaient-ils pu la remettre en état dans cet espace, pas plus grand qu'un mouchoir de poche ?

Je regardai le chauffeur de taxi faire laborieusement demi-tour sur le chemin étroit et attendis que la voiture se fût éloignée. Puis je pris la clé qui était toujours cachée près de la porte d'entrée, sous le tapis de caoutchouc destiné à recevoir les bouteilles de lait. Comme je m'y attendais, ma mère était occupée à nettoyer le comptoir de la cuisine avec un chiffon humide, et par la fenêtre de derrière j'aperçus mon père qui arrosait les légumes dans le potager. La cuisine reluisante sentait comme toujours la Javel. Le four diffusait une douce chaleur et une bonne odeur de tarte à la mélasse flottait dans l'air.

— Coucou ! lançai-je. C'est moi !

Maman se retourna et son visage s'éclaira.

— Hannah ! Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle en s'essuyant les mains sur un torchon.

Elle vint m'embrasser et mit la bouilloire à chauffer.

— Ta visite n'était pas prévue, n'est-ce pas ?

— Non, je suis venue sur un coup de tête. Vous me manquiez, et j'avais envie de voir la Cornouailles.

— C'est merveilleux. Tu vas rester quelques jours ?

— Seulement une nuit. Il faudra que je retourne à Bristol demain matin.

— Oh.

Cette unique syllabe était lourde de sens, chargée de déception. Je m'efforçai de ne pas en vouloir à ma mère du sentiment de culpabilité qu'elle me faisait éprouver, et lui tournai le dos pour qu'elle ne voie pas mon expression tandis que je prenais les tasses et les soucoupes dans le placard.

Maman prit le temps d'ouvrir un paquet de biscuits à l'aide d'un couteau en attendant que la bouilloire se mette à siffler. Puis elle se risqua à remarquer :

— Tu n'as pas l'air très en forme, ma chérie.

— Je vais très bien.

— Je te trouve la mine fatiguée.

J'ouvris la bouche pour la rassurer, mais soudain une vague de lassitude me submergea. J'aurais voulu avoir de nouveau treize ans, et pouvoir courir me réfugier dans ma chambre, me mettre en pyjama et me rouler en boule sous la couverture de mon petit lit. J'aurais voulu que Trixie soit encore là pour venir se coucher sur mes jambes. J'eus la nostalgie du temps où tout tournait autour du courrier des lectrices de nos magazines de jeunes filles, où les seules préoccupations étaient la couleur trop vive d'un vernis à ongles et le choix d'une laque à cheveux, où nous passions le samedi à Falmouth, Ellen et moi, à essayer tous les vêtements en soldes, avant d'aller nous asseoir sur la jetée pour manger des frites que nous trempions dans le ketchup. J'aurais voulu que Jago soit là, avec toute l'énergie qu'il apportait dans la maison, pour nous faire rire. J'aurais voulu que ma mère soit plus jeune et moins fragile pour que je puisse tout lui dire, lui poser les questions qui me tourmentaient en sachant qu'elle arrangerait tout. Sans pour autant qu'elle ait peur de me voir replonger dans le puits sombre dont mon père et elle avaient déjà eu tant de mal à m'extirper.

— J'ai eu beaucoup de travail, c'est tout, répondis-je d'un ton enjoué.

— Tu ne dois pas te surmener, Hannah.

— Je sais.

— Rappelle-toi ce qu'a dit le docteur au sujet du stress, et...

— Je sais, maman. Ne recommence pas, je t'en prie.

Je remplis la théière et préparai un plateau. Ma mère, un peu calmée, passa avec moi dans la petite véranda adjacente à la cuisine que Papa et Jago avaient construite des années auparavant pour qu'elle ait un endroit agréable pour s'asseoir et lire ou se reposer, puis dans le jardin de derrière. Papa m'accueillit chaleureusement, trouva deux chaises longues

dépareillées dans l’abri de jardin, les épousseta et les déplia pour nous. Il continua de travailler en suivant un match de cricket à la radio, et je m’assis avec maman à l’ombre du cerisier, pour bavarder. Pendant un moment la conversation roula sur des sujets anodins. Je me détendis un peu en regardant les abeilles s’affairer dans les fleurs de chèvrefeuille qui poussaient le long de la haie. Et puis... je ne sais pas ce qui me passa par la tête. Je n’avais pas l’intention de faire allusion au passé, et pourtant je m’entendis demander :

— Maman, tu te souviens d’Ellen Brecht, n’est-ce pas ?

À ce moment exact mon père laissa tomber le tuyau d’arrosage et celui-ci se balança comme un serpent autour de lui, arrosant le linge suspendu à la corde d’étendage. Ma mère regarda les draps presque secs, sur lesquels se détachaient de larges taches humides. Elle soupira mais pour une fois ne gronda pas mon père pour sa maladresse.

— Oui, je me souviens d’Ellen et de ses parents. J’ai fait quelque temps le ménage à Thornfield House, quand M<sup>me</sup> Brecht était malade.

— Bien sûr. J’avais oublié.

— La maison a été transformée en pub. Thornfield House. Tu le savais ?

— La dernière fois que je suis venue, tu m’as dit qu’elle allait être démolie.

— Je crois qu’ils voulaient la détruire pour construire des immeubles de vacances à la place, mais ils n’ont pas obtenu l’autorisation.

— C’était pourtant ce qui pouvait arriver de mieux, grommela mon père. Bon débarras. Il y a des années que cette baraque aurait dû être rasée au bulldozer.

— Elle était en vente depuis quelque temps, reprit ma mère. Personne n’en voulait. Maintenant, c’est devenu un pub gastronomique. Sally, qui habite à deux portes d’ici, est allée y déjeuner la semaine dernière. Il paraît que c’est très intéressant, à condition d’aimer ce genre de repas. Avec des olives, et Dieu sait quoi. Ça plaît beaucoup aux touristes. Ils ont transformé le joli salon de devant en bar.

Je clignai les paupières et pendant quelques secondes je revis chaque détail de cette pièce avec ses deux hautes fenêtres à guillotine, le piano à queue qui prenait toute la place, la méridienne dans laquelle la mère d’Ellen se reposait. Je revis les rayons de soleil qui tombaient sur le beau parquet de chêne, les rideaux soulevés par la brise et les rosaces de plâtre au-dessus du lustre de cristal. Le manteau de cheminée en marbre couvert de chandeliers en argent, le parfum de lavande qui se mêlait à l’odeur de la cire.

Je songeai à la tache de sang qui avait tellement imprégné le parquet que rien n’avait pu la faire partir, au miroir brisé, aux débris de verre sur le bord de la fenêtre. J’entendis Ellen crier comme si quelque chose en elle s’était rompu, oh, Seigneur, quel cri ! J’enfouis le visage entre mes mains, repoussant le souvenir de toutes mes forces.

— Hannah ?

Je battis de nouveau des paupières et regardai autour de moi. J’étais dans le petit jardin de mes parents, assise dans la chaise longue à rayures orange et vertes, l’eau glougloutait dans le tuyau d’arrosage, des oiseaux pépiaient, les bruits d’une émission de télévision pour enfants nous parvenaient, accompagnés d’une odeur d’oignons frits, par la fenêtre ouverte de la maison voisine. La tête me tournait un peu. Je jetai dans l’herbe les feuilles de thé qui se trouvaient au fond de ma tasse.

— Les parents d’Ellen étaient-ils gentils avec toi, maman ?

Ma mère fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. Ils étaient généreux, mais je ne les connaissais pas bien. Ce n'était pas le genre de personnes avec qui on pouvait parler. Ils n'étaient pas comme nous.

— Non, en effet.

— M<sup>me</sup> Todd n'était pas communicative. Et comme ils étaient catholiques, nous ne les rencontrions pas à l'église, bien sûr.

Ma mère se frotta le lobe de l'oreille, pensive.

— Je n'aimais pas aller dans cette maison, après la mort de M<sup>me</sup> Brecht. C'était différent. La maison avait changé. Comme si elle était... possédée, ou quelque chose comme ça.

— Je vois ce que tu veux dire.

Je jetai un coup d'œil à mon père. Il continuait d'arroser, le visage sombre, en nous jetant un coup d'œil de temps à autre. Il n'aimait pas revenir sur les mauvais moments. Et il n'aimait pas non plus que ma mère se remémore tout ça.

— J'ai beaucoup pensé à Ellen, ces derniers temps, dis-je doucement.

— C'est naturel, j'imagine.

— Nous n'en avons jamais vraiment parlé toutes les deux, après qu'elle s'est noyée.

— Tu étais loin, répliqua maman, sur la défensive. Au Chili. Quand tu es rentrée, elle était morte et enterrée depuis longtemps.

Regardant mon père à la dérobée, elle ajouta :

— N'en parlons plus, Hannah. Il faut laisser Ellen reposer en paix.

Je lui pris la main. Celle-ci était lourde et sèche, avec des phalanges osseuses, des taches de vieillesse. Mes parents avaient toujours été vieux. Je ne les avais jamais vus jeunes. Papa avait fermé le robinet et enroutait le tuyau d'arrosage autour de son épaule. De l'eau s'écoula sur les dalles de la terrasse, à ses pieds.

— Vous en faites une tête, toutes les deux, dit-il d'un ton vif. Il fait une belle journée. Vous n'avez pas envie d'aller à Trethene manger un sandwich et un gâteau ? Je vous invite, d'accord ?

— C'est une bonne idée, Malcolm.

Maman quitta sa chaise longue avec un peu de difficulté, ramassa les tasses et disparut à l'intérieur. Mon père se caressa pensivement la barbe.

— Ta mère n'aime pas discuter de cette affaire des Brecht.

— Je sais, papa. Je suis désolée, mais...

— Laisse le passé où il est. Ça ne sert à rien, de gratter de vieilles plaies. À rien du tout.

C'était en décembre, le mois suivant mon dix-septième anniversaire. La péninsule disparaissait sous une brume épaisse. Il faisait froid même dans ma chambre. L'humidité pénétrait partout, imprégnant les vêtements, les murs, les rêves, les os. Le brouillard persistait depuis des jours, et je détestais cela. J'avais l'impression de ne plus pouvoir respirer. J'avais envie de m'extraire de cette nappe étouffante, de marcher jusqu'à ce que je trouve une issue, une sortie vers le jour. À Goonhilly, les antennes paraboliques à demi noyées dans les nuages tournaient leur énorme visage rond vers le ciel, perçant la couverture grise. Mais, sur le sol, les gens se débattaient en vain. J'étais désorientée. Je me perdis plus d'une fois, à deux pas de chez moi, sur des routes que j'avais toujours connues. Je ne savais plus où me tourner, quel chemin menait à la maison et lequel aboutissait au bord de la falaise. Rien de plus facile, dans cette purée de pois, que d'imaginer des meurtriers, des hommes armés de couteaux et de massues, des victimes égorgées, des vagabonds, et le contact glacé de la main d'un fantôme sur ma joue, soulevant mes cheveux, me chuchotant à l'oreille de terribles secrets portés par les nuages gris.

Plutôt que de remonter la colline dans l'obscurité, je préférais attendre le bus chaque matin au bout de Cross Hands Lane. J'entendais le grondement cahotant du moteur bien avant de voir les deux cercles jaunes des phares émerger des ténèbres. Ellen était déjà dans le bus, assise près de la fenêtre à l'avant-dernier rang, et elle me gardait une place à côté d'elle. Et puis, un jour, elle ne fut pas là.

La veille, M. Brecht était passé la chercher à l'école pour la ramener à la maison.

« Vas-y aussi, Hannah, avait dit le professeur lorsqu'elle avait lu le message apporté par un élève d'une petite classe. Occupe-toi d'elle », avait-elle ajouté en repliant soigneusement le papier en quatre, comme s'il était trop important pour être froissé et jeté à la corbeille.

Tout le monde en classe avait baissé les yeux d'un air embarrassé quand Ellen et moi avions rassemblé nos affaires, pris nos manteaux et quitté la salle.

« À bientôt », avait dit Ellen, d'un ton calme.

Les autres avaient murmuré des « au revoir ».

Le père d'Ellen attendait devant l'entrée principale de l'école, fumant sa cigarette dans le brouillard. Il portait un long manteau et une écharpe, et croisait les bras comme pour se tenir chaud. Il me rappelait un acteur, mais je n'aurais su dire lequel, ni dans quel film je l'avais vu. Son haleine se mêlait à la fumée de cigarette, formant autour de lui un voile blanc qui l'enveloppait comme un linceul. Son attention fut attirée par le mouvement à la porte, et il leva les yeux. Ellen courut vers lui et se jeta dans ses bras. Il la serra contre lui. Je restai à

l'écart pour ne pas troubler leur intimité.

— Il faut que tu sois courageuse, Schatzi. Je veux que tu sois forte pendant les heures qui viennent, car Dieu seul sait comment nous allons pouvoir surmonter ça.

Il ajouta autre chose en allemand. Ellen acquiesça d'un signe et recula, la tête haute.

La voiture de M. Brecht était garée devant l'entrée principale de l'école, juste sous un panneau d'interdiction de stationner. Ellen s'assit devant, à côté de son père. Les Brecht ne mettaient jamais leur ceinture de sécurité. Je pris place derrière Ellen et m'attachai. La voiture était basse, avec des sièges en cuir. Un système hi-fi sophistiqué diffusait un étrange morceau de musique classique que je ne connaissais pas, mais qui me toucha profondément.

Une demi-douzaine d'œillets rouges enveloppés dans du papier de fleuriste étaient posés sur le siège à côté de moi. Ils avaient un parfum poivré un peu écœurant, et je trouvai que le bouquet avait l'air triste. Je le pris et le tins sur mes genoux, pour avoir les mains occupées.

Malgré le brouillard M. Brecht conduisait vite mais je n'avais pas peur. Je serais allée n'importe où, dans sa voiture. Ellen se tenait immobile, les mains croisées, le regard fixé droit devant elle.

— Ça va arriver bientôt ? demanda-t-elle.

M. Brecht hocha la tête et répondit par l'affirmative.

— J'espère que ça ne sera pas aujourd'hui. Maman déteste le brouillard.

Ellen se mit à pleurer en silence. Cela ne lui ressemblait pas. Je vis les larmes rouler sur ses joues et tomber sur ses genoux. Je posai une main sur son épaule et pressai l'épais tissu de son manteau, mais elle ne réagit pas du tout.

C'était étrange de rouler sur ces routes que je connaissais par cœur, alors que la campagne autour de nous s'effaçait, absorbée par un nuage gris. Je ne pouvais voir au-delà des grilles de fer qui entouraient Culdrose, mais je savais que les hangars à avions, les hélicoptères et les citernes étaient là et que des gens y travaillaient. Quelque part derrière cette barrière, mon père était assis dans son bureau, ses rapports posés devant lui, ses documents épinglés au tableau, avec sa chemise de la RAF un peu trop serrée. Il y avait une lampe de bureau fonctionnelle, une corbeille à papier en métal, un téléphone. Il devait être en train d'organiser le mouvement du personnel et des équipements, cochant au fur et à mesure les tâches accomplies, avec son air à la fois jovial et autoritaire. Il ignorait que sa fille passait sur la route, installée sur la banquette arrière d'une voiture allemande à l'habitacle surbaissé. Et que la mère d'Ellen allait s'éteindre d'un moment à l'autre.

En arrivant au carrefour, nous fûmes pris dans un embouteillage et la situation me parut encore plus irréelle. Tous ces gens dans leur voiture vaquaient à leurs occupations comme si c'était un jour ordinaire, et non le jour où Anne Brecht allait mourir. Nous passâmes lentement à côté d'un accident. Une voiture avait heurté l'arrière d'un camion de laitier. Les gens étaient regroupés autour des véhicules accidentés, soufflant sur leurs doigts pour se réchauffer et secouant la tête. Des morceaux de verre émergeaient des flaques de lait. Le laitier portait une casquette par-dessus son passe-montagne. Un arbre de Noël miniature clignotait sur le tableau de bord du camion. Je me demandai à quoi pensait M<sup>me</sup> Brecht, et quel effet ça devait faire de savoir que dans quelques heures on ne serait plus en vie. Avait-elle peur ? Était-elle en train de prier, suppliait-elle Dieu de lui accorder sa grâce ? Espérait-elle vivre assez longtemps pour voir Noël, ou même pour voir une dernière fois les

hirondelles revenir et les primevères pointer le bout de leur petit nez jaune sur les talus, au bord de la route ? Pensait-elle aux choses qu'elle ne verrait jamais, ou à celles qu'elle avait déjà vues ? Avait-elle seulement encore la force de penser ?

Je me dis qu'à sa place je ne me laisserais pas mourir. Je me maintiendrais en vie, par la seule force de ma volonté. Je m'obligerais à respirer, à prendre une inspiration après l'autre. Je ne lâcherais pas, je n'abandonnerais pas, jamais. Je pris subrepticement un chewing-gum dans le paquet au fond de ma poche, le séparai des autres du bout du pouce, le mis dans ma bouche. Il avait un goût acide, et par la suite ce goût fut pour moi irrémédiablement associé à ce long trajet en voiture.

M. Brecht dut oublier que j'étais là, à moins qu'il n'ait voulu que je reste avec eux, car, au lieu d'emprunter la route qui traversait Trethene, il prit celle qui menait directement à Thornfield House. Il se gara au bout de l'allée. La petite voiture noire de M<sup>me</sup> Todd était garée à côté de la camionnette Ford d'Adam Tremlett et d'une berline verte munie d'un hayon.

M. Brecht s'arrêta brusquement, tirant avec force sur le frein à main avant même que les roues se soient immobilisées. Marmonnant quelque chose entre ses dents, il descendit de voiture, fit claquer la portière et se dirigea à grands pas vers la porte d'entrée.

Je sortis à mon tour de la voiture et tendis les fleurs à Ellen. Elle était pâle, avait l'air effrayée. M. Brecht était déjà à la porte et tournait fébrilement la clé dans la serrure.

— Il vaut mieux que je reparte, dis-je à Ellen.

— Tu ne veux pas entrer dire adieu à maman ?

Non, je ne voulais pas entrer dans Thornfield House, je ne voulais pas revoir M<sup>me</sup> Brecht, cela avait été assez dur la dernière fois. Je voulais courir chez moi, me pelotonner devant le feu et lire *Fleurs captives*, le roman qui était dans mon cartable, ou bavarder avec Jago. Mais le regard d'Ellen exprimait une telle prière, elle semblait tellement me supplier de ne pas la laisser pénétrer seule dans cette maison, que je plaquai un sourire sur mes lèvres pour répondre :

— Si, bien sûr.

Une paire de grosses bottes boueuses était posée sur la dernière marche du perron, devant la porte. M. Brecht leur donna un coup de pied rageur en passant.

Je n'oublierai jamais l'atmosphère qui régnait chez les Brecht cet après-midi-là. Comme si la demeure tout entière, plongée dans un silence inquiétant, attendait que la mort survienne. Lorsque nous ôtâmes nos chaussures dans le hall, nous entendîmes le tic-tac de la pendule, sur le palier. M. Brecht était déjà monté et il y eut du mouvement en haut, des voix étouffées, des portes qui claquaient. Ellen leva les yeux, puis me prit par la main et m'entraîna dans la cuisine.

— Que se passe-t-il ? voulus-je savoir.

Ellen haussa les épaules.

— Je suppose qu'Adam a encore apporté des fleurs à maman. Ça ne plaît pas à papa.

Assise sur une chaise près de la fenêtre de la cuisine, M<sup>me</sup> Todd tricotait. Elle nous accueillit poliment et mit la bouilloire sur le feu. Un plateau était déjà préparé, avec des tasses et des soucoupes.

— Vous feriez mieux d'attendre ici un moment, nous conseilla-t-elle.

À l'étagé, des voix d'hommes furieuses s'élevèrent. M. Brecht proféra des jurons en allemand, puis il y eut une sorte de fracas, et le bruit d'un objet lourd roulant dans l'escalier. Ellen courut ouvrir la porte de la cuisine, et nous regardâmes dans le hall. Des fleurs étaient éparpillées dans l'escalier et dans le vestibule. M. Brecht en ramassait des brassées dans la chambre de sa femme mourante et les jetait dans l'escalier. Elles rebondissaient contre les portraits accrochés au mur, laissant des traces humides sur les toiles. Des pétales restaient accrochés aux cadres et redescendaient en flottant, portés par l'air tiède de la maison. Des vases et des pots jonchaient les tapis, il y avait des morceaux de verre partout. Adam Tremlett dévala l'escalier, avec ses grosses chaussettes de jardinier. Son visage était déformé par la colère. Il ramassa les fleurs comme il put et traversa le hall pour sortir, faisant violemment claquer la porte derrière lui. Ellen et moi nous dévisageâmes.

— Vous croyez que nous pouvons monter, à présent ? demanda Ellen à M<sup>me</sup> Todd.

— À votre place, j'attendrais encore un peu.

Elle ouvrit un placard sous l'évier, prit une pelle, un chiffon et une balayette, et passa dans le hall d'un air las pour ramasser les saletés.

Le temps s'étira lentement. L'air paraissait de plus en plus lourd, plus condensé. Chaque geste prenait un sens spécial. Après ce qui nous parut une éternité, M<sup>me</sup> Todd réapparut dans la cuisine et nous fit un signe de tête. Nous abandonnâmes les œillets rouges dans leur papier sur la table. Je suivis Ellen au premier. Les tapis étaient humides. M<sup>me</sup> Brecht se trouvait dans la chambre contiguë à celle d'Ellen, qui donnait sur le devant de la maison. La pièce était vaste, mais j'eus l'impression d'entrer dans une grotte, car elle n'était éclairée que par une petite lampe de chevet que l'on avait recouverte d'un foulard rouge pour que la lumière soit moins violente. Un piano faisait entendre sa mélodie, doucement. Les notes se répandaient partout comme le brouillard à l'extérieur, et s'insinuaient en moi jusqu'à faire partie de mon être, comme mon propre souffle. Des fleurs auraient adouci l'aspect de la pièce, apporté un peu de vie. Sans elles, celle-ci était vide et sinistre. Dénuée de tout ornement, elle devenait la caricature d'une suite nuptiale.

M<sup>me</sup> Brecht, la Fiancée de la Mort, semblait minuscule dans son lit. Son corps était devenu si frêle qu'on le distinguait à peine sous les draps. Sa fin prochaine ne l'avait pas privée de sa séduction. Ses cheveux étaient toujours brillants, ses ongles vernis, et son joli visage, déformé par la souffrance la dernière fois que je l'avais vu, était aujourd'hui détendu. Elle avait l'allure d'un enfant, ou d'une créature pas tout à fait humaine. Un goutte-à-goutte relié à sa main cliquetait à l'arrière du lit. Elle portait un pyjama en soie nacré, sa tête reposait contre des oreillers blancs, un plaid en patchwork recouvrait sa poitrine. Elle battit des paupières en nous voyant entrer dans la chambre. Avec le chauffage monté au maximum, l'atmosphère était oppressante. Installé à son chevet, M. Brecht tenait la main de sa femme et la contemplait. Ellen s'assit avec précaution sur le lit. J'allai à la fenêtre et écartai légèrement le rideau. Malgré le brouillard, je distinguai la silhouette d'Adam Tremlett, près de la grille. Les doigts arrondis autour d'une allumette il essayait d'allumer une cigarette, mais son regard accrocha le mien. Ses yeux étaient fixés sur la fenêtre. Je remarquai que ses bottes n'étaient pas lacées. Je laissai le rideau retomber et reportai mon attention sur le lit de la mourante.

— Cela ne durera plus longtemps maintenant, mon amour, dit doucement M. Brecht. Bientôt ce sera fini, tu ne souffriras plus.

Il se pencha sur M<sup>me</sup> Brecht en serrant sa main dans la sienne, ses lèvres si près des siennes que leurs souffles durent se mêler. Je trouvai ses paroles à la fois choquantes et merveilleuses. Si mes parents avaient été dans la même situation, celui qui était en bonne santé aurait tenté de rassurer l'autre en lui faisant croire que tout allait bien. Ils auraient dit quelque chose de positif, évoqué la possibilité d'une guérison, ou bien abordé un sujet sans conséquence, comme le temps ou les programmes de télévision. Mon cœur battit un peu plus fort pour M. Brecht.

— Dois-je changer la musique ? s'enquit Ellen.

M. Brecht secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas encore le moment.

Je savais à quoi Ellen faisait allusion. Le *Prélude* opus 28 de Chopin devait accompagner M<sup>me</sup> Brecht lors de son dernier voyage. Le père d'Ellen lui avait expliqué que l'esprit demeure quelque temps dans un état de semi-conscience après la mort clinique. Lorsque M<sup>me</sup> Brecht aurait cessé de respirer, quand son cœur ne battrait plus, elle ne pourrait plus ouvrir les yeux, parler, ou sentir, mais ses oreilles n'avaient pas besoin de stimulus physiologique pour fonctionner. Elle pourrait encore écouter de la musique. M. Brecht voulait que Chopin soit la dernière chose qu'elle entende avant d'expirer tout à fait. Il l'avait connue et courtisée avec la musique de Chopin, ce dernier devait l'accompagner jusqu'à la mort. C'était ce qu'il souhaitait.

Je ne pus m'empêcher de penser que M<sup>me</sup> Brecht aurait peut-être préféré quelque chose de plus léger, mais M. Brecht savait sûrement mieux que personne ce qui lui convenait.

M<sup>me</sup> Brecht se tourna légèrement vers Ellen. Ses lèvres s'entrouvrirent.

— Elle veut arrêter la musique, papa.

— Mets autre chose. Debussy. Elle adore Debussy.

— Non, pas Debussy. Elle ne veut pas ça.

— Je t'ai dit de mettre Debussy, lança M. Brecht d'un ton sans réplique.

Ellen se rembrunit, mais se leva et obéit. De mon côté, je ne quittai pas des yeux le visage de M<sup>me</sup> Brecht. Je vis une émotion s'inscrire dans son regard, mais ce n'était pas de la tristesse. Plutôt de la fureur. La mort semblait mettre tout le monde en colère. M<sup>me</sup> Brecht ferma de nouveau les yeux. Je soulevai imperceptiblement le rideau. M. Tremlett était toujours là, le visage sombre, les yeux rivés sur la fenêtre. Je me demandai combien de temps il allait rester.

Quand M<sup>me</sup> Todd eut fini son ménage, elle vint prendre place dans un angle de la chambre, sur une chaise à dossier droit. Rigide dans la lumière projetée par la lampe, elle se mit à tricoter en faisant cliqueter ses aiguilles. Je me demandai un instant si elle passait toutes ses journées là, à veiller sur M<sup>me</sup> Brecht. Sûrement pas tout le temps. Elle n'était pas là quand nous étions arrivés en voiture. Seul Adam Tremlett se trouvait dans la chambre.

Nous demeurâmes ainsi, silencieux, pendant une heure ou peut-être plus. Les notes de musique s'enroulaient autour de nous, nous effleuraient, s'insinuaient dans nos cheveux, caressaient les lèvres sèches de la mourante, repartaient. J'avais sommeil. J'allai m'asseoir à côté d'Ellen, qui posa la tête sur mon épaule. Je lui caressai les cheveux. L'infirmière, qui était partie se reposer dans sa chambre sous les toits, réapparut. Elle nous dévisagea les uns

après les autres. L'homme effondré sur les oreillers près de sa femme malade, M<sup>me</sup> Todd qui continuait de tricoter, les deux écolières, l'une menue aux cheveux noirs et l'autre, ronde et blonde, toujours vêtues de leurs collants noirs, de leur jupe plissée et de leur gros pull, qui se serraient l'une contre l'autre.

Elle secoua la tête.

— Sortez, dit-elle. Allez vous changer, manger quelque chose, vous reposer un peu.

— Je ne quitterai pas ma femme, protesta M. Brecht. Pas maintenant. Pas une seconde.

— Elle dort. Je vais rester là avec elle. Il faut vous préparer. La nuit sera longue.

— Non, je ne partirai pas.

Je sentis mon cœur se serrer. La situation était tellement tragique, si romantique ! Néanmoins, je fus soulagée de recevoir l'ordre de sortir. Je n'avais pas envie de rester un instant de plus. Quelque chose n'allait pas dans cette chambre, où M<sup>me</sup> Brecht n'en finissait pas de mourir. Quelque chose de mauvais rôdait, et ce n'était pas seulement la mort.

J'embrassai Ellen devant la porte d'entrée. Elle resta là, triste, une main appuyée au chambranle, l'autre me faisant un petit signe lorsque je m'éloignai pour rentrer chez moi. Le camion d'Adam Tremlett était garé devant l'église. Il n'y avait plus de lumière, le brouillard avait tout recouvert et la nuit hivernale s'était installée. Il n'était que trop facile d'imaginer des spectres se faufilant dans l'obscurité, les esprits des noyés s'élevant au-dessus des vagues, des squelettes tapotant les arbres de leurs phalanges décharnées.

Je me rappelle les moindres détails de cette soirée. Jago jouait et me bousculait d'une manière puérile pour me distraire de mes pensées, mais je ne pouvais oublier une seconde ce qui se passait dans cette chambre de Thornfield House. J'aurais aimé être avec Ellen et en même temps j'étais soulagée de ne plus être là-bas. Attendre la mort de quelqu'un est une chose terrible. Finalement, ma mère demanda à Jago de me laisser tranquille et m'envoya prendre un bain. Je redescendis en pyjama et robe de chambre, et maman me coiffa très gentiment avec une brosse et le sèche-cheveux. Ensuite, elle nous prépara de la purée de pommes de terre, des petits pois et des saucisses pour le dîner, et nous servit de la tarte à la confiture avec de la crème en dessert. Personne ne parla beaucoup à table. Je demandai si nous pourrions installer les décorations de Noël pendant le week-end, et papa dit que oui. Après le repas, Jago emmena la chienne faire un tour, mon père regarda la télévision, et j'aidai maman à préparer quelques plats que M<sup>me</sup> Todd pourrait faire réchauffer dans la semaine.

Quand Jago rentra, nous fîmes une partie de cartes tous les deux.

— Tu te rappelles comment ça s'est passé, quand ta mère est morte ? demandai-je.

— C'est le genre de choses qu'on n'oublie pas.

— C'était comment ? Tout le monde attendait que ça arrive ?

Jago fit non de la tête.

— Je ne me suis aperçu de rien. Tout avait l'air normal, et tout à coup je me suis retrouvé avec des infirmières qui me lisaient des histoires. Elles avaient un livre qui me plaisait, il s'appelait *Bill la Grenouille*. J'avais appris tous les mots pendant la maladie de ma mère. Les infirmières me trouvaient éveillé pour un garçon de six ans, ajouta-t-il en souriant à ce souvenir.

— Et ton père ?

Jago haussa les épaules.

— La dernière fois que je l'ai vu, c'était le jour de la mort de ma mère. Quand nous avons quitté l'hôpital il m'a déposé à côté, chez mon oncle et ma tante, il m'a dit d'être sage et qu'il reviendrait dans une heure. Et puis il a disparu.

— Il ne t'a même pas dit au revoir ?

— Non. Tu comprends pourquoi ils étaient pas contents ? Il m'a carrément largué chez eux.

Mon sourire s'effaça. Jago me donna une bourrade.

— Tout est bien qui finit bien, non ? Puisque je me retrouve ici, avec toi.

— Ouais.

Il me prit maladroitement dans ses bras.

— Tout s'arrangera. Sois courageuse, Han, garde la tête droite. Souris. Ce sera triste pendant un moment, mais ensuite ça ira mieux.

Un peu plus tard, j'emmenai Trixie dans ma chambre et la fis monter sur mon lit. Elle se coucha contre moi, le museau sur ma poitrine, et se mit à ronfler tranquillement. Je pensai au pauvre M. Brecht, prématurément veuf, auquel la femme de sa vie allait être arrachée si jeune, si cruellement. C'était une tragédie tellement poignante. Que pouvais-je faire pour l'empêcher de trop souffrir ? Il fallait qu'il sache que je serais toujours là pour lui, quoi qu'il arrive. J'étais assez grande pour comprendre la tragédie que représentait la mort, mais encore trop jeune pour avoir conscience de sa finalité absolue.

Je dus m'endormir, en dépit de ma volonté. Je m'éveillai au milieu de la nuit en entendant une chouette hululer dans le jardin. Je fus persuadée que c'était un signe, que M<sup>me</sup> Brecht était partie, et je me mis à pleurer doucement, réconfortée par le corps musclé de la vieille chienne qui se pressait contre moi.

Le lendemain matin, Ellen ne se trouvait pas dans l'autobus pour aller à l'école.

Je proposai à ma mère de s'asseoir et d'allonger ses jambes pour se reposer pendant que je faisais la vaisselle. Je savais toutefois qu'elle passerait derrière moi pour vérifier que tout était rangé comme elle le voulait, et qu'elle relaverait probablement les tasses. Alors que j'étendais les torchons pour les faire sécher, je me rendis compte que ma présence l'avait fatiguée. Depuis ma dépression, nous avons du mal à nous supporter. Nous nous aimions toujours, mais je l'épuisais, et elle m'agaçait. Elle était toujours sur le qui-vive, guettant des signes d'un effondrement mental imminent, si bien que je fournissais des efforts constants pour la rassurer et lui montrer que j'allais bien. En temps normal cela n'était pas trop difficile, mais comme je n'étais pas dans mon assiette, l'atmosphère était plus tendue que jamais.

— Il fait tellement beau que j'ai envie d'aller faire un tour, maman.

Ma mère était assise dans la salle de séjour. La télévision était allumée, mais elle avait coupé le son. Je vis à son expression qu'elle avait été un instant sur le point de s'endormir.

— Regarde plutôt la télévision avec moi. Il y a une émission historique qui devrait te plaire, ajouta-t-elle sans conviction.

Je m'approchai et l'embrassai sur le front.

— J'ai besoin de prendre l'air. Je suis restée une fille de la campagne, et le bord de mer me manque.

Ma mère sourit. Elle avait le sentiment que Bristol était une ville épouvantable, le royaume de la drogue, du péché et de la pollution. Tout ce que je disais qui pouvait la renforcer dans cette idée lui plaisait infiniment.

— Je serai de retour avant la tombée de la nuit, dis-je en prenant ma veste pour sortir.

Je marchai un moment le long du chemin, grimpai par-dessus une clôture et coupai à travers champs. L'air était doux et parfumé, des papillons voletaient au-dessus des fleurs. Je me détendis et vidai mon esprit de tout ce qui l'encombrait, en avançant dans l'herbe haute. Des lapins cavalaient autour du pré, et de petits oiseaux sautillaient de branche en branche dans les buissons.

Je n'avais pas en tête de destination précise, et il me fallut un moment pour me rendre compte que mes pas me menaient vers Bleached Scarp.

La plage était plus éloignée que dans mes souvenirs, et la marche plus ardue. Les fermiers avaient supprimé la plupart des panneaux pour empêcher les vacanciers de traverser leurs champs, et les échaliers que j'escaladais dans mon enfance avaient presque tous disparu. Je m'émerveillai devant les vaches rousses qui paissaient dans les prairies, les fleurs des champs

jaunes, blanches et violettes qui apparaissaient entre les herbes verdoyantes, et les marches de pierres plates qui avaient été construites dans les murets pour aider les promeneurs. J'étais moins séduite par les clôtures électrifiées qui avaient surgi autour de presque tous les champs cultivés.

Je finis par atteindre le sommet de la colline. Celle-ci redescendait en pente douce vers le chemin côtier et les falaises qui dominaient la mer. Des nuages blancs et ronds filaient à toute allure dans un ciel d'un bleu de porcelaine. La mer était sombre, les vagues surmontées de moutons neigeux. Je fus submergée par un intense sentiment de fierté, surgi je ne sais d'où. Je m'immobilisai quelques secondes, laissant le passé remonter à la surface. J'arrivais presque à nous revoir, nous trois, enfants. Ellen, Jago et moi, avec nos genoux écorchés, nos mains sales, nos poches pleines de galets et de bonbons. Je nous imaginai en train de dévaler la colline, de courir, de tomber, de nous poursuivre. Ellen et Jago étaient toujours devant moi, ils me criaient de me dépêcher, de les rejoindre, de ne pas être aussi froussarde.

Puis je fermai les yeux et ils disparurent, il n'y eut plus que moi. Adulte, seule, contemplant un des plus beaux paysages au monde.

Je pris le sentier ancien qui traversait un champ, coupai le chemin et passai par-dessus la clôture à côté du panneau sur lequel étaient inscrits les mots de mise en garde : *Danger de mort, risque d'effondrement*. Je réprimai un sourire, enchantée par mon audace. Autrefois j'avais peur de cet endroit, mais en fait la falaise n'était pas si haute, le chemin moins glissant que dans mon souvenir. Étais-je plus courageuse qu'avant ? Avais-je plus d'assurance parce que j'étais adulte, ou bien avais-je simplement inventé ces dangers quand j'étais enfant ? Il me fallut un moment pour retrouver le trou dans la roche et le tunnel qui aboutissait à la plage. L'anfractuosité était plus étroite que je ne le croyais, mais à l'intérieur le tunnel était moins escarpé et moins sombre. Rien à voir avec le passage dangereux que j'avais gardé en tête. Les marches grossières avaient été taillées par la main de l'homme, afin de rendre l'accès à la plage plus facile. Il était probable, et même évident, que le sentier avait été utilisé autrefois par des contrebandiers. Pourquoi n'y avions-nous jamais pensé lorsque nous étions enfants ? Surtout moi, qui étais obsédée par les histoires de naufrageurs.

Je me faufilai dans le tunnel en écoutant le clapotis des vagues contre les rochers et en m'aidant de mes coudes et de mes genoux pour conserver l'équilibre, enfin je sautai dans la grotte qui débouchait sur la plage. L'obscurité, le sable mouillé, l'odeur des algues, le bruit de la mer... tout me parut familier. Tout était resté gravé dans ma mémoire.

D'autres enfants avaient découvert la plage et l'avaient occupée après nous. Des bouteilles avaient été jetées au milieu d'un feu, et de vieilles serviettes étaient dissimulées dans les buissons au pied de la falaise. Pourtant, la crique n'avait pas changé. Les empreintes des oiseaux s'enfonçaient dans le sable, la mer roulait les galets sur le rivage, et il y avait toujours la lumière, et l'odeur de l'océan. L'anse était cependant plus étroite que je ne la voyais avec mes yeux d'enfant. Je contemplai les rochers du haut desquels Jago et Ellen s'amusaient à sauter. En plissant un peu les yeux, je parvenais presque à distinguer mes amis d'enfance, se lançant des défis et plongeant l'un après l'autre. Cette image me fit sourire. J'avais bien fait de revenir. Il n'y avait rien à redouter de ce genre d'endroit. Les souvenirs que je gardais de ces moments passés sur la plage étaient bons.

J'avançai le long de la paroi rocheuse, jusqu'à la fissure dans les rochers qui formait une petite grotte où nous cachions nos affaires. Je glissai une main à l'intérieur et mes doigts rencontrèrent un coquillage vide, et le vieux briquet en plastique dont Jago se servait pour

allumer le feu. Mes morceaux de verre dépoli avaient disparu. Quelqu'un les avait pris. Je souris en moi-même. J'étais contente que quelqu'un les ait trouvés. Et s'ils avaient été rejetés à la mer, cela m'était égal. C'était un signe que la vie continuait. Les lieux restent les mêmes, mais les enfants grandissent, partent, et d'autres viennent prendre leur place.

J'ôtai mes bottes et mes chaussettes et allai patauger dans l'eau, mouillant avec insouciance le bas de mon jean. Le sable grossier m'écorchait les pieds et l'eau était glacée. Je savais qu'au bout d'un moment je m'habituerai à la température et que je ne sentirai plus le froid mordant. Je regardai mes pieds. Des traînées rougeâtres flottaient à la surface, se dissipant à chaque vague. Je sortis un pied de l'eau, puis l'autre. Je n'avais pas de coupure. Je regardai de nouveau, mais les taches rouges avaient disparu.

Cela n'avait duré qu'une seconde ou deux, mais ce fut suffisant pour me mettre mal à l'aise. Mon cœur se mit à cogner. Un nuage obscurcit le soleil et je levai les yeux vers la falaise. Au même moment, le nuage passa, le soleil m'éblouit et j'eus l'impression que la lumière me transperçait. Je fis un pas en avant, trébuchai, enfonçai mes pieds dans le sable pour reprendre l'équilibre. Malgré le soleil qui m'aveuglait, je perçus un mouvement au sommet des rochers escarpés. Une main en visière, je regardai de nouveau. Quelqu'un se tenait là, au bord du précipice. Je battis des paupières, gênée par une ombre, et détournai les yeux. Quand mon regard revint se poser au même endroit, je vis que la silhouette était celle d'une femme. Elle se tenait au bord du gouffre, parfaitement immobile, et m'observait.

C'était elle, j'en étais sûre.

Qui aurait-ce pu être, sinon elle ?

Ellen.

En janvier, quatre semaines après l'enterrement de M<sup>me</sup> Brecht, la pluie arriva. Les gouttes crépitaient contre les vitres des portes-fenêtres, à l'arrière de Thornfield House. Il pleuvait si fort que le terreau noir qu'Adam Tremlett avait passé des heures à entasser dans les pots en céramique de la terrasse débordait et se répandait sur les dalles. L'eau de l'étang dansait dans le demi-jour et de larges flaques grises se formaient sur le gazon.

J'attendais, dans le salon de derrière, qu'Ellen finisse ses exercices de piano. Elle jouait déjà ce matin quand j'étais passée la voir, il était maintenant 16 heures, et elle jouait toujours. Elle s'efforçait de maîtriser un passage particulièrement difficile que son père lui faisait travailler. J'entendais la voix basse et persuasive de M. Brecht, et aussi celle d'Ellen, qui exprimait fureur et frustration.

Ses doigts trahissaient son désespoir. N'importe qui aurait pu s'en rendre compte en écoutant les notes qui se succédaient en un enchaînement heurté et compliqué. La mélodie n'était même pas jolie. Ce n'était pas le genre de musique que j'aimais entendre Ellen jouer, ni celle que sa mère préférait. Ce n'était pas une musique pour le clair de lune ou le bord de mer, ni une musique d'amour, ni une musique déchirante, ni la musique qui me rappelait la plage de Bleached Scarp, quand le soleil me brûlait le visage et que le vent soufflait sur les vagues. Ce n'était pas Yann Tiersen, ni Elijah Bossenbroek, ni Mozart, ni Grieg, ni le concerto de Saint-Saëns qu'Ellen adorait, mais quelque chose de discordant et de métallique, qui évoquait la douleur et la tristesse.

Le père d'Ellen voulait apprendre à sa fille à traduire leur peine en musique. Pour Ellen c'était une torture car son chagrin était évident, il n'avait pas besoin de s'exprimer de cette façon.

Anne Brecht fut enterrée le lendemain de Noël, derrière l'église catholique Our Lady Star of the Sea, sur la lande. C'était une journée d'hiver froide et lugubre. La cérémonie, à laquelle peu de monde assistait, fut étrange. Le cercueil fut descendu dans le tombeau familial, sous le vieil if de l'antique cimetière. Ma famille était là, ainsi que M<sup>me</sup> Todd, naturellement. Adam Tremlett n'entra pas dans l'église, il se tint à la lisière du cimetière et regarda la mise en terre de loin. La plupart des personnes présentes étaient allemandes. La famille de M. Brecht était venue, ainsi que quelques personnes du monde de la musique, qu'Ellen elle-même ne connaissait pas. Des hommes en pardessus, des femmes à la taille fine, chaussées de hauts talons et munies d'accessoires raffinés et élégants, accourus là pour manifester leur compassion. Les gens chuchotaient qu'ils venaient de Londres, d'Allemagne, et même de Russie. Ils se rendirent au bar de l'hôtel des Mouettes, où ils bavardèrent avec animation en buvant de la vodka jusqu'à une heure très avancée. Ellen portait une sobre robe noire qui

avait appartenu à sa mère, un manteau et des collants, noirs également. Elle avait posé sur sa tête une mantille qu'elle avait trouvée dans l'armoire de sa mère, afin qu'on ne puisse pas voir ses larmes. Son père était aussi vêtu de sombre de la tête aux pieds. Ses cheveux, qu'il ne coupait plus depuis des semaines, tombaient sur ses épaules, trempés par la pluie fine. Il était plus maigre, plus anguleux que jamais. Sa longue chevelure et sa barbe brune lui donnaient une allure d'adolescent. Il paraissait trop jeune pour être veuf. Ellen et lui se tenaient côte à côte, dignes bien que dévastés par le chagrin.

Comme je n'avais rien de noir à me mettre pour l'enterrement, je dus me rabattre sur mon uniforme d'écolière. Face à Ellen et M. Brecht, j'eus l'impression d'être une petite fille ridicule, coincée entre mes parents. Quand le moment vint de jeter une poignée de terre sur le cercueil, M. Brecht secoua la tête, se détourna et disparut derrière l'église. Ellen le suivit. Je fus un instant sur le point de courir après eux, mais ma mère me fit signe de ne pas bouger. Un peu plus tard j'entendis une longue plainte, au loin, derrière l'église. Je compris que c'était lui, submergé par la souffrance.

Jago était venu aussi, il se tenait près de mon père. Il écouta la prière du prêtre, se signa et s'éloigna. Je le vis s'arrêter près d'une tombe différente, un espace simplement recouvert de gazon, près du mur du cimetière. Ma mère m'expliqua que c'était là qu'on dispersait les cendres de ceux qui n'avaient pas assez d'argent pour acheter une sépulture.

— Tu crois que la mère de Jago se trouve là ? murmurai-je.

— Probablement. Nous n'avons jamais pensé à lui poser la question, n'est-ce pas, Malcolm ?

Mon père secoua la tête.

— Ne vous inquiétez pas, il va bien. Ce qui compte, c'est ce qu'il a dans la tête et dans le cœur. Pas ce bout de gazon.

Un mois s'était écoulé, et la maison des Brecht était toujours plongée dans le deuil. M. Brecht arpentait la maison, interdisant à quiconque de toucher aux affaires de sa femme, insistant pour que tout reste en l'état, comme s'il croyait vraiment qu'elle allait revenir un jour. La chambre dans laquelle elle était morte était fermée, et lui seul avait la clé. M<sup>me</sup> Todd elle-même n'avait pas le droit d'y entrer pour aérer. En revanche il s'y rendait régulièrement et y passait parfois des heures. La chambre était adjacente à celle d'Ellen. Elle l'entendait quelquefois y entrer la nuit, pour écouter les enregistrements de sa mère au piano. La couverture de cachemire dont se servait M<sup>me</sup> Brecht était toujours pliée sur la méridienne dans le salon de devant. La bouillotte sur laquelle elle réchauffait ses pieds endoloris était restée là, pleine. Dans la pièce de derrière où j'attendais Ellen, les livres d'Anne étaient alignés sur les étagères de la bibliothèque. Les volumes étaient neufs, elle n'avait pas pu les lire car, les derniers mois, ses doigts étaient trop douloureux pour tourner les pages. Parfois, au lieu d'écouter de la musique, elle demandait à Ellen de lui faire la lecture. Ses lunettes de soleil étaient pliées sur la cheminée, sa canne posée sur les accoudoirs du fauteuil roulant, et le chapeau de paille qu'elle mettait en été pour aller dans le jardin était accroché à la poignée des portes-fenêtres. Une paire de mules se trouvait toujours sur le perron, à l'extérieur, comme si elles attendaient qu'Anne revienne et glisse à l'intérieur ses pieds menus, déformés par la maladie. Ses bagues magnifiques étaient restées en vrac dans une coupelle de verre, sur le manteau de la cheminée.

Toute lumière, toute vie, s'était échappée de la maison, fuyant par les interstices des fenêtres et les trous de serrure. La demeure autrefois lumineuse, élégante, pleine de vie, était désormais aussi vide et sinistre qu'une caverne.

Ellen faisait des cauchemars. Elle m'expliqua qu'elle sentait quelque chose rôder dans ses rêves, non pas la présence fragile de sa mère, mais quelque chose de grand, de menaçant, de violent. Elle savait que cette chose la guettait, attendant qu'elle fasse ce qui déclencherait le processus qui devait la tuer. Seulement, elle ne savait pas ce qu'elle devait éviter de faire. Ellen croyait aux rêves. Elle pensait qu'elle était pourchassée et qu'elle allait mourir, mais elle ignorait où, quand, comment. Quand elle était éveillée, elle craignait toujours de provoquer la malédiction, comme la Dame de Shalott. Ce qu'elle racontait finit par me perturber. Les ombres de ses cauchemars envahirent mes propres rêves. J'étais inquiète, non pour moi, mais pour Ellen.

Je me sentais mal à l'aise, assise seule dans cette pièce où Anne Brecht se tenait si souvent. La pendule allemande posée sur le manteau de cheminée faisait entendre son tic-tac bruyant et la pluie battait contre les vitres. Les notes qui s'échappaient du piano formaient un bruit de fond, comme la bande sonore d'un film d'horreur. J'étais déchirée entre ma compassion pour Ellen et celle que j'éprouvais pour son père. Comment mon amie aurait-elle pu bien jouer alors qu'elle était si bouleversée ? Et comment pouvait-elle jouer aussi mal, alors que tout ce que son père lui demandait, c'était un peu de concentration ?

Je posai les yeux sur le journal que M<sup>me</sup> Todd m'avait donné et l'ouvris à la page qu'elle voulait que je lise. C'était une rubrique nécrologique. De toute évidence, l'auteur de l'article était un admirateur de M<sup>me</sup> Brecht. Il s'étendait longuement sur le talent d'Anne Brecht, sur le fait que sa jeunesse, sa beauté et sa vitalité combinées faisaient d'elle une des plus grandes pianistes de tous les temps. Les photos qui accompagnaient l'article montraient Anne lors de ses séjours à New York et à Rome. Elle était belle, radieuse, posant au soleil comme un être conscient d'avoir une vie exceptionnelle.

Quand j'eus fini de lire, je posai le journal et allai à la fenêtre. Les gouttes de pluie se pourchassaient sur les vitres. La nuit tombait, le jardin s'assombrissait. Je ne pouvais voir au-delà de l'étang.

Je retournai vers la bibliothèque et pris un vieil exemplaire du magazine *Tatler*, coincé contre un serre-livres en marbre, que j'allai feuilleter dans le fauteuil. L'article sur *la Débutante du mois* captiva mon intérêt. C'était une blonde mince et souple, vêtue d'un twin-set pastel et portant un collier de perles. Je ne savais pas exactement ce que signifiait le mot « débutante » pour les snobs qui lisaient ce magazine. Je continuai de feuilleter la revue, qui s'ouvrit à une double page que l'on avait visiblement consultée à de nombreuses reprises. La photographie principale, qui s'étalait sur presque toute une page, montrait une jeune femme tenant un bébé dans ses bras. La femme était Anne, M<sup>me</sup> Brecht, lorsqu'elle était jeune. Le bébé devait donc être Ellen.

Anne portait une robe décolletée et se tenait assise dans un fauteuil raide et ancien, à côté d'une grande fenêtre. Le rideau de brocart était tiré, et on apercevait une terrasse et un jardin à la française à travers les vitres. La légende précisait que la photo avait été prise à « Schloss Marien, la superbe résidence de campagne de la belle-mère d'Anne, la comtesse Friederike von Schontiede, dans la campagne des environs de Magdebourg, près du fleuve Elbe ». Ellen m'avait souvent parlé du château dans lequel elle avait vécu, et de ses grands-parents, qui étaient liés à la royauté germanique. Je ne l'avais jamais crue. J'avais à présent la preuve

qu'une partie au moins de ce qu'elle m'avait confié était vraie.

Après avoir lu la légende, je revins à la photo, que j'observai plus attentivement. Je remarquai alors la silhouette de M. Brecht sur la terrasse, derrière la fenêtre ouverte. Avec sa tenue décontractée, sa chemise au col ouvert, il était d'une beauté à couper le souffle. Il s'appuyait d'une façon étrange et charmante à la base d'une statue de pierre représentant un cerf, une cigarette calée entre ses doigts.

Je soupirai et poursuivis ma lecture.

L'article énumérait rapidement les récitals donnés par Anne. Son dernier concert en public avait eu lieu à Saint-Pétersbourg, huit semaines avant la naissance d'Ellen. Anne n'avait alors que vingt et un ans, mais l'article citait de nombreuses sources proclamant qu'elle avait un talent prodigieux. Son interprétation du *Liebeslied* de Fritz Kreisler était considérée comme une perfection absolue. « La naissance d'Ellen Louisa, concluait l'auteur de l'article, est la cerise sur le gâteau dans le bonheur que connaissent Anne et son charmant époux Pieter, son professeur et son mentor depuis qu'elle a atteint l'âge de douze ans. »

Je ne pus aller plus loin car une porte claqua dans le hall et j'entendis les pas d'Ellen dans l'escalier. M. Brecht entra dans la pièce où je me trouvais, suivi par M<sup>me</sup> Todd, qui avait dû l'attendre quelque part. Elle lui servit un verre de whisky qu'il but d'un trait. Ni lui ni elle ne firent attention à moi.

— Comment était-elle aujourd'hui ? demanda M<sup>me</sup> Todd.

— Terrible. Elle a délibérément saboté le morceau. Elle n'écoute pas ce que je dis, elle ne veut pas faire ce que je lui demande, elle n'essaie même pas. Je ne sais plus que penser, madame Todd. Je suis à bout.

Il posa les mains sur le fauteuil de M<sup>me</sup> Brecht et baissa la tête.

À ce moment je toussotai pour signaler ma présence. M. Brecht se redressa et repoussa ses cheveux en arrière.

— Bonjour, Hanchen, dit-il avec un sourire las.

— Monte parler avec Ellen, me conseilla M<sup>me</sup> Todd. Le dîner sera prêt dans une demi-heure.

J'acquiesçai d'un signe de tête, posai le magazine sur le fauteuil et m'éclipsai.

Sur le chemin du retour je m'arrêtai au Smuggler's Rest, un joli petit pub de campagne auquel son aspect un peu délabré donnait du charme. Je n'avais pas l'habitude d'entrer seule dans les pubs, mais la vision de cette femme au sommet de la falaise m'avait bouleversée et j'avais besoin d'un remontant. Ce n'était pas Ellen, évidemment, ce ne pouvait pas être Ellen. Mais quelqu'un s'était tenu là pour m'observer, à moins que mon esprit n'ait recommencé à me jouer de terribles tours. Quoi qu'il en soit, j'étais bouleversée, et je ne voulais pas que ma mère me voie dans cet état. Il fallait que je me calme. L'alcool m'y aiderait peut-être. De toute façon, ce serait agréable de s'asseoir un moment au soleil couchant, dans le petit jardin envahi de cerfeuil sauvage et de papillons.

La dernière fois que j'étais venue dans cet établissement, j'avais dix-huit ans. C'était avec Ricky, mon premier petit ami. Lorsque j'entrai dans la salle sombre du bar, je jetai un coup d'œil au petit parking où Ricky se garait autrefois, derrière le jardin, et je souris en pensant à ce que nous y faisions autrefois.

Il n'y avait qu'une poignée de clients dans la salle exiguë qui sentait l'eau de vaisselle. Je commandai une pinte de cidre. Le barman était déjà en train de remplir le verre lorsque je me rappelai que je n'avais pas un sou sur moi. Des larmes me montèrent aux yeux. J'eus la sensation d'être un enfant auquel on refusait la seule chose dont il avait réellement envie. Tout allait de travers et tout me ramenait à Ellen. Elle était toujours à l'origine de ce qui me rendait malheureuse. Un peu gênée, je m'excusai auprès du barman et tournai le dos pour sortir. À cet instant, un petit homme aux cheveux gris surgit devant moi et ôta son bonnet de laine en me regardant sous le nez.

— Vous êtes bien la petite Hannah Brown, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, un peu décontenancée.

Je fis un pas de côté pour m'éloigner mais il me suivit.

— Je suis Bill. Bill Haworth. Votre frère Jago travaillait sur mon bateau.

— Oh, oui, Bill ! Je suis contente de vous voir.

Je tentai de filer, mais il me retint par le bras.

— Je vais vous payer à boire. Vous avez l'air d'en avoir besoin. Allez vous installer dehors, dans un coin tranquille. Je vous rejoins tout de suite.

— C'est gentil, Bill, mais...

— Allez-y.

Je contournai le bar pour gagner le jardin, trouvai un banc libre et Bill arriva presque tout

de suite avec mon cidre et une autre pinte pour lui. Il posa les verres sur la longue table en bois et s'assit à l'autre bout du banc qui craqua sous son poids. Je posai les pieds bien à plat sur le sol pour empêcher le banc de pencher.

— Bon, maintenant que vous avez de quoi boire, racontez-moi ce que vous faites ici et ce qui vous a mis dans cet état.

Je pris le verre et avalai plusieurs gorgées avec avidité. Le cidre doux et frais était délicieux.

— Je suis venue passer le week-end chez mes parents. Je vais bien. J'ai juste...

Je contemplai le liquide ambré dans mon verre. Tout me paraissait trop difficile à expliquer, même à quelqu'un comme Bill, qui connaissait déjà une partie de l'histoire.

— C'est difficile de revenir, dis-je. Je me sens étrangère, comme si ma place n'était plus ici. Et en même temps j'ai l'impression de n'être jamais partie.

— Je vais vous donner mon opinion, répondit lentement Bill. Elle vaut ce qu'elle vaut, c'est-à-dire peut-être pas grand-chose. Mais d'après moi, quand une personne revient dans un endroit qu'elle a quitté il y a longtemps, elle se retrouve à l'âge qu'elle avait au moment où elle est partie.

Je réfléchis un moment.

— Oui. C'est exactement l'impression que j'ai.

Bill eut l'air content. Il but longuement et je regardai sa pomme d'Adam bouger au fur et à mesure qu'il avalait sa bière. Puis il reposa sa chope sur la table, d'un air grave.

— Vous avez eu des nouvelles de votre frère, récemment ?

— Non. Je n'ai plus parlé à Jago depuis que mon père a eu son infarctus.

— C'était il y a des années.

— Je sais.

— Pourquoi vous ne vous parlez plus ? Vous vous entendiez comme larrons en foire, tous les deux.

— C'est comme ça. Nous n'avons plus rien à nous dire.

Bill émit un petit rire étranglé.

— C'est la plus belle idiotie que j'aie jamais entendue ! Vous vivez chacun à un bout de la terre, vous devez avoir plein de choses à vous raconter, au contraire !

J'approuvai d'un hochement de tête, en espérant que cela l'inciterait à changer de sujet, et chassai une coccinelle qui se promenait sur mon bras.

— Mais il va bien, tout de même ? Jago ?

— Oui, il a un bon job.

— Et une bonne épouse aussi ?

— Non. Apparemment, il n'a toujours pas trouvé celle qu'il lui fallait.

— Ou bien il l'a trouvée, et il n'a pas su la retenir, répondit Bill.

Je baissai les yeux. Quelqu'un avait froissé un paquet de chips et l'avait coincé entre les deux planches du banc.

— Jago est un gentil garçon, reprit Bill. Un des meilleurs que j'aie connus. Nous aurions tous voulu l'aider. Quel que soit le problème, les femmes, ou l'argent, nous l'aurions résolu

pour lui. Si seulement cette andouille n'avait pas foutu le camp !

Bill but de nouveau, se lécha les lèvres et reposa sa chope presque vide. Il avait les prénoms de ses petits-enfants tatoués sur l'avant-bras. Shoni et Jude.

— Pourquoi il a fait ça, Hannah ? Pourquoi Jago est parti comme ça, alors que tout le monde était prêt à se battre pour lui ?

— Cela n'avait rien à voir avec vous, Bill. Vous n'auriez pas pu l'empêcher de partir.

— J'aurais pu essayer.

— Et ça n'aurait rien changé.

— Oh, bon.

Bill tapota son paquet de cigarettes et en fit rouler une sur la table, en secouant la tête avec perplexité.

— La prochaine fois que vous parlerez à Jago, dites-lui que j'ai demandé de ses nouvelles.

— D'accord.

— Et dites-lui de revenir, bon sang. Dites-lui qu'il y aura toujours du travail pour lui. Dites-lui...

J'attendis.

— Dites à ce petit couillon qu'il nous manque.

Bill se leva, cala la cigarette derrière son oreille, ramassa son verre, me donna une petite tape sur l'épaule et rentra dans le pub.

Je resserrai les pans de mon cardigan et laissai mon regard errer dans le vague. Une légère brume d'été s'était formée au-dessus de la zone marécageuse et des volutes blanches s'enroulaient autour des antennes paraboliques de Goonhilly.

Je fermai les yeux un moment. Les paupières baissées, je revis la silhouette au sommet de la falaise, se détachant contre la lumière vive du soleil. C'était Ellen. Toujours Ellen.

Je replongeai en tournoyant dans le passé, j'atteignis l'époque où Ellen et Jago dévalaient la pente qui les menait au désastre. Aucun de nous n'en était conscient. Nous ne sentions pas le mouvement s'amorcer.

J'étais étourdie par les souvenirs et je m'épuisais à essayer d'oublier.

Obéissant à M<sup>me</sup> Todd, je montai retrouver Ellen dans sa chambre. La mine renfrognée, mon amie ramassa sa serviette et son shampoing pour se rendre dans la salle de bains. Je la suivis. Elle ferma la porte à clé, ouvrit au maximum le robinet d'eau chaude de la baignoire. J'attendis qu'elle se décide à parler, tout en notant en silence que la brosse à dents d'Anne Brecht était toujours dans son verre, sa serviette brodée à ses initiales pliée et posée sur le bord de la fenêtre. Le tapis qu'elle mettait au fond de la baignoire pour ne pas glisser était là également, avec ses produits de maquillage, ses lotions et ses crèmes.

— C'est un salaud, dit Ellen sans me regarder. Un putain de menteur et de salopard.

J'étais habituée à ce genre d'emportements. Je rabattis le couvercle des toilettes et m'assis dessus, les mains serrées entre mes genoux, pendant qu'Ellen se déshabillait en laissant tomber ses vêtements sur le sol. Je sentis l'odeur intime de sa peau, de ses aisselles, de sa sueur. Elle continuait de fulminer en retenant des sanglots.

— Que s'est-il passé au juste ? demandai-je.

— Je lui ai dit des choses.

— Des insultes ?

Ellen haussa les épaules. Je soupirai. Si elle ne voulait pas mettre son père en colère, pourquoi se comportait-elle ainsi ?

— C'est sa faute ! J'ai été obligée de jurer pour le faire taire. Il disait des choses horribles.

— Quelles choses ?

— Il disait que maman ne nous aimait pas, que c'était une menteuse, qu'elle avait vu d'autres hommes en cachette jusqu'au jour de sa mort. Il a dit...

Ellen marqua une pause et me regarda, avant d'ajouter :

— Il a dit que c'était une putain.

— Pourquoi dirait-il une chose pareille ?

— Je crois qu'il est fou. Tu sais, Hannah, parfois, quand je joue du piano, il m'appelle « Anne ». Il me parle comme si j'étais elle. Il est... Oh, je préfère ne pas te le dire. Mais il faut que je le lui rappelle, que je lui dise : « Papa, c'est moi, Ellen ! » Et même comme ça, il lui faut un moment pour me reconnaître. Ce n'est pas normal, non ? N'importe qui serait mort de peur, à ma place !

Elle prit ses vêtements et les entassa dans le panier à linge en toile. Je me mis à me ronger nerveusement les ongles. Je ne savais pas comment réagir, ni même si je devais la croire.

— Il a peut-être besoin de temps pour oublier, suggérai-je.

— Ce qu'il lui faut c'est une lobotomie, répliqua Ellen.

Elle s'était un peu calmée et prononça ces mots presque comme une plaisanterie.

Enveloppée dans une serviette verte, elle se pencha pour toucher l'eau, et fut presque absorbée par le nuage de vapeur parfumé à la pomme qui s'élevait au-dessus de la baignoire. Elle ouvrit le robinet d'eau froide et le jet surgit comme un geyser.

— Ne regarde pas, ordonna-t-elle.

Je tournai la tête vers la gauche et baissai les yeux, mais entre mes cils je vis Ellen faire glisser son slip sur ses hanches, jeter la serviette de côté, entrer dans la grande et vieille baignoire et s'enfoncer dans l'eau chaude. Ses cheveux se collèrent à la paroi émaillée. Elle tendit les mains devant elle, pliant et étirant les doigts pour se détendre. La chaleur fit rosir son visage et ses épaules. Puis elle ferma les yeux et plongea, disparaissant presque complètement sous la mousse. Ses genoux humides apparurent à la surface. Je voulais faire quelque chose pour aider Ellen. Je m'agenouillai à côté d'elle, versai du shampoing dans la paume de ma main, et quand elle se redressa je lui lavai les cheveux. Elle ne protesta pas et garda les yeux fermés tandis que mes doigts exploraient son crâne, essuyaient le savon au creux de ses petites oreilles, répandaient le shampoing sur l'ensemble de sa longue chevelure. Je voulus nettoyer une petite marque dans son cou, mais celle-ci ne s'effaça pas et je me rendis compte que c'était un hématome.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— C'est papa qui m'a fait ça.

— Oh, Ellen, ne dis pas des choses pareilles.

— C'est lui. Je ne crois pas qu'il voulait me faire mal... c'est-à-dire, ce n'est pas moi qu'il voyait à ce moment-là. Je pense qu'il m'a prise pour maman.

Maintenant, j'avais la certitude qu'elle mentait. M. Brecht était un homme passionné, d'humeur changeante, mais je savais que jamais, au grand jamais, il n'aurait serré le cou de quelqu'un pour l'étrangler. Encore moins celui d'Ellen, ou de sa femme.

En bas, à une extrémité de la longue table en merisier, le couvert était mis pour trois personnes, avec l'argenterie, des chandeliers et des serviettes en lin. Un disque tournait sur la chaîne hi-fi, dans un coin de la salle à manger. Il était légèrement voilé, cela se voyait dans la lumière. C'était un enregistrement en *live* d'un concert d'Anne Brecht. À la fin de chaque mouvement, des applaudissements frénétiques explosaient.

La pluie tombait sans discontinuer et le ciel était sombre. Il était tard et je n'avais pas mangé depuis des heures. J'avais faim.

Je m'assis face à Ellen. Son père entra. Il écrasa sa cigarette dans un cendrier de verre taillé posé sur la desserte et vint vers moi. Il était enveloppé d'un voluptueux parfum de Gitanes et de vétiver.

— Tu es très belle ce soir, Hannah, dit-il avec une légère pression de ses doigts sur mon épaule.

Un long frémissement se répandit dans mon corps. Les mains serrées sur mes genoux, je lui souris avec autant de grâce et d'éloquence que j'en étais capable.

Il tira une chaise, prit place à côté d'Ellen, déplia sa serviette et l'étala sur ses genoux.

— Tu ne veux toujours pas me parler, Ellen ?

— Non. Si je peux l'éviter, c'est préférable.

La grossièreté de mon amie me fit tressaillir. M. Brecht prit une longue inspiration.

— Je suis désolé que nous nous soyons disputés, ma chérie, mais c'est de ta faute. Je ne veux pas me mettre en colère, cependant tu m'y obliges. Tu ne m'écoutes pas. Tu me rappelles ta mère quand elle refusait de suivre mes conseils, et en ce moment ce souvenir me fait mal.

— C'est cela, ton excuse ?

— Oh, voyons, Ellen. Nous avons une invitée. Efforçons-nous au moins d'être polis devant elle.

Il ouvrit la bouteille et emplit les trois verres de cristal. Nous ne buvions jamais de vin, à la maison. J'aimais tenir le verre dans ma main et regarder la lumière se refléter dans le liquide rouge. J'avais l'impression d'être devenue adulte. Nous étions assis là, comme les trois personnages d'un tableau, lorsque M<sup>me</sup> Todd entra avec un plateau. Il y avait trois bols de soupe aux petits pois, trois petits pains maison, et du beurre en lamelles dans un plat. Elle nous servit et nous mangeâmes en silence, en écoutant la musique. Ensuite, nous eûmes de la viande avec une sauce aux oignons, des pommes de terre rôties et des légumes frais en tout petits morceaux. C'était délicieux. M. Brecht ne mangeait pas beaucoup, mais il buvait et se resservait sans arrêt. Lorsque la bouteille fut vide, M<sup>me</sup> Todd en apporta une autre. Ellen chipotait dans son assiette. Elle ne toucha pas à son vin.

Après le plat principal, elle demanda à son père la permission de nous lever de table.

— Un moment, répondit M. Brecht.

Il alla vers elle et sortit quelque chose de sa poche. C'était la fine chaîne en or avec un pendentif en clé de sol que la mère d'Ellen portait au cou. Ellen demeura assise, raide comme une statue, pendant que M. Brecht lui passait la chaîne autour du cou. Il se pencha pour l'embrasser sur la tête.

— Je suis dur, mais c'est pour ton bien, Schatzi. C'est parce que je t'aime. Si je n'avais pas autant d'amour pour toi, je ne me mettrais pas en colère. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Ellen hocha la tête.

— Bien, dit M. Brecht.

Il se tenait derrière elle. Moi seule, assise de l'autre côté de la table, pus vois la fureur luire dans les yeux de mon amie.

J'en fus effrayée.

Je rentrai à Cross Hands Lane à la nuit tombée. Mes parents étaient déjà couchés. Ils m'avaient laissé un sandwich dans une assiette recouverte d'un film transparent. Je me fis du thé, mangeai le sandwich, regardai un peu la télévision, puis allai me coucher. Je dormis comme un bébé dans le petit lit de mon enfance et de mon adolescence. J'avais oublié comme il était réconfortant de se glisser entre les draps parfumés, sur le matelas souple et accueillant. Il ne me manquait que Trixie. Celle-ci était morte à la maison, sous mon lit, pendant mon séjour au Chili. Mon père l'avait enveloppée dans une couverture et avait creusé un trou dans le jardin pour l'enterrer.

J'avais pleuré Trixie, mais sa mort ne m'avait jamais hantée par la suite. Mon chagrin était sincère, les larmes étaient venues d'elles-mêmes, étrangement réconfortantes. Je me rappelais le gros museau de la chienne, sa timidité, sa tendance à baver, ses yeux injectés de sang et pleins de confiance, et mon cœur se serrait d'amour. Elle me manquait, tout simplement. Mais comme il m'avait été difficile de pleurer Ellen ! Je n'avais pas versé une larme en recevant la lettre dans laquelle ma mère m'annonçait sa mort. Ni lorsque j'étais retournée à Trethene, deux ans plus tard. Je m'étais efforcée de ne plus penser du tout à Ellen, ni à sa mort. Quand j'étais à l'hôpital, soignée pour ma dépression, on me conseilla d'admettre une fois pour toutes mes sentiments pour Ellen, et de ne plus m'en inquiéter. Ils faisaient paraître cela tellement facile, tous ces médecins, avec leurs voix douces et leurs longs silences. Tous ces « Comment vous sentez-vous ? Dites-moi à quoi vous pensez ? ». Julia me demanda de chercher en moi-même les souvenirs les plus sombres, ceux qui étaient enterrés si profondément dans mon psychisme que j'avais peur de les déraciner. « Arrachez-les », disait-elle, comme s'il s'agissait de pommes de terre ! « Regardez-les bien, et continuez votre chemin. » Je ne suivis jamais ses conseils. Si j'extirpais ces souvenirs toxiques du passé et les observais de trop près, je risquais d'empoisonner le présent.

Ma mère avait posé un vase de lis de jardin sur l'appui de la fenêtre. Le matin, agenouillée sur mon lit, je regardai au-delà des fleurs qui avaient déjà laissé tomber du pollen sur le rebord. L'ancien jardin des Cardell était maintenant propre et bien entretenu. Le ciment avait été enlevé, ainsi que le vieux clapier à lapins et la corde d'étendage. À la place, il y avait une jolie petite pelouse grande comme un mouchoir de poche, un jardin d'herbes aromatiques, et des mangeoires pour les oiseaux. Deux chaises pliantes étaient placées côte à côte dans le patio, et on avait envie d'aller s'y asseoir pour profiter du soleil.

Le temps arrangeait bien des choses, c'était vrai. Les mauvais voisins étaient remplacés par de braves gens, l'harmonie succédait au désordre. Malheureusement, le contraire se produisait aussi.

Je sortis du lit, pris ma serviette et ma trousse de toilette et me rendis dans la salle de bains. La pièce était minuscule et encombrée, avec une chasse d'eau à l'ancienne mode pour les toilettes, des carreaux de céramique blanche démodés et de gros robinets chromés au-dessus de la baignoire émaillée. Il n'y avait pas de ventilation, et il y faisait un froid glacial en hiver. J'avais souvent essayé de convaincre mes parents de la moderniser. Je leur avais même proposé de m'occuper des travaux et de les financer, mais en vain. Ils ne voyaient pas l'intérêt de se donner tant de mal. Pourquoi remplacer ce qui n'était pas cassé ? objectaient-ils. Leur salle d'eau leur plaisait telle qu'elle était.

Allongée dans mon bain, je songeai au jour où j'avais reçu la lettre dans laquelle ma mère m'annonçait la mort d'Ellen. J'étais en Amérique du Sud, il faisait une belle journée, avec de jolis nuages blancs dans un ciel d'azur. De jolis chevaux à l'épaisse crinière tapaient du pied en soulevant une poussière rougeâtre, j'entendais les cris des vachers, les beuglements des jeunes taureaux. Une des étudiantes japonaises qui travaillaient dans notre groupe était partie en ville avec le pick-up pour aller chercher des provisions. Elle était revenue avec des sacs de riz et de sucre, des boîtes de céréales, des conserves de viande et de légumes, et une pile de courrier. Elle nous avait distribué les lettres. Il était rare que les missives parties d'Angleterre arrivent jusqu'à nous sans encombre. Il n'y en avait qu'une seule pour moi, et elle avait été postée en Cornouailles plus de six mois auparavant. Il avait fallu tout ce temps pour qu'elle parvienne entre mes mains. Reconnaisant l'écriture de ma mère, j'étais allée dans la grange qui nous servait de dortoir pour la lire tranquillement. Assise sur la couchette du haut, j'avais glissé mon pouce sous le rabat pour ouvrir l'enveloppe et prendre le billet. Une feuille de papier bleu pliée en deux, qui provenait d'un nécessaire à écrire que j'avais offert à ma mère pour Noël, des années auparavant. Il n'y avait pas de préambule.

*Mon Hannah chérie,*

*J'ai une terrible nouvelle à t'annoncer. Ellen Brecht est décédée. Elle est partie au Ciel, rejoindre sa mère. Sa mort est accidentelle, elle s'est noyée, et je prie Dieu qu'elle n'ait pas souffert. J'ai appris que son père était parti en Russie, et la maison a été fermée.*

*Je sais que tu vas être très triste et je regrette de ne pas pouvoir être auprès de toi pour te consoler. J'espère que tes amis en Amérique du Sud seront là pour te soutenir dans ce moment difficile.*

Je me rappelais chaque mot avec précision, ainsi que l'écriture ronde et démodée de ma mère. Le message avait certainement dû me faire une profonde impression. Mais, lorsque je l'avais reçu, il m'avait paru dénué de sens. Était-ce parce que j'étais si loin de chez moi ? Parce que j'avais l'impression de vivre dans un autre monde ? Ou bien ne m'étais-je pas sentie capable d'accepter sa signification ? J'avais replié la lettre, l'avais remise dans l'enveloppe, avais glissé celle-ci dans la poche de mon short. J'avais l'intention de trouver un coin confortable et ombragé pour la relire, la comprendre. Mais, au cours de la matinée, elle était tombée de ma poche. Je l'avais perdue. Cela me rendit les choses plus faciles. Je ne dis rien à personne. Je ne parlai pas de son contenu, même pas à Ricky. Je fis tout simplement comme si j'ignorais qu'Ellen était morte. Je m'interdis de penser à sa mort, ou à la façon dont elle avait disparu.

Je chassai purement et simplement de mon esprit tout ce qui concernait Ellen et son destin tragique.

Le printemps arriva et avec lui apparurent les jonquilles, les fleurs préférées d'Anne Brecht. Elle était née en avril, un des plus jolis mois de l'année. Les fleurs des champs étaient en pleine floraison, les arbres de Thornfield House étaient superbes, couverts de pétales roses et blancs. Mais, au lieu de profiter de cette beauté de la nature, M. Brecht l'évitait. Ellen me raconta qu'il avait passé toute la journée de l'anniversaire d'Anne dans la chambre où elle avait poussé son dernier souffle, avec sa musique pour seule compagnie. Quelques jours plus tard, nous le trouvâmes toutes les deux sur le palier, tenant dans ses bras les draps dans lesquels elle était morte, son visage pressé dans le tissu. Il se négligeait, était amaigri et avait l'air souffrant. M<sup>me</sup> Todd faisait de son mieux, mais M. Brecht était bien résolu à laisser le chagrin le torturer. J'avais le cœur brisé de le voir ainsi. Le martyr qu'il s'imposait me paraissait splendide. J'avais du mal à concevoir un amour aussi puissant que celui que M. Brecht éprouvait pour sa femme.

Un après-midi, alors que nous étions assises sur un banc derrière l'église pour profiter du soleil printanier, Ellen me confia que son père avait essayé d'entrer en contact avec Anne.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Il voulait la rejoindre dans le monde des esprits. Il m'a demandé d'aller dans la chambre où elle est morte et de l'aider. Il s'était procuré une planche d'ouija.

Ellen m'annonça cela d'un ton plat, sans prendre les intonations mélodramatiques qu'elle affectionnait parfois. Je lui coulai un regard de côté, guettant un signe qu'elle mentait, mais je ne vis rien.

— Tu ne t'es pas servie de la planche, n'est-ce pas ?

— Je lui ai dit que je ne voulais pas, mais il m'a obligée.

— Mais, Ellen, ces choses-là sont très dangereuses ! Tu risquais d'entrer en contact avec le diable, ou quelque chose comme ça !

— Je sais. Mais papa a insisté.

Elle racontait toujours des histoires sur son père. En règle générale, je n'y prêtais pas attention. Mais cela se passait deux jours après que nous avions vu M. Brecht avec les draps, et son récit me parut plausible.

Ellen tira sur le bord de sa jupe.

— Il m'a dit que maman était peut-être retenue dans un endroit froid et obscur, environnée par les âmes tourmentées du purgatoire qui tentaient de revenir vers nous. Elle devait avoir froid, se sentir seule, tout était noir, le vent sifflait autour d'elle, les âmes hurlaient et

gémissaient... Je n'avais pas envie de toucher la planche d'ouija, mais je ne pouvais pas l'abandonner comme ça, seule dans les ténèbres.

— Que s'est-il passé ? demandai-je dans un murmure.

— Papa a éteint la lumière. Il n'y avait qu'une bougie allumée sur la table de chevet. Nous étions assis sur le lit.

Je frissonnai.

— Nous avons posé les doigts sur le verre, et papa a appelé maman, poursuivit Ellen dans un souffle.

— Elle est venue ?

Ellen resserra frileusement les pans de sa veste.

— Ellen ?

— Quelque chose est venu. Quelque chose a fait bouger le verre sur la planche. Il a glissé tout seul, très vite, comme ça.

Elle battit l'air de sa main, d'un mouvement rapide.

— La flamme de la bougie vacillait et il y avait une drôle d'odeur dans la chambre.

— Quel genre d'odeur ?

— Un parfum doux, comme de la lavande.

— Oh, mon Dieu !

— Papa a demandé à l'esprit de nous prouver qu'il était bien celui de maman.

Mon cœur battait si fort que je sentais mon pouls dans mon cou. Nos visages étaient très proches, et je percevais le parfum mentholé du chewing-gum d'Ellen.

— Alors, le verre s'est remis à bouger tout seul... et la bougie s'est éteinte ! Il y avait une sorte de halo blanc qui flottait au-dessus du lit, comme un nuage. Cela ressemblait un peu à une personne avec des bras et des jambes, mais pas tout à fait. La forme changeait, au fur et à mesure que le verre se posait sur les lettres du ouija.

— Et que vous a dit l'esprit ?

— D'abord, il s'est posé sur la lettre P. Ensuite sur le O.

— Po ? Ça ne veut rien dire.

— Attends, ce n'est pas tout. Ensuite il y a eu le I, puis le R et enfin le E.

Ellen soupira. Puis elle se renversa contre le dossier du banc et posa sur moi de grands yeux ronds et innocents.

— Ellen ? bredouillai-je, sans comprendre. Que vous a dit l'esprit ?

— POIRE ! Il a dit « poire » !

— Pourquoi a-t-il dit ça ?

— Ce que tu peux être bête, parfois, Hannah !

Ellen se leva et s'élança dans le champ, faisant s'envoler les oiseaux qui picoriaient dans les hautes herbes. Elle hurlait de rire.

Je finis par comprendre qu'elle s'était moquée de moi.

— Ellen ! criai-je, furieuse, en ramassant son sac et le mien. Ellen Brecht ! Je te déteste !

Ellen se retourna vers moi.

— Les esprits n'existent pas ! Il n'y a pas de fantômes, une fois qu'on est mort c'est pour toujours ! Amen !

Elle se remit à rire et repartit en courant.

Ellen était comme ça.

Mais elle ne racontait pas que des mensonges.

Un soir, nous étions assises dans le salon de derrière et faisons une partie de gin rami avec M<sup>me</sup> Todd. M. Brecht, qui s'était endormi dans son fauteuil, leva la tête. Il posa sur nous un regard trouble.

— Elle ne t'a jamais aimée, tu sais, dit-il à Ellen.

Ellen se mordit les lèvres, ramassa la dame de carreau, et posa le deux de trèfle. M<sup>me</sup> Todd piocha une carte et abattit l'as de pique.

M. Brecht pointa un doigt vers Ellen.

— Elle t'en voulait, c'est à cause de toi qu'elle était malade.

— À toi, Hannah, dit M<sup>me</sup> Todd.

J'avais déjà deux as en main, mais je craignais de mettre fin à la partie. Je pris une carte dans la pile et posai devant moi l'as de cœur.

— Elle disait...

— Cela suffit, Pieter, lança M<sup>me</sup> Todd en reculant sa chaise.

— Elle disait... répéta-t-il un peu plus fort en agitant le doigt. Elle disait qu'elle aurait dû se faire avorter !

— Montez, les enfants, nous ordonna gentiment M<sup>me</sup> Todd. Il ne sait pas ce qu'il dit.

Un peu plus tard, M<sup>me</sup> Todd vint nous retrouver dans la chambre d'Ellen avec des biscuits et deux tasses de chocolat chaud. Elle déposa le plateau sur la coiffeuse, mit la main sur l'épaule d'Ellen.

— Ton père avait trop bu. Il ne pensait pas ce qu'il disait.

Ellen se dégagea avec brusquerie.

— Je m'en fiche.

— Ta mère t'aimait, Ellen. Tu le sais.

— Je m'en fiche ! répéta Ellen.

Pendant cette période, j'appris à apprécier mes vieux parents, leur placidité, leur vie dépourvue de passion. Le chagrin de M. Brecht était comme une tragédie romantique transposée dans la vraie vie. Mais parfois, cela devenait trop lourd, même pour moi. J'en vins à préférer rester à la maison, à regarder notre vieille télévision, malgré l'image de mauvaise qualité et les commentaires incessants que mon père se croyait obligé de faire sur toutes les émissions qui passaient. C'était mieux que d'écouter en boucle les enregistrements d'une pianiste disparue. Notre cottage de location ne faisait même pas le quart de Thornfield House, la cuisine sentait le chou et le produit vaisselle, et chaque soir après dîner mon père montait l'escalier en fredonnant « Siffler en travaillant », le *Daily Mirror* coincé sous le bras, et s'enfermait pendant vingt minutes dans la salle de bains. Mais tout cela m'était égal. Notre

vieille Trixie sentait mauvais, mais j'aimais prendre sa grosse tête entre mes mains et la couvrir de baisers. Je savais que j'avais plus de chance qu'Ellen. Je pouvais m'échapper de Thornfield House quand je le voulais. Ellen ne pouvait pas.

Je cessai de m'y rendre à tout bout de champ. Je trouvais des excuses.

Avril céda la place à mai, et mai à juin. Nous passâmes les examens de fin d'année, l'école ferma pour l'été, et Ellen et moi reprîmes nos jobs respectifs.

Un soir, après le travail, nous prenions toutes les deux le soleil dans le jardin de Thornfield House. M. Brecht rentra de Truro avec une grande boîte plate en carton. La boîte était argentée, et fermée par un large ruban bleu-vert. Il traversa le jardin à grandes enjambées, vint s'agenouiller à côté de nous et donna la boîte à Ellen.

— C'est un cadeau.

— Pourquoi ?

— C'est pour toi, Ellen. Un père a bien le droit de faire plaisir à sa fille, sans raison particulière.

Ellen soupira et se redressa sur les genoux. Nous étions en bikini, et je savais qu'elle était gênée que son père nous voie ainsi. Je secouai le tee-shirt que j'avais roulé sous ma tête et l'enfilai. M. Brecht regarda Ellen en souriant. Il prit son paquet de cigarettes dans la poche de sa veste, le secoua pour faire sortir une cigarette qu'il coinça entre ses lèvres, puis il l'alluma et souffla la fumée par le nez.

Le dessin des herbes s'était imprimé sur les cuisses d'Ellen. Elle souleva le couvercle de la boîte.

À l'intérieur se trouvait une robe du soir de soie gris argenté, avec de minuscules grains de cristal cousus autour du décolleté. Ellen la déplia et la tint à bout de bras pour la contempler.

— Oh, je n'ai jamais vu de robe aussi jolie ! m'écriai-je, en tendant la main pour toucher la soie. C'est magnifique.

Ellen replia le vêtement et le remit dans la boîte.

— Tu ne l'essaies pas ? demandai-je.

— Plus tard.

Elle semblait au bord des larmes.

— Elle te plaît, n'est-ce pas ? dit son père.

— C'est une jolie robe.

— Mets-la.

— Papa...

— Mets-la ! Je veux te voir avec.

Je ne comprenais pas pourquoi elle refusait de lui faire plaisir. Si M. Brecht m'avait offert une robe comme celle-là, j'aurais voulu la porter jour et nuit. Ellen se leva et la fit passer par-dessus sa tête. La soie glissa sur ses seins, ses hanches, ses cuisses. Elle lui allait à ravir. Le tissu scintillait au soleil et le cristal accrochait la lumière. Ellen aurait dû être heureuse d'être aussi belle, mais elle baissa les yeux et rentra la tête dans les épaules.

M. Brecht sourit en secouant la cendre de sa cigarette.

— Tu ressembles terriblement à ta mère. Tourne-toi, laisse-moi te regarder.

Ellen mordit sa lèvre inférieure. Elle semblait sur le point de pleurer, mais elle pivota tout de même, à contrecœur. M. Brecht soupira.

— Oh, Schatzi, j'aimerais pouvoir t'enfermer à double tour dans ta chambre et te garder. Mais un jour tu t'enfuiras avec un garçon, c'est sûr.

— Bien sûr que non, protesta Ellen.

— Oh, mais si. Tu me mens déjà, je le sais. Je sais que tu vois quelqu'un en cachette.

Il dit cela d'un ton taquin, il ne paraissait pas en colère.

— Tu es au courant de son histoire d'amour secrète, Hannah ?

Je secouai la tête en signe de négation. Il haussa les sourcils, surpris.

— Elle ne t'en a même pas parlé ? Pourtant, tu es sa meilleure amie. Ce n'est pas gentil, Ellen.

Ellen était devenue très pâle. Elle contemplait fixement les herbes à ses pieds. Ses cheveux retombaient en avant, lui cachant le visage. Avec sa robe argentée, ses pieds nus et ses cheveux longs, on eût dit un fantôme, ou l'héroïne folle d'un roman gothique.

— Allons, Ellen, dis-nous qui tu vois en secret, reprit M. Brecht d'un ton enjôleur. Quel est l'heureux élu qui a eu la chance de te plaire ? Qui vas-tu retrouver en cachette lorsque je dors ? Dis-moi !

Ellen tourna les talons et s'enfuit. M. Brecht la suivit des yeux.

Je me levai, en tirant sur le bord de mon tee-shirt.

Le père d'Ellen jeta son mégot de cigarette dans le parterre fleuri.

— Tu ferais mieux d'aller avec elle, Hannah.

— Qu'a-t-il voulu dire ? demandai-je à Ellen un peu plus tard, quand je l'eus retrouvée. Tu as vraiment un petit ami ? Tu vois quelqu'un ? C'est vrai ?

— D'après toi ? répliqua-t-elle sèchement.

J'eus la réponse un peu plus tard, le même mois. Je travaillais à l'hôtel des Mouettes. De la fenêtre du dernier étage, alors que j'avais un chiffon de poussière dans une main, la poignée de l'aspirateur dans l'autre, je vis Ellen et Jago assis côte à côte sur un muret, sur le port. Ils balançaient leurs jambes, regardaient l'eau et riaient en rapprochant leur tête l'une de l'autre. J'ouvris les vitres pour leur faire signe, mais ils ne me virent pas. Jago prit le visage d'Ellen dans ses mains, se pencha et l'embrassa.

Le père d'Ellen avait raison.

Elle nous avait menti.

Le lendemain, mes parents se rendirent à Trethene pour la messe. Plutôt que de les accompagner, je décidai de traverser la lande jusqu'à Our Lady Star of the Sea, l'église catholique.

Je ne m'étais jamais recueillie sur la tombe d'Ellen. Je ne voulais pas garder le souvenir de cet endroit. Ce matin-là, cependant, je me dis que ce serait une bonne chose pour Ellen et pour moi. J'espérais que cela mettrait un terme à notre histoire et qu'ensuite Ellen accepterait de me laisser tranquille.

L'église était bien plus vaste que la petite chapelle de marins de Trethene. Elle se trouvait à presque deux kilomètres du village, à l'écart, perchée sur une des plus hautes collines, comme un signe destiné à rassurer ou à mettre en garde. Le cimetière entouré de murs était battu par les vents. Je passai la grille et regardai autour de moi en resserrant les pans de ma veste. Il y avait des centaines de tombes. Ellen avait dû être enterrée avec sa mère.

Les jambes tremblantes, j'avancai dans l'allée. Il y avait tellement de morts. Tellement d'âmes qui avaient disparu. La plupart étaient oubliées, comme si elles n'avaient jamais existé. Un sentiment de honte et de tristesse me submergea. J'aurais dû venir plus tôt. J'avais été la meilleure amie d'Ellen. Maintenant que son père était parti et que Jago vivait au Canada, il ne lui restait personne d'autre que moi.

Je n'avais même pas apporté de fleurs.

Je fis le tour du cimetière, avançant avec difficulté dans les allées mal entretenues, essayant en vain de me rappeler où se trouvait la tombe de M<sup>me</sup> Brecht. Les tombeaux anciens voisinaient avec les plus récents. Parfois, les plaques étaient si usées que les inscriptions étaient devenues illisibles. *Sacré-Cœur de Jésus, ayez pitié de mon âme*, pus-je déchiffrer sur l'une d'elles. Je fis glisser mes doigts sur les pierres rugueuses, toutes de guingois comme si le vent les avait rabattues vers le sol. J'avais fait un tour complet et j'étais revenue derrière l'église, lorsque je repérai l'if. Il était ancien, énorme, et avait sûrement plus de mille ans. Ses branches vert sombre s'étendaient sur les côtés comme des bras protégeant les tombes qui se trouvaient autour de lui. Je me souvins, alors. Je m'étais tenue sous ces branches, lors des obsèques de M<sup>me</sup> Brecht. Le prêtre parlait, mes pieds étaient comprimés dans les chaussures noires devenues trop petites que ma mère m'avait obligée à mettre, et j'étais mal à l'aise dans mon uniforme d'école. Je me rappelai avoir tourné la tête vers Jago, qui m'avait rassurée du regard. Je revis Adam Tremlett, à l'écart, une expression étrange sur le visage.

J'avancai lentement. La dernière fois que j'avais vu cette tombe, c'était un trou dans la

terre. Aujourd'hui elle était surmontée d'une stèle de granit noir dont le sommet sculpté rappelait une clé de sol. Un liseré doré entourait la stèle sur laquelle étaient gravés ces mots :

*Anne Isobel Brecht  
Tu étais la musique*

Au-dessous, il y avait une partition. Je ne savais pas lire les notes, mais je savais de quel morceau il s'agissait. C'était le *Prélude* opus 28. Les yeux fixés sur la pierre, je crus entendre les notes s'échapper du piano.

Au-dessous encore, deux autres mots étaient gravés plus grossièrement, comme si on les avait rajoutés après coup, parce qu'on n'avait pas pu faire autrement.

*Ellen Brecht*

L'herbe qui recouvrait la tombe était haute, mais quelqu'un avait nettoyé le tour de la stèle, et un bouquet de fleurs des champs avait été placé dans un vase. Je me penchai pour soulever le vase. Celui-ci était encore plein d'eau. Les fleurs avaient donc été déposées récemment. Je me relevai. C'est alors que mes yeux se posèrent sur les morceaux de verre. Mon sang se figea.

Les morceaux de verre dépolis que j'avais ramassés et cachés dans un creux du rocher à Bleached Scarp avaient été déposés sur la stèle.

C'étaient bien mes morceaux de verre, j'en étais certaine. Il y en avait une trentaine, tellement usés par les vagues qu'ils ressemblaient à de petites pierres précieuses, toutes à peu près de la même taille, dans des tons de vert, clair et laiteux. Une seule petite pierre, large d'environ trois centimètres, était bleue.

Je pris ce morceau de verre bleu et le fis rouler au creux de ma main. Il était aussi froid que ma peau, aussi familier que les battements de mon propre cœur.

Nous n'étions que trois personnes à connaître la cachette de la plage. L'une de nous était morte, la deuxième était à l'autre bout du monde, et moi je n'y avais pas touché.

Des nuages obscurcirent le soleil, et les branches de l'if plièrent sous le vent. Perché sur le toit de l'église, un corbeau croassa.

Je mis le morceau de verre bleu dans ma poche et quittai le cimetière en courant. Je ne regardai pas derrière moi pour voir si quelqu'un me surveillait. Je ne cessai de courir que lorsque je fus rentrée dans le cottage de mes parents.

Les semaines suivantes j'évitai Ellen et ignorai Jago. M. Brecht avait raison, ils m'avaient trahie. À présent que je savais, leurs petites cachotteries devenaient évidentes. Jago avait dix-neuf ans et pouvait aller et venir à sa guise. C'était plus difficile pour Ellen, qui n'avait que seize ans et ne voulait pas que son père sache ce qui se passait. Je la soupçonnais de se servir souvent de moi comme alibi. Elle utilisait aussi son travail, bien que M. Brecht ait pris l'habitude de la suivre jusqu'à Polrack et de rester assis dans sa voiture pour surveiller le kiosque où elle vendait des glaces, désireux de la prendre sur le fait. Nous jouions tous au même jeu. De l'hôtel, je voyais M. Brecht surveiller Ellen et Jago lorsqu'ils passaient devant le kiosque. Parfois Jago partait et revenait une douzaine de fois, attendant un signal d'Ellen lui annonçant que la voie était libre.

Ils étaient prudents. Mais, au fur et à mesure que l'été avançait, ils commencèrent à prendre des risques.

Je les vis assis ensemble sur le port. Puis s'embrasser dans une des minuscules ruelles de la ville. Jago se pressait contre Ellen et elle avait noué les bras autour de son cou. Je remarquai que Jago était plein d'entrain, qu'il était beau et avait l'air heureux. J'éprouvai un pincement de jalousie. Je devins revêche, renfermée. Je me sentais seule. Je les surveillais tous les deux, avec une sorte d'obsession douloureuse. Lorsque je les surprénais à mentir, ou que je les apercevais ensemble, j'avais de la peine. Mais je ressentais aussi un plaisir malsain à l'idée que ma colère envers Ellen était justifiée. Maintenant je savais ce que M. Brecht éprouvait.

Puis, un jour, Ellen proposa de retourner à Bleached Scarp.

Nous n'étions pas allés à la plage de tout l'été, et ça me manquait. Malgré ma rancœur je pensais avec nostalgie aux journées que nous avons passées là-bas, tous les trois. Je savais déjà que plus tard ces journées compteraient parmi les meilleures de notre vie.

Ellen avait entendu son père parler au téléphone. Il faisait des réservations pour se rendre à Londres afin de consulter un notaire au sujet de la fortune de sa femme. Il pensait profiter de cette occasion pour rencontrer les représentants d'une maison de disques désireuse d'éditer une rétrospective des enregistrements d'Anne Brecht. Ceux-ci voulaient l'inviter à dîner dans le genre de restaurant qu'il fréquentait à l'époque où Anne était au sommet de sa carrière. Il avait prévu de passer la nuit dans la capitale. Ellen savait que tout était organisé, et elle perçut un certain changement dans l'atmosphère. M. Brecht était impatient de se rendre à Londres.

Il aurait voulu qu'Ellen l'accompagne, naturellement, mais elle prétextait qu'elle ne pouvait pas faire faux bond à ses employeurs.

— Ce samedi sera le plus chargé de l'année, expliqua-t-elle. Les touristes vont venir en foule pour le Harbour Festival...

— Ce n'est qu'un stand de crèmes glacées, Ellen. Le monde ne va pas s'écrouler si tu t'absentes une journée. J'aurais aimé te faire découvrir Londres. Nous pourrions aller dans les musées, et les galeries d'art. J'essaierai d'avoir des billets pour un concert et je te montrerai dans quelle salle se produisait ta mère. Cela te donnera l'occasion de porter ta nouvelle robe.

Ellen eut un petit sourire triste.

— Ce serait merveilleux. Nous pourrions peut-être aller à Londres ensemble une autre fois, papa ?

— En effet. Si le contrat est signé, les occasions ne manqueront pas.

— Alors, nous irons ensemble.

Ellen était terrorisée à l'idée qu'il change d'avis au dernier moment et annule son voyage. Aussi, elle fit tout ce qu'elle put pour le rassurer. Elle l'aida à préparer sa valise, se montra gaie, enjouée, et s'efforça de le mettre de bonne humeur par quelques flatteries. Elle affirma qu'il serait superbe dans son costume, lui choisit une chemise et une cravate, endossant le rôle d'épouse à la place de sa mère.

Le jour dit, un taxi vint le chercher très tôt, dans la lumière grise et humide du petit matin. Ellen lui dit au revoir sur le pas de la porte, encore pieds nus, vêtue de sa chemise et de sa robe de chambre, l'air ensommeillée. En réalité, son cœur battait à toute allure. Elle attendit que le ronflement du moteur ait disparu au bout de la route, puis remonta en courant pour s'habiller. M<sup>me</sup> Todd avait servi le petit déjeuner dans la salle à manger. Elle resta assise près de la fenêtre à tricoter pendant qu'Ellen mangeait son croissant à la confiture et buvait son café. Ellen se comporta exactement comme si elle allait travailler, mais elle avait enfilé son maillot sous ses vêtements. Elle quitta la maison juste après 8 heures et se dirigea vers l'arrêt d'autobus. Dès qu'elle eut atteint l'autre versant de la colline et qu'elle fut certaine qu'elle ne pouvait être vue d'aucune des fenêtres de Thornfield House, elle dévala le chemin qui menait chez nous. Jago et moi l'attendions.

Ils échangèrent des sourires, mais ne se touchèrent pas. Pas devant moi.

Je pris ma bicyclette et Ellen monta sur le porte-bagages de Jago. Nous abandonnâmes les vélos sur le parking de Kynance Cove, cachés derrière une vieille caravane, et longeâmes le chemin côtier jusqu'à l'endroit où il fallait enjamber la clôture pour descendre à la plage. Ce jour-là la mer était calme, bleu et vert, si transparente que nous voyions les poissons, les algues qui se balançaient sous l'eau comme des chevelures, les crabes qui couraient le long de la rive. Des vagues clapotaient doucement au pied de la falaise. Ellen était surexcitée par la sensation de liberté. Elle grimpa sur le rocher avec agilité et sauta dans l'eau en poussant un cri de joie. Elle remonta à la surface en riant, en secouant la tête et en appelant Jago pour qu'il la rejoigne. Puis elle replongea sous l'eau et je ne vis plus que ses chevilles fines et ses pieds battant l'air. Jago plongea à son tour et ils s'amuserent ensemble comme des enfants.

— Viens ! me cria Jago en agitant les bras. Elle n'est pas froide du tout !

— menteur !

— Oh, viens, Hannah ! S'il te plaît ! supplia Ellen. Ça me gêne tout de te voir assise là sur la plage, comme une vieille !

J'étais contente d'être sollicitée. Je n'aimais pas me baigner, mais je me sentis si heureuse que j'ôtai mon short et mon sweat-shirt et les laissai sur les rochers. J'entrai dans l'eau à pas prudents, trébuchant sur les galets et les coquillages, laissant mon corps s'habituer peu à peu à la fraîcheur de l'eau, et criant lorsque celle-ci remontait sur mon ventre et sur mes seins. Jago m'éclaboussait et essayait de me faire perdre pied en me poussant. Je poussais des hurlements, mais j'aimais ses taquineries. Je me sentais libre, vivante, vivifiée. Nous passâmes toute la journée dans l'eau, remontant sur la plage pour nous réchauffer au soleil, puis retournant nous rafraîchir. Nous bûmes au goulot le cidre que Jago avait apporté, et nous allongeâmes sur le dos en riant. Ellen s'étirait, les bras au-dessus de la tête, sans se soucier du sable dans ses cheveux, et riait les yeux au ciel. Appuyé sur un coude, Jago la regardait et riait aussi.

— Tu es folle et tu es belle, dit-il à un moment.

Ellen rit de plus belle et s'arrêta brusquement, car oubliant un instant ma présence il se pencha pour l'embrasser. Elle le repoussa, mais elle savait que je l'avais vu. Jago roula sur lui-même, s'essuya les lèvres, me regarda.

— C'est bon, dis-je, en haussant les épaules. Je suis au courant. Je vous ai déjà vus vous embrasser.

Ellen eut l'air inquiète.

— Ça t'embête ?

— Même si ça m'embêtait, ça changerait quelque chose ?

Ma réponse sembla blesser Jago, et Ellen me regarda, toute déconfite.

— Ne sois pas idiote. Ça ne m'embête pas du tout ! rétorquai-je, d'un ton que je voulais convaincant.

Je n'avais pas envie d'entendre leurs excuses, je ne voulais pas connaître les détails de leur histoire.

— Tu ne le diras à personne ?

— Bien sûr que non. Pour qui tu me prends ?

Ils me serrèrent tous les deux dans leurs bras. Ensuite, ils s'efforcèrent de me faire plaisir. Pendant toute une journée, je fus au centre de leur attention. Ellen et Jago voulurent me prouver leur gratitude en me donnant toute l'affection dont j'avais envie. Je me sentis tellement spéciale, tellement importante, que ma jalousie s'apaisa et que ma colère se dissipa. J'étais de nouveau heureuse.

Mais le temps passait. L'après-midi arriva, le soleil tourna, la moitié de la plage se retrouva à l'ombre et la température fraîchit. Les piles de notre minuscule radio rendirent l'âme, et je m'inquiétai parce que les cheveux d'Ellen étaient mouillés. Je les tordis pour en extraire l'eau, mais je savais qu'ils mettraient des heures à sécher.

— Que vas-tu dire à M<sup>me</sup> Todd ?

— Je lui raconterai que j'ai plongé à Polrack pour me rafraîchir après le travail.

— Elle te croira ?

— Je lui dirai que j'avais chaud.

— Nous devrions partir, dis-je.

— Restons encore un peu, protesta Ellen. Juste quelques minutes. Je ne sais pas quand je pourrai revenir. Ce ne sera peut-être pas avant des années.

Elle était assise en tailleur et ressemblait à une créature fantastique, à une sirène, avec ses longs cheveux qui retombaient sur ses épaules, son nez et ses joues brûlés par le soleil. Elle choisissait des petits galets ronds qu'elle lançait dans la mer. Jago était silencieux, à présent. Il ramassait du bois sur la plage, mais nous n'avions plus le temps de faire un feu. Il fallait partir. Il vint vers moi et déposa quelque chose sur mes genoux.

— Du verre bleu, dit-il. Je n'avais jamais vu de verre dépoli de cette couleur.

Le morceau de verre aux contours doux et arrondis faisait environ trois centimètres de large. Je le pris au creux de ma main.

— C'est le plus joli cadeau que tu m'aies jamais fait. Mais il est déjà 18 heures, il faut rentrer.

— Pas encore. Dans un moment, dit Ellen.

Elle traça une ligne dans le sable avec son doigt, et l'effaça du plat de la main.

— J'aimerais rester sur cette plage pour toujours, reprit-elle. Je pourrais vivre dans la grotte.

— Tu aurais peur, toute seule.

— Non, je serais heureuse. J'aurais les oiseaux et les phoques pour compagnie et personne ne saurait que je suis là.

— Je resterais avec toi, déclara Jago. Nous pourrions vivre ensemble, rien que toi et moi.

Et moi ? aurais-je voulu crier. Et moi, qu'est-ce que je deviendrais ?

Ellen sourit, pencha la tête et fit glisser les manches de son sweat-shirt sur ses doigts.

— Tu vivrais avec moi, Jago ? C'est vrai ? marmonna-t-elle, la tête entre ses genoux.

— Tu sais bien que c'est vrai.

— Il faut partir, dis-je. Jago, franchement. Il est temps.

Ils ne firent pas attention à moi. Ils se regardaient.

— Je vous en prie ! criai-je. Je vous en prie, partons, sinon nous allons avoir des problèmes !

Ils mirent un temps fou à ramasser leurs affaires. Ils souriaient, sans rien dire. Je me sentis de nouveau exclue. Je leur disais de se dépêcher, mais ils ne m'écoutaient pas. Tout ce qui arriva par la suite, ce fut à cause d'eux. C'était leur faute, pas la mienne.

Nous repartîmes à bicyclette le long des sentiers étroits qui serpentaient à travers champs et qui n'étaient empruntés que par les vaches et les tracteurs. Les coups de soleil nous brûlaient les mollets. Nous prîmes la route de Trethene et, lorsque nous tournâmes dans Cross Hands Lane, nous comprîmes que les ennuis nous guettaient.

— Oh, merde ! s'exclama Jago. À qui est cette voiture ?

— C'est celle de papa !

— Tu devrais peut-être rentrer directement chez toi, Ellen, suggérai-je, en essayant de maîtriser ma panique. Fais comme si tu avais passé toute la journée à la maison. J'inventerai une histoire pour...

— Je ne veux pas l'affronter toute seule !

— Tu n'es pas seule, répliqua Jago. Je suis là.

— Jago, il ne faut pas qu'il sache que j'étais avec toi ! Ce sera mille fois pire !

— Pourquoi ? Nous n'avons rien fait de mal.

— Ce n'est pas le problème ! Si papa sait que j'étais avec toi, il va croire que nous avons... tu sais, murmura-t-elle d'une voix creuse.

Jago poussa un soupir de contrariété.

Je m'efforçai de contrôler le rythme de ma respiration. Je leur avais bien dit que ça allait arriver, ils auraient dû m'écouter, nous aurions dû rentrer plus tôt. C'était leur faute, à ces idiots !

— Qu'allons-nous dire ? demanda Ellen.

— Nous n'avons rien fait de mal, répéta Jago.

— Je t'en prie, Jago, n'entre pas avec nous.

Jago ne semblait pas avoir peur du tout. C'était un homme, du moins presque un homme. Je me dis qu'il saurait peut-être contrôler la situation. Nous devons lui faire confiance.

— Venez, dis-je. Réglons cette histoire.

Je pris la main d'Ellen et nous nous dirigeâmes vers la porte de derrière. Jago suivit, à quelques pas derrière nous.

Mes parents et M. Brecht se tenaient dans la salle de séjour. Celle-ci paraissait trop exiguë et trop encombrée par rapport au drame qui se jouait à ce moment-là. M. Brecht était devant la fenêtre, le regard fixé au-dehors. Il avait dû nous voir arriver. Ses mains étaient nouées dans son dos.

— Oh, Hannah ! s'exclama ma mère.

Je devinai à sa voix qu'elle était aussi furieuse que soulagée. Elle nous expliqua sans détour ce qui s'était passé :

— Un arbre s'est abattu sur la voie ferrée. Le train de M. Brecht a été annulé et il est revenu directement à la maison. Il était très inquiet. Où étiez-vous passés ? Il est 19 h 30, il fait presque nuit !

— Nous sommes allés à la plage. Il faisait tellement beau que...

— Tu m'as dit que tu travaillais, Ellen, dit M. Brecht sans se retourner.

Ellen regarda droit devant elle, fixant un point au loin.

— Quand je suis arrivée au travail, ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas besoin de moi...

— Je suis allé au stand de glaces, ils ne t'avaient pas vue de la journée. Où étais-tu ?

— Nous étions à la plage, répondis-je à sa place.

— Quelle plage ?

— Celle de Polrack.

— Vous n'étiez pas à Polrack.

— Eh bien, laissons tomber ces détails. Tout est bien qui finit bien, après tout, dit mon père.

Il se leva en se frottant les mains et ajouta :

— Que diriez-vous d'une bière, monsieur Brecht ?

M. Brecht ne parut même pas l'entendre.

— Tu m'as menti, Ellen. J'essaie de te faire confiance, de te croire, mais tu mens, tu mens, tu mens toujours. Tu me poignardes dans le dos, encore et encore. Tu es comme elle.

M. Brecht prit Ellen par le bras et l'entraîna hors de la maison. Elle le suivit en trébuchant, passivement, sans plus de résistance qu'une poupée de son. Jago et moi leur emboîtâmes le pas. Il ouvrit la portière de la voiture, mais Ellen eut un mouvement de recul.

— Je préfère rentrer à pied.

— Monte dans la voiture, Ellen.

— Papa, je veux rentrer à pied !

— Je t'ai dit de monter dans la voiture.

Jago s'avança.

— Ne lui parlez pas comme ça.

M. Brecht se retourna. Il regarda Jago et ses traits se durcirent. Sa mâchoire se crispa, son visage se transforma en un masque de pierre.

— Tu étais avec elle ?

— Nous sommes allés à la plage. C'est tout.

M. Brecht s'approcha de Jago. Il parla très doucement, pour ne pas que mes parents l'entendent, mais sur un ton extrêmement menaçant.

— Si j'apprends que tu as posé ne serait-ce qu'un doigt sur ma fille, je te tuerai. Tu comprends ? Je te tuerai.

— Vous ne me faites pas peur.

— Je te tuerai, répéta M. Brecht.

— Jago, je t'en prie, rentre ! s'écria Ellen. Je t'en prie !

Elle monta dans la voiture.

Chez nous, personne ne dit un mot. Jago alla s'enfermer dans sa chambre et un moment plus tard la musique résonna dans tout le cottage, faisant vibrer les cloisons. Mon père augmenta le son de la télévision.

Je me recroquevillai dans le canapé, en me rongant les ongles.

— Tu crois que je dois aller à Thornfield House pour voir comment ça se passe ? demandai-je à ma mère.

— Non, Hannah, laisse-les. Tout ira bien. Tu verras Ellen demain matin, au travail.

Mais je ne la vis pas. Ellen ne prit pas le bus pour Polrack le lendemain, ni le jour suivant.

Elle ne servit plus jamais les glaces dans le petit kiosque près du port. Elle ne remit même jamais les pieds à Polrack.

Je retrouvai la ville avec plaisir. Le quartier de Montpellier à Bristol était à l'opposé du petit village de Trethene. Dans ma rue, je retrouvai l'habituel mélange bigarré de personnages de toutes sortes. Il y avait de la musique, des odeurs de cuisine, diverses couleurs de peau, des femmes voilées poussant des voitures d'enfants, des hommes âgés et bedonnants, des jeunes gens qui se faisaient remarquer dans leurs pantalons leur tombant sur les hanches. Des gens sortaient des pubs un verre à la main et buvaient sur le trottoir, des gamins se faufilaient en vélo entre les voitures.

Je fis quelques courses et me dépêchai de rentrer. Lily, que la voisine du dessus était venue nourrir en mon absence, était néanmoins fâchée d'avoir été délaissée pendant tout un week-end, et réclama mon attention. Je la câlinai, tirai les rideaux et allumai les lampes. Puis je mis la télévision en marche pour me tenir compagnie.

Je me fis couler un bain, et lorsque je me déshabillai, le morceau de verre bleu tomba de ma poche et roula sur la moquette. Je le ramassai et le posai sur la commode.

Je ne croyais pas aux fantômes. En tant que scientifique, j'étais quelqu'un de pragmatique. Je travaillais dans un musée, environnée par les détritiques de la mort. Je comprenais les processus corporels. Je connaissais aussi le fonctionnement et la physiologie du cerveau. Je savais que les déséquilibres chimiques pouvaient être accentués par le stress, et que parfois l'esprit ne fonctionnait plus normalement.

Je savais beaucoup de choses. Mais en fût-il allé de ma vie, je n'aurais pu expliquer comment ce morceau de verre avait pu se transporter de la plage jusqu'à la tombe d'Ellen. Personne ne savait qu'il se trouvait dans ce creux de rocher. Et s'il avait été découvert par des étrangers, comment ceux-ci auraient-ils pu deviner qu'il était à moi, que j'avais un rapport avec Ellen, ou même qu'Ellen était enterrée avec sa mère à l'église Our Lady Star of the Sea ?

Rien de tout cela n'avait de sens.

Après la journée que nous avons passée à la plage, le père d'Ellen lui interdit de retourner travailler. Pendant le reste de l'été je pris l'autobus seule pour me rendre à l'hôtel. Aux Mouettes, je nettoyais les salles de bains, ôtais les draps des lits, remettais du linge propre dans les placards, vidais le lave-vaisselle, préparais du thé pour les occupants des chambres et dressais les tables pour le petit déjeuner. Par les fenêtres du dernier étage, je voyais Jago en train de réparer les casiers à homards sur le port, ou bien campé les pieds écartés sur le pont de l'*Eliza Jane*. Il ne riait plus et ne plaisantait plus comme avant avec les autres gars de l'équipage. Je le voyais aussi monter et redescendre la colline, cherchant Ellen, espérant qu'elle viendrait, alors qu'il savait que ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas venir. Parfois il s'asseyait sur le quai et contemplait l'eau. À la maison il était renfermé, introverti. Il n'était plus drôle du tout. Je ne savais pas quoi faire, ni quoi dire.

M. Brecht avait décidé de garder Ellen enfermée tant qu'elle ne se plierait pas à sa loi. Je me rendis à Thornfield House une fois ou deux, mais je n'eus pas l'autorisation de la voir. Debout près de la grille d'entrée je scrutais la façade. Ellen était toujours derrière la fenêtre de sa chambre, à l'endroit même où se tenait sa grand-mère autrefois. Elle regardait au-dehors. Je me demandais si cette maison n'était pas maudite. Cela aurait peut-être expliqué le malheur qui poursuivait sans cesse ses occupants. Quand je fis allusion à cette idée devant ma mère, elle me dit que j'étais ridicule. Ce qui se passait à Thornfield House était juste la suite d'un concours de circonstances.

— La cohabitation entre un père veuf et une fille adolescente est compliquée, tout le monde sait ça, me dit-elle. Ne t'en fais pas, Hannah, M. Brecht ne pourra pas garder Ellen éternellement enfermée. Elle reviendra à l'école en septembre.

Vers la fin de l'été, nous rencontrâmes M<sup>me</sup> Todd à la poste.

— Comment va Ellen ? lui demanda ma mère.

— Elle ne fait rien pour arranger les choses. Elle refuse d'adresser la parole à son père. Ils sont aussi têtus l'un que l'autre.

Ma mère se mordit les lèvres et secoua la tête.

— Tu pourrais peut-être venir et essayer de la raisonner, Hannah, me dit M<sup>me</sup> Todd. Je suis sûre que M. Brecht serait content de te voir.

— Il ne me laissera pas entrer.

— Viens demain après déjeuner. Je vais rendre visite à une amie à Exeter. J'avertirai Ellen

de ta visite, et elle fera peut-être un effort pour être agréable avec son père.

Pendant toute la matinée du dimanche, je me sentis aussi nerveuse qu'un jeune chat. Nous fîmes un grand repas, comme toutes les semaines. Lorsque la vaisselle fut lavée et rangée, Jago et mon père partirent à leur entraînement de cricket. Ma mère s'assit devant la table de cuisine avec son panier à ouvrage et brancha la radio.

Je l'embrassai sur la joue.

— Je pars à Thornfield House. Souhaite-moi bonne chance.

— Bonne chance, dit-elle en me pressant légèrement la main.

J'appelai Trixie et lui mis sa laisse. S'il voyait que j'étais avec le chien, M. Brecht laisserait peut-être Ellen partir en promenade avec nous. Quel mal y aurait-il à cela ? Deux filles et un chien. On ne pouvait rêver association plus innocente. Nous nous faufilâmes le long de l'Escort qui encombrait le jardin. Ma mère disait souvent que la remise en état de la voiture était un peu comme la peinture du pont sur le Forth, une tâche dont on ne verrait jamais la fin. Mon père et Jago avaient beau faire la tournée des ateliers mécaniques et des cimetières de voitures, ils ne trouvaient jamais la pièce qu'ils voulaient quand ils en avaient besoin. Des pièces détachées de moteur rouillaient lentement, alignées devant le mur de la maison.

Je m'engageai avec Trixie dans le chemin sinueux qui montait vers Thornfield House. L'atmosphère était paisible. Les feuillages nous procuraient de l'ombre, les oiseaux chantaient et le ruisseau coulait entre les hautes herbes en faisant entendre un doux gargouillis. Arrivée devant la grille, je me figeai. La maison n'était plus la même. La glycine qui grimpait autrefois sur la façade avait été arrachée. Un grand tas de branches enchevêtrées, de feuilles et de fleurs gisait sur la pelouse. Je ne remarquai pas tout de suite les autres changements. Je montai l'allée principale, avec Trixie qui haletait derrière moi. La porte semblait fermée mais je me rendis compte en m'approchant qu'elle était légèrement entrouverte. J'attachai la laisse de Trixie au grattoir de bronze du perron, lui ordonnai de s'asseoir et de m'attendre sagement et lui embrassai la truffe. Puis je poussai le battant avec précaution et entrai dans le hall.

Il n'y avait personne dans le salon de devant ni dans la salle à manger, mais je vis que les portes-fenêtres étaient ouvertes à l'arrière. Je traversai la pièce à pas de loup pour aller jeter un coup d'œil dans le jardin.

Adam Tremlett n'était jamais revenu et personne ne s'était occupé du jardin depuis la mort de M<sup>me</sup> Brecht. M<sup>me</sup> Todd faisait de son mieux, mais même le potager était trop grand pour qu'elle puisse l'entretenir seule. J'étais habituée au désordre qui régnait dans toute la maison, mais il y avait quelque chose d'étrange dans le jardin, ce jour-là. Je ne parvenais pas à comprendre ce que c'était. Quelque chose n'allait pas. Je laissai mon regard errer un moment sur les buissons et les massifs. Et soudain, en voyant un petit coquelicot rouge émerger seul au milieu des herbes, je compris. Toutes les fleurs avaient disparu.

Je franchis les portes. Dehors, il faisait plus chaud que dans le salon. La fontaine ne coulait plus. L'étang était envahi par la végétation. Quelques poissons étaient déjà morts et flottaient sur le côté, d'autres montaient à la surface en cherchant désespérément à respirer, la bouche grande ouverte. Je retirai d'énormes poignées de fleurs de la mare. Des giroflées, des géraniums, des delphiniums, et d'autres espèces encore, que j'entassai sur la terrasse. Les pétales s'échappaient et allaient se déposer sur l'eau sombre. Quand j'estimai que j'avais dégagé assez d'eau pour les poissons survivants, je secouai mes bras trempés et essayai de

comprendre ce qui s'était passé.

M. Brecht était allongé à l'ombre du hêtre, dont les feuilles pourpres avaient presque viré au noir. Il était couché sur le côté, dans l'un des deux transats, et avait remonté sa veste sur ses épaules. Sur une petite table métallique, à côté de lui, il y avait une bouteille de vodka, un verre et un sécateur aux longues lames. La bouteille était presque vide. Je m'approchai en espérant que Trixie n'allait pas se mettre à aboyer.

M. Brecht sentait la vodka. Ses lunettes de soleil avaient glissé de guingois sur son front. Ses yeux étaient fermés, sa bouche ouverte. Il ronflait. Il avait dû baver dans son sommeil, car il y avait une tache sombre et humide sous sa tête. Les manches de sa chemise étaient retroussées jusqu'aux coudes, et ses mains et ses avant-bras étaient couverts d'égratignures et de petites cicatrices noirâtres. Il avait travaillé dur. Toutes les fleurs du jardin avaient été coupées.

La veste en denim d'Ellen gisait sur la pelouse, comme si elle l'avait laissée tomber et abandonnée là. Il avait dû y avoir une terrible dispute. Je ne savais pas pourquoi ils s'étaient querellés, ni ce qu'ils s'étaient dit. J'ignorais tout de la colère qui avait poussé M. Brecht à faire cela. Je me baissai pour ramasser la veste. Mon ombre tomba sur le visage de M. Brecht et je retins instinctivement mon souffle, craignant qu'il ne se réveille. Mais il ne bougea pas. Je quittai le jardin, traversai le salon en sens inverse et montai au premier. La chambre d'Ellen était vide. La maison était plongée dans le silence. Ellen n'était pas là.

Je regagnai la porte d'entrée. Trixie agita joyeusement son moignon de queue et me fit la fête, haletante de joie.

— Gentille fille, dis-je en la caressant. Tu es très sage !

Je redescendis vers Cross Hands Lane, la veste d'Ellen sur les épaules. Où avait-elle bien pu aller ? Si elle était partie chez nous, je l'aurais croisée sur le chemin. Elle était peut-être à la plage. Nous arrivâmes près de l'église, et la chienne me lança un regard plein d'espoir. C'était un de nos lieux de promenade. Nous pouvions traverser le cimetière, les champs qui s'étendaient au-delà, atteindre la falaise, et alors nous trouverions peut-être Ellen. Les confettis multicolores du mariage qui avait eu lieu la veille jonchaient les dalles devant la porte de l'église, comme des pétales de fleurs. Nous suivîmes l'allée qui traversait le cimetière. Trixie trotta derrière moi et ses griffes claquaient sur les pierres chauffées par le soleil. Derrière l'église, les tombes étaient moins bien entretenues. Certaines stèles étaient renversées, et la grande poubelle en plastique était pleine de vieilles couronnes et de fleurs fanées. Une odeur de végétation pourrissante se répandait dans l'air immobile. Je détachai Trixie et escaladai les pierres tombales en prenant garde de ne pas effleurer les orties avec mes jambes nues. J'atteignis le portillon qui donnait sur les champs, et Trixie me suivit en haletant.

Je vis Ellen avant qu'elle n'ait pu m'apercevoir. Elle était assise sur le vieux banc, tout au bout du mur de pierres qui entourait le cimetière. Elle se tenait raide comme une statue, les chevilles croisées, les mains posées sur les genoux. Elle portait sa robe d'été verte imprimée de marguerites. Celle que sa mère préférait. Ses cheveux retombaient sur ses épaules et dans son dos. Ils étaient emmêlés, pleins de petits bouts d'herbes et de feuilles. Ses bras nus étaient souillés de terre.

J'allai vers elle sans bruit, à pas prudents. Je ne voulais pas l'effrayer. Elle se tenait tellement immobile que des oiseaux s'étaient posés à ses pieds pour chercher des insectes

dans l'herbe, et qu'une libellule bleue agitait ses ailes scintillantes sur l'accoudoir du banc. Il faisait frais, dans ce coin envahi d'herbes sauvages. Ellen leva les yeux et me sourit. Je m'assis à côté d'elle, posai la veste en jean sur ses épaules. Elle garda son attitude rigide. Elle avait l'air hébétée. Trixie nous rejoignit, tourna trois fois sur elle-même et se coucha à mes pieds.

— Tu te sens bien ?

Ellen me répondit d'un hochement de tête.

— J'ai vu ce que ton père a fait dans le jardin.

Elle posa sur moi ses yeux sombres et brillants.

— Il est fou. Je t'ai bien dit qu'il était fou. Je lui ai demandé d'arrêter, mais il ne m'a pas écoutée.

— Il ne t'a pas fait de mal ?

Elle secoua la tête.

— Que s'est-il passé, Ellen ? Comment as-tu fait pour te salir autant ?

— Quand il s'est mis à arracher les fleurs du jardin, je me suis enfermée dans la salle de bains. Et puis j'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu qu'il s'était endormi. Je savais qu'il avait tellement bu qu'il allait dormir pendant des heures. J'allais venir chez toi. J'étais sur le chemin quand Jago est arrivé en bicyclette.

— Tu lui as dit ce que ton père avait fait ?

— Je ne pouvais pas. Je n'avais pas envie de lui raconter.

Ellen hésita un instant. Puis elle prit une inspiration et continua :

— Nous avons parlé un peu, mais j'avais peur que quelqu'un nous voie. Alors nous sommes venus ici pour être tranquilles.

— Vous avez seulement parlé ?

— Non, Hannah. Tu ne devines pas ce que nous avons fait ? Tu ne comprends pas comment j'ai pu me salir autant ?!

Mon cœur se mit à battre la chamade.

Ellen sourit timidement.

— Je voulais l'embrasser. Je lui ai demandé de le faire. Alors, il a posé les lèvres sur mes paupières, mais j'ai dit « Non, sur la bouche ». Pour de bon. Comme si nous allions mourir et que c'était notre tout dernier baiser. Alors...

Ellen leva les yeux vers le ciel. La veste glissa de ses épaules.

Je retins ma respiration. J'avais peur de ce qu'elle allait dire, mais au fond de moi je le savais déjà.

— Ce n'est pas Jago, Hannah, c'est moi qui l'ai voulu. J'ai enlevé ma robe, je n'avais même pas honte. Le soleil était chaud, et il me regardait comme si j'étais magnifique. J'étais tellement heureuse, Hannah. Je voulais le faire. Je l'ai obligé.

Elle se mit à rire.

— Oh mon Dieu, murmurai-je.

Un pas avait été franchi. C'était irrémédiable, il n'y aurait pas de retour en arrière. J'eus

terriblement peur, pour Jago et pour Ellen.

— Il y a du sang sur l’herbe, me dit-elle. Cet endroit est sacré. Un jour, quelqu’un placera une statue là, et les gens du monde entier viendront admirer l’endroit où Ellen Brecht a perdu sa virginité avec Jago Cardell.

Elle ne semblait pas avoir conscience de ce qu’elle disait. Elle ne se rendait pas compte. J’eus l’impression d’être beaucoup plus vieille qu’elle, comme si elle était enfant et que j’étais adulte. Elle n’avait pas idée du danger qui la guettait, alors que pour moi il était évident.

Je lui caressai les cheveux et elle s’appuya contre moi, comme elle le faisait souvent. Elle passa son bras sous le mien, posa sa joue chaude sur mon épaule.

— Il dit qu’il m’aime, chuchota-t-elle, qu’il m’a toujours aimée. Il trouvera un moyen pour que nous puissions rester ensemble.

Une libellule se posa sur une feuille près de nous. Je fixai la dentelle délicate de ses ailes transparentes et songeai qu’il aurait été très facile de lui faire du mal. Un simple geste de ma main, et elle serait morte.

— Il faut que tu sois prudente, Ellen. Très prudente.

Ellen souriait, l’esprit ailleurs, sans m’écouter. Elle croyait que plus rien de mal ne pourrait lui arriver, désormais.

Elle était inconsciente.

La période douce et ensoleillée que nous avons connue jusque-là prit fin ce soir-là dans une véritable explosion, lorsqu'un violent orage éclata sur le sud-ouest de l'Angleterre. Le courant sauta immédiatement à Montpellier. Il n'y avait personne dans les rues obscures. La pluie s'abattit avec violence sur les trottoirs et la chaussée, déclenchant des alarmes de voiture, inondant les canalisations, qui refoulèrent l'eau dans les rues. J'étais allongée dans mon lit. Lily se faufila sous la couette et se blottit contre moi. De temps en temps un éclair illuminait la chambre, projetant une lumière blafarde sur les murs, sur le peignoir accroché à la porte de l'armoire, sur la commode. Je pensai à ma pauvre Trixie, que les coups de tonnerre terrorisaient. Quand un orage éclatait, elle se glissait sous mon lit et ne sortait plus de sa cachette tant que le bruit et les éclairs n'avaient pas cessé. J'allumais la radio pour essayer de masquer les grondements, mais en vain.

Je faisais tourner le morceau de verre bleu au creux de ma main. Allongée sur ma poitrine, Lily ronronnait bruyamment. Elle aimait sentir les battements de mon cœur. J'aimais sa chaleur.

Lorsqu'il était encore tout jeune, Jago rampait sous le lit pour aller réconforter la chienne. Je revis ses longues jambes maigres qui dépassaient sur la moquette, une chaussette grise et trouée enroulée sur une cheville, son autre pied nu portant un pansement adhésif contre les verrues. Moi, je me penchais de l'autre côté et je me moquais de la chienne blanche et du garçon pelotonnés l'un contre l'autre. Soudain, ils me manquèrent tellement tous les deux que je me demandai si j'allais pouvoir survivre une nuit de plus sans eux.

J'ouvris les yeux et fixai le plafond. Les gouttes qui s'écoulaient lentement sur les vitres se reflétaient sur la surface blanche, illuminées par les phares des voitures qui passaient.

Je me demandai si j'étais responsable, sans le savoir, du fait que le morceau de verre avait voyagé. J'avais lu des articles scientifiques qui cherchaient à prouver l'existence des phénomènes de poltergeist. Ceux-ci n'étaient-ils pas la manifestation physique de troubles psychologiques ? Il y avait des cas crédibles, bien documentés, de poltergeists faisant bouger des objets. Cependant il s'agissait généralement d'un mouvement minime : une ampoule tournant au bout d'un fil, ou une tasse tombant de l'étagère. Il semblait tout à fait invraisemblable que le morceau de verre ait pu être transporté de la plage jusqu'à la tombe d'Ellen par la seule force de mon esprit, même si ce dernier avait été gravement perturbé.

Tu es fatiguée, me dis-je. Demain matin, tout paraîtra plus clair.

À cet instant la vive lumière d'un éclair s'engouffra dans la chambre et je vis une ombre dans le miroir.

Ce n'était pas vraiment une ombre, plutôt un visage. Celui d'Ellen, qui me regardait à travers la glace avec une expression à la fois furieuse et désespérée. Pendant une seconde je crus qu'elle était prise au piège à l'intérieur de la paroi de verre, je crus l'entendre crier, je vis ses mains frapper et gratter l'autre côté de la vitre. Puis la lumière se dissipa, mais les traits d'Ellen subsistèrent sur la surface lisse.

Je continuai de voir son visage et d'entendre ses pleurs, bien longtemps après que les éclairs et le tonnerre eurent cessé.

Ellen ne revint pas à l'école en septembre. Je ne la trouvai pas dans l'autobus les trois premiers jours de classe. Le quatrième, je pris ma bicyclette et montai à Thornfield House pour savoir ce qui se passait. M<sup>me</sup> Todd m'ouvrit la porte et m'informa qu'à partir de maintenant Ellen allait étudier à la maison.

— Comment va-t-elle faire, pour son bac ?

— Elle peut réviser ici, répondit M<sup>me</sup> Todd.

— Je peux la voir, s'il vous plaît ?

M<sup>me</sup> Todd refusa d'un signe de tête.

— Pas aujourd'hui, Hannah.

Je ressentis une sorte de panique qui me contracta l'estomac. Mon regard croisa celui de la gouvernante et je fus certaine de déceler de la compassion dans ses yeux.

— S'il vous plaît, madame Todd. Juste cinq minutes.

— Je suis désolée. Pas aujourd'hui. Reviens demain, ça ira peut-être mieux.

M<sup>me</sup> Todd repoussa le battant, me fermant littéralement la porte au nez. Pendant quelques secondes, je fus tentée de protester, de cogner, de donner des coups de pied et de poing pour obliger M<sup>me</sup> Todd à rouvrir. Mais je savais que ça n'arrangerait rien. Au contraire.

Je redescendis l'allée en regardant la fenêtre d'Ellen. Mon amie était là, derrière la vitre. J'agitai la main, aveuglée un instant par le soleil. Ellen fit glisser le châssis vers le haut. Elle se pencha au-dehors en posant un doigt sur ses lèvres et jeta un objet qui tomba en tourbillonnant. Un avion en papier. Je courus pour l'attraper, puis repartis dans l'allée qui menait à la grille d'entrée.

C'était bizarre, comme tout avait changé. Quelques années plus tôt les choses étaient tellement différentes. Quand nous avions treize ou quatorze ans, Ellen et moi faisons la roue sur la pelouse devant Thornfield House. Je voyais le monde tourner autour de nous, le ciel, l'herbe, la maison. Je me relevais, essoufflée, un peu étourdie, les cheveux dans la figure, heureuse. M<sup>me</sup> Brecht riait dans son fauteuil roulant, le soleil faisait briller le pendentif en or dans son cou, et M. Brecht, l'arbitre du concours, se frottait le menton en marmonnant : « Hmm. » Il était très difficile de nous départager. Puis il nous décernait le premier prix ex aequo et nous offrait à chacune une pièce de cinquante pence, bien que nous sachions tous qu'Ellen faisait la roue beaucoup mieux que moi. Je revoyais M. Brecht poussant sa femme, renversant le fauteuil en arrière, le faisant tourner comme si c'était une voiture, puis se

penchant pour l’embrasser. Elle riait encore, tendait les lèvres vers lui. Et un peu plus tard, M. Brecht, assis près de sa femme sur la méridienne. Elle fermait les yeux tandis qu’il lui massait les mains avec de l’essence de lavande, caressant avec tendresse ses phalanges déformées. Le bon, le gentil M. Brecht. Ils s’aimaient tant.

Je dépliai l’avion en papier, tout en reprenant la bicyclette que j’avais laissée appuyée contre le mur. Le message était bref, griffonné à la hâte au stylo feutre. Ellen avait dû l’écrire pendant les quelques secondes que j’avais passées à parler avec M<sup>me</sup> Todd devant la porte.

*Dis à Jago de venir à minuit, de rester près du mur du jardin, de crier trois fois comme une chouette xxx*

Je me sentis un peu blessée en comprenant que le message ne m’était pas destiné. J’avais pris la peine de venir voir Ellen et, en récompense de ma sollicitude, j’étais utilisée comme messagère. Ce n’était pas juste. Je mis la lettre dans ma poche, remontai sur ma bicyclette et repartis lentement le long du chemin.

De retour à la maison, je m’assis à la table de la cuisine et m’attaquai à un devoir compliqué sur les similitudes entre les dinosaures théropodes de l’ère mésozoïque et les oiseaux actuels.

Si je donnais la lettre à Jago, je risquais de provoquer un enchaînement d’événements que je ne pourrais plus contrôler. Jago et Ellen étaient tentés par le risque, alors que ma nature m’incitait à la prudence. Il aurait été plus sage de ne pas lui transmettre le mot. Il n’en saurait rien, et moi je pourrais dormir tranquillement en sachant qu’il ne courait aucun danger. En fait, la seule attitude raisonnable consistait à ne pas lui donner le message. J’envisageai un moment de poser le papier quelque part afin qu’un de mes parents le trouve. Ils me demanderaient alors ce que ça signifiait et je serais obligée de leur dire ce que je savais. Cela mettrait un terme aux mensonges et aux cachotteries d’Ellen et de Jago. Je m’attardais avec satisfaction sur cette idée, lorsque ma conscience intervint dans mon débat intérieur. Ellen était mon amie et Jago était mon frère, me fit-elle observer. Ils avaient confiance en moi. Ils croyaient que j’étais de leur côté.

Oui, mais qu’arriverait-il si M. Brecht entendait Jago hululer comme une chouette ? Comment réagirait-il s’il le surprenait à minuit dans son jardin ?

Je ne parvenais pas à décider ce que je devais faire. Finalement, la question se régla d’elle-même quand Jago me demanda si je savais pourquoi Ellen n’allait plus à l’école. Alors, je lui racontai tout. Je n’aurais pas dû le faire. J’aurais dû suivre mon instinct et me taire, mais je lui remis le message. Cette nuit-là, l’histoire d’amour d’Ellen et de Jago franchit un nouveau stade et nous étions les seuls, tous les trois, à le savoir. J’étais persuadée que cela aboutirait à un désastre. Mais, une fois que j’eus donné la lettre à Jago, le mouvement était amorcé et je ne pouvais plus rien faire pour l’arrêter.

À partir de cette nuit, Jago s’échappa presque tous les soirs, comme un voleur, du numéro 8 de Cross Hands Lane, pour gravir la colline jusqu’à Thornfield House. Parfois il revenait tout de suite. Ces soirs-là, les lumières étaient allumées au rez-de-chaussée. Ou bien M. Brecht faisait les cent pas dans la chambre voisine de celle d’Ellen, où sa femme était morte. Son ombre se découpait contre les rideaux et Jago était obligé de repartir. D’autres fois M. Brecht buvait tant qu’il s’endormait profondément, et que rien n’aurait pu le réveiller. Ces

soirs-là, Jago et Ellen se retrouvaient en toute sécurité. Ils étaient comme une force de la nature, tous les deux. Comme l'eau, l'air ou la pesanteur. Rien ne les arrêtait. M. Brecht avait beau placer tous les obstacles qu'il voulait sur leur chemin. Il pouvait essayer d'enfermer Ellen dans la maison, dans sa chambre, mais c'était aussi vain que de vouloir contenir le vent ou la marée.

Mes parents n'étaient plus tout jeunes. Ils se levaient tôt et se couchaient de bonne heure. Lorsque Jago quittait la maison, ils étaient déjà endormis. Ils laissaient la porte de leur chambre légèrement entrouverte, afin d'avoir la lumière du couloir s'ils voulaient se lever la nuit pour aller aux toilettes. Pendant que Jago se préparait à aller retrouver sa chérie, mon père ronflait avec enthousiasme et ma mère était pelotonnée sous les couvertures, tournée vers lui. Le bruit des ronflements couvrait largement les craquements du parquet lorsque Jago traversait le couloir. Le chauffage central s'était arrêté automatiquement et notre maison douillette sentait la poudre à laver et le repas que maman avait préparé. Trixie était couchée sous mon lit, parfois dessus avec moi, et ses pattes et ses yeux s'agitaient tandis qu'elle rêvait de lapins qu'elle n'attraperait jamais. Elle dressait l'oreille en entendant Jago sortir, mais n'émettait pas le moindre jappement.

Je savais ce qui se passait. Ce qu'ils faisaient. Jago m'en avait raconté une partie, Ellen une autre, et mon imagination avait comblé les vides. Allongée dans mon lit, j'écoutais les grognements étouffés de la chienne endormie, pendant que Jago courait dans l'obscurité tout le long du chemin, jusqu'à la maison d'Ellen. Il croisait au passage des chats, des chouettes, des renards, et ceux-ci le regardaient passer. Les lumières des bateaux de pêche, très loin en mer, perçaient la nuit. Elles clignotaient et se balançaient au-dessus des vagues. Jago reconnaissait certains des bateaux, et il se sentait moins seul. Son souffle s'échappait et s'évaporait derrière lui, dans l'air de la nuit. Il ne pensait à rien en courant, il savait que c'était cela qu'il devait faire. Il fallait qu'il aille la retrouver.

À Thornfield House, il s'arrêtait et attendait au portail, guettant des signes d'activité en bas, ou bien derrière la fenêtre de la chambre adjacente à celle d'Ellen. Les rideaux de cette chambre étaient toujours fermés depuis la mort de M<sup>me</sup> Brecht, et la lumière voilée. Mais si M. Brecht s'y trouvait, tôt ou tard sa silhouette se découperait derrière la vitre. Au bout de quelques minutes, lorsque Jago était sûr que la voie était libre, il entra dans le jardin. Il faisait attention à ne pas déclencher la lumière du portail, qui était automatique. Il longeait le mur, évitant de faire crisser le gravier de l'allée, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'angle de la façade. Là, il s'arrêtait et levait les yeux. Ellen guettait toujours son arrivée. Elle avait déjà abaissé le châssis du bas de la fenêtre. Son père croyait que, une fois qu'il avait fermé la porte de la chambre à clé, nul ne pouvait parvenir jusqu'à sa fille. Il ne savait pas qu'Ellen et Jago se moquaient de ses précautions.

La nuit, les giroflées qu'Adam Tremlett avait plantées tout le long de l'allée embaumaient l'air dans le jardin de Thornfield House. Il y avait eu d'autres parfums. Celui des roses, du chèvrefeuille, des daphnés. Les fleurs avaient disparu depuis longtemps. Dans la journée, les abeilles ne venaient plus butiner, mais la nuit les papillons continuaient leur pollinisation des plantes qui n'avaient rien à craindre du sécateur de M. Brecht, car elles n'avaient pas l'apparence de fleurs. Jago était comme un papillon de nuit, déterminé mais silencieux. Il connaissait la façade de Thornfield House comme sa poche, il savait où poser les pieds, et jusqu'où il devait grimper avant de se hisser dans la chambre d'Ellen.

Il devait faire très attention. Quelquefois, la lumière restait allumée jusqu'au petit matin

dans la chambre de M<sup>me</sup> Todd, sous les toits. La gouvernante aimait lire et tricoter dans son fauteuil. Elle avait le sommeil léger, un rien la réveillait. Les années passées à soigner Anne Brecht lui avaient appris à guetter le moindre bruit anormal, le moindre signe que quelque chose ne tournait pas rond. Jago savait ce qu'il devait faire lorsque la lumière était encore allumée chez M<sup>me</sup> Todd. Il attendait qu'elle se rende dans la petite salle de bains qui jouxtait sa chambre. Tous les bruits qu'il pouvait faire en escaladant la façade étaient alors étouffés par celui de l'eau coulant du robinet pendant que M<sup>me</sup> Todd se brossait les dents.

Pieds nus, vêtue de sa chemise, Ellen attendait Jago de l'autre côté de la fenêtre. Elle avait déjà barricadé sa porte à l'aide de la coiffeuse. Elle l'aidait à enjamber l'appui et l'accueillait en souriant. Bien qu'elle fût forte et solide, Jago ne se trouvait jamais assez doux avec elle. Il avait peur de l'abîmer, de lui faire du mal sans le vouloir. Tout ce qu'il voulait, c'était secourir Ellen et la rendre heureuse. Il voulait la libérer. Je crois qu'Ellen se voyait comme une princesse de contes de fées, enfermée dans sa tour. Elle faisait jouer le rôle de chevalier servant à Jago. Certes, elle n'avait pas choisi d'être séquestrée par son père, mais elle aimait bien le côté dramatique de la situation. Cela lui procurait une excitation qui lui plaisait. Elle pensait aussi que tout finirait bien pour Jago et elle, car les contes de fées finissent toujours bien. À la fin, les personnages sont heureux toute leur vie.

Je ne savais pas ce qui se passait ensuite, une fois que Jago était dans la chambre, mais je l'imaginai, et cela me procurait de merveilleux tourments. J'imaginai qu'ils s'embrassaient, l'haleine d'Ellen sentait le dentifrice, elle recevait sa bouche, avidement. Dans les scénarios que je vivais par procuration, ils ne parlaient pas. Jamais. Jago touchait Ellen dans l'obscurité. Il lui touchait les cheveux, les épaules, laissait descendre ses mains sur ses bras soyeux. Il apportait avec lui les senteurs fraîches du dehors, la lune, la brise, le vent de la mer, la marée et les fleurs sauvages. Ils allaient sur le lit. Ellen se glissait sous les couvertures. Debout à côté d'elle, Jago enlevait ses vêtements. D'abord sa veste, puis le tee-shirt qu'il faisait passer par-dessus sa tête. Ellen pouvait entrevoir dans la lumière argentée de la lune et des étoiles qui entraient par la fenêtre son torse large, les muscles de ses bras, les poils sombres sous ses aisselles, et deux mamelons pâles. Elle sentait son odeur qui restait captive de la chemise abandonnée et le regardait tandis qu'il déboutonnait son jean et le faisait glisser au sol pour l'enlever. Enfin, il ôta son boxer-short et Ellen éprouvait au fond d'elle-même un plaisir plus intense et plus exquis que tout ce qu'elle avait connu auparavant. Elle était prête à le recevoir. Elle était impatiente. Folle de désir.

Jago et Ellen faisaient l'amour. C'était pour cela que Jago allait retrouver Ellen la nuit. Pour cela qu'elle l'avait appelé. Plus tard, quand le père d'Ellen se fut radouci et que je fus autorisée à retourner à Thornfield House, elle me raconta. Elle posait une main sur sa gorge tout en parlant, ses yeux brillaient et l'excitation rendait sa voix rauque. J'imaginai sa tête renversée en arrière, ses épaules, ses petits seins, la chaîne autour de son cou, son souffle court, ses cheveux noirs répandus sur l'oreiller. Jago pénétrait en elle, ses petits pieds fins se nouaient sur ses reins. Un plaisir réciproque, tellement incroyable, une telle union, c'était si parfait. Elle me décrivait l'acte sexuel lui-même, les moments les plus émouvants, lorsqu'elle le sentait en elle, qu'il s'enivrait de plaisir, et qu'elle s'abandonnait dans un splendide frisson. Ensuite elle me racontait leurs rires étouffés. Jago, les doigts et les lèvres dans ses cheveux, lui murmurant des « Je t'aime » à l'oreille. « Je t'aime, Ellen Brecht, disait-il. Restons ensemble pour toujours, soyons amants jusqu'à la mort. Je t'aime tant que j'ai l'impression de mourir quand je te quitte. Je pense à toi à chaque instant de la journée. Je voudrais parler de toi à tout le monde. Je veux qu'ils sachent. » Et elle lui répondait : « Il ne faut pas ! Tu ne

dois pas le dire ! N'en souffle pas un mot. À personne, personne. »

« Je sais, disait-il alors. Je sais. »

Il s'endormait toujours le premier. Il travaillait toute la journée et l'acte physique le vidait de ses forces. L'escalade de la façade, l'anticipation qui l'avait poussé toute la journée l'avaient épuisé. Ellen restait éveillée. Elle montait la garde, protégeant son amant des dangers de la nuit. Elle se retournait, pressait son dos contre la chaleur de son torse, fixait les vitres de la fenêtre, guettait un éventuel bruit de pas dans le couloir, un tousotement trahissant une présence. Dehors, la nuit était plus brillante qu'à l'intérieur de la maison. Elle regardait la lune passer doucement d'un panneau à l'autre de la fenêtre. Ses yeux se fermaient, mais elle ne voulait pas dormir. Pas quand Jago était avec elle. Très bientôt, avant l'aube, il devrait partir. Elle ne savait pas comment elle trouvait la force, nuit après nuit, de le réveiller, de le renvoyer, de lui dire au revoir.

L'orage finit par s'éloigner et je flottai le reste de la nuit à la surface du sommeil. Je plongeais dans un rêve, manquais sombrer, mais chaque fois j'étais ramenée à la réalité par le souvenir d'une femme au sommet de la falaise et des morceaux de verre disposés sur la tombe. J'entendais la voix d'Ellen. Dans mon demi-sommeil, je la poursuivais à travers la lande. Nous étions toutes les deux en chemise de nuit, pieds nus, échevelées, trébuchant dans le brouillard, pataugeant dans les marécages. La lune apparaissait par intermittence entre les nuages blancs.

Je l'appelais. *Ellen, attends-moi ! Je veux te voir !* Mais elle continuait de courir. Des bribes de son rire me parvenaient, portées par le vent. Je la suivais, je ne pouvais pas la laisser s'échapper, mais pourtant j'avais peur qu'elle se retourne. Je ne voulais pas voir son visage.

Peu de temps avant l'aube, une alarme se déclencha quelque part dans la rue. Le hurlement strident déchira la nuit pendant dix minutes, puis le silence retomba. Impossible de me rendormir. J'avais trop chaud dans mon lit. J'essayai de me coucher sur les couvertures, mais même ainsi il faisait trop chaud. Des gouttes de sueur perlaient sur ma peau. Je me levai et ouvris la fenêtre de la chambre, mais il n'y avait pas un souffle. J'allai dans le séjour pour ouvrir la fenêtre donnant sur la rue et créer un courant d'air.

L'électricité avait été rétablie. C'était sans doute ce qui avait déclenché l'alarme. Dans le halo orangé des réverbères, je vis deux hommes en train de parler. Ils étaient tous deux bien bâtis et je devinai à leur attitude qu'il y avait un problème. Ils avaient des ennuis, ou s'attendaient à en avoir. Le Noir, qui était beau et robuste, tenait une cigarette et se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre, comme un boxeur. Le Blanc était maigre, débraillé, avec des dreadlocks jaunes. À en juger par les marques sur son visage, il s'était battu récemment. J'aurais voulu ouvrir la fenêtre. Mais les deux hommes risquaient d'entendre le bruit, de lever les yeux vers moi et de croire que j'avais surpris leur conversation. Je les imaginai escaladant le mur comme des araignées, passant par la fenêtre, envahissant l'appartement. Je n'osai pas allumer la lumière.

Je retournai à l'arrière, dans la cuisine, et ouvris les fenêtres. Lily sauta sur l'appui, marchant d'un bout à l'autre tout en se frottant contre mon poignet. À l'extérieur, un chat se promenait sur le mur de séparation entre notre immeuble et celui des voisins. Le lapin des enfants du rez-de-chaussée était recroquevillé dans son clapier, je le voyais nettement derrière le fin grillage de la porte. Les lumières devaient être allumées dans l'appartement du bas. Les occupants avaient dû être aussi réveillés par l'alarme. Peut-être voulaient-ils que les hommes qui rôdaient sur le trottoir sachent qu'ils ne dormaient pas. Lily sauta sur le sol

carrelé et s'enroula autour de mes chevilles. Je me penchai pour la caresser.

J'avais envie d'être dehors, au grand air. J'imaginai avec délices que je m'allongeais sur le carré de pelouse humide du jardin, devant le clapier à lapins, au milieu des vieux jouets, dans la clarté de la lune. Mais je n'avais pas accès au jardin de derrière, et je ne pouvais pas sortir à cause des deux hommes qui se tenaient devant la porte d'entrée, sous le réverbère, et qui avaient l'air d'attendre quelqu'un.

Je passai dans le salon mais n'osai pas allumer une lampe. Je mis la télévision en route avec la télécommande et coupai le son. L'appareil était branché sur une chaîne d'informations. Il y avait des émeutes, je vis des gens lancer des cocktails Molotov, d'autres se faire frapper à coups de matraque, d'autres encore allongés, morts peut-être, dans les rues, dans de grandes flaques de sang noirâtres. Je passai sur une autre chaîne. De jeunes hommes étaient assis autour d'une table et jouaient au poker. Je n'avais jamais compris les règles de ce jeu, ça ne m'intéressait pas. J'éteignis le poste. Je me sentais à bout de nerfs. Dehors, une alarme retentissait et le bruit répétitif évoquait le braillement d'un animal blessé.

Je retournai dans la cuisine, pris une bouteille de whisky dans le réfrigérateur et emplis un verre à moitié. Il y avait de la glace dans le freezer. Je ramenai mon verre dans le salon plongé dans la pénombre et me pelotonnai dans mon fauteuil blanc avec Lily sur les genoux. Je n'avais pas envie d'écouter de la musique, ou de lire, ou encore d'allumer des bougies, comme je le faisais souvent. Je n'avais envie de rien. Je me sentais engourdie, j'avais froid malgré la chaleur. Et surtout j'éprouvais un terrible sentiment de solitude, comme si j'avais été le dernier être humain sur terre. La dernière personne vivante à contempler la disparition du soleil.

Le jour finit cependant par se lever. J'épongeai une fuite d'eau sur le rebord de la fenêtre, écoutai les informations matinales sur Radio 4. Il était question de troubles dans le Golan, d'un scandale économique en France, des affaires dans le monde du football, des problèmes de retraites, de la famine en Somalie, et de la disparition d'un enfant. Les nouvelles n'étaient pas bonnes du tout. Je pris du muesli avec du yaourt pour le petit déjeuner, donnai à manger au chat, me fis un petit pense-bête afin de ne pas oublier d'acheter un paquet de litière pour sa caisse. Je m'apprêtais à partir travailler quand le téléphone sonna. C'était Julia, ma thérapeute.

— Bonjour, Hannah. Je voulais juste vous passer un petit coup de fil pour savoir comment ça allait.

— Bien. Assez bien.

Je calai le téléphone sous mon menton et me penchai pour chercher mon parapluie dans le placard de l'entrée.

— Il s'est passé quelque chose ?

Munie du parapluie, je retournai dans le salon.

— Je ne sais pas trop... Je suis allée passer le week-end en Cornouailles. Je voulais voir mes parents, mais aussi... Je ne saurais pas dire exactement pourquoi, mais... quelque chose m'a attirée vers la plage où j'allais avec Ellen. Je pensais à elle, et j'ai vu quelque chose... quelqu'un qui me regardait...

J'entendis Julia prendre une brève inspiration. Cela fit le même bruit qu'un soupir, mais à l'envers.

— Je ne sais pas qui c'était. La personne était à contre-jour mais elle se tenait au sommet de la falaise, à un endroit que seule Ellen pouvait connaître.

— Cela aurait pu être n'importe qui, Hannah.

— Je sais.

Je me gardai de le dire à haute voix, mais je pensais que peut-être aussi ce n'était personne. Je m'assis dans le fauteuil blanc du salon.

— Il y a eu autre chose, une chose très bizarre. Je suis allée sur la tombe d'Ellen, je ne m'y étais encore jamais rendue... Vous m'aviez conseillé de le faire, il y a des années. Donc j'ai fini par y aller, et j'ai trouvé quelque chose là-bas. Un objet de notre enfance.

— Qu'est-ce que c'était ?

J'eus l'impression que la tête me tournait un peu.

— Des morceaux de verre dépolis que nous ramassions dans l'eau. Je les collectionnais. Je les avais laissés dans un endroit secret. Ellen était la seule à savoir où je les cachais. Quelqu'un les avait pris et les avait déposés sur sa tombe. Vous ne trouvez pas cela curieux ?

— Comment pouvez-vous être sûre que ce sont les mêmes morceaux de verre ? Il y a des années que vous ne les avez pas vus.

— Parce que...

Je m'interrompis. Je ne pouvais pas lui expliquer qu'il y avait ce morceau de verre bleu, qui était unique et reconnaissable.

— Je ne sais pas. Mais je suis sûre que ce sont eux.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, qui dura une seconde ou deux. Je me sentis vulnérable.

— J'aimerais vous voir, Hannah, reprit Julia. Juste pour prendre un café avec vous : Je pense qu'il serait bon de parler de tout ça de vive voix. Qu'en pensez-vous ?

Je me sentis soulagée. Julia saurait si j'allais bien, ou si j'étais en train de sombrer. Elle était médecin, elle saurait faire la différence. Peut-être aussi pourrait-elle me prescrire des médicaments, ou bien une thérapie, quelque chose pour qu'Ellen s'en aille enfin et me laisse tranquille.

Un remède pour m'aider à dormir.

— Je serais très contente de vous revoir, Julia.

Nous prîmes rendez-vous pour le jour suivant.

J'eus dix-huit ans en novembre. Mes parents nous emmenèrent, Jago et moi, manger une pizza dans un restaurant italien d'Exeter. Mon père nous expliqua que c'était un restaurant authentique, que cela se voyait aux petits pots de parmesan râpé qui garnissaient toutes les tables. Après cela, nous allâmes au cinéma. Pour mon anniversaire mes parents m'offrirent six leçons de conduite, et Jago un bracelet à breloques que je passai aussitôt à mon poignet. Il promit de m'offrir une nouvelle breloque chaque année.

Mon plus joli cadeau me fut offert par Ellen et M. Brecht. Ce fut Ellen qui me donna le paquet superbement enveloppé, sous les yeux de son père. Une encyclopédie d'histoire naturelle, un volume énorme illustré de splendides planches en couleur. Les pages en étaient lourdes, lisses comme de la soie. Il s'en dégagait une odeur délicieuse. Je ne me lassais pas d'admirer le livre, d'imaginer que je me trouvais juchée sur un iceberg, ou bien au beau milieu de la jungle, ou encore dans un désert au coucher du soleil, entourée d'ours, de singes et de serpents. Ce livre me donna une envie folle de voyager.

Il me fit aussi prendre conscience du fait que la situation n'était pas si grave entre Ellen et son père, puisqu'ils pouvaient encore choisir et acheter ensemble un cadeau d'anniversaire pour moi. Pour la millième fois au moins, je me demandai si la vie à Thornfield était aussi terrible qu'Ellen le disait. Lorsque j'eus ouvert mon paquet, ils me regardèrent en souriant. M. Brecht avait posé la main sur l'épaule de sa fille et celle-ci s'appuyait légèrement contre lui. Je les remerciai, et ils m'embrassèrent. De bien des façons, ils se ressemblaient. Si seulement Ellen ne se rendait pas la vie aussi difficile, tout irait peut-être mieux entre eux.

Sauf que je n'imaginai pas M. Brecht lui pardonnant ce qu'elle faisait avec Jago.

L'hiver arriva, froid, gris et triste. Le temps passait lentement, à l'époque, comme si le monde avait tourné à une vitesse différente. Chaque jour, je me trouvais avec plusieurs heures devant moi, pendant lesquelles je n'avais rien à faire excepté me promener dans la campagne, ou bien rester allongée dans mon lit les yeux fermés à me dire que ma vie était terne et que j'aurais voulu qu'elle soit plus excitante.

À présent, je donnerais n'importe quoi pour avoir du temps de libre, sans soucis et sans rien d'urgent à faire.

Un après-midi, alors que je promenais la chienne le long de l'estuaire, je tombai sur Jago. Assis sur les rochers, les épaules voûtées, il regardait les échassiers perchés sur leurs longues pattes fouiller la vase de leur bec recourbé. Je m'assis à côté de lui, sans le toucher et sans prononcer un mot. Trixie vint se blottir sous les pans de mon manteau. Nous restâmes tous

les trois assis à contempler la mer d'un gris métallique, le ciel, et les oiseaux.

Jago ramassa un galet et le lança en le faisant ricocher sur l'eau. Le caillou rebondit deux fois. Mon père disait toujours que ça portait malheur.

— Recommence, dis-je. Il faut qu'il fasse trois ricochets.

Jago fit un deuxième essai. Le galet rebondit une fois, comme s'il avait été poussé par une décharge électrique, mais la deuxième fois il s'enfonça dans l'eau et disparut.

— Encore, dis-je.

Jago refusa, d'un signe de tête.

— À quoi tu penses ? lui demandai-je.

— Il faut que j'emmène Ellen loin d'ici. Très loin, quelque part où son père ne pourra pas la retrouver.

— Pourquoi ?

Il se rembrunit.

— Tu ne vois pas pourquoi ? Pour que nous puissions être ensemble, sans faire toutes ces cachotteries.

— Et où irez-vous ?

— Je ne sais pas. À l'étranger. N'importe où. Ça n'a pas d'importance.

Jago enfouit sa tête entre ses mains. Je posai la joue sur son épaule et serrai la chienne contre moi.

— Et si tu attendais un peu qu'Ellen soit plus grande ? Son père ne pourra plus t'empêcher de la voir. Il serait sans doute d'accord, si tu...

— Non. Il ne la laissera jamais libre. Il ne voudra jamais que nous soyons ensemble. Il faudra que je l'emmène et que tu nous aides.

— Comment ? demandai-je en soupirant.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas comment nous ferons, mais je trouverai un moyen. Il faut que nous décidions où nous voulons aller. Aussi loin que possible. Et je devrai trouver du travail. Nous aurons besoin d'argent, surtout si nous partons vivre à l'étranger. Il nous faudra de quoi nous installer.

Deux cygnes passèrent au-dessus de nous, décrivant un large cercle. Leur cou était très long et leurs ailes étendues majestueusement battirent l'air en faisant un bruit sec. Trixie leva les yeux en grognant.

— Ellen aura un héritage à dix-huit ans, murmurai-je. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit. Elle a parlé d'une fortune. Des centaines de milliers de livres.

— Elle ne sait pas à combien se monte l'héritage. De toute façon, ce n'est pas la question. Je ne veux pas vivre à ses crochets. Je veux qu'elle soit fière de moi.

— Mais cet argent vous aidera. Ça vous permettra de vous en sortir.

— Oui, admit-il en souriant. Grâce à lui, nous pourrons aller où nous aurons envie. Tu crois que la sorcière serait contente de savoir que nous nous servons de sa fortune pour nous enfuir ?

— Tu ne devrais pas la traiter de sorcière. C'est elle qui va financer votre fugue.

— Une fugue ! s'exclama Jago en riant. Tu utilises de drôles de mots !

Je me blottis un peu plus contre lui.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles. Qu'est-ce que je vais devenir, sans toi ? Et papa et maman ?

— Tu dois penser à mener ta propre vie, Hannah. Tu n'as pas besoin de moi. Je croyais que tu voulais devenir une grande paléontologiste ?

— Je ne veux rien devenir, si tu me laisses tomber.

— Je ne t'abandonne pas, tu sauras toujours où nous sommes. Nous pourrons nous parler au téléphone, tous les jours si tu veux. Tu seras notre confidente et tu feras passer des messages à papa et maman. Nous ne pourrons pas le faire sans toi, Hannah. Tu es le maillon indispensable.

Quand Jago me parlait comme ça, je ne me sentais pas mise à l'écart, j'avais l'impression d'être importante.

— En fait, il y a quelque chose que tu peux commencer à faire tout de suite. Tu devrais rassembler du matériel et l'entreposer dans la grotte de Bleached Scarp. Comme ça, Ellen aura un endroit où se réfugier si les choses tournent mal avec son père.

— Quel genre de matériel ?

— Une tente, des allumettes, des couvertures. Il faudra que tout soit emballé dans du plastique pour être à l'abri de l'humidité.

— Ellen ne peut pas dormir sur la plage. Pas la nuit, avec le froid.

— Il faut juste qu'elle ait de quoi rester au chaud et au sec quelques heures, si elle est obligée de s'enfuir. Au cas où elle ne pourrait pas venir me retrouver, si je suis loin.

Il s'assombrit de nouveau et fixa l'étendue grise. Je vis les cygnes étendre le cou et se préparer à se poser. Je ne me lassais jamais d'observer les oiseaux.

— Tu dois me promettre de ne pas parler de tout ça aux parents. Pas un seul mot.

— Bien sûr. Je ne leur dirai rien.

Les cygnes atteignirent la surface, touchèrent leur reflet sur le miroir sombre de l'eau, et s'immobilisèrent après un dernier battement d'ailes.

— Il est encore pire qu'avant, dit Jago.

— Qui ?

— M. Brecht.

— Tu n'entends qu'un son de cloche, Jago. Celui d'Ellen.

— Que veux-tu dire ?

Je haussai les épaules.

— Quand je vais là-bas, il est correct. Il porte toujours le deuil de sa femme, mais je trouve qu'il n'a pas l'air si méchant que ça. Il m'a acheté un joli cadeau d'anniversaire, c'est qu'il n'est pas aussi mauvais qu'elle le dit...

Jago eut un rire étranglé.

— Pas méchant ?! Ce type est timbré ! Il a coupé toutes les fleurs du jardin, et ça ce n'est pas Ellen qui l'a inventé ! Elle ne fait pas semblant non plus d'être enfermée à clé dans sa

chambre !

Il ramassa un autre galet et le projeta dans l'eau. Un des cygnes se tourna vers lui, d'un air hautain. Trixie se crispa entre mes bras.

— Ce n'est pas qu'il ne l'aime pas, Jago. Le problème, c'est qu'il l'aime trop.

Tout en gagnant Stokes Croft et Jamaica Road à pied sous la pluie, je pensai à ma conversation avec Julia et utilisai sa technique pour garder l'esprit occupé. Je me décrivais la ville au fur et à mesure que j'avancais, me concentrant sur cette tâche afin de ne pas laisser de place à Ellen. J'étais tellement fatiguée qu'il me devenait difficile de faire la différence entre le sommeil et l'état de veille, entre les pensées conscientes et les rêves.

Je n'arrivai pas la première au musée. Les lumières étaient allumées dans les salles du personnel et quelqu'un avait déjà branché la bouilloire. Je fis rapidement un tour pour voir qui était là. Le halo bleu d'un écran d'ordinateur perçait la vitre opaque de la porte du bureau de John. Celle-ci était entrouverte et j'entrai. John était si concentré sur son travail qu'il ne m'entendit pas. Les rideaux étaient tirés et il était penché sur son ordinateur, dont l'écran se reflétait sur les verres de ses lunettes.

— John ? dis-je doucement.

Il tressaillit et se retourna. Ses cheveux étaient en désordre et il ne s'était pas rasé, ce qui lui donnait une mine épouvantable.

— Tu vas bien ? demandai-je.

Je dus pousser une tasse portant l'inscription *Ma carrière est en ruine*, pour pouvoir m'asseoir sur un coin du bureau.

— Oui, oui. Très bien. Je suis venu tôt pour finir un article.

— À te voir, on croirait que tu as passé la nuit ici.

John parut gêné et j'eus l'horrible impression d'avoir mis le doigt sur la vérité, par inadvertance. Je pensai aux paroles que sa femme avait prononcées trois jours plus tôt. Ne s'était-elle pas promis de lui annoncer que tout était fini entre eux ? Je me demandai si elle avait mis cette promesse à exécution, si elle avait trouvé le courage d'être honnête envers lui. La photo de Charlotte et des filles était toujours épinglée au tableau de liège, sur le mur. Charlotte souriait à son mari, avec cette expression insouciante qui semblait ne jamais la quitter.

— Tu es sûr que ça va, John ? Tu n'as vraiment pas l'air bien.

— C'est Charlotte...

— Je m'en doutais. Oh, John, je suis désolée !

— Pourquoi ? fit-il en fronçant les sourcils. Pourquoi es-tu désolée ?

— Je croyais... balbutiai-je, désarçonnée. Elle n'a pas... je ne sais pas.

John ôta ses lunettes, souffla sur les verres et les essuya à l'aide d'un petit chiffon bleu qu'il avait pris sur son bureau.

— Elle va rester chez sa mère deux jours de plus.

— Oh.

Charlotte laissait donc encore traîner les choses. Mettait-elle ce délai à profit pour faire certains arrangements ? Trouver un logement temporaire, changer de compte en banque ? Ou bien passait-elle le temps avec son amant ? J'imaginai Charlotte et le doyen de la faculté assis dans un petit café discret, se tenant la main sous la table, parlant de John, de la façon dont il faudrait le mettre au courant, de sa probable réaction. Je frémis.

John bâilla, se renversa en arrière et étira les bras au-dessus de sa tête.

— J'en avais assez d'être seul chez moi, et j'ai pensé qu'il valait mieux faire quelque chose de constructif, dit-il. Je suis venu hier soir en pensant travailler une heure ou deux, et je n'ai pas vu le temps passer. J'ai fini par m'endormir sans m'en apercevoir, et je me suis réveillé à l'aube, avec la marque du clavier sur la joue...

— Oh. Mon pauvre... Tu veux un café ?

— Je crois que j'en ai besoin.

— Avec du lait et deux sucres ?

— Tu es un ange.

Je retournai dans la petite cuisine. Par la porte ouverte du bureau je vis John, debout près de la fenêtre, se recoiffer en passant les doigts dans ses cheveux.

Un autre hiver commença. Ce serait le dernier que nous passerions à la maison, Jago et moi, mais nous ne le savions pas encore. Mon père alla chercher le vieil arbre de Noël dans le grenier et je décorai ses branches grêles en fil de fer avec des babioles en verre coloré de chez Woolworth, et des guirlandes électriques qui faisaient entendre un pot-pourri de musiques de Noël dès qu'on les allumait. Trixie tournait sans cesse autour de l'arbre et le renversait au moins deux fois par jour. Mes parents, Jago et moi épluchions les programmes de télévision et de radio pour cocher les émissions que nous voulions voir pendant les fêtes.

Le jour anniversaire de la mort de M<sup>me</sup> Brecht, je passai la journée avec Ellen et son père. M. Brecht semblait avoir retrouvé son ancien allant. Il paraissait presque heureux de nouveau. Ce fut une journée consacrée au souvenir, mais elle ne fut ni sombre ni morbide, plutôt proche d'une fête. Il nous emmena à Saint Ives. Nous déjeunâmes dans un joli petit restaurant où nous partageâmes un plateau de fruits de mer et bûmes du vin blanc. Puis nous arpentâmes ensemble les rues étroites et escarpées du village, contemplant les vitrines des boutiques d'artisanat. Nous nous tenions par le bras, et nous étions emmitouflés dans nos manteaux et nos chapeaux pour nous protéger du vent. Le soir, M. Brecht nous emmena écouter un concert à la Tate. Ce n'était pas du piano, mais un quartet à cordes. Pendant la réception qui suivit, il parla avec les gens qu'il connaissait dans le monde de la musique classique. Ellen et moi nous mêlâmes au reste des invités, mangeant des canapés et buvant quantité de kir royal. Les salles étaient décorées de centaines de petites lumières scintillantes, tout était clair, ouvert, spacieux. Je fus séduite par les couleurs des tableaux accrochés aux murs, et par l'architecture du bâtiment, qui jouait magnifiquement avec les ombres et la lumière. Dans un tel environnement, mes joues roses de fille de Cornouailles et mon accent provincial ne me portaient pas préjudice. Ils me rendaient au contraire originale aux yeux de ces gens venus de la ville afin de passer Noël au bord de la mer. Tout le monde s'intéressa à moi, me posa des questions en riant, en me prenant le bras, et en disant que j'étais « mignonne » et « charmante ». La tête me tournait, j'étais enivrée par les compliments, je me sentais jolie, adorable, adulte. À l'opposé de ce que j'étais dans la vie normale.

Je sortis sur le balcon pour prendre l'air et contemplai la colline où se dressait la petite chapelle illuminée. M. Brecht me rejoignit. Il demeura derrière moi, si près que je percevais la chaleur de son corps. La fumée de sa cigarette m'enveloppa, je posai les mains sur la rambarde.

M. Brecht mit ses mains sur ma taille. J'inspirai et rentrai le ventre pour paraître plus mince.

— Hannah, me dit-il à l'oreille. Tu as passé une bonne journée ?

J'acquiesçai d'un signe de tête, trop émue pour articuler un mot.

— Bien. Je savais que ça te plairait. Il y a quelque chose en toi qui me ressemble.

Il m'embrassa dans les cheveux.

Je ne tournai pas une seule fois la tête pendant cet échange. Un peu plus tard, je me demandai si je n'avais pas tout imaginé. J'avais bu. J'étais étourdie.

Je suppose que je ne connaîtrai jamais la réponse.

De retour à la maison, le désordre qui régnait dans notre cottage m'agaça. Je remarquai que tout était vieux, abîmé, tarabiscoté. Les motifs des rideaux et de la moquette n'allaient pas ensemble, les bibelots étaient entassés pêle-mêle sur les étagères et dans les vitrines.

Pendant la semaine de Noël je trouvai chaque jour un prétexte pour monter à Thornfield House. J'appréciais et je comprenais à présent l'élégance du décor, sa sobriété, sa simplicité étudiée.

La veille du jour de l'an, les pubs avaient le droit de rester ouverts jusqu'à minuit, et il devait y avoir un feu d'artifice à Polrack. Mes parents ne supportaient pas le bruit, et de toute façon, dirent-ils, ils devaient rester à la maison pour s'occuper de Trixie. Jago était sorti avec ses amis. Mais quand je fis allusion aux feux d'artifice devant M. Brecht, ce dernier sourit en se frottant les mains.

— Diable, pourquoi pas ?

Il nous conduisit en ville. Malgré le froid, les rues étaient envahies de gens qui faisaient la fête, buvaient sur les trottoirs et mangeaient en se promenant. M. Brecht nous promit de nous retrouver sur le port à minuit et s'engouffra dans un pub. J'achetai des hot-dogs avec Ellen, et des verres de cidre chaud. Nous retrouvâmes des camarades d'école, bavardâmes un moment, puis retournâmes acheter du cidre avant de descendre au port. Nous nous assîmes sur le quai, balançant nos jambes au-dessus de l'eau noire, en attendant le début du feu d'artifice. J'étais un peu ivre. Il me semblait que la soirée passait très vite. À un moment, nous aperçûmes Jago un peu plus loin, avec des copains qui buvaient et faisaient du bruit. Il finit par nous voir, vint s'asseoir à côté d'Ellen. Ils parlèrent à voix basse pendant quelques minutes, puis Jago passa son bras derrière Ellen pour me tirer par la manche.

— Han, va faire le guet devant le Baudelaire. Surveille la porte et viens nous prévenir si tu vois sortir son dingue de père.

— Non, répliquai-je. Je reste là. Je veux regarder le feu d'artifice !

— Tu peux le voir depuis la porte du pub.

— Ah, oui ? Toute seule ? Je vais bien m'amuser !

— Oh, Hannah, ne sois pas si égoïste, dit Ellen.

J'eus envie de la pousser à l'eau. J'aurais vraiment voulu la pousser très fort, et écouter ses cris de peur. J'aurais trouvé cela très réjouissant.

Au lieu de cela, je me levai et traversai lentement la foule, les mains dans les poches, la tête rentrée dans les épaules. Les gens se retrouvaient en groupes animés près du pub, profitant de la chaleur et de la compagnie des uns et des autres. L'atmosphère était conviviale, il y avait des rires, de la musique, de la fumée de cigarettes, les odeurs de bière, d'oignons frits et de poisson qui imprégnaient toujours Polrack. Mais toute cette gaieté ne fit

qu'accentuer mon sentiment de solitude. Les éclats de voix des gens qui s'amusaient résonnaient autour de moi. Je jetai un coup d'œil à la ronde, et je vis que j'étais la seule personne à ne pas être en compagnie. Partout, des gens se tenaient la main ou se donnaient le bras. Ils étaient en groupes, en couples.

J'étais seule.

Au moment où ma détresse atteignait un summum, il y eut un bruit sec comme un coup de fusil, et une immense traînée argentée illumina le ciel. Tout le monde poussa des cris, les gens qui étaient dans le pub en sortirent et pendant plusieurs minutes des fusées traversèrent le ciel, explosant en gerbes multicolores. Des fontaines jaillirent, projetées depuis l'extrémité de la jetée. Je respirais l'odeur de fumée qui flottait dans l'air avec les nuages, devant un croissant de lune qui dessinait un sourire dans l'obscurité.

Ensuite, les regards se tournèrent vers l'horloge illuminée, sur la tour de l'église. L'aiguille des minutes approchait de minuit, et un homme muni d'un porte-voix commença le compte à rebours. À minuit la cloche de l'église se mit à sonner et tout le monde s'embrassa. J'étais seule près de la porte du Baudelaire quand M. Brecht sortit. Il portait son chapeau, un long manteau, et il resserra son écharpe autour de son cou. Il marqua une pause, mit une cigarette entre ses lèvres et arrondit les mains autour de l'extrémité pour l'allumer. Puis il se fraya posément un passage dans la foule pour gagner le quai.

J'aurais pu arriver auprès d'Ellen et de Jago avant lui.

J'aurais pu, mais je ne le fis pas. Je le suivis, traversant la foule dans son sillage.

J'étais presque à la hauteur de son épaule quand il les vit. Jago et Ellen, l'un près de l'autre. Il tenait sa tête entre ses grandes mains et elle avait glissé les bras sous son manteau pour les nouer autour de sa taille. Ils s'embrassaient, tellement serrés l'un contre l'autre qu'on n'aurait pu glisser entre eux une simple feuille de papier à cigarette. Les bateaux qui se balançaient dans le port actionnaient leurs sirènes pour célébrer le nouvel an, les cloches de l'église sonnaient à tout rompre et sur le port retentissaient les accents de « Ce n'est qu'un au revoir ».

Je me tins aussi immobile que M. Brecht, regardant dans la même direction que lui. Au bout d'un moment, il tourna le dos et s'éloigna.

Le jour suivant, tout alla de travers.

Tout.

Pendant la nuit, je fis un autre cauchemar. Celui-ci commença comme un superbe rêve en technicolor. Jago et moi étions enfants, il m'aimait de nouveau et j'étais tellement heureuse de l'avoir retrouvé que je ne pouvais contenir ma joie. C'était l'anniversaire d'Ellen, nous lui apportions des cadeaux et je savais que Thornfield House serait décorée de ballons et de banderoles. Je voyais Ellen vêtue d'une robe à volants ornée de rubans. L'allée était toute en blanc et rose, avec des arbustes chargés de fleurs. Les oiseaux chantaient et les lapins sautillaient dans l'herbe. C'était la version surréaliste d'un film mièvre des studios Disney. Dans mon rêve, je comprenais que toutes les mauvaises choses qui étaient arrivées, comme la mort d'Ellen et le départ de Jago, étaient des mensonges. Jago me tenait la main et il me souriait tandis que nous avancions dans la lumière. Tout à coup M. Brecht surgissait devant nous. Il portait une veste de treillis, un passe-montagne, et tenait un fusil. Il s'adressait à Jago : « Je ne vais pas te faire de mal. Je vais juste te tuer ! »

Il brandissait le fusil et tirait. Le bruit fut si retentissant qu'il me réveilla. Mais dans mon rêve j'eus le temps de sentir le sang de Jago couler sur moi.

Je pleurais en dormant. Je me levai, allai dans le salon, tirai une chaise et grimpai dessus pour attraper le paquet de somnifères que je gardais tout en haut des étagères, en cas d'urgence. Avec ces comprimés j'étais sûre de ne pas rêver, mais je les rationnais sévèrement car les médecins ne les prescrivait pas volontiers. Lily me suivait dans l'appartement comme mon ombre, miaulant pour que je la caresse. Je la pris dans mes bras avec tendresse et la câlinai, absorbant avidement tout le réconfort qu'elle pouvait m'apporter.

En temps normal je ne prenais qu'un demi-comprimé. Mais comme il était 2 heures du matin et que j'étais exténuée, j'en avalai un entier avec un peu d'eau. J'allai me recoucher et sentis avec délices le calme m'envahir peu à peu. Très vite, je plongeai dans une bienheureuse inconscience.

Je dormis, naturellement. Et quelques heures plus tard, je n'entendis même pas le réveil sonner. Ou, plus vraisemblablement, je l'éteignis sans émerger du sommeil.

Il était plus de 9 heures quand je m'éveillai enfin, avec un fort mal de tête et l'esprit embrumé par le somnifère. Une école était attendue au musée ce matin, et la visite commençait à 9 h 15. J'appelai Misty, qui accepta de me remplacer un moment. Je me lavai à toute vitesse, m'habillai, me maquillai légèrement. Je partis sans avoir mangé, ni bu seulement un verre d'eau.

J'attendis dix minutes à l'arrêt d'autobus d'Ashley Road. Ne voyant rien venir, je décidai de partir à pied. Le 13 me passa sous le nez à peine deux minutes plus tard.

Mais le pire était encore à venir. Je tombai sur un accident de la circulation au feu rouge de Jamaica Street. Une femme d'une pâleur de cire arpentait le trottoir pendant que les pompiers soignaient le jeune homme en moto qu'elle venait de renverser. Son costume de protection en cuir était en lambeaux, il y avait du sang sur le goudron et du verre brisé éparpillé partout sur la chaussée. Des éclardes de verre étaient enfoncées dans le corps ensanglanté du garçon. Sa Yamaha s'était imbriquée dans l'avant de la voiture.

« Je ne l'ai pas vu, répétait sans arrêt la conductrice. Il a surgi de nulle part. Je ne l'ai pas vu... »

Les gens l'ignoraient. Certains faisaient un détour pour l'éviter.

Son expression me rappela celle d'Ellen. Je la revis, hébétée, le jour où je l'avais trouvée assise sur le banc derrière l'église, et j'éprouvai une bouffée de honte. Elle était encore une enfant et elle avait certainement subi un choc, ce jour-là. Jago avait pourtant profité de la situation et moi je n'avais rien fait pour l'aider. Pourquoi n'avais-je pas réagi ? J'aurais pu au moins dire à mes parents ce qui se passait à Thornfield House ! Je m'étais persuadée que ce n'était pas aussi grave qu'Ellen le prétendait. C'était même ce que j'avais dit à d'autres gens. Pourtant, j'avais vu de mes propres yeux le saccage accompli par M. Brecht dans le jardin. Je savais, déjà à ce moment, et pourtant je n'avais rien fait. Non, c'était encore pire que ça... j'avais pris le parti de M. Brecht.

Au travail, tout alla de mal en pis. Misty m'annonça qu'il fallait que je rappelle la délégation départementale de l'éducation. En principe, ce genre de message précédait une bonne nouvelle : une réservation pour une organisation, ou bien l'équipe d'histoire naturelle de la BBC sollicitait l'accès à une exposition. Je rappelai immédiatement le service en question. On m'apprit alors avec gentillesse et bienveillance, mais néanmoins très officiellement, que les parents d'un des enfants ayant accompli la visite « La vie sur Terre » s'étaient plaints. Selon eux, l'explication scientifique donnée aux enfants avait accordé plus d'importance à la théorie de l'évolution de Darwin qu'à la version créationniste.

— Le problème, me dit la femme au téléphone, c'est que la mère de la fillette fait partie du conseil municipal. Elle se plaint sans cesse de la disparition de la bonne vieille morale religieuse. Ce qui suscite invariablement l'intérêt des médias.

— Que dois-je faire ?

— Surveillez vos paroles. Il se peut que des journalistes viennent vous voir. Ils ont le droit de publier tout ce que vous dites, aussi je vous conseille de garder le silence. Le service des relations publiques est en train de rédiger une réponse officielle...

— Oh, mon Dieu.

— Exactement. Ne vous en faites pas trop, conclut-elle sans grande conviction. Nous rencontrons ce genre de problèmes tout le temps.

Je ravalai mon humiliation, mais la pilule était amère. J'avais déjà le sentiment d'être critiquée publiquement. Je me demandai si les journalistes allaient enquêter sur moi. Ils risquaient de découvrir que j'avais fait une dépression, et peut-être même ressortiraient-ils toute l'histoire d'Ellen ! Allais-je me retrouver en première page des journaux ?

Mon cœur se mit à battre plus fort à cette idée. J'avais peur, la tête me tournait, j'avais des

poussées d'adrénaline.

Pour compenser mon retard du matin, je sautai ma pause déjeuner. J'employai cette plage de temps à classer des os de *Thecodontosaurus* fossilisés dans la salle des archives. Alors que j'inscrivais la description des os et l'endroit où ils avaient été trouvés, j'eus la certitude que quelqu'un me surveillait, caché dans la grande salle encombrée. Je percevais des mouvements dans l'ombre, quelque chose sembla se faufiler entre les étagères pour échapper à mon regard. Une ombre flotta, comme des ailes de chauve-souris, et j'entendis un bruit, au loin, qui ressemblait au rire d'Ellen. J'observai les étagères et examinai les rangées de masques mortuaires. Je m'obligeai à les regarder avec attention, pour me convaincre qu'ils n'avaient pas bougé. À cet instant, un objet tomba d'une étagère derrière moi avec un grand vacarme.

— Qui est là ? criai-je. Qui est-ce ?

Je n'obtins pas de réponse, ne trouvai rien de cassé ni d'endommagé sur le sol.

Je regagnai mon bureau. J'avais encore quinze minutes devant moi avant la visite de l'institut des Femmes. J'avais vu le groupe qui attendait dans le hall en remontant des archives. Une quarantaine de femmes en tailleurs d'été et cardigans bavardaient en m'attendant. Curieusement, elles ne s'extasiaient pas sur le *Tyrannosaurus rex*. Elles étaient trop absorbées par leur conversation pour lui accorder l'attention qu'il méritait. Il fallait croire qu'un monstre de douze mètres de long avec des dents de la taille de couteaux de boucher n'avait rien pour impressionner ce genre de femmes.

Dans le bureau, près de la photocopieuse, Misty agrafait avec application des liasses de feuillets. Je m'assis sur une chaise en plastique près de la table. L'Institut des Femmes avait des liens avec l'Église. S'attendaient-elles que j'accorde un poids égal aux deux théories de l'évolution ? La plaignante se trouvait peut-être parmi elles, sans doute même était-elle venue pour prendre des notes. Je savais que c'était peu probable, mais une fois que l'idée pénétra dans ma tête elle s'y répandit de manière exponentielle, se frayant un chemin au tout premier plan de mes pensées. C'est ainsi que ça avait dû se passer pour M. Brecht. Une idée l'effleurait et en un instant elle se transformait en conviction. Et la plupart du temps il avait raison. On le trompait. Nous lui mentions tous, nous lui dissimulions tous quelque chose. Nous étions tous complices. Je fermai les yeux et revis le visage d'Ellen. Il s'approcha de moi comme si j'avais actionné un zoom, puis recula jusqu'à devenir aussi petit qu'une tête d'épingle. J'avais du mal à respirer, je ne me sentais pas dans mon état normal. Des pensées désordonnées me traversaient l'esprit. Un bourdonnement résonnait dans ma tête, le sol se mit à pencher et je compris trop tard ce qui se passait.

— Misty ! criai-je en glissant de la chaise.

Je tombai contre le pied de la table et restai la joue pressée contre la moquette, consciente mais figée, incapable d'esquisser un mouvement. Cela m'était déjà arrivé une fois ou deux, pendant l'horrible période qui avait précédé ma dépression. Il fallait juste que je m'efforce de respirer lentement, de contrôler ma panique, d'inspirer et de retenir mon souffle, et...

Le visage de Misty apparut en face du mien, les yeux écarquillés. La jeune stagiaire était sous le choc. Elle me secoua par les épaules.

— Hannah ? Hannah ? Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?... Oh, mon Dieu ! Rina ! Au secours ! C'est Hannah ! Je crois qu'elle est morte !

Il ne se passa rien.

J'attendis que M. Brecht explose de colère, ou bien qu'il déboule chez mes parents pour leur apprendre que Jago avait embrassé Ellen sur le port, mais il n'en fit rien.

La première nuit du mois de janvier où Jago alla retrouver Ellen, je ne pus fermer l'œil jusqu'à son retour, car j'étais persuadée que M. Brecht l'attendait. Ce ne fut pas le cas. Jago revint normalement à la maison, alla se coucher une heure ou deux, et ma mère le réveilla à 7 heures comme d'habitude avec une tasse de thé.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi, après la nuit du nouvel an. Je commençai à me détendre. Pour moi, il devenait évident qu'Ellen avait menti au sujet de M. Brecht. Et si elle n'avait pas menti, elle avait du moins beaucoup exagéré.

Mon père lui-même aurait eu un mot à dire s'il m'avait surprise en train d'embrasser un garçon en public. Mais M. Brecht semblait avoir accepté la situation. Mieux que ça, il n'essaya pas d'humilier sa fille ou de la mettre mal à l'aise en lui parlant de ce qu'il avait vu. Mon respect pour lui augmenta considérablement. Je me dis que j'avais raison depuis le début. C'était un homme bon, un père compréhensif et doux, qui avait été momentanément troublé par le chagrin.

Et puis...

Un jour, au début du mois de mars, alors que j'étais passée à Thornfield après l'école, M<sup>me</sup> Todd nous monta un plateau de sandwiches et de boissons dans la chambre.

— Ellen, dit-elle en refermant doucement la porte derrière elle. Ton père pense que quelqu'un est entré en cachette dans la maison.

Ellen s'empourpra. Elle pencha la tête, laissant ses cheveux retomber devant son visage pour cacher son trouble. Mes joues s'enflammèrent également et je me sentis aussi coupable qu'elle.

— Qu'est-ce qui lui fait croire ça ?

— Il a trouvé des traces de pas dans les massifs, sous les fenêtres de devant. Et quelqu'un a changé des objets de place.

— C'est sûrement un effet de son imagination, madame Todd. Vous savez comment il est.

— On a touché aux affaires de ta mère, reprit M<sup>me</sup> Todd. Il pense que quelqu'un a fouillé dans sa chambre.

Là, c'était différent. Nous savions toutes les trois que M. Brecht ne pouvait se tromper au

sujet des affaires d'Anne Brecht.

— Comme si quelqu'un cherchait quelque chose de spécial, continua M<sup>me</sup> Todd. On a regardé dans les tiroirs de la commode et derrière les livres, sur les étagères.

La gouvernante tendit la main et toucha gentiment la joue d'Ellen.

— Si c'est toi, Ellen, ou bien si tu sais qui est venu, dis-le-moi.

— Ce n'est pas moi. Et je ne vois pas qui aurait pu fouiller dans les affaires de maman. Vraiment pas.

Je dînai avec Ellen et son père ce soir-là. Malgré ce que nous avait dit M<sup>me</sup> Todd, M. Brecht était de bonne humeur. Il fit preuve d'une grande sollicitude envers moi. Pendant que nous mangions le bœuf aux olives de M<sup>me</sup> Todd, il nous expliqua qu'il savait ce que cherchait l'inconnu.

Mon regard passa d'Ellen à son père, mais aucun des deux ne se tourna vers moi.

— Eh bien, dis-le-nous, répondit Ellen. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Je crois qu'il cherche le journal intime d'Anne.

— Pourquoi voudrait-il s'en emparer ?

— Parce que c'est tout ce qui reste d'elle, Ellen. Il faut que nous soyons vigilants. Sur nos gardes.

Après dîner, M. Brecht demanda à Ellen de jouer du piano. Lorsque je partis, elle me transmit à mi-voix un message pour Jago :

— Il ne faut pas qu'il vienne. Je ne sais pas ce que mon père a derrière la tête, mais je ne veux pas que Jago se mette en danger.

Jago blêmit quand je lui rapportai les événements de la soirée.

— Il y avait des empreintes dans les massifs, lui dis-je. Tu aurais dû faire plus attention ! Il aurait pu t'accuser.

— Ce n'est pas moi. Je ne veux pas lui prendre le journal de M<sup>me</sup> Brecht ! Je ne suis pas allé fouiller sa chambre !

— Je sais. Mais si M. Brecht te trouve à rôder autour de la maison au milieu de la nuit, il croira que c'est toi, idiot ! Surtout si tes empreintes correspondent à celles qu'il a repérées dans le jardin.

— Merde... marmonna Jago.

— Il ne faut pas que tu retournes là-bas, Jago. Pas tant que cette affaire n'est pas éclaircie.

— Mais comment vais-je faire pour voir Ellen ?

— Tu ne la verras pas pendant quelque temps. Attends, et nous verrons bien ce qui se passera.

Ce n'était pas une stratégie extraordinaire, mais il n'y avait rien d'autre à faire.

Le soir suivant, quand mon père rentra du travail, il annonça, tout en se lavant les mains dans l'évier :

— Il s'est passé quelque chose de très étrange au Smuggler's Rest.

— Ah oui ? répondit ma mère d'un ton vague, sans cesser de tourner sa sauce sur le

fourneau.

— Je buvais tranquillement un demi avec Bill Haworth, quand M. Brecht est entré...

— Aucune loi ne lui interdit d'aller au pub.

— Non, mais je ne l'avais encore jamais vu au Smuggler's. Il a raconté que quelqu'un était venu fureter chez lui.

— C'est terrible ! Tu étais au courant, Hannah ?

J'étais assise à la table de la cuisine, le nez dans mes cahiers. J'acquiesçai d'un bref hochement de tête.

— Bref, reprit mon père, il voulait savoir où il pourrait acheter un fusil.

Je renversai ma tasse, et le thé se répandit sur les feuilles que j'avais étalées devant moi. Je pris un torchon pour éponger le liquide.

Le regard de ma mère s'attarda sur moi.

— C'est de bonne guerre, poursuivait mon père. Un homme a le droit de défendre son bien, après tout.

La plupart des habitants de Trethene en auraient dit autant. Néanmoins, personne ne s'attendait à ce qui se passa ensuite.

C'était un dimanche, et M<sup>me</sup> Todd était partie à l'église, comme de coutume. Après la messe, elle comptait aller se recueillir sur la tombe d'Anne Brecht. Ensuite, comme le soleil brillait bien qu'on fût encore en hiver, elle irait s'asseoir sur le banc du cimetière et se laisserait peut-être tenter par un petit verre de sherry offert par le curé.

M<sup>me</sup> Todd sortait presque tous les dimanches matin. Ce jour-là, contrairement aux habitudes, M. Brecht et Ellen montèrent dans la Mercedes et prirent la route. Je ne sus jamais où ils allaient, ni dans quel but. La voiture noire traversa Trethene et s'engagea sur la nationale, comme pour quitter la péninsule. Mais quelque chose dut faire changer M. Brecht d'avis, car lorsqu'ils atteignirent le croisement il fit demi-tour et repartit en sens inverse. Il s'arrêta devant Thornfield House, mais n'entra pas dans le parc car la camionnette bleue d'Adam Tremlett était garée devant le portail. Le jardinier n'avait même pas pris la peine de cacher le véhicule, sur lequel son nom était peint en grosses lettres.

M. Brecht ordonna à Ellen de ne quitter la voiture sous aucun prétexte.

— Pourquoi ? protesta-t-elle. Que vas-tu faire ?

— Reste là ! Ne bouge pas tant que je ne viens pas te chercher.

Ellen se renfonça dans le siège passager, la mine boudeuse. Son père passa devant la camionnette et s'engagea dans l'allée. Elle le perdit de vue.

Je ne suis pas sûre que les événements se soient déroulés exactement dans l'ordre où je les raconte. Mais je sais que les choses se passèrent à peu près ainsi : M. Brecht traversa le jardin et gagna l'arrière de la maison. Les portes-fenêtres étaient ouvertes, comme il s'y attendait. Adam n'avait jamais rendu la clé que M<sup>me</sup> Brecht lui avait confiée lorsqu'il entretenait le parc. M. Brecht ignorait l'existence de cette clé, mais il avait des soupçons.

Suivant son habitude, Adam avait ôté ses bottes et les avait laissées sur les marches, devant la fenêtre. M. Brecht les enjamba pour entrer. Il saisit le tisonnier posé devant la cheminée, traversa le hall et entra dans le salon de devant, où Adam Tremlett était en train de

fouiller dans le secrétaire d'Anne.

En entendant les pas de M. Brecht, M. Tremlett se retourna. Son visage perdit toute couleur et il laissa tomber les lettres qu'il tenait dans sa main. Les enveloppes se déployèrent comme des cartes à jouer sur le sol de marbre.

— Salaud ! s'exclama M. Brecht.

M. Tremlett fit un pas vers lui en tendant les mains, dans un geste d'apaisement, mais M. Brecht brandit le tisonnier.

Naturellement, Ellen n'était pas restée docilement dans la voiture. Elle avait suivi son père dans la maison et elle vit l'ombre du tisonnier retomber quand il l'abattit sur la tête d'Adam Tremlett.

La première fois que j'entendis cette histoire, ce fut lorsque quelqu'un vint cogner à notre porte. Ma mère ouvrit. C'était la femme qui tenait une boutique dans la rue. Elle nous dit que M<sup>me</sup> Todd avait appelé, qu'elle avait l'air bouleversée et qu'elle faisait demander à ma mère d'aller à Thornfield House aussi vite que possible pour lui donner un coup de main. Ma mère prit son manteau et partit sur-le-champ, sans savoir ce qui se passait. Je voulais l'accompagner, mais elle me dit de rester tranquille et de finir mes devoirs. Elle revint plusieurs heures plus tard, blême, et se servit un verre d'advocaat. Je compris aussitôt que quelque chose n'allait pas, car ma mère ne buvait jamais d'alcool, sauf pour Noël et aux enterrements. Elle n'aimait même pas le goût de la liqueur. Mon père rentra du jardin, jeta un coup d'œil à ma mère et l'emmena dans le séjour en lui passant un bras autour de la taille. Il referma la porte derrière eux, et j'allai coller mon oreille contre le battant. Ma mère ne pleurait pas. Elle ne pleurait jamais. Mais sa voix était chevrotante :

— Si tu avais vu ce sang, Malcolm... J'ai frotté les parquets, j'ai versé de la Javel, mais la tache n'est pas partie. Elle avait pénétré trop profondément dans les lattes. Elle ne partira plus jamais.

— Et Tremlett ? s'enquit mon père à voix basse. Où est-il ?

— À l'hôpital. Les médecins disent qu'il va perdre l'œil.

En proie à un haut-le-cœur, je plaquai une main devant ma bouche.

— Ellen a tout vu, reprit ma mère dont la voix tremblait toujours. M<sup>me</sup> Todd dit que M. Brecht aurait tué Tremlett si Ellen ne s'était pas interposée.

— Seigneur.

— M<sup>me</sup> Todd a trouvé Ellen allongée sur Adam. Elle essayait de le protéger. Elle était couverte de sang, Malcolm, tu te rends compte !

La voix de ma mère devint un murmure. Je ne saisis que quelques mots décousus : *cassés, brisés, déchirés, renversés, lacérés...* Puis la poignée de la porte de derrière tourna en grinçant et Jago entra.

— Bonsoir ! lança-t-il joyeusement.

Je me redressai et me précipitai dans la cuisine, où je le vis en train de fouiller dans le réfrigérateur. Il se retourna, une bouteille de lait dans une main, et dans l'autre une assiette de jambon avec le pot de moutarde en équilibre sur le bord.

— Hannah ? Qu'y a-t-il ?

Je secouais la tête, incapable d'articuler un mot. Je ne savais pas par où commencer.

— C'est Ellen ?

Je fis signe que oui.

— Seigneur, qu'est-il arrivé ? Qu'a-t-il encore fait, ce dingue ?

Il posa l'assiette et la bouteille et fit un pas dans ma direction. Je trépisais, complètement perdue. Trixie se mit à gémir et alla se cacher aussi loin que possible sous la table.

— Ellen va bien ? cria Jago. Elle n'a rien ? Putain, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il ouvrit la porte d'entrée. Je lui agrippai le bras pour le retenir.

— Non ! Non, Jago, n'y va pas, reste là !

Je hurlai, mais il se dégagea brutalement et disparut dans l'obscurité.

Mon père, alerté par le bruit, me trouva en pleurs dans la cuisine. Il partit à la poursuite de Jago. Ils revinrent tous les deux assez vite. Thornfield House était déjà déserte. M<sup>me</sup> Todd, Ellen et son père étaient partis.

Rina m'aida à m'asseoir.

— Prends ton temps. Doucement.

— Je suis désolée.

— Ce n'est rien. Je parie que tu n'as rien mangé à midi.

— Je n'avais pas le temps...

— Tu t'es évanouie. Tu as des problèmes d'hypoglycémie ?

— Ce doit être l'effet du somnifère que j'ai pris hier soir.

— Le médecin t'a prescrit des remèdes pour dormir ?

La honte me submergea, en même temps qu'une nausée.

— Non, c'est une boîte qui me restait de la dernière fois, quand j'ai été malade.

— Oh, Hannah ! Que t'arrive-t-il ? C'est ton deuxième malaise en l'espace de quelques jours. Ça ne te ressemble pas, de prendre de vieux somnifères... pas du tout. Tu m'inquiètes.

— Désolée, répétais-je.

Elle me tendit un paquet de biscuits. Je l'ouvris et mordis dans un sablé, du bout des dents. J'avais la gorge sèche, mais le sucre me fit du bien. Ma nausée se dissipa.

— Que t'est-il arrivé, la dernière fois ? Pourquoi t'avait-on prescrit ces médicaments ?

— Oh, rien. J'étais stressée.

— Tu n'as pas à avoir honte. Tu sais, Hannah, je suis presque soulagée de savoir que tu n'es pas parfaite. Tu m'as toujours donné l'impression que pour toi la vie était un long fleuve tranquille.

Rina, si tu savais, songeais-je.

Elle prit mes mains et se mit à les masser. Au bout d'un moment je l'entendis prendre une inspiration, signe qu'elle s'apprêtait à se lancer dans un long discours préparé à l'avance.

— Hannah, je pense qu'il faut que tu prennes un peu de distance avec ton travail. Un week-end chez tes parents ne suffit pas. Tu devrais partir. À l'étranger.

J'acquiesçais vaguement, d'un signe de tête.

— Justement, reprit-elle d'un ton enjoué, ça tombe bien, une opportunité se présente. C'est tout à fait ce qu'il te faut.

— Ah oui ?

— John part à Berlin mercredi, pour assister à la Conférence européenne des conservateurs de musées. Tu pourrais l'accompagner. Ce serait une excellente occasion de rencontrer des collègues étrangers et de te tenir au courant des prochaines expositions, et des nouvelles technologies. John sera dans son élément. Tu connais son enthousiasme. Il se laisse emporter. Il a besoin de quelqu'un pour tempérer son manque de réalisme, souligner les implications financières de certains projets, et le fait que notre cher vieux bâtiment n'est pas adapté aux systèmes high-tech. Ma chère Hannah, nous comptons sur toi. Tu seras le nuage gris de la raison qui accompagnera ses rêves fous.

— Tu ne penses pas qu'il va râler de devoir me traîner avec lui ?

— Il m'a dit qu'il serait enchanté de t'emmener. Charlotte ne peut pas l'accompagner à cause des enfants.

— Tu lui en as déjà parlé ?

— Nous nous faisons du souci pour toi.

— Ça ne m'étonne pas. Si tu te mettais à voir des revenants dans le musée, je serais inquiète aussi !

Rina ouvrit la bouche, se ravisa et garda le silence.

— Je suis désolée, Rina. Ce n'était pas gentil de dire ça, murmurai-je, en cachant mon visage entre mes mains. Je te demande pardon.

— Hannah, nous sommes tes amis. Nous ne te jugeons pas, nous essayons seulement de t'aider.

Je reniflai un peu.

— Quoi qu'il t'arrive, tu ne dois pas te retrouver seule face à la difficulté. Tu n'es pas l'unique personne au monde à être vulnérable. D'autres le sont, y compris dans ce musée. Un jour viendra où nous aurons aussi besoin que tu nous aides.

Je pensai à John. Et à Charlotte.

Rina avait raison.

Adam Tremlett passa trois jours dans un service de soins intensifs et on dut lui transfuser plus de deux litres de sang.

La police alla le voir chaque jour à l'hôpital. Quand il fut enfin en état d'être interrogé, il dit qu'il ne se rappelait pas ce qui s'était passé à Thornfield House, ni comment il avait été blessé. Ces nouvelles provoquèrent une vive discussion à la maison. Jago pensait que ma mère devait se rendre au commissariat et dire ce qu'elle savait. Mais maman lui fit remarquer qu'elle ne savait que ce que M<sup>me</sup> Todd avait bien voulu lui dire. Elle n'avait vu ni Adam Tremlett, ni M. Brecht, ni Ellen. Quand elle était arrivée à Thornfield House, Adam avait déjà été emmené en ambulance et Ellen et son père n'étaient plus là. Pendant qu'elle nettoyait le salon avec M<sup>me</sup> Todd, celle-ci lui avait raconté qu'Adam Tremlett était entré en cachette dans la maison et que Pieter Brecht l'avait frappé avec le tisonnier. Elle ne savait pas si Tremlett avait menacé M. Brecht. Elle n'était pas sûre que M. Brecht avait agi en état de légitime défense. Au Smuggler's, plusieurs habitués étaient prêts à témoigner que M. Brecht était soucieux parce que des inconnus avaient pénétré chez lui. Adam ne disait rien. Maintenant que les Brecht et M<sup>me</sup> Todd étaient partis, il n'y avait plus personne pour corroborer une version ou une autre.

— Ce ne sont pas nos affaires, Malcolm. Je ne veux pas m'en mêler.

Mon père l'approuva et pria Jago de ne pas insister.

Personne ne savait où étaient passés les Brecht et la gouvernante. Ils s'étaient volatilisés. Jago était fou d'inquiétude et de frustration. Je passais des heures à l'écouter égrener toutes sortes de suppositions, et à le rassurer.

— Elle est plus forte que tu ne le crois, disais-je. Tout ira bien. M<sup>me</sup> Todd s'occupe d'elle, tu le sais bien.

— Mais imagine que son cinglé de père ait réellement pété les plombs, cette fois ? Qu'il les ait tués toutes les deux, et qu'il se soit suicidé après ?

— Il ne fera jamais ça ! Il adore Ellen !

Cependant, une fois que l'idée fut entrée dans ma tête, elle ne put en sortir. L'anxiété finit par me ronger autant que Jago. Nous décidâmes de nous rendre à Thornfield House. Nous espérions trouver des indices sur la direction qu'ils avaient prise, ou même sur ce que M. Brecht avait fait.

Un soir, trois semaines environ après le départ des Brecht, nous partîmes ensemble. La maison était plongée dans l'obscurité. Il n'y avait aucun bruit à l'intérieur, aucun

mouvement. Nous étions tout de même sur le qui-vive. Je montai la garde près du portail tandis que Jago escaladait la façade, comme il l'avait déjà fait à maintes reprises. La fenêtre d'Ellen n'était pas verrouillée et Jago parvint à faire coulisser le châssis. Il entra et redescendit par l'escalier pour m'ouvrir la porte.

— Tu te rappelles la première fois que nous sommes entrés ici ? murmura Jago. Je crois que je suis tombé amoureux d'Ellen ce jour-là.

Je fis la grimace.

— Ce n'est pas vrai ! Nous étions des gosses et tu ne l'aimais même pas.

— Je pensais tout le temps à elle.

Je lui fis signe de se taire. La peur me tordait l'estomac.

— Viens, chuchota-t-il en posant la main sur la poignée de la porte du salon.

Je songeai à la tache de sang dont ma mère m'avait parlé.

— Non ! N'entre pas là, Jago, je t'en prie !

Il laissa retomber sa main.

Nous espérions trouver un papier avec une adresse où faire suivre le courrier, ou bien une étiquette de bagage, ou quelque chose dans ce genre. Nous fîmes le tour de toutes les pièces du bas, excepté le salon. Nous regardâmes sur toutes les tables et les comptoirs de la cuisine ; nous ne vîmes rien. Tout était propre et net. Comme si personne n'avait failli être tué, et que personne n'avait fui la scène du crime. Néanmoins, il y avait dans Thornfield House une atmosphère froide et malfaisante qui n'existait pas auparavant et qui me donna la chair de poule. Il me tardait de repartir. J'avais l'impression de me trouver au bord d'une falaise, à deux doigts du précipice. La mort rôdait.

Je suivis néanmoins Jago à l'étage, comme je l'avais fait la première fois. Malgré l'obscurité qui s'étendait à l'extérieur, nous n'allumâmes pas les lumières. Il faisait presque nuit noire sur le palier, et je croisai frileusement les bras.

— Partons, Jago.

— Je veux savoir où est Ellen et comment elle va, chuchota-t-il.

Il grimpa l'étroit escalier qui menait à la chambre de M<sup>me</sup> Todd, sous les toits. J'entrai dans les toilettes mais n'osai pas fermer la porte à clé, ni même repousser le battant. Après avoir tiré la chasse, je me rinçai les mains au lavabo et remarquai avec un frisson d'horreur que des cheveux d'Ellen étaient restés accrochés à la bonde de la baignoire. Je voulus m'essuyer les mains à la serviette jaune accrochée dans la salle de bains. Elle était humide.

J'eus un mouvement de recul et la laissai tomber.

Ma première réaction fut de m'enfermer à clé et de hurler. Mais la salle de bains était à l'arrière de la maison. Il n'y avait que des bois sous les fenêtres, personne ne m'entendrait crier. D'autre part je ne pouvais abandonner Jago sans l'avertir que quelqu'un d'autre se trouvait dans la vieille demeure.

J'entrouvris la porte et jetai un coup d'œil autour de moi. Le couloir était plongé dans les ténèbres. Je sortis sur la pointe des pieds, avançant à pas prudents sur l'épaisse moquette. Glacée de peur, je m'arrêtai au pied de l'escalier du grenier et scrutai l'obscurité.

— Jago ! lançai-je à mi-voix. Jago !

Je tressaillis en sentant une main se poser sur mon épaule.

— Jago !

— Chuut, fit-il, un doigt sur les lèvres.

— Jago, il y a quelqu'un...

Il acquiesça d'un signe et désigna la porte de la chambre contiguë à celle d'Ellen, la pièce où M<sup>me</sup> Brecht était morte.

Je distinguai un fin rai de lumière sous le battant de chêne. C'était une lueur pâle, comme celle d'une bougie. Je tendis l'oreille, perçus des sanglots étouffés.

Nous nous approchâmes de la porte à pas de loup. Nous étions passés devant un instant plus tôt, et la personne qui s'y trouvait avait dû nous entendre entrer. Peut-être même nous avait-elle vus dans le jardin, le nez levé vers la fenêtre. Puis elle nous avait suivis dans la maison, tapie dans l'ombre, guettant le moment propice...

J'échangeai un regard avec Jago.

— Tu crois que c'est M. Brecht ? demandai-je dans un souffle.

La main sur la poignée, Jago secoua la tête.

— Non ! Non, Jago, ne fais pas ça.

Trop tard. La porte était déjà ouverte.

Un homme vêtu d'une grosse veste était assis sur le lit, le dos tourné. Ses épaules voûtées trahissaient son sentiment de défaite et de désespoir. Sa tête était enveloppée de pansements. Horrifiés, nous le vîmes se retourner lentement. Son visage était gonflé et déformé par les hématomes qui avaient viré au jaune, des points de suture barraient son front et disparaissaient sous un bandeau qui couvrait son œil droit. Adam Tremlett, car c'était lui, se leva.

— Viens ! dit Jago en m'agrippant la main.

Nous dévalâmes l'escalier sans nous soucier du bruit que nous faisons, ne pensant qu'à nous échapper. Jago ouvrit la porte d'entrée et nous nous enfûmes dans l'allée. J'avais l'impression que mes poumons allaient éclater, mais nous courûmes sans nous arrêter jusqu'à la maison.

Le jour suivant, nous reçûmes une carte postale d'une jolie ville de Saxe. Le cachet de la poste était allemand, et la carte couverte de la petite écriture nette et précise d'Ellen.

*Nous sommes chez mes grands-parents, à Magdebourg, avec M<sup>me</sup> Todd. Ils sont très gentils avec nous. Ma tante nous ramènera en Cornouailles dès que papa ira mieux.  
À bientôt, affectueusement,*

*Ellen*

— Tu crois que M. Brecht est malade ? demandai-je à ma mère.

— Je ne sais pas.

Deux autres cartes postales arrivèrent coup sur coup, avec une lettre de M<sup>me</sup> Todd pour ma mère. À l'intérieur de l'enveloppe se trouvait un chèque à l'ordre de mes parents. Ma mère le

passa à mon père. Il jeta un coup d'œil et fit entendre un petit sifflement avant de le replier et de le glisser dans son portefeuille.

— C'est pourquoi ? demandai-je.

— Pour me dédommager d'avoir aidé M<sup>me</sup> Todd à nettoyer, expliqua ma mère.

— C'est l'argent du sang ! lança hargneusement Jago.

— Il y en a suffisamment pour nous offrir un petit plaisir, rétorqua mon père. Nous allons enfin pouvoir faire rouler ta voiture, mon garçon !

D'après ma mère, la lettre de M<sup>me</sup> Todd était rassurante. Ellen et son père étaient bien entourés. La famille avait fait appel à un médecin pour aider M. Brecht à lutter contre ses démons. Ils avaient envoyé une somme « généreuse » à Adam Tremlett en compensation des torts qu'il avait subis. Ellen se remettait de ses épreuves. Elle était « taciturne, mais calme ».

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ne t'occupe pas d'Ellen Brecht, pense plutôt à toi, répliqua mon père en désignant les livres et les cahiers étalés sur la table de la cuisine. Tu auras tout le temps de t'inquiéter pour les autres plus tard.

Le mois de mai arriva très vite, et les épreuves d'examens commencèrent. Ce fut un vrai supplice pour moi. Aucun de mes sujets préférés ne sortit, les questions étaient bizarres, compliquées, posées de façon si complexe que je ne pus venir à bout des doubles négations et que je ne compris pas exactement ce qu'on me demandait. Je perdis pied, me sentis extrêmement nulle. Je me dis qu'en fin de compte je n'étais pas assez intelligente pour aller à l'université et devenir une bonne scientifique. Mais si je ne réussissais pas mes études, qu'allais-je faire ? L'histoire naturelle était la seule matière qui m'intéressait.

Les autres lycéens se retrouvaient à l'arrêt d'autobus et à la cafétéria après chaque épreuve pour disséquer leurs réponses. Je restais à l'écart, isolée. Si seulement Ellen avait été là, nous aurions pu rire ensemble pour dissiper notre angoisse.

Elle ne m'avait jamais manqué quand elle était chez elle, même lorsque nous n'avions pas l'autorisation de nous voir. Maintenant qu'elle n'était plus en Cornouailles, je souffrais terriblement de la séparation.

Une ou deux fois par semaine je montais à Thornfield House, le soir avec la chienne, mais il n'y avait jamais personne. La porte d'entrée que nous avions laissée grande ouverte, Jago et moi, avait été cadenassée. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient barricadées afin de décourager les voleurs, les vagabonds et autres squatters. Dans le jardin la végétation avait repris ses droits, et certaines fleurs comme les giroflées, les coquelicots et la verveine avaient repoussé toutes seules. Les buissons de lavande que M<sup>me</sup> Brecht aimait particulièrement avaient fleuri, ainsi qu'un ou deux rosiers.

« Et s'ils décident de rester en Allemagne ? me répétait sans cesse Jago. Imagine qu'ils soient partis pour toujours, et que je ne la revoie jamais ! »

Nous étions assis devant la table de la cuisine, serrés l'un contre l'autre. J'avais encore une épreuve d'examen à passer et j'essayais de réviser. Jago pianotait nerveusement sur la table et se mordait les lèvres, deux tics qui me mettaient hors de moi. Trixie était couchée sur mes pieds, je sentais les battements de son cœur contre mes chaussettes.

— Jago, tu peux arrêter ?

— Arrêter quoi ?

— De taper sur la table avec tes doigts. C'est agaçant.

Ma mère, qui pelait des pommes de terre devant l'évier, se retourna.

— Laisse Hannah réviser tranquillement, Jago.

— Je ne sais pas comment vous pouvez tous continuer de vivre comme si de rien n'était, alors qu'Ellen est en Allemagne avec ce dingue !

Ma mère soupira.

— Ils seront de retour vers la fin du mois, annonça-t-elle sans lever les yeux. M. Brecht va mieux, paraît-il. Sa sœur va revenir avec eux pour les aider.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai reçu une autre lettre de M<sup>me</sup> Todd. Elle m'a demandé d'ouvrir la maison pour aérer.

C'était l'anniversaire de Rina et, suivant la tradition, nous allâmes tous ensemble au Hope and Anchor, après le travail, pour fêter ça. Nous étions regroupés autour de deux tables dans le petit jardin en pente aménagé à l'arrière du pub, à boire du cidre tout en piochant dans les paquets de chips ouverts devant nous. Je n'avais pas réussi à échapper à Betty Tralisk, une jeune historienne enthousiaste qui écrivait une biographie du raja Ram Mohan Roy, considéré comme le père de l'Inde moderne, et qui par un tour étrange du destin était mort à Bristol d'une malencontreuse attaque de méningite et y était enterré, au cimetière d'Amos Vale. Betty aurait voulu organiser une exposition consacrée au raja dans notre musée, financée par le budget de l'éducation, et elle voulait avoir mon avis sur ce projet. J'éprouvais du mal à me concentrer. Je l'écoutais en hochant la tête et en sirotant mon jus d'orange, mais j'avais l'esprit ailleurs. À un moment, je remarquai que Betty me regardait de l'air de quelqu'un qui attend une réponse. Ses yeux étaient élargis, ses sourcils arqués, ses lèvres formaient une moue et elle penchait la tête, comme pour dire : « Eh bien ? »

Je finis par risquer un « oui » hésitant, ajoutant aussitôt :

— Je suis d'accord.

— Merci, dit Betty. Vous soumettez la question aux administrateurs ?

J'acquiesçai. De l'autre côté du jardin, John croisa mon regard par hasard et sourit. À côté de lui, Charlotte riait d'une plaisanterie en renversant la tête en arrière, si bien que je pus voir son cou long et fin se détacher contre le ciel clair.

Elle n'avait donc toujours rien dit à John. Elle ne lui avait pas révélé la vérité, ne l'avait pas quitté.

Comment pouvait-elle venir au pub avec lui, rencontrer ses collègues et ses amis, tout en sachant qu'elle le cocufiait ? Je crispai les doigts sur mon verre et détournai les yeux pour ne plus voir ses lèvres rouge vif et son regard perfide.

— Hannah ! fit une voix dans mon dos.

Je me retournai. Rina.

— Santé ! lança-t-elle en levant son verre.

Je trinquai avec elle et lui souhaitai un bon anniversaire.

— Je voulais te parler de quelque chose tout à l'heure, mais ça m'est sorti de l'idée. Après ton départ hier, tu as eu une visite au musée. Une jolie femme, avec des dreadlocks et des habits de couleurs vives. Il paraît que tu étais censée déjeuner avec elle...

— C'est Julia ! Oh, Rina, j'ai complètement oublié...

— Oui, j’ai compris. Elle a très bien pris la chose.

— Est-ce que tu... tu lui as dit ce qui s’était passé ?

— En partie. Elle avait l’air inquiète.

— Meeerde. Désolée, Rina, mais merde !

Je m’en voulais à mort. Comment avais-je pu oublier le rendez-vous ? Le désordre mental était l’un des quatre principaux symptômes de la psychose, avec les hallucinations, l’absence de jugement et les fantômes. C’est bien, Hannah, me dis-je. Tu as réussi trois épreuves sur quatre. Peut-être même plus.

Je jetai un coup d’œil à mon téléphone et constatai qu’il était éteint. Je ne me rappelais pas l’avoir arrêté, mais quand je le rallumai il se mit à vibrer pour me signaler plusieurs messages et appels en absence. La plupart émanaient de Julia. J’eus l’impression d’être nulle. À la dérive.

Avant que j’aie eu le temps d’envoyer un texto à Julia pour m’excuser, quelqu’un s’approcha de moi.

— Bonjour, Hannah.

C’était Charlotte. Je la trouvai vraiment très jolie, avec sa robe blanche sans manches, serrée à la taille, et ses élégantes sandales rouges.

— Bonjour, répondis-je, aussi froidement que possible.

— Je t’ai apporté un verre. Misty m’a dit que tu aimais le vin blanc.

J’avais une chope de cidre à la main. Elle posa le vin sur la table.

— Tu le boiras plus tard.

Je répondis d’un bref hochement de tête. Charlotte enroula une mèche de cheveux autour de son doigt, d’un air un peu nerveux.

— Tu as autre chose à me dire ?

— Oui, admit-elle en soupirant. Mon Dieu, comme c’est difficile. Je ne sais pas comment expliquer ça, Hannah, mais l’autre jour dans ce magasin...

— Je n’ai rien dit à John.

— Je sais, merci. Je voulais juste... il paraît que tu vas à Berlin avec lui... assister à cette conférence.

Je n’avais eu qu’une brève conversation avec John à ce sujet. J’étais contente qu’il ait annoncé à Charlotte que nous partions ensemble.

— Oui.

— Je sais ce que tu dois penser de moi, et tu as raison. Je suis une garce, et je mérite tout ce qui va m’arriver, mais promets-moi de ne pas en parler à John quand vous serez à Berlin, tu veux bien ? Je connais ce genre de voyages, j’en ai fait tellement. C’est terriblement ennuyeux, on rencontre un tas de vieilles cruches prétentieuses... pas toi, bien sûr, ce n’est pas ce que je voulais dire. Et on est toujours tenté de boire, parce qu’il n’y a rien d’autre à faire, et... oh, je t’en prie Hannah, ne dis rien à John. Je ne veux pas qu’il l’apprenne par quelqu’un d’autre, ça doit venir de moi, et...

Elle s’interrompit brusquement et sourit avec effort à quelqu’un derrière moi. Je me tournai et vis John. Il la rejoignit et tendit la main pour attraper la sienne. Charlotte me

sourit d'un air implorant. John porta les doigts de sa femme à ses lèvres pour les embrasser. Charlotte eut le bon goût de paraître un peu gênée.

— Hannah, tu vas m'accompagner à Berlin, n'est-ce pas ? Tout le monde trouve que c'est une idée géniale, même Charlotte. Ce n'est pas vrai, ma chérie ? Tu pourras respirer un peu, sans moi !

Je ne lâchai pas Charlotte des yeux.

— Cela nous laissera le temps de discuter, dis-je.

— Exactement. Et pas seulement de travail. Nous avons des chambres réservées dans un hôtel. D'accord, il n'est pas dans le centre-ville, mais nous aurons une cafetière électrique, une presse pour repasser nos pantalons, tout le confort moderne. Il faudra aussi subir une ou deux conférences ennuyeuses et bavarder avec des intellectuels... En réalité, tu ne seras même pas obligée de faire tout ça. Je serai le représentant officiel du musée Brunei de Bristol, et toi tu pourras faire tout ce que tu voudras. Rester au lit, regarder la télé, boire du gin...

Je dus faire un effort pour ne pas sourire.

— John me dit toujours que tu travailles beaucoup, Hannah. Tu pourrais même en profiter pour faire un peu de tourisme.

Le sourire de Charlotte était tellement crispé que je m'attendais presque à voir ses lèvres se craqueler comme du verre coloré.

— Tu ne te sentiras pas trop seule, sans ton mari ?

Charlotte déglutit péniblement, les traits figés.

— J'ai l'habitude. Je m'occuperai.

— Ce voyage, ce n'est que du bonheur, Hannah ! déclara John, qui avait un peu trop bu.

Il fit un geste ample de la main, ajouta avec enthousiasme :

— Un intermède culturel gratuit, accompagné d'une conversation intéressante et stimulante sur la relation entre les conservateurs et les visiteurs des musées...

— Mais...

— Bien, c'est donc entendu. Maintenant, ma superbe femme et moi allons parler de la culture populaire et des arts de la rue avec Misty et son petit ami. À plus tard.

— Merci, dit Charlotte en se mordant les lèvres. Je suis désolée, je...

Je lui tournai le dos avant qu'elle ait pu finir sa phrase.

La dernière épreuve des examens fut la pire de toutes. J'eus le plus grand mal à remplir ma feuille, écrivis un essai terne sur la compétition intra-spécifique de certaines espèces et finis mon devoir quarante-cinq minutes avant les autres. Je passai le reste du temps à griffonner sur mon brouillon. Quand le surveillant nous ordonna enfin de poser nos stylos, je filai sans demander mon reste. Je me rendis dans les toilettes pour me rafraîchir le visage, et là, en entendant une discussion entre deux de mes camarades de classe, je compris que j'avais fait un contresens total sur l'une des deux questions. Mon dernier espoir d'obtenir une place dans une bonne université s'effondra.

Submergée de chagrin, songeant uniquement à mon triste sort, j'entrai chez Bottoms Up, où j'achetai un carton de quatre canettes de cidre et un quart de gin. Je pris l'autobus comme d'habitude, mais au lieu de descendre à Trethene je dépassai la station à essence et restai seule jusqu'au terminus. Je revins à pied à l'église avec mon sac plein d'alcool, traversai le jardin et allai m'asseoir sur le banc de l'autre côté du mur, là où Ellen avait fait l'amour pour la première fois avec Jago.

J'ouvris une canette de cidre.

Au coucher du soleil j'étais toujours sur le banc, les jambes allongées sur l'accoudoir. Le nez au ciel, j'observais les couleurs changeantes du crépuscule, les nuages qui passaient du blanc au jaune, à l'abricot, à l'orange, avant de prendre une lueur dorée, de devenir roses, pourpres, et de se fondre enfin dans la nuit. Alors, je me redressai sur le banc pour regarder la mer se faire engloutir par l'obscurité. Je distinguais encore les vaches qui paissaient en agitant la queue. Leurs ombres s'allongèrent puis se fondirent dans celles des arbres. Au loin, un tracteur traçait des sillons dans un champ. Je me sentais en harmonie avec toutes les formes de vie, et en même temps j'avais le sentiment d'être aussi solitaire que la lune. J'avalai le contenu des quatre canettes de cidre, allai faire pipi derrière un buisson, ce qui n'était pas très facile car je ne tenais plus vraiment en équilibre. Je parvins non sans mal à maîtriser une crise de hoquet en ingurgitant plusieurs gorgées de gin. Après quoi je m'endormis sur le banc, avec mon sac sous la tête en guise de coussin.

Ce fut Jago qui me réveilla, un peu plus tard. Il était parti à ma recherche, sillonnant les chemins de campagne dans son Escort RS turbo enfin en état de marche. Il m'aida à me lever, me tint la tête lorsque je vomis dans les buissons, glissa un bras autour de ma taille pour me soutenir et m'empêcher de tomber quand nous traversâmes le jardin de l'église afin de regagner la voiture garée dans l'allée.

— Je t'aime vraiment, vraiment beaucoup, dis-je en m'agrippant à lui alors que nous trébuchions entre les tombes.

Il faisait noir comme dans un four, c'était une nuit de naufrageurs, une vraie nuit de Cornouailles.

— Je suis désolée d'avoir été jalouse. Je veux vraiment qu'Ellen revienne, qu'elle touche l'argent de son héritage et que tu sois heureux avec elle. Je veux que vous vous mariiez. Je serai votre demoiselle d'honneur, vous achèterez une grande maison, vous n'irez jamais, jamais, vivre à Thornfield House, et vous aurez des tas et des tas d'enfants. Je serai leur tatie et je les garderai autant que vous voudrez.

— Merci.

— Mais je ne veux pas, vraiment pas, que M. Brecht te tue.

J'eus l'impression de faire une déclaration très profonde, très importante, qui donnait la pleine mesure de mon affection. Je me mis à pleurer très fort en m'apitoyant sur mon propre sort, prouvant surtout que j'étais jeune et complètement ivre.

— Tais-toi ! m'ordonna Jago. Il ne va pas me tuer.

— Il le fera, s'il t'attrape avec Ellen.

— Il ne nous attrapera pas. Je vais emmener Ellen loin d'ici.

— Où ça ?

— En Amérique.

— En Amérique ! répétai-je, en secouant la tête. Tu ne peux pas ! C'est trop loin. Et moi ?

— Tu seras très bien ici.

— Non, ce n'est pas vrai ! Et d'abord tu ne peux pas emmener Ellen, puisqu'elle n'est pas là.

— Elle reviendra bientôt. Dès qu'elle aura touché cet héritage, nous pourrons faire ce que nous voudrons.

Je pris mes cheveux à pleines mains et m'en servis pour m'essuyer les yeux.

— Je t'aime, dis-je.

Jago se moqua gentiment de moi. Quand nous arrivâmes à la maison, maman me toisa d'un air désapprobateur.

— Il vaut mieux que ton père ne te voie pas dans cet état, sinon tu auras des problèmes. Va lui faire couler un bain, Jago.

Elle me fit asseoir à la table de la cuisine, me posa une couverture sur les épaules et me donna un verre d'eau fraîche. J'eus de nouveau la nausée. J'avais l'impression que quelqu'un me donnait des coups de marteau sur le crâne.

— Que s'est-il donc passé ? demanda ma mère.

— Elle a peur d'avoir raté ses examens et de ne pas pouvoir entrer à l'université.

— C'est tout ? Ce n'est pas la peine de te mettre dans cet état pour ça, Hannah.

Je hochai tristement la tête.

— Je ne suis jamais allée à l'université, ton père non plus, et nous ne nous en sommes tout de même pas si mal sortis.

Je reniflai. Les murs du cottage semblaient se refermer sur moi, je n'arrivais plus à respirer.

— Mais je veux être paléontologue. Il faut étudier en faculté pour ça, c'est le seul moyen.

— Il y a toujours une solution, répondit ma mère. Tu peux ouvrir un magasin, ou bien écrire un livre. Ou encore participer à des fouilles en tant que volontaire.

— Comment sais-tu cela ? fis-je, interloquée.

— Des gens en ont parlé à l'église. Leur petit-fils est parti passer une année sabbatique quelque part, en Amérique du Sud, je crois. Il aide à dégager des os de dinosaures d'une espèce de nappe de bitume.

— Ce doit être génial, fis-je en me redressant un peu.

— Ce serait parfait pour toi, Hannah. Tu penses bien que l'idée de te savoir à l'autre bout du monde ne m'enchante pas, mais ça ne durerait pas indéfiniment. Tu seras peut-être plus heureuse comme ça qu'en faisant des études.

— Oh, maman, ça serait formidable.

— Tu vas nous manquer, ajouta-t-elle en souriant.

— À moi aussi, vous me manquerez.

— Mais nous aurons encore Jago.

Je ne pus soutenir son regard quand elle dit cela. Je détournai les yeux.

À Berlin, notre hôtel se trouvait sur Schonhauser Strasse, dans un bâtiment de cinq étages à l'allure très germanique, avec des volets, des jardinières fleuries et des colombages. Le taxi qui nous prit en charge à l'aéroport de Tegel nous déposa juste devant l'entrée. Nous passâmes une porte à tambour et pénétrâmes dans un petit hall moqueté. Pendant que John s'occupait des formalités, un porteur prit nos bagages puis nous le suivîmes dans un étroit escalier, jusqu'au deuxième étage. Nos chambres, situées chacune à un bout du couloir, donnaient sur la rue.

— Vous auriez préféré partager une chambre ? demanda l'employé de l'hôtel.

— Non, pas du tout, répondis-je vivement.

Je trouvais un peu déstabilisant de voyager avec John. Ce dernier était poli et attentif, il m'avait laissé la place près du hublot dans l'avion, était allé chercher mes bagages sur le tapis roulant, avait eu toutes sortes de prévenances. C'était le compagnon de voyage idéal. Mais chaque fois qu'il faisait allusion à Charlotte, à leurs filles, ou à ses projets d'avenir, le secret que je portais semblait peser plus lourd sur mes épaules. Je n'avais pas beaucoup parlé pendant le voyage. Il me tardait d'arriver à la conférence, où les conversations deviendraient plus générales, moins personnelles.

Un dîner de gala était prévu ce soir-là pour souhaiter la bienvenue aux participants, et il devait se tenir à la Haus der Kulturen der Welt, une maison de la culture du centre-ville. John me donna rendez-vous au bar de l'hôtel à 18 h 30, et nous allâmes chacun dans notre chambre. La mienne était exactement telle que je la souhaitais : petite, propre, impersonnelle, mais agréable et confortable. J'éprouvai un frisson de plaisir à l'idée d'être dans une ville inconnue, de faire quelque chose qui sortait de la routine. J'ouvris la fenêtre toute grande et regardai au-dehors. La circulation était dense, les passants nombreux. Je contemplai les panneaux de signalisation, les enseignes en lettres gothiques, respirai les odeurs de cuisine typiquement allemandes. L'air lui-même semblait d'une texture différente de celui d'Angleterre.

Mon téléphone émit un bip. C'était un message de Rina : « Lily va bien. Ne travaille pas trop. »

Je souris.

Je pris un bain, défis ma valise et m'assis sur le lit pour lire le programme du colloque. Certaines conférences avaient l'air intéressantes, et je les inscrivis sur mon agenda. Sur le petit bureau placé sous la fenêtre se trouvait un classeur en faux cuir contenant des feuillets et des livrets touristiques qui énuméraient les choses à voir ou à faire à Berlin. Je jetai un

coup d'œil aux circuits d'autobus, lus brièvement l'histoire de la Brandenburger Tor, du Schloss Charlottenburg et de la Potsdamer Platz. Je dépliai un petit plan et l'étais sur le bureau pour chercher les noms des villes les plus proches. Szczecin, Hambourg, Hanovre, Leipzig. Je notai au fur et à mesure le nom des endroits que j'avais envie de visiter. Puis je vis le mot : *Magdebourg*.

Ce simple nom ramena une foule de souvenirs à ma mémoire. Magdebourg, la ville de la famille Brecht. C'était à Magdebourg qu'Ellen était née et avait vécu les dix premières années de sa vie. C'était là que M<sup>me</sup> Todd l'avait ramenée après que son père avait essayé de tuer Adam Tremlett. À Magdebourg, toute sa famille avait apporté son soutien à Ellen, mais personne ne s'était rendu compte de l'étendue de sa souffrance.

Je suivis du bout du doigt sur la carte la route qui reliait Berlin à la petite ville. Ce n'était pas très loin. Je repliai le plan et le glissai dans mon sac. Puis j'ouvris le carnet que j'avais acheté spécialement en vue de prendre des notes au cours du voyage, afin de ne rien oublier par la suite qui puisse m'être utile. Sur la page blanche, j'inscrivis le mot *Magdebourg*, et je le soulignai. Ensuite, sur un coup de tête un peu idiot, j'écrivis *ELLEN BRECHT* en grandes lettres entourées de fioritures et je dessinaï une frise de cœurs et de fleurs entrelacés.

Ellen avait toujours aimé être au centre de l'attention.

Puis j'enfilai ma robe de cocktail. C'était la seule que je possédais, je l'avais achetée l'année précédente pour le cent cinquantième anniversaire du musée. Elle était d'un délicat rose poudré, et était devenue un peu large pour moi. Je la fis glisser sur mes épaules. Quelqu'un comme Charlotte aurait trouvé ce modèle un peu trop sage mais moi, je n'étais pas très à l'aise. Je n'avais pas l'habitude de montrer mes épaules, je préférais me cacher. Bien que je sois seule dans ma chambre, j'éprouvai le besoin de revêtir un cardigan. Tout de suite, je me sentis mieux. Je mis du rouge à lèvres, de l'eyeliner, du mascara, et j'attachai mes cheveux avec une barrette. Puis, estimant que ma tenue était convenable et pas trop voyante, je me décidai à descendre.

John était déjà au bar. Je ne le reconnus pas tout de suite.

La salle était longue et étroite, décorée dans un goût classique, avec des tons rouge et or. Il y avait quelques couples, un groupe d'hommes d'affaires, une très belle femme seule. Un homme d'allure séduisante, vêtu d'un costume de soirée qui mettait ses longues jambes en valeur, lisait le journal assis devant le bar, un verre de bière à portée de main. Il se tourna et me sourit. Je détournai les yeux, puis reportai presque aussitôt mon regard sur lui.

— John ?

Il glissa souplement de son tabouret, me prit la main et m'embrassa sur la joue.

— Je ne t'ai pas reconnu, sans tes lunettes. Tu es tellement...

— Tellement beau ?

— J'allais dire élégant. Ce n'est pas seulement à cause des lunettes...

— Oui, admit-il en haussant les épaules, j'ai pensé qu'il valait mieux que je me rase.

— C'est le costume. Il te va bien.

— Merci.

Il m'aida à grimper sur un des tabourets de bar. J'aurais voulu comprendre pourquoi il me paraissait si différent des autres jours, mais je n'osais pas trop le regarder. J'étais en train de

réviser mon opinion sur lui. Jusqu'ici je pensais que Charlotte avait plus de classe que son mari, je ne comprenais pas comment ils avaient pu tomber amoureux. En fait, John était un homme adorable. Je l'avais toujours su, mais je l'avais catalogué d'emblée comme un universitaire hirsute, malchanceux, débraillé et binoclard. À présent, je me rendais compte qu'il était aussi très séduisant. J'essayai d'imaginer comment il avait dû être lorsqu'il était encore étudiant. Jeune, grand, élancé. Je regrettais de ne pas l'avoir connu à cette époque. Avant qu'il ne rencontre Charlotte.

Je me ressaisis.

— Je crois que c'est la première fois que je te vois avec une chemise convenablement repassée. Soit dit sans te vexer.

Il se mit à rire.

— Tu ne me vexes pas, j'ai toujours considéré le repassage comme la pire façon de gaspiller son temps ! Tu es superbe, ce soir. J'ai commandé un kir royal, j'espère que ça te plaît. C'est un peu présomptueux d'avoir choisi pour toi, je sais.

— Tu as bien fait.

J'adorais le kir royal, mais je n'aurais jamais osé en commander un.

— Tu as décidé ce que tu allais faire demain matin ?

— J'aimerais aller à Magdebourg, répondis-je après avoir avalé une gorgée de kir.

John haussa les sourcils, l'air étonné.

— Ellen, mon amie qui est morte, y a passé quelque temps. Je ne savais pas que c'était aussi près de Berlin. Ils vivaient dans un château, près du fleuve. Ça s'appelle Schloss Marien. Ellen m'avait envoyé une carte postale avec une photo du château, il ne doit pas être trop difficile à trouver. J'aimerais le voir, puisque je suis là...

— Ce serait dommage de ne pas profiter de l'occasion, reconnut John. Comment vas-tu t'y rendre ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas encore réfléchi.

John prit un bretzel dans un petit bol en verre sur le bar, consulta sa montre.

— J'ai laissé mon ordinateur dans la chambre. Nous regarderons en remontant s'il y a un autobus qui va jusque là-bas.

— Génial.

À cet instant le téléphone de John émit une brève sonnerie. Il le sortit de sa poche, regarda l'écran et me le montra en souriant. Charlotte venait de lui envoyer une photo de leurs filles en pyjama. Le message disait : *Bonne nuit, papou.*

— C'est mignon.

— Désolé, je sais que c'est un peu gngngnan, répondit-il en rempochant le téléphone. Charlotte est comme ça.

— Vos filles sont adorables.

J'eus l'impression d'avoir soudain un poids sur l'estomac. Nous finîmes nos verres et allâmes prendre un taxi pour nous rendre à la maison de la culture. Il y avait encore beaucoup de circulation. Des autobus, des voitures, et de nombreux taxis aux moteurs ronflants. Des coups de klaxon résonnaient un peu partout. Il faisait encore chaud malgré

l'heure tardive, mais je resserrai le cardigan sur mes épaules et essayai de ne plus penser à mon maquillage et à mes talons hauts. Notre tenue de soirée attirait l'attention des gens qui passaient en voiture. John s'avança sur la chaussée pour hélér un taxi, mais ceux-ci nous passaient sous le nez sans ralentir, accompagnés par un nuage de fumée grise. Je baissai les yeux et contemplai le bout de mes pieds. Ils me parurent étrangement nus, dans ces petites chaussures à lanières. Je me revis assise sur le lit d'Ellen, les mains posées à plat derrière moi. Ellen avait pris mes pieds sur ses genoux pour me vernir les ongles. Ses longs cheveux noirs retombaient sur son visage, et elle les calait derrière son oreille pour ne pas être gênée. Je songeai à la douceur d'Ellen, à ses jambes croisées, à sa concentration tandis qu'elle passait le pinceau sur mes ongles, à l'odeur chimique du vernis. Je fus secouée d'un frisson.

Je levai les yeux et les posai sur une silhouette de l'autre côté de la rue.

Pour la troisième fois, je me trouvai face à Ellen.

— Les Brecht sont de retour, annonça mon père en entrant dans la cuisine. Je viens de voir Ellen descendre d'un taxi.

Je posai mon morceau de tourte et levai les yeux.

— Ellen est là ?

— Ouais.

— Son père aussi ?

— Il est resté dans le taxi.

Ignorant le regard suppliant de Trixie qui espérait une promenade, j'enfilai mes baskets et pris mon vélo pour monter à Thornfield House. Les fleurs qui s'étaient épanouies pendant l'absence des Brecht étaient fanées. La fenêtre d'Ellen était ouverte et la musique du groupe Nirvana s'échappait de sa chambre. C'était la première fois que j'entendais dans cette maison une œuvre qui n'était pas classique. Je laissai tomber mon vélo dans l'allée, lançai une poignée de graviers contre les carreaux. La tête d'Ellen apparut presque aussitôt. Elle fit un signe de la main, recula et surgit quelques secondes plus tard à l'entrée pour me sauter au cou. Nous virevoltâmes ensemble, en nous embrassant et en riant. C'était un peu comme si moi aussi je rentrais enfin chez moi.

Je retrouvai la solidité de son corps, son doux parfum de pomme, le contact soyeux de ses cheveux. Mon bonheur était d'une pureté absolue, sans une ombre de jalousie ou de rancœur. Ellen avait traversé une terrible épreuve et j'espérais qu'elle n'aurait plus d'ennuis. Il y avait des années que je ne l'avais plus vue aussi heureuse, détendue, éclatante de santé. Après la mort de sa mère, elle n'avait plus été la même. Mais je me dis que ce moment était le début d'une nouvelle vie. À partir de maintenant tout irait bien. À l'instant même où cette pensée me traversa l'esprit, un frémissement de peur se répandit en moi et mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. J'eus un mauvais pressentiment, comme le jour où j'avais vu passer les trois mouettes. Pourquoi ? Je n'aurais su le dire.

— Ton père est sorti ? Tu es seule ? demandai-je en passant un bras sous celui d'Ellen. Ça va mieux ? Tu te sens bien ?

Ellen continuait de sourire. Elle rejeta ses cheveux en arrière d'un mouvement de tête. Ils étaient plus brillants et plus longs que la dernière fois où je l'avais vue. Elle portait un bracelet de jade et de nouveaux vêtements. Une jupe courte, une chemise de coton sur un tee-shirt. Ses joues étaient rebondies, elle avait le teint vif, et les quelques kilos qu'elle avait pris l'embellissaient.

— Tout va bien. J'ai été traitée comme une princesse par mes grands-parents et papa a reçu

des soins.

Elle fit une grimace en louchant un peu, se tapota la tempe du doigt.

— Il va mieux. Beaucoup mieux. Ma tante Karla est venue avec nous, pour s'occuper de lui. Elle dit qu'elle l'aidera à rester sur le droit chemin ! Ils sont sortis, et je peux faire ce que je veux ! Nous pourrions aller à la plage, qu'en dis-tu ?

— Ton père ne dira rien ?

— Karla et lui sont allés en ville pour faire des provisions. Donne-moi deux secondes...

— Ne rentre pas ! Si ton père...

— Ne crains rien !

Ellen se rua à l'intérieur et je reculai contre le mur, à l'ombre des rosiers qui grimpaient sur la tonnelle. Le jardin avait fleuri. Il n'était plus entretenu, les herbes avaient trop poussé, mais il avait l'aspect d'un jardin normal. Je mordillai l'ongle de mon pouce. Deux papillons blancs voletèrent sous mon nez et un rouge-gorge traversa en sautillant la pelouse hérissée de hautes herbes ployant sous le poids de leurs épis. Je vis une petite araignée brune suspendue à son fil descendre lentement sous le porche, devant la porte d'entrée. Arrivée à environ un mètre du toit, elle s'arrêta et tourna sur elle-même.

J'entendis le moteur d'une voiture sur la route. Le véhicule ralentit en approchant de Thornfield House et je me pressai contre le mur pour ne pas être vue. Mais la voiture accéléra de nouveau et dépassa la maison.

Ellen revint, un sac sur l'épaule. Elle referma doucement la porte derrière elle.

— Allons-y, dit-elle en me prenant le bras.

— Tu en as mis du temps ! Qu'est-ce que tu faisais ?

— Il a fallu que je dise à M<sup>me</sup> Todd que je sortais, répondit-elle d'un ton léger. Elle est tellement affolée à cause de tante Karla qu'elle n'a même pas pensé à me demander où j'allais.

— J'ai du mal à imaginer M<sup>me</sup> Todd affolée.

— Elle ne veut pas voir ma tante dans sa cuisine et elle passe sa rage sur ses ustensiles.

Ellen pinça les lèvres, dans une imitation tellement réussie de M<sup>me</sup> Todd en train de mettre de l'ordre dans sa vaisselle que tous nos fous rires d'autrefois me revinrent en mémoire.

— Je suis contente que tu sois revenue, dis-je en m'accrochant à son bras.

— Moi aussi !

Nous traversâmes le cimetière et passâmes à travers champs. La chaleur était lourde, et alors que nous longions un champ plein de bleuets et de coquelicots, Ellen dit qu'elle voulait se reposer.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Je suis juste un peu fatiguée.

Nous nous laissâmes tomber dans les hautes herbes. Des myriades de papillons s'agitaient autour de nous. Ellen sortit une bouteille en plastique de son sac et m'offrit à boire. Elle s'allongea en fermant les yeux pendant que je m'amusais à éparpiller dans mes mains les

graines de plusieurs herbes différentes. Je chassai un insecte sur sa joue et vis que sa peau était d'un blanc laiteux. Je crus que c'était un effet de la lumière. Elle portait de nouvelles boucles d'oreilles. Le collier de sa mère était caché sous le col de sa chemise. Ses bras et ses jambes étaient bronzés, contrairement à son visage, d'une étrange pâleur.

— C'est bien de s'allonger ici dans l'herbe, marmonna-t-elle d'une voix ensommeillée, en se protégeant les yeux de ses bras. En Allemagne, l'herbe est différente, elle n'est pas aussi douce.

— Tu avais le mal de « l'herbe du pays ».

Ellen rit en bâillant. Elle étira ses bras au-dessus d'elle.

— Comment va Jago ?

— Bien. Il est parti en mer, à la pêche.

— Je lui ai manqué ?

— Non.

Ellen écarquilla les yeux, interloquée.

— Bien sûr que si, repris-je en faisant tomber une poignée de graines dans le petit creux formé par ses clavicules. Tu nous as manqué à tous les deux. Il était vraiment inquiet pour toi.

Je songeai à l'anxiété de Jago, à sa crainte de ne jamais revoir Ellen, à la façon qu'il avait de parler d'elle tout le temps.

— Il va être drôlement content que tu sois revenue.

Ellen sourit, se releva, balaya les graines de sa robe et me tendit la main pour m'aider à me dresser.

— Viens, la plage nous attend.

Le chemin côtier était envahi de marcheurs. Ils étaient accompagnés de chiens, avaient de lourdes chaussures, des cartes, des chapeaux pour s'abriter du soleil brûlant. Nous dûmes attendre patiemment qu'il n'y ait plus personne pour pouvoir enjamber la clôture. Ellen s'assit sur le talus, parmi les centaurees mauves, et posa la tête sur ses genoux.

— Tu te sens mal ? demandai-je encore une fois.

Ellen me rassura.

— Ce long voyage en avion et en voiture m'a vidée de mon énergie. J'ai besoin d'un bon bol d'air de Cornouailles pour redevenir moi-même.

Nous finîmes par arriver sur la plage. Ellen fut stupéfaite de voir le matériel que j'avais entassé dans la grotte, sur les instructions de Jago.

— C'est quoi, tout ça ?

Je haussai les épaules avec une fausse désinvolture, m'efforçant de cacher une pointe de fierté.

— Il y a une petite tente et un sac de couchage. Des couvertures, un réchaud à gaz, des bougies, de l'eau, des conserves. Comme ça, si un jour tu dois t'enfuir, tu auras tout ce qu'il faut.

— Je n'en aurai plus besoin, maintenant, tout ira parfaitement. Mais merci quand même.

Elle me sauta au cou, noua ses bras autour de mes épaules, ses jambes autour de ma taille, et s'écria :

— Tu as fait tout cela pour moi ?

— C'est tout pour toi, Ellen ! répondis-je en criant aussi. Tout !

Ce jour-là, la mer était verte et de petites vagues s'échouaient sur les rochers en formant une écume légère, comme du blanc d'œuf dans une poêle. Nous ôtâmes nos chaussures pour patauger. Je m'arrêtai lorsque l'eau glacée atteignit mes chevilles pour laisser à mes pieds le temps de s'habituer. Ellen passa devant moi et avança jusqu'à ce que le bord de sa jupe soit mouillé. Puis elle demeura là, immobile, les yeux fixés sur l'horizon. Je sentis quelque chose se contracter en moi, une peur indicible me serra l'estomac. C'était la même appréhension que j'avais ressentie auparavant, la perspective de problèmes se profilant devant nous. Je me secouai pour repousser cette impression, et lançai le pied pour asperger le dos d'Ellen. Elle poussa un cri en se prenant le visage à deux mains, parodiant une scène dans un vieux film en noir et blanc, et m'aspergea à son tour. La scène dégénéra en véritable bataille, nous nous mîmes à crier, à rire, à courir. Nous étions jeunes et nous avions envie de nous amuser. Lorsque nous fûmes trempées jusqu'aux os nous retournâmes sur le sable pour ôter nos vêtements et les faire sécher au soleil. Le maquillage d'Ellen avait coulé. Elle s'agenouilla, les mains sur les genoux, et tendit son visage vers moi comme un petit enfant pour que j'essuie son mascara dégoulinant avec un coin de mon tee-shirt. Sa peau scintillait dans les rayons de soleil, elle était douce, parcourue de frissons. De minuscules cristaux de sel étaient restés accrochés au duvet de ses bras.

— Pourquoi ton visage est-il si pâle, alors que tes jambes et tes bras sont bronzés ?

Ellen haussa les épaules.

— Quand j'étais en Allemagne, Oma m'obligeait à porter un chapeau de paille pour préserver mon teint.

Quelque chose avait changé chez Ellen. Je ne comprenais pas ce que c'était. Je m'attendais à ce que le traumatisme qu'elle avait subi l'ait perturbée, mais en fait elle était plus calme qu'avant. Moins nerveuse, plus passive. Ce séjour dans sa famille paternelle lui avait fait le plus grand bien.

Nous restâmes allongées sur la plage, somnolentes, jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière la falaise et que l'ombre envahisse les rochers. Les nuages prirent alors des tons rose pâle.

— Ton père ne va pas s'inquiéter ?

— Il ne peut pas faire d'histoires. Pas devant tante Karla.

Ellen se dressa sur un coude et agita le doigt en déclarant d'un ton sévère :

— *Um Gottes willen, Pieter, das Mädchen ist jetzt fast erwachsen !*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je en gloussant.

— « Cette fille est presque adulte, cesse de la traiter comme une enfant ! » Ma tante est vraiment adorable, ajouta Ellen en se rallongeant. En Allemagne, nous allions nous promener dans le parc, nous donnions à manger aux canards, et quand il pleuvait nous écoutions les Rolling Stones en nous offrant un *Kaffeeklatsch*. Ça veut dire que nous buvions du café et mangions des gâteaux en discutant entre femmes. Elle m'a demandé de tout lui raconter.

— Tout ?

— Presque tout. Je ne lui ai jamais parlé de Jago. Enfin, si. Je lui ai avoué qu'il y avait un garçon que j'aimais bien, mais je ne lui ai rien dit de plus, même pas son nom. Et je ne lui ai pas raconté... tu sais...

Je hochai la tête d'un air entendu.

— Elle a aidé papa à revenir à la raison, à reprendre pied. Elle n'admet pas ses sautes d'humeur. Tant qu'elle restera avec nous, tout ira bien. Ce soir, il faudra sans doute que je joue du piano, elle adore m'écouter. Mais ça ne me fait rien, car elle aime ce qui est gai. Elle m'a donné de nouveaux morceaux à étudier. Elle a expliqué à papa que ce n'était pas sain pour une fille de mon âge de n'entendre que des requiem et des hymnes funèbres !

— Elle a l'air d'être très gentille.

— Oh, oui. Il faudra que tu fasses sa connaissance.

Quand le soleil se fut caché complètement, nous reprîmes nos vêtements humides et glacés, et nous remontâmes les marches du tunnel pour regagner Trethene. Il faisait trop sombre pour repasser à travers champs, et la circulation était dense à cause des vacances. Il fallait sans cesse nous coller contre les haies pour laisser passer de grosses voitures avec des bicyclettes et des planches de surf empilées sur le toit. Des gamins aux visages rouges comme des homards nous regardaient derrière les vitres en passant. Le parking du pub était plein, les gens s'entassaient sur les bancs à l'extérieur. Les serveurs se faufilaient entre les tables avec des plateaux chargés d'assiettes. Quand nous arrivâmes à Thornfield House, les lumières du jardin avaient été allumées pour la première fois depuis la mort d'Anne Brecht. Une grande femme souriante, aux cheveux courts, chaussée de sandales et portant des lunettes, arrosait le jardin de devant. Celui-ci avait déjà meilleure allure que quelques jours plus tôt.

— Tante Karla ! Nous sommes là ! cria Ellen.

— Bonsoir, Ellen ! Et toi, tu dois être Hannah ? Viens m'embrasser !

J'obéis en riant.

— Comme tu es belle ! s'exclama-t-elle en me prenant par les épaules pour mieux me contempler. N'est-ce pas qu'elle est belle, Ellen ?

Ellen sourit, en jouant du bout du pied avec le gravier de l'allée.

Par-dessus l'épaule de Karla j'aperçus M<sup>me</sup> Todd. Debout près de la porte d'entrée ouverte, elle nous observait de loin, dans l'ombre du hall.

Tante Karla dit à Ellen d'aller se doucher et de s'habiller pour le dîner.

— Tout de suite ! répondit Ellen.

Elle me serra dans ses bras et en profita pour me chuchoter à l'oreille :

— Dis à Jago que nous ne pourrons pas nous voir ce soir. J'essaierai de descendre à Polrack demain, ou bien après-demain. Dis-lui de ne pas venir ici tant que je ne lui ai pas envoyé de message.

— D'accord.

— Merci.

— Tu ne nous quitteras plus ?

— Plus jamais. Je te le promets.

Ellen était là, dans le centre de Berlin, elle parlait avec quelqu'un de l'autre côté de la rue. Elle ne me regardait pas mais elle était là, c'était bien elle, vêtue d'une robe d'été de couleur foncée et de chaussures noires. Des lunettes de soleil retenaient ses cheveux en arrière.

Des passants sur le trottoir la dérobèrent un instant à ma vue. Je battis des paupières et retins ma respiration tandis que les gens s'éloignaient. Ellen était toujours là. Elle me tourna le dos pour regarder une vitrine.

La scène avait l'air bien réelle, rien à voir avec une hallucination.

Mon regard se posa sur John, sur la rue, puis de nouveau sur elle.

Les voitures passaient en rugissant devant moi, mais je vis que le trafic était interrompu un peu plus loin par un feu rouge. Ma décision fut prise en une seconde. J'attendis un creux dans le flot de la circulation puis, agrippant mon cardigan et mon sac, je pris une profonde inspiration, descendis du trottoir et me mis à courir.

J'entendis le cri de John derrière moi, mais je ne me retournai pas. Mes chaussures à talons me gênaient et je m'arrêtai pour les enlever. Le feu passa au vert, les voitures se précipitèrent vers moi. Je courus vers un petit terre-plein au milieu de la chaussée. J'entendis le hurlement des klaxons. Je n'avais pas regardé du bon côté. Il y avait une troisième file de voitures venant en sens inverse. Tout se mit à tourner, je ne savais plus de quel côté aller pour être en sécurité, quand tout à coup je me senti poussée sur le terre-plein. Des voitures me dépassèrent en klaxonnant furieusement, leurs conducteurs poussant des cris de colère.

— Sacré nom d'un chien ! cria John en m'agrippant le bras. Qu'est-ce qui t'a pris, Hannah ? Tu voulais te faire tuer ?

Il me fixa avec un mélange d'inquiétude et d'incompréhension. Je jetai un coup d'œil sur le trottoir d'en face. Ellen avait disparu.

John continuait de fulminer :

— Tu traverses une route à quatre voies, et tu t'arrêtes en plein milieu pour enlever tes putains de chaussures ?! Où avais-tu la tête, Hannah ? Tu es folle ?

— Je... je ne...

Tout en bredouillant, je regardai derrière lui. Où était-elle passée ?

— Il faut que j'aille là-bas.

— Où ça ? Pourquoi ?

Je reportai les yeux sur lui. Sa chemise sortait de son pantalon, son nœud papillon s'était

défait, et la course dans la rue l'avait décoiffé. Mais le plus frappant, c'était l'expression d'anxiété dans son regard. Je fixai le sol, penaude.

— Je l'ai encore vue.

— Qui ça ? Qui as-tu vu, Hannah ?

Je ramassai mon cardigan, plein de poussière et déchiré au poignet. Mes pieds étaient sales.

— J'ai vu Ellen, dis-je. Ellen Brecht.

Tante Karla invita son frère Pieter à Covent Garden, à Londres, pour assister à une représentation de *Fidelio*, son opéra préféré. Ils devaient rentrer à l'aube. M<sup>me</sup> Todd était restée à Thornfield House avec Ellen. La gouvernante était épuisée par les événements des semaines précédentes. Quand Ellen annonça qu'elle sortait quelques heures, elle ne lui demanda même pas où elle allait.

— Rentre avant ton père.

Ce fut tout ce qu'elle lui dit, probablement impatiente de se retrouver seule avec son tricot et sa radio.

Jago rejoignit Ellen au bout du chemin. C'était la première fois qu'ils se voyaient en tête à tête depuis le retour d'Ellen. Une profonde émotion surgit en lui ce soir-là, aussi puissante que le soleil lorsqu'il embrase la terre. Elle sourit timidement. Il avait envie de courir vers elle, de l'envelopper de ses bras, de rester avec elle pour toujours. À l'instant où il la vit, avec sa longue jupe vert foncé, les bracelets de sa mère s'entrechoquant à son poignet fin et brun, Jago décida de l'épouser. Un jour, le plus tôt serait le mieux, il se marierait avec elle. Dès qu'elle aurait dix-huit ans et qu'elle pourrait s'enfuir de chez son père. Il ne le lui dit pas, pour ne pas l'effaroucher. Il avait vécu assez longtemps avec son oncle et sa tante pour savoir ce qu'une forte émotion peut avoir d'effrayant.

Tout d'abord ils allèrent au pub, au Trethene Arms, où personne ne les remarquerait dans la foule des touristes. Jago prit du cidre et Ellen une limonade glacée. Elle suçait la tranche de citron et l'acidité lui arracha une grimace. Jago lui expliqua qu'il avait eu un entretien d'embauche dans une société d'ingénierie maritime qui avait des succursales aux États-Unis. Il envisageait de partir à New York. S'il obtenait un permis de travail, ils pourraient y aller ensemble. Le travail était dur, mais bien rémunéré. Ils auraient de quoi louer un appartement. Rien de luxueux, mais c'était un début. Il ajouta qu'il ne voulait pas toucher à l'héritage d'Ellen, que cet argent lui appartenait.

— Ce n'est pas mon argent, Jago. C'est le nôtre. Quoi que nous décidions, nous le ferons ensemble.

Elle continua de siroter sa limonade.

— Cet argent me revient de droit, Jago. Ma grand-mère me l'a laissé pour que je sois indépendante. Je veux m'en servir pour nous.

— Si tu vois les choses sous cet angle...

— Avec ça, nous aurons de quoi payer notre voyage et acheter une maison. Nous pourrions aller où nous voudrions. Cet argent, c'est notre liberté.

Elle exposa à Jago ce qu'elle m'avait déjà dit. Sa mère avait tout arrangé. Un notaire viendrait à Thornfield House le jour de son anniversaire, le 19 août, et lui ferait signer des documents pour qu'elle entre en possession de son héritage.

— Et ton père ? s'enquit Jago.

Ellen haussa les épaules.

— Que veux-tu qu'il fasse ? Je demanderai à ce que l'argent soit versé sur le compte que ma mère a ouvert pour moi. Il ne pourra pas me le prendre.

Jago était étonné qu'Ellen ait tout planifié de façon aussi rationnelle. Il en fut presque désolé pour M. Brecht, qui ignorait tout de cet héritage et de ce qui allait changer pour lui dans quelques semaines.

Une fois qu'ils eurent fini leur verre, Jago et Ellen descendirent au cimetière et allèrent s'asseoir sur le banc, derrière le mur. Cela se passait en juin, le solstice d'été était proche, et il y avait encore un peu de lumière à 22 heures. Jago gardait le silence, trop d'idées se bousculaient dans sa tête. Il ne trouvait pas les mots pour dire à Ellen ce qu'il ressentait, à quel point elle lui avait manqué, combien il se sentait seul sans elle. Perdue dans ses pensées, elle lui semblait lointaine. Malgré leur intimité, l'amour qui les unissait, aucun n'aurait pu dire ce qui se passait dans la tête de l'autre, ce soir-là.

J'étais sortie de mon côté. Ma mère avait tenu parole et m'avait fait rencontrer le petit-fils de son amie, celui qui avait acquis une expérience dans le domaine archéologique en faisant des fouilles en Amérique du Sud. Ricky Wendon était un jeune homme petit et trapu avec une masse de cheveux noirs, un sourire franc, des ongles sales, et un enthousiasme inépuisable lorsqu'il parlait de ses fouilles au Chili. Il avait encore repoussé d'une année son entrée en faculté afin de retourner creuser la terre en septembre, et il ne voyait aucune raison de ne pas m'emmener avec lui. Il m'expliqua que deux volontaires suédoises étaient retournées à Stockholm et que de ce fait l'équipe se trouvait en sous-effectif depuis deux mois. Nous allâmes prendre un verre au Smuggler's Rest et Ricky me nota sur un sous-verre en carton les noms et les adresses nécessaires pour faire les démarches afin d'intégrer les fouilles. C'était un garçon agréable. Il m'offrit un verre de cidre, puis un autre, et refusa que je l'invite à mon tour. Je trouvai ses manières séduisantes et viriles. Je me demandai s'il avait envie de m'embrasser.

Ellen et Jago s'allongèrent dans l'herbe, à l'endroit même où ils avaient fait l'amour pour la première fois. La lune illuminait le ciel d'été de rayons argentés. Ellen avait l'impression d'être le personnage d'un tableau. Elle se représenta la toile, avec les longues herbes presque noires surmontées de fleurs roses, jaunes et blanches, les étoiles dans le ciel, le halo pâle de la pleine lune, l'église en arrière-plan entourée de tombes, et les deux jeunes gens au premier plan, nus comme Adam et Ève. Elle frissonna. Jago l'enlaça et la serra contre lui. Elle pressa son corps frêle contre son torse et posa la main sur sa cuisse robuste.

— Je suis enceinte, chuchota-t-elle.

— Richard Wendon, cela sonne bien, si un jour tu veux donner ton nom à une découverte.

Ricky, qui était moins ivre que moi, hochait la tête d'un air grave. Toutefois, je pense qu'il ne voyait pas du tout ce que je voulais dire. Son visage était enflammé.

— *Ricardosaurus*, ça sonne beaucoup mieux que *Hannahsaurus*, expliquai-je en riant un peu trop fort.

— Je n'ai jamais rien trouvé qui ait eu besoin d'un nom, fit observer Richard, non sans une pointe de pédantisme. Tout ce que j'ai fait, c'est de passer la terre au tamis et de nettoyer ce qui sortait des fouilles. Des cailloux, la plupart du temps. Et j'ai aussi préparé beaucoup de cafés.

— Mais quand même, tu étais là-bas. Tu as vu un vrai dinosaure sur le site. À l'endroit où il est mort. C'était quoi déjà, cet animal ?

— Une espèce d'iguanodon saurischien.

— Oui, c'est ça. Imagine... personne n'a vu cet animal depuis des millions d'années et toi, tu le regardes, et...

— Hannah, il n'y avait personne pour le voir à la période jurassique.

— Je sais ! Mais s'il y avait eu des gens, ils l'auraient vu. Et plus personne n'aurait posé les yeux sur lui jusqu'à ce que tu le découvres !

Je secouai la tête, stupéfiée par cette idée.

— On ne voit pas grand-chose, en réalité. Si on ne te disait pas qu'il est là, tu ne t'en apercevrais même pas. Ce n'est pas très impressionnant.

Je n'écoutais plus. J'étais perdue dans mes pensées et je m'imaginai courant avec les dinosaures dans une jungle jurassique digne d'un décor de cinéma.

— Si seulement je t'avais connu trois semaines plus tôt, Ricky, j'aurais pu raconter tout ce que tu as fait au Chili dans ma copie, et au lieu d'échouer à l'examen j'aurais eu un A.

Je réfléchis un moment, et poursuivis :

— Ou au moins un B... ou un C. En tout cas, j'aurais réussi mon examen.

Le pub était sombre et envahi de fumée. Rien ne semblait tenir droit. Les lattes de parquet étaient voilées, les parois inclinées, et le banc sur lequel Ricky était assis penchait si dangereusement qu'il pesait de tout son poids de l'autre côté pour le maintenir en équilibre. La petite table de bois était bancale. Ricky prit le paquet de cacahuètes et en versa quelques-unes au creux de sa main. Il renversa la tête en arrière pour en avaler une poignée. Une ombre de barbe couvrait son cou et son menton. Je trouvai cela sexy. J'aimais sa chemise de bûcheron, les poils noirs sur ses bras, la petite cicatrice blanche sur le dos de sa main. Une pensée lubrique et fugitive me traversa. Elle n'avait rien à voir avec la paléontologie, et je la repoussai aussitôt, choquée moi-même d'avoir l'esprit aussi mal tourné. Mais je tendis la main pour toucher la chemise de Ricky. Le tissu doux et chaud me fit penser à un pyjama douillet que j'avais eu à l'âge de dix ans.

Ricky eut un sourire rassurant.

— Ne t'inquiète pas pour tes résultats. En Amérique, ça ne compte pas beaucoup. Les professeurs apprécieront plus ton enthousiasme et ton attitude que tes qualifications.

— Je crois que j'ai la bonne attitude, rétorquai-je.

Mon coude glissa sur la table. Je poussai un petit cri et me mis à rire.

Jago s'agenouilla à côté d'Ellen, posa respectueusement la main sur son ventre et la

contempla dans la clarté de la lune. Elle avait envie de pleurer, mais elle trouva tout de même le courage de lui sourire.

— Nous allons avoir un bébé ? demanda-t-il.

— Hmm.

— Oh, mon Dieu, c'est merveilleux. C'est la plus belle chose qui me soit jamais arrivée. À part le fait de t'avoir rencontrée, Ellen.

Il lui embrassa délicatement le ventre, juste sous le nombril. Elle tourna la tête sur le côté et serra les paupières très fort.

Ricky m'embrassa dans le parking du Smuggler's Rest. Ses lèvres se pressèrent si rudement contre les miennes qu'il me fit mal, nos dents s'entrechoquèrent, sa langue s'introduisit dans ma bouche. Ce fut mon premier vrai baiser. L'excitation me gagna. Ricky tira sur la ceinture de mon jean et glissa sa main sous ma chemise. Je rentrai le ventre, tout en l'embrassant. Ses doigts s'aventurèrent sous mon soutien-gorge et je poussai un petit cri de surprise et de plaisir lorsqu'ils se pressèrent sur mon sein. J'espérai qu'il n'allait pas s'arrêter là.

Ellen et Jago s'étaient rhabillés. Ils traversèrent le cimetière, se faufilant entre les tombes des marins et de leurs fiancées. Jago était si heureux, si débordant de joie, qu'il avait l'impression de ne plus toucher terre. Il voyait les petites chauves-souris s'élancer du haut du clocher, il entendait les cris des oiseaux de nuit, et même, tout au loin, le bruit des vagues s'échouant sur la côte. Il aurait aimé être sur le pont de l'*Eliza Jane* en ce moment, car seule la mer était assez vaste pour prendre la mesure de son bonheur. Ellen marchait devant lui, tête baissée.

— Ne t'inquiète pas, dit-il en lui posant une main sur l'épaule. Je veillerai sur toi. Sur vous deux. Il ne vous arrivera rien de mal. Tout ira bien.

— Tu en es sûr ?

— Comment peux-tu en douter ? Nous sommes ensemble, nous allons avoir un bébé, fonder une famille. Nous partirons tous les deux dès demain, si tu veux...

— Après mon anniversaire.

— D'accord, après ton anniversaire. Quand tu voudras.

— Si mon père découvre que nous voulons nous enfuir il te tuera, chuchota-t-elle.

— Tu m'as dit qu'il avait changé.

— Je sais. Mais... je continue de faire des cauchemars, Jago. Je n'ai pas oublié comment il était quand il a voulu tuer Adam Tremlett, et... L'autre jour, il m'a regardée comme s'il avait deviné à quoi je pensais.

— Il ne sait pas à quoi tu penses, répondit doucement Jago.

— Je crois que si. Je crois qu'il sait. Il joue la comédie pour rassurer ma tante. Quand elle n'est pas avec nous il me regarde de la même façon qu'il regardait ma mère. M<sup>me</sup> Todd le sait. La nuit, elle s'enferme à clé.

— Ellen...

— S'il découvre que je suis enceinte, il nous tuera.

— Non, mon cœur, ne dis pas ça.

Jago retint Ellen par l'épaule et la fit pivoter vers lui. Il prit son visage entre ses mains.

— Comment pourrait-il s'en apercevoir ? Qui le lui dirait ? Est-ce que quelqu'un est au courant ?

— Non. Je ne l'ai même pas dit à Hannah.

— C'est bon, alors. Nous ferons attention et tout ira bien. Il n'y a plus que quelques semaines à attendre avant ton anniversaire. Même pas deux mois. Tout se passera bien.

Serrée contre Ricky dans la petite voiture, je renversai la tête en arrière et me mis à rire. J'étais grisée, heureuse, un peu étourdie, comme si j'avais trop couru, ou remporté une victoire. Ricky m'embrassa encore et s'écarta pour aller se rasseoir sur le siège du conducteur. Il remonta sa braguette.

— Ouah ! fit-il en repoussant ses cheveux en arrière. C'était super, Hannah !

Je repartis à rire. Mes cheveux se balançaient dans mon dos, j'étais toute débraillée, et les vitres étaient couvertes d'un voile de buée. La petite voiture, garée près d'un mur du parking, avait dû se balancer dans tous les sens, comme dans un film comique. On avait dû nous voir. C'était même fort probable. Mais ça m'était égal. Je n'avais pas honte, je me sentais simplement heureuse.

Ricky exhiba le préservatif et le noua à l'extrémité.

Cela me fit rire de plus belle.

— Je peux le garder ? En souvenir !

— Tu es complètement folle !

Il fit descendre la vitre et d'un geste habile jeta le préservatif dans la poubelle contre le mur.

J'avais failli nous faire tuer et nous avons besoin d'un verre pour nous remettre de nos émotions. Aussi, renonçant au dîner à la Haus der Kulturen der Welt, nous nous engouffrâmes dans un petit bar au fond d'une ruelle. John ôta son nœud papillon, j'enfilai mon cardigan et me débarrassai de la barrette qui retenait mes cheveux. Pendant qu'il allait chercher deux bouteilles de bière au bar, je m'installai à une petite table dans un coin. Il posa les bouteilles d'un geste brusque et s'assit face à moi, les jambes écartées.

— Bien. Maintenant, Hannah, veux-tu m'expliquer ce qui se passe ?

— Je ne sais pas.

C'était la vérité. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé un moment plus tôt devant l'hôtel.

— Tu as cru voir ton amie, mais ton amie est morte. Alors, pourquoi as-tu traversé la rue ? Tu savais bien que ça ne pouvait pas être elle ! Hannah, tu m'as fait une peur terrible !

— Je suis désolée, John. J'ai juste oublié. Pendant un moment, j'ai oublié qu'Ellen n'était plus de ce monde. Nous venions de parler de Magdebourg, et je pensais à elle. Quand je l'ai vue... ou plutôt quand j'ai cru la voir, j'ai perdu la tête. J'ai voulu aller la retrouver.

— Mon Dieu...

John soupira en se passant les mains dans les cheveux.

— Tu ne comprends pas...

— Non, j'avoue que non.

— J'étais tellement proche d'Ellen, John. Nous étions comme les deux doigts de la main. C'était même trop.

John soupira de nouveau et but une gorgée de bière directement au goulot.

— C'est pour cela que tu veux aller à Magdebourg ?

— Peut-être.

John contempla sa bière.

Je pris ma bouteille. Le petit napperon de papier blanc resta collé au verre. Je le reposai sur la table et bus. Le bar était agréable, décoré comme une publicité touristique pour l'Allemagne. Il y avait des miroirs avec des inscriptions en lettres gothiques, et des lampes avec des abat-jour en verre coloré. Les serveurs portaient un long tablier vert noué à la taille, sur une chemise blanche et un pantalon noir. Tout était reluisant. Les lettres dorées qui ornaient la vitre principale faisaient de l'ombre sur la table et sur la chemise de John.

— Peut-être... commença-t-il, avant de s'interrompre.

— Quoi ?

— Je ne sais pas, Hannah. Cette histoire semble te toucher profondément.

— Ce n'est pas grave, marmonnai-je, en faisant tourner ma bague autour de mon doigt.

Je ne pouvais pas lui révéler ce que je savais sur sa vie, mais je pouvais lui confier une partie de la mienne. Il me parut juste de lui faire part de ma propre vulnérabilité.

— Cela m'est déjà arrivé.

— Quoi donc ?

— De voir Ellen. Je suis déjà passée par là, il y a quelque temps.

— Oh. Et tu t'en es remise ?

John se gratta l'oreille tout en parlant. Par bonheur, ma confession ne semblait pas l'avoir choqué.

— Oui. Cela faisait des années que j'allais bien. Ça s'arrangera encore une fois.

— Tu t'es fait aider, la dernière fois ?

— Hmm. J'ai consulté.

— Et que t'a-t-on conseillé ?

— D'affronter mes démons, afin de mettre enfin cette histoire derrière moi.

— Tes démons ? C'est-à-dire la mort d'Ellen ?

— La mort d'Ellen en fait partie.

— Bien. Comme quoi il faut se méfier de l'eau qui dort, Hannah Brown. Je n'aurais jamais pensé à te classer parmi les âmes tourmentées.

— C'est une bonne chose ?

— Je n'en suis pas sûr.

Je me mis à rire. Je n'avais jamais eu une conversation aussi détendue avec John. Soudain, je me dis que si seulement... Je n'allai pas plus loin.

Nous bûmes une deuxième bière, puis partîmes nous promener au hasard dans la ville. La nuit était tombée. Je tenais mes chaussures à la main, les trottoirs étaient chauds et poussiéreux sous mes pieds nus. Nous achetâmes des beignets de pommes dans une baraque et nous installâmes sur un muret au bord du fleuve pour les manger avec du miel fondu, en regardant passer les bateaux dont les lumières se reflétaient sur les eaux pourpres. L'air était tiède et il flottait dans la ville une odeur âcre, mélange de gaz d'échappement et de fumets de cuisine.

— Est-ce que la famille d'Ellen vit toujours à Magdebourg ?

Une mouette solitaire passa en criant au moment où John posa sa question.

— Je ne sais pas.

— Cela t'aiderait de les retrouver et de parler avec eux ?

— C'est possible. Je n'aimerais pas revoir son père, mais elle avait une tante. Karla. Elle se souvient peut-être de moi.

— Tu l'aimais bien ?

- Oui. Il y avait aussi M<sup>me</sup> Todd, la gouvernante. Elle travaillait chez eux depuis toujours.
- Elle est revenue en Allemagne ?
- Je crois. Elle n'avait personne d'autre qu'eux.

Je froissai le sac en papier qui avait contenu les beignets et regardai John. Le vent avait ébouriffé ses cheveux et il avait retrouvé son habituelle allure hirsute, malgré son costume de soirée. L'ombre d'une barbe apparaissait sur son menton.

- J'avais peur de M<sup>me</sup> Todd, repris-je. Mais elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour protéger Ellen. C'est elle qui a payé pour...
- Pour quoi ?
- Oh, rien.

L'avortement était une partie de l'histoire à laquelle je ne voulais plus penser.

Je n'avais jamais été aussi heureuse.

J'avais la sensation de me débarrasser de mon ancienne vie, de la rejeter comme une nymphe de libellule se débarrasse de sa vieille enveloppe. Ce qui était arrivé dans le passé n'avait plus d'importance. J'avais dix-huit ans, un petit ami qui venait me chercher en voiture et m'emmenait à Falmouth boire du cidre, manger des frites et voir des films. Je m'amusais, j'avais quitté l'école, j'avais de solides et excellents projets, et pour une fois je trouvais que mon existence était parfaite.

J'écrivis avec application une lettre que j'envoyai au professeur qui dirigeait les fouilles au Chili, pour lui demander s'il avait besoin de volontaires. Je joignis un CV, ainsi qu'une longue explication pour le convaincre de mon enthousiasme. Je n'avais encore rien dit à mes parents, mais ils devaient se douter de quelque chose. Je savais que ma mère ferait semblant d'être contente, et qu'en réalité elle aurait le cœur brisé. C'était elle-même qui avait semé le germe de cette idée dans ma tête, mais elle était loin de penser que je suivrais cette piste jusqu'au bout. Pourquoi l'aurais-je fait ? J'étais une enfant douce, timide, craintive. Si seulement elle avait su... Il suffisait que l'idée de prendre l'avion et de traverser l'Atlantique m'effleure pendant que je passais l'aspirateur à l'hôtel des Mouettes, vidais les corbeilles à papier ou nettoyait les tables collantes du petit déjeuner, pour qu'un sentiment d'anticipation s'empare de moi et me donne le vertige. Le souffle coupé, je pressais les poings contre mon estomac pour calmer les papillons qui s'agitaient à l'intérieur et me faisaient trembler.

Ricky passait me voir presque chaque soir. Assise à côté de lui dans la voiture, je l'écoutais me raconter sa journée, avant de parler de la mienne. Il racontait des blagues idiotes, que je trouvais follement drôles et subtiles. Il ne se lassait jamais de me taquiner, il était gentil, amusant, et si modeste qu'il me donnait l'impression d'être intelligente. Grâce à Ricky je me sentais adulte, belle et sexy. Je pensais à lui tout le temps. Dans ma tête, il prenait la place que Jago et Ellen occupaient autrefois. J'ignorais qu'il était possible de se sentir aussi heureuse. Je n'avais jamais eu autant d'énergie, je me sentais capable de réussir tout ce que j'entreprenais, comme si le monde m'appartenait.

Ricky m'emmena à l'agence de voyages de Falmouth, et nous demandâmes à l'employée quels étaient les vols les moins chers pour le Chili. Elle nous questionna en souriant, et nous lui parlâmes des fouilles paléontologiques. Elle poussa un petit cri de ravissement et nous confia qu'elle aurait tellement aimé faire quelque chose dans ce goût-là, quand elle était jeune. « Vous vous dites que vous aurez toujours le temps plus tard, et un jour vous vous réveillez, et vous êtes mariée, vous avez trois enfants, un prêt immobilier à rembourser, vous êtes épuisée et vous vous rendez compte que c'est fini, que cela ne vous arrivera jamais. »

Ricky me regardait en souriant. Nous étions très fiers, tous les deux. La jeune femme imprima la liste des vols avec les prix, et me la donna. Même le vol le moins cher était au-dessus de mes moyens. De toute évidence, j'allais devoir économiser sou par sou jusqu'en septembre, si je voulais partir sur le site avec Ricky.

Après la visite à l'agence de voyages, nous remontâmes en voiture. Ricky trouva une petite route de campagne déserte et s'arrêta devant un champ en jachère. Nous nous débarrassâmes de nos jeans en un clin d'œil et fîmes l'amour avec une ardeur joyeuse. Nous le faisons chaque fois que nous en avons l'occasion, et disions en plaisantant que sa petite Fiat aurait bientôt besoin d'une nouvelle suspension. J'avais en permanence une douleur sourde entre les jambes, et j'en étais fière. Chaque fois que je m'asseyais, que je me levais, ou que je bougeais, cela me faisait penser à Ricky. Celui-ci venait souvent à la maison. Mes parents le trouvaient charmant, et peut-être aussi vaguement rasoir, avec ses descriptions enthousiastes et détaillées des paysages d'Amérique du Sud. Je fus invitée à déjeuner chez lui un dimanche, et fus passablement impressionnée par sa mère, une grande femme à l'allure distinguée, et par son père, qui occupait un poste élevé à la RAF. Après un superbe repas composé d'un rôti de bœuf et de Yorkshire puddings arrosés de *gravy*, je jouai au Monopoly avec les jeunes sœurs de Ricky. Leur salle de séjour était aussi grande qu'un court de tennis et j'imaginai notre future photo de mariage accrochée au mur, au milieu des portraits de famille. Je me vêtis en pensée, avec un délicieux plaisir coupable, d'une robe de dentelle blanche avec une longue traîne, et d'un voile maintenu par une guirlande de fleurs d'oranger. Je laissai les sœurs de Ricky remporter la partie de Monopoly, puis leur mère nous servit de la limonade maison et des gâteaux, sur la pelouse. La nourriture était encore plus importante chez eux que dans ma famille, songeai-je avec satisfaction.

Tous les vendredis après-midi je passais à la poste et versais l'argent que j'avais gagné dans la semaine sur mon compte d'épargne. Je commençais à avoir une belle petite somme.

J'étais tellement absorbée par mon bonheur tout nouveau avec Ricky que je ne faisais pas attention à Ellen. Tante Karla se trouvait toujours à Thornfield House. Je m'inventais des excuses en me disant que, tant que Karla était là pour surveiller Pieter Brecht, je n'avais pas à m'inquiéter. Jago faisait des heures supplémentaires chaque fois que c'était possible et économisait aussi, car il savait qu'il allait avoir un enfant à élever. C'était à cause de cela qu'il ne voyait pas beaucoup Ellen non plus. Celle-ci était donc seule.

Un jour, elle vint me voir à Cross Hands Lane. Peut-être voulait-elle me dire que ça n'allait pas, mais je n'avais pas le temps de l'écouter. J'étais impatiente de sortir avec mon petit ami.

Si nous avons été plus sur nos gardes...

Mais nous ne faisons pas attention. Nous ne remarquons rien.

Le jour où tout recommença à aller de travers avait pourtant débuté sous de bons auspices. J'étais seule à la maison et je mangeais des tartines de miel dans la cuisine, tout en écoutant Madonna à la radio. Trixie, suivant une immuable routine quotidienne, aboya au passage du facteur. Je traversai le hall en me dandinant sur la musique et là, sur le paillason qui portait l'inscription *Welcome*, je vis une enveloppe bleue envoyée par avion. Je fis une grimace étonnée, et Trixie me fixa en esquissant une sorte de sourire canin. Je pris la lettre et remontai dans la chambre en courant. Trixie, qui ne courait déjà plus beaucoup à l'époque, me suivit d'une démarche cahotante. Je fermai la porte et m'assis sur le sol, adossée au montant du lit, pressant la lettre contre ma poitrine. Mon cœur battait la chamade.

Je déchirai l'enveloppe et lus. La lettre était brève et très claire. Il restait une place pour une volontaire sur le site, et l'équipe serait très heureuse de m'accueillir.

— Je peux partir... Je m'en vais ! criai-je.

Trixie agita son petit trognon de queue, et je couvris de baisers son vilain museau camus.

Je relus la lettre au moins vingt fois, jusqu'à ce que j'en aie mémorisé chaque mot, puis je la repliai avec soin, la glissai dans la poche de mon short et descendis. Il m'arrivait enfin quelque chose d'extraordinaire, que j'allais pouvoir raconter à Ellen ! Je pris ma bicyclette sous l'abri de jardin, pédalai de toutes mes forces le long du chemin ombragé qui menait à Thornfield House. L'excitation décuplait mon énergie, et je montai en danseuse en me penchant sur le guidon. Les jours où je pourrais encore grimper sur cette colline, écouter le chant cristallin du ruisseau sur les rochers, cueillir des fleurs dans les haies et regarder les troupeaux de moutons quitter docilement leur pré pour gagner la bergerie en couvrant le chemin de crottes, eh bien ces jours-là étaient comptés.

Arrivée à Thornfield House, j'abandonnai mon vélo contre le mur et filai sonner à la porte d'entrée. Je m'attendais à ce que tante Karla vienne ouvrir et j'étais impatiente de la voir, je savais qu'elle serait enthousiaste à l'annonce de la nouvelle. Mais ce fut M<sup>me</sup> Todd qui apparut. Mon cœur sombra. Je sus dès que je la vis qu'un malheur était arrivé. Ce n'était pas seulement son attitude. L'intérieur de la maison semblait plus sombre que de coutume. Il n'y avait pas de musique, les fenêtres étaient fermées et la voix gaie de tante Karla ne résonnait pas dans les couloirs.

— Bonjour, madame Todd. Ellen est là ?

M<sup>me</sup> Todd ouvrit la bouche pour répondre, se ravisa. J'aperçus Ellen derrière elle, perdue dans les ombres du hall. Elle avait l'allure d'un spectre, avec sa longue chemise blanche. Sa chevelure tombait comme une masse terne sur ses épaules, ses pieds étaient nus, ses épaules voûtées et ses yeux enfoncés dans son visage comme si elle pleurait depuis des heures. Ses bras étaient frileusement croisés, elle tenait la tête baissée. Son attitude me rappela la photo d'une prisonnière dans un reportage de guerre.

— Que s'est-il passé ? chuchotai-je d'une voix creuse. Oh, mon Dieu, quoi encore ?

J'entrai et M<sup>me</sup> Todd s'effaça légèrement pour me laisser passer. J'entendis la porte se fermer doucement derrière moi lorsque je m'élançai pour prendre Ellen dans mes bras. Elle se tenait raide comme une poupée de celluloid et son odeur était inhabituelle. Elle ne s'était pas lavée, mais sa peau avait aussi un parfum mi-métallique mi-laiteux. Ses cheveux semblaient gras. Je lui pris la main pour l'entraîner dans la cuisine et je vis qu'elle boitait. Je tirai une chaise et je dus l'aider à s'asseoir, l'obligeant presque à plier les genoux. Puis, agissant spontanément comme l'aurait fait ma mère, j'emplis la bouilloire et la posai sur le feu. Une tasse de thé refroidi était déjà sur la table, le lait avait formé une pellicule à la surface. La cuisine était sombre, froide, il y régnait une odeur de viande. Quelque chose grésillait dans une poêle sur la plaque chauffante. Un vase bleu, plein de centaurées presque fanées et de marguerites blanches et jaunes, était posé sur l'appui de la fenêtre. C'était certainement tante Karla qui avait mis ces fleurs dans la cuisine, ce n'était pas du tout le genre de M<sup>me</sup> Todd. Mais déjà une vague odeur d'eau saumâtre et de pourriture s'échappait du vase.

Je me demandai un moment si Pieter Brecht était mort. S'était-il suicidé, avait-il été tué dans un accident ? Non, ce n'était pas possible, M<sup>me</sup> Todd me l'aurait dit tout de suite. Ça ne

pouvait pas être Jago non plus. Ce dernier allait très bien quand il s'était levé ce matin, au petit jour, pour se rendre au travail. Il était parti en sifflotant, j'avais entendu la portière de la Ford Escort claquer et le moteur ronfler. S'il lui était arrivé malheur, je l'aurais su avant Ellen.

— Où est Karla ? Est-il arrivé quelque chose à Karla ?

— Elle est repartie en Allemagne, annonça M<sup>me</sup> Todd.

— Papa l'a renvoyée.

— Oh.

Je pris trois tasses sur l'étagère et jetai un coup d'œil à Ellen par-dessus mon épaule. Elle était penchée en avant, tête baissée, les mains entre les jambes, les cheveux tombant devant les yeux. Ses pieds étaient sales. M<sup>me</sup> Todd se tenait à la porte de la cuisine. Le temps semblait s'être arrêté. Je mis une cuillère de café en poudre dans chaque tasse, et quand la bouilloire siffla, j'ajoutai l'eau. Puis je pris du lait dans le réfrigérateur pour le mélanger au café et versai trois cuillères de sucre dans la tasse d'Ellen avant de la poser devant elle. Elle ne fit pas un geste.

— Que s'est-il passé ? demandai-je encore à M<sup>me</sup> Todd.

Pour la première fois depuis mon arrivée, Ellen leva les yeux. Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Papa est en haut, chuchota-t-elle.

M<sup>me</sup> Todd tournait le dos à l'entrée et à la lumière, et sa silhouette se découpait sur le seuil à contre-jour. C'est à peine si un rayon de soleil filtrant par la fenêtre éclairait sa chevelure. Je ne distinguais pas son expression mais je vis la ligne mince de ses lèvres.

— Ellen a des problèmes, me répondit-elle à voix basse.

— Quel genre de problèmes ?

Je m'assis devant Ellen et lui pris les mains, en exerçant une légère pression pour la rassurer. Elle ne répondit pas à mon geste. Ses doigts étaient glacés, aussi raides que ceux d'une morte.

— Les problèmes qu'on a quand on attend un bébé, murmura-t-elle.

Ce soir-là, dans ma chambre d'hôtel, je pensai à M<sup>me</sup> Todd. À sa fidélité à la famille Brecht. Après la mort de M<sup>me</sup> Brecht, elle était restée pour Ellen, elle avait toujours essayé de la protéger. Petite, j'avais eu très peur d'elle. À présent que je considérais la situation d'un point de vue d'adulte, j'avais honte de mon attitude.

Je n'étais pas hantée par les cauchemars mais par les regrets. Je songeais à toutes les fois où M<sup>me</sup> Todd était intervenue discrètement. Parfois même, son entrée dans une pièce suffisait à dissiper la tension qui y régnait. Elle veillait sur Anne Brecht et sur sa fille.

Le lendemain matin je descendis tôt pour prendre un petit déjeuner composé de pain et de fruits. Puis je retournai dans ma chambre pour téléphoner à ma mère. Elle fut surprise et un peu affolée en entendant ma voix, imaginant aussitôt que ça n'allait pas, que j'avais des problèmes, ou bien que j'étais malade. Je la rassurai et m'attardai un moment sur des sujets anodins, comme les tracasseries administratives à l'aéroport et l'accueil chaleureux que nous avions reçu. Puis je pris une longue inspiration et me lançai.

— Maman, tu ne saurais pas ce qu'est devenue M<sup>me</sup> Todd, par hasard ?

— Elle est restée en Allemagne. La famille Brecht lui a donné la jouissance d'un cottage sur leurs terres et ils se sont occupés d'elle quand elle a pris sa retraite.

— Tu veux dire à Schloss Marien ? C'est là que se trouve le cottage ?

— Tout à fait ! L'endroit lui plaisait. Elle m'envoyait une carte tous les ans pour Noël, et une fois elle avait même ajouté une photo du marché de Noël, c'était très joli. Nous envisagions d'aller lui rendre visite, ton père et moi, mais nous ne nous sommes jamais décidés.

— Elle t'écrivait ?

— C'était avant son accident vasculaire cérébral. À présent, elle vit dans une maison de retraite.

— As-tu le nom de cet établissement, maman ? Ou bien l'adresse ? Je pourrais lui rendre visite, puisque je suis tout près.

Ma mère n'était pas certaine que ce soit une bonne idée. Mais j'insistai en disant que je voulais simplement lui apporter quelques fleurs. En réalité, j'espérais aussi pouvoir la remercier pour son aide et sa loyauté envers Ellen.

Ma mère alla chercher ses lunettes et son carnet. Elle me dicta le nom et l'adresse de la résidence, en épelant les mots difficiles. Je la remerciai, lui promis de donner des nouvelles dès mon retour à Bristol et traversai vivement le corridor pour aller cogner à la porte de John.

— Entrez ! cria-t-il.

Il était à son bureau, près de la fenêtre, et lisait ses mails en buvant une tasse de café. Il sourit en me voyant, ôta le costume posé sur la seconde chaise, afin de me faire de la place. Je m'assis à côté de lui.

— Tu as bien dormi, Hannah ?

— Oui, et toi ?

— Comme un loir.

Je souris, un peu gênée d'être dans cette chambre d'hôtel avec lui. La situation avait quelque chose de trop intime. J'évitai de me tourner vers le lit défait, avec ses draps froissés.

— Je voulais t'emprunter ton ordinateur portable, pour voir comment me rendre à Magdebourg.

— Vas-y.

Il me passa l'ordinateur, et je cherchai l'itinéraire sur Google, d'abord jusqu'à Schloss Marien, ensuite jusqu'à la maison médicalisée où vivait M<sup>me</sup> Todd. Celle-ci était plus proche de Berlin que de Magdebourg. Pendant que John préparait une tasse de café pour moi, j'examinai les possibilités des transports publics. Cela n'allait pas être facile.

— Tu as trouvé ?

— Je vais être obligée de prendre des taxis.

John vint regarder par-dessus mon épaule.

— C'est quoi, cet endroit ?

— Je t'ai parlé de M<sup>me</sup> Todd, la gouvernante, tu te souviens ? Elle a eu un accident vasculaire, et c'est là qu'elle vit maintenant. J'aimerais aller la voir. Juste pour lui dire bonjour et lui apporter des fleurs.

— Cela va te coûter cher...

— Je sais. Mais...

— Je pourrais t'emmener, suggéra-t-il en se grattant le crâne. Le plus facile, ce serait de louer une voiture.

— Et le colloque ?!

— Ce matin il n'y a qu'une rencontre, sur le tourisme interactif. Ça ne m'intéresse pas particulièrement.

Je soupirai.

— Je ne veux pas gâcher ton voyage, John.

— Pas du tout. Avec une voiture, nous pouvons aller voir ta M<sup>me</sup> Todd, déjeuner à Magdebourg, jeter un coup d'œil à Schloss Marien, et être de retour dans la soirée.

Je fus submergée de gratitude.

— Merci, John.

— Pas de problème. Cela donnera au voyage un goût d'aventure.

La nouvelle me laissa sans voix. Ellen ne leva pas les yeux, mais elle dut sentir mes mains se crispier sur les siennes. Je me demandai pourquoi elle ne m'en avait pas parlé plus tôt, puis je compris qu'elle ne s'était probablement confiée à personne. M<sup>me</sup> Todd, qui s'occupait d'Ellen et lui lavait son linge, avait dû deviner qu'elle était enceinte. Avec le recul, cela me paraissait évident, à moi aussi. La pâleur d'Ellen, sa fatigue, le fait qu'elle ait pris du poids, son silence. C'étaient autant de signes. Je n'avais pas passé beaucoup de temps avec elle, sinon j'aurais compris. J'oubliai instantanément la nouvelle que j'étais venue lui annoncer et qui semblait dérisoire, comparée à celle-ci.

— Ellen a vu ton frère en cachette, reprit M<sup>me</sup> Todd. Visiblement, ils n'ont pas été très prudents.

Le visage de la gouvernante était toujours dans l'ombre, et sa silhouette évoquait celle d'un spectre.

— J'aimerais rester seule avec Ellen, madame Todd.

— Vous n'avez pas beaucoup de temps. M. Brecht va descendre d'une minute à l'autre. Il ne faut pas...

— Il ne faut pas qu'il sache, chuchota Ellen. Il tuerait Jago, s'il apprenait cela.

— Ellen a besoin de toi, reprit M<sup>me</sup> Todd.

— Qu'allons-nous faire ?

Je ne voyais pas de solution. L'espace d'un instant, j'en voulus à Ellen. À Jago, aussi. Comment avaient-ils pu se montrer aussi irresponsables ? Aussi imprudents ? Aussi stupides ? Comment avaient-ils pu se fourrer dans un tel pétrin, au moment où tout allait si bien dans ma vie ?

M<sup>me</sup> Todd soupira. Elle vint se camper derrière Ellen en se tordant nerveusement les doigts. Je ne l'avais jamais vue aussi désespérée, et cela me désarçonna.

— Ce n'est pas trop tard, énonça-t-elle en hésitant. Je veux dire... cela peut encore s'arranger.

— On peut se débarrasser du problème, chuchota Ellen en cherchant mon regard.

Avec sa pâleur de cire et ses yeux cernés, elle me faisait penser à un zombie.

— M. Brecht ne doit rien savoir, reprit M<sup>me</sup> Todd d'une voix étranglée. Dans l'intérêt de ton frère et dans celui d'Ellen, Hannah.

Je me rappelai que c'était M<sup>me</sup> Todd qui avait trouvé Ellen recroquevillée sur le corps

meurtri d'Adam Tremlett, dans le salon dévasté. M<sup>me</sup> Todd qui avait appliqué des compresses sur les plaies de M. Tremlett pour arrêter l'hémorragie en attendant l'arrivée de l'ambulance. M<sup>me</sup> Todd qui, avec l'aide de ma mère, avait ramassé les débris de verre et de porcelaine et essayé de faire disparaître le sang sur les parquets. Elle connaissait mieux que quiconque la violence de M. Brecht. Elle le savait capable de commettre un meurtre.

— M<sup>me</sup> Todd a raison, déclara Ellen d'une voix impersonnelle, presque mécanique. Il faut se débarrasser du bébé, dans l'intérêt de Jago.

Je n'aimais pas qu'elle prononce ce genre de mots. Je songeai à un film qu'on nous avait projeté à l'école, sur les conséquences éventuelles d'un acte sexuel non protégé. Je fermai les yeux pour me débarrasser de cette image.

— Il y a une clinique privée près de Truro, où on ne nous posera pas de questions, reprit M<sup>me</sup> Todd. Je trouverai l'argent nécessaire.

— Il doit y avoir une autre solution... tentai-je.

Ellen leva les yeux et secoua la tête.

— Non, il n'y en a pas.

— Et Jago ? Il est au courant, pour le bébé ?

— Ce n'est pas encore un bébé, rétorqua M<sup>me</sup> Todd.

— Oui, il sait, murmura Ellen.

— Ça ne fait rien. Tu lui diras que tu l'as perdu. Que tu as fait une fausse-couche, suggéra M<sup>me</sup> Todd. Ce n'est pas un gros mensonge.

— Non, non !

Je m'affolai tout à coup, comme si Ellen et M<sup>me</sup> Todd avaient poussé un énorme boulet dans ma direction et qu'il gagnait de la vitesse.

— Vous ne pouvez pas faire ça sans le lui dire... Vous n'avez pas le droit de lui mentir ! Il ne faut pas, Ellen, ce n'est pas juste ! C'est aussi son bébé...

— Chut, fit M<sup>me</sup> Todd en levant les yeux au plafond. S'il vous entend...

— Pourquoi tu ne partirais pas, tout simplement ? demandai-je à Ellen.

— Tu sais bien que je ne peux pas.

Elle se pencha et fit remonter le bord de sa chemise de nuit. Sa cheville était horriblement violacée et enflée. La peau tendue sur l'hématome semblait sur le point de craquer, comme celle d'une prune trop mûre.

— Mon père s'est battu avec tante Karla. Elle voulait m'emmener avec elle, et j'ai essayé de la suivre.

— C'est lui qui t'a fait ça ?

Ellen laissa le tissu retomber.

— Il a refermé la porte sur ma cheville pour m'empêcher de partir. Il m'a fait ça, et pourtant il m'adore. Alors, imagine, Hannah. Imagine ce qu'il serait capable de faire à Jago.

La maison de retraite Weis Kloster se trouvait dans un ancien couvent des environs de Magdebourg et était tenue par des religieuses. Le site était superbe. D'immenses pelouses, de vieux arbres aux branches déployées. Avec le soleil resplendissant, le parc et les bâtiments se montraient sous leur meilleur jour.

Nous nous arrê tâmes en chemin pour acheter un bouquet de roses saumon et de gypsophiles, que je gardai sur mes genoux pour ne pas l'abîmer.

Dès que je vis la demeure, je pensai qu'elle devait être au goût de M<sup>me</sup> Todd. La large porte voûtée était grande ouverte et nous entrâmes dans un hall de réception sobre mais élégant. J'agitai la clochette qui se trouvait sur le comptoir, et une religieuse au visage doux et souriant se matérialisa derrière nous sans que nous l'ayons entendue arriver. John avait téléphoné pour annoncer notre visite. J'inscrivis nos noms sur le registre, et la religieuse nous fit signe de la suivre.

Nous traversâmes de longs couloirs, nos talons claquant sur le carrelage impeccable. Les murs badigeonnés de blanc étaient percés de fenêtres étroites qui laissaient entrer des flots de lumière. Au centre du couvent se trouvait une grande chapelle éclairée par de hauts vitraux colorés. Une religieuse assise sur un banc priait à côté d'une femme dont le visage était dissimulé sous un voile. J'eus l'impression que la femme pleurait.

La religieuse nous conduisit dans une aile séparée du bâtiment principal. Elle s'arrêta devant une porte pareille à toutes les autres et frappa. Sans attendre la réponse, elle tourna la poignée et entra. Une vieille dame était recroquevillée dans un fauteuil, près de la fenêtre. Il me fallut un moment pour reconnaître M<sup>me</sup> Todd. Elle était toute ratatinée, flétrie comme une pomme oubliée trop longtemps au fond d'un compotier. Ses mains posées sur ses genoux étaient agitées de tremblements, dus probablement à la maladie de Parkinson. Elle était vêtue de noir, comme toujours, ses cheveux gris étaient coiffés en chignon et ses lunettes étaient accrochées à son cou par un cordon, bien qu'elle n'en ait sans doute plus besoin.

La chambre, de toute évidence une ancienne cellule de nonne, était claire, propre, bien aérée. En dehors du fauteuil, elle ne contenait qu'un lit assez haut et une commode. La photo d'un enfant aux cheveux noirs portant une robe blanche était posée sur les étagères, parmi quelques babioles. Un crucifix en bois, tout simple, était accroché au mur.

Le fauteuil était orienté vers la fenêtre. M<sup>me</sup> Todd était trop vieille et trop diminuée pour lire, tricoter, ou se livrer à un de ses passe-temps d'autrefois. Tout ce qu'elle pouvait faire désormais, c'était contempler le monde à travers les petits carreaux en losanges. Je me demandai en passant si c'était ce qui nous attendait tous, lorsque nous serions vieux.

Regarder le monde par la fenêtre.

Une autre religieuse, qui avait pris le bouquet, revint avec un vase qu'elle plaça sur une étagère près de la porte, non loin de la photo de la petite fille. Ainsi M<sup>me</sup> Todd pourrait-elle contempler les roses lorsqu'elle serait couchée. La sœur, qui ne parlait pas anglais, respira les fleurs et sourit.

— *Schön ! Frau Todd, Sind sie nicht wunderschön ?*

— *Ich brauche keine Blumen*, répondit M<sup>me</sup> Todd.

Je ne compris pas ce que ça voulait dire, mais la religieuse nous lança un regard d'excuse, nous expliquant par gestes que M<sup>me</sup> Todd était fatiguée et qu'il ne fallait pas rester longtemps.

— *Zehn Minuten maximale !* annonça-t-elle en nous montrant ses dix doigts.

Puis elle sortit dans un froissement de jupes.

Il n'y avait pas de chaise. Je m'assis au bord du lit, près de M<sup>me</sup> Todd, et John resta debout près de la porte.

Je me penchai pour me rapprocher au maximum de la vieille dame, posai les coudes sur mes genoux. De ma place, je pouvais aussi regarder par la fenêtre.

— Madame Todd, je suis Hannah Brown. L'amie d'Ellen.

La vieille dame cligna les paupières. Je me raclai la gorge.

— Je pense beaucoup à Ellen, ces temps-ci. Et à vous aussi. Quand je pense à Ellen, je pense toujours à vous.

— J'aurais dû prendre sa défense. Elle voulait les fleurs, mais il les a jetées.

— Qui voulait les fleurs, madame Todd ?

— Anne.

Je revis M. Brecht jetant les fleurs dans l'escalier, et Adam Tremlett les ramassant derrière lui.

— J'ai promis à sa mère que je veillerais sur elle, mais je n'ai pas tenu parole. J'ai laissé Pieter n'en faire qu'à sa tête, et ce n'était pas ce qu'elle souhaitait, elle. Pas du tout.

Une larme perla sous ses paupières et roula sur sa joue ridée. Je l'essuyai doucement avec un mouchoir en papier que j'avais glissé à l'intérieur de ma manche.

— Madame Todd, personne ne peut vous adresser de reproches. Je suis venue pour vous le dire. Pour vous dire que je... que tout le monde vous appréciait. Vous ne pouviez pas faire plus que ce que vous avez fait pour eux.

John demanda, depuis le seuil :

— Quand êtes-vous entrée au service de la famille, madame Todd ?

— Quand M<sup>me</sup> Withiel était enceinte.

— M<sup>me</sup> Withiel était la mère de la mère d'Ellen, expliquai-je.

— Alors vous connaissiez Anne depuis sa naissance ?

— Avant sa naissance.

Sans tourner la tête, M<sup>me</sup> Todd désigna la photo.

— C'est elle. Ma petite Anne.

John prit le cadre et me le passa. Je le posai avec précaution sur mes genoux. Anne avait l'air d'être une enfant heureuse, maigre, toute en jambes, avec ses deux dents de devant qui manquaient. Elle avait été photographiée à Thornfield House, dans le jardin de derrière.

— C'était une jolie petite fille, dis-je.

— Elle ne faisait pas de bêtises. Jamais. Elle était sage comme une image.

— Je savais que vous étiez très proches.

— Les Withiel étaient des gens bien. Ils aimaient cette enfant plus que tout au monde. Puis elle s'est mise à apprendre le piano...

La voix de M<sup>me</sup> Todd s'éteignit, elle secoua la tête.

— Vous n'aimiez pas qu'elle joue du piano, madame Todd ?

— Elle jouait comme un ange. Ses parents ne voulaient pas qu'elle quitte la maison, aussi faisaient-ils venir des professeurs particuliers. Il y avait largement la place de les loger, à Thornfield House. Ils se sont succédé, les uns après les autres. Anne était toujours meilleure qu'eux.

— Et quand elle a eu douze ans, ils ont fait venir Pieter Brecht ?

M<sup>me</sup> Todd acquiesça de la tête. Ses mains tremblaient, elle s'était tassée dans son fauteuil, mais je n'osai pas la redresser. Au nom de Pieter Brecht elle s'agita et regarda de droite et de gauche en s'humectant les lèvres.

— Pourquoi lui ?

— Il s'était déjà fait un nom en Europe. Ils disaient que c'était un génie.

M<sup>me</sup> Todd me regarda comme pour me faire comprendre quelque chose qu'elle ne parvenait pas à dire à haute voix. Ses lèvres s'ouvrirent et se refermèrent sans qu'aucun son en sortît. Elle renonça, ferma les yeux et renversa la tête contre l'oreiller.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous bouleverser. Voulez-vous quelque chose à boire ? Une tasse de thé ?

— De l'eau.

— J'y vais ! lança John.

Il sortit en refermant tout doucement la porte. J'entendis ses pas s'éloigner dans le couloir.

Je m'approchai davantage de M<sup>me</sup> Todd. Nos genoux se touchaient, et je vis le duvet blanc qui couvrait son visage et le pouls qui battait fort dans son cou. J'eus à peine une hésitation, avant de poser la question suivante :

— Vous n'avez jamais aimé Pieter Brecht, n'est-ce pas, madame Todd ?

— C'était un pervers.

— Mais il aimait Anne ! Il ne lui a jamais fait de mal ?

Il y eut un long silence. M<sup>me</sup> Todd ne dit rien. Elle battit des paupières en se tordant les doigts, comme si elle ne parvenait pas à maîtriser son chagrin.

— Il avait vingt-sept ans et elle en avait quatorze. Quatorze.

Il n'y avait aucune ambiguïté dans ses paroles. Le message était limpide.

— Oh. Je vois.

Je me tournai également vers la fenêtre et regardai à travers les petits losanges de verre. Dans le jardin, deux religieuses arrachaient les mauvaises herbes d'un massif. Une autre marchait lentement dans l'allée, en donnant le bras à une vieille dame. Toutes étaient souriantes. C'était un endroit tellement beau, clair, spacieux. L'opposé de Thornfield House, avec ses secrets enfouis et ses péchés.

Les questions défilaient dans ma tête. J'avais cru connaître les Brecht. Je croyais savoir tout ce qui les concernait. Je m'étais trompée.

Je me rappelai le jour où j'avais fait signe à la vieille dame qui regardait par la fenêtre de Thornfield House. La mère d'Anne. Elle disait que le diable lui avait pris sa fille.

— M. et M<sup>me</sup> Withiel ont compris trop tard, reprit M<sup>me</sup> Todd. Anne se croyait amoureuse de lui.

— Et donc il l'a ramenée ici, à Magdebourg ?

— Oui.

— Vous les avez accompagnés ?

— J'avais promis à M<sup>me</sup> Withiel de veiller sur elle.

— Oh, madame Todd, c'est ce que vous avez fait ! m'exclamai-je en lui prenant la main. Vous avez été merveilleuse.

La porte s'ouvrit. Je n'avais pas entendu de pas dans le corridor. Je me redressai et vis John entrer avec un plateau. Il y avait une carafe d'eau, un verre, une minuscule coupelle contenant trois comprimés, une assiette avec du pain, de la viande et des pickles. La jeune religieuse entra derrière lui.

— *Funfzehn Minuten* ! dit-elle en tapotant sa montre, puis en agitant le doigt avec une fausse sévérité.

— Je suis désolée.

J'aurais aimé rester un peu plus longtemps. M<sup>me</sup> Todd regardait de nouveau par la fenêtre. Je l'embrassai très doucement sur la joue. Elle leva la main et me toucha le visage.

— Vous avez fait tout ce que vous pouviez, madame Todd. Vous avez été l'ange gardien d'Anne et d'Ellen. Vous avez été merveilleuse.

— Je n'ai jamais rien dit, pour le bébé, murmura-t-elle. À personne.

— Je sais.

— Personne ne savait que c'était l'enfant de ton frère.

— Je sais.

— Tu étais gentille, Hannah, ajouta-t-elle d'une voix si basse que ni John ni la religieuse ne purent entendre. Tu étais une bonne amie, pour Ellen.

C'était faux.

Je savais, moi, que j'avais été la pire des amies.

Mon père faisait partie de l'équipe de nuit, et il rentrait de son travail lorsqu'il me vit m'engager dans le chemin, à bicyclette. Il était à peine 6 h 30, et l'air était encore frais. Une buée blanche s'échappait de ma bouche et flottait autour de mon visage, se mêlant à mes cheveux. J'étais tellement absorbée par mes pensées que je ne reconnus pas sa vieille camionnette Ford. Il se gara devant la maison et me rejoignit à pied. Je m'arrêtai devant l'église, appuyai ma bicyclette contre le mur et me dirigeai vers le cimetière. Mon père me suivit.

Il me trouva assise dans l'obscurité glacée, au fond de l'église. Comme je n'avais jamais été portée vers la religion, malgré les efforts de mes parents pour me communiquer leur foi, il comprit que quelque chose n'allait pas. Il s'assit près de moi un moment en silence, puis me tapota gauchement l'épaule. Il était tel que je l'avais toujours connu, avec sa barbe, son pull bleu marine, son haleine mentholée.

— Je pars au Chili, papa. Je vais participer à des fouilles.

— C'est bien.

— Bien ?

— Oui. Cela te fera du bien de t'éloigner. Tu n'as pas encore osé en parler à ta mère ?

— Non.

— Elle le prendra bien, tu sais. Au début elle aura la larme à l'œil, mais elle est tellement fière de toi, Hannah. Tu devrais l'entendre, aux rencontres de l'église. « Hannah par-ci, Hannah par-là »... Les autres en ont par-dessus la tête de l'entendre chanter tes louanges !

Je parvins à esquisser un sourire.

— Viens. Rentrons à la maison, je vais te préparer le petit déjeuner.

— Non merci, papa. Je vais le prendre avec Ellen.

— Comme tu voudras, dit mon père, cédant avec un sourire.

Il me tapota gentiment le dos et sortit un bonbon aux fruits d'un paquet qu'il gardait toujours au fond de sa poche. Je pris la pastille un peu collante et la fourrai dans ma bouche. Quand j'arrivai chez Ellen, j'avais encore un morceau de gelée à l'orange collé aux molaires.

La clinique était un grand bâtiment de briques rouges sis au milieu d'un jardin paysager. L'endroit était discret mais accueillant, un peu comme un hôtel dans une station thermale. Personne, en passant devant, n'aurait pu se douter de ce qui se passait à l'intérieur. M<sup>me</sup> Todd

nous précédait. Avec son foulard et son manteau, elle avait une allure terriblement démodée et déplacée. Nous la suivions en nous tenant par la main. Ellen s'était habillée avec soin, pour l'occasion. Elle portait une des robes en lin de sa mère et des ballerines. Elle avait mis aussi des lunettes noires, « pour cacher ses larmes, ensuite », m'avait-elle expliqué. J'avais ravalé un accès de colère à l'idée que même dans une situation aussi dramatique elle ne pouvait s'empêcher de faire du cinéma.

Je portais le sac que M<sup>me</sup> Todd avait préparé pour Ellen et caché la veille dans le coffre de sa voiture. La gouvernante alla à la réception la tête haute, les doigts crispés sur l'anse de son sac à main d'une autre époque. Il y avait un vase de giroflées sur le comptoir, à côté d'un bol plein de pastilles à la menthe enveloppées de papier argenté.

Nous avons pris des risques énormes pour venir jusqu'ici, prétextant que je devais entrer en clinique pour un bilan de santé. Nous avons fait allusion à des problèmes typiquement féminins, laissant entendre que j'étais trop gênée pour en parler à mes propres parents. M. Brecht n'avait pas demandé de détails et ne s'était pas opposé à ce qu'Ellen nous accompagne.

Je craignais un peu qu'il ne suive la voiture de M<sup>me</sup> Todd, et je passai presque tout le voyage à guetter la Mercedes noire derrière nous. Pour rien. Nous étions enfin arrivées et tout paraissait calme et normal. Du moins aussi normal que les choses peuvent l'être dans une clinique d'avortements.

La réceptionniste avait l'allure rassurante d'une femme entre deux âges. Elle nous adressa un large sourire.

— Ellen Brecht, annonça M<sup>me</sup> Todd. Elle vient pour...

— Ah, oui, Ellen. Vous êtes sur ma liste. Laquelle de vous deux est Ellen ? ajouta la femme, en regardant derrière la gouvernante.

— C'est moi.

— Très bien, ma petite. Nous allons noter quelques renseignements, puis le docteur viendra s'entretenir avec vous. Il ne faut pas vous inquiéter. Vous avez pris vos affaires pour cette nuit ?

— Je reviendrai la chercher cet après-midi, déclara M<sup>me</sup> Todd.

— Non, je regrette, nous tenons à ce que les patientes passent la nuit ici après l'intervention, pour nous assurer que tout va bien.

— J'ai déjà discuté de ce problème avec une responsable et nous nous étions mises d'accord.

Le médecin était une femme. Elle emmena Ellen pour l'examiner et je restai dans la salle d'attente avec M<sup>me</sup> Todd. Il y avait une pile de magazines aux couvertures en papier glacé sur une petite table, dans un coin de la salle, mais étant donné la gravité de la situation il m'aurait paru déplacé de lire les potins sur les célébrités du moment. Je me plongeai donc dans la contemplation des petits poissons aux couleurs fluo qui nageaient entre les algues d'un grand aquarium fixé au mur.

Quand Ellen revint elle était pâle, le visage strié de larmes. Le médecin nous fit entrer toutes les trois dans une chambre. Ellen s'assit sur le lit. Elle avait l'air d'avoir douze ans. Je m'assis à côté d'elle, en proie à un désir maternel de la protéger, et M<sup>me</sup> Todd resta debout.

Le médecin nous expliqua qu'Ellen était enceinte de quatorze semaines. Elle allait avoir une anesthésie générale, puis il serait procédé à un curetage. S'il n'y avait pas d'hémorragie ni d'autre problème, Ellen pourrait rentrer chez elle. À condition toutefois qu'il y ait quelqu'un pour la surveiller de près et guetter tout signe d'infection. J'avais chaud et je me sentis mal en écoutant ce petit laïus. Je serrai la main glacée d'Ellen, mais elle ne réagit pas.

Le médecin dit à Ellen de se déshabiller et de se coucher, une infirmière allait venir la préparer pour l'intervention. Elle proposa une tasse de thé à M<sup>me</sup> Todd, mais celle-ci refusa.

Quand le médecin fut sorti, M<sup>me</sup> Todd défit le sac de voyage d'Ellen. Celle-ci ôta sa robe et enfila la chemise de nuit. M<sup>me</sup> Todd suspendit la robe dans le placard.

— Il va falloir que je retourne voir ton père, Ellen.

Mon amie se tourna vers moi.

— Je reste là, dis-je. Je te promets de ne pas te quitter.

M<sup>me</sup> Todd nous laissa, une infirmière entra et fixa une aiguille à la main d'Ellen.

— Tout sera fini avant que vous ayez pu dire ouf. Mais la prochaine fois, ma petite demoiselle, tâchez d'être plus prudente.

Ellen se tourna vers la fenêtre.

Des brancardiers vinrent la chercher pour l'emmener au bloc opératoire. Il était encore tôt, à peine 9 heures. Je l'accompagnai jusqu'à l'ascenseur. Pendant que nous attendions l'arrivée de la cabine, je l'embrassai sur le front. Elle sourit d'un air somnolent.

— Désolée de vous faire faire tout ça, murmura-t-elle.

Les portes coulissèrent. Je retins sa main tant que je le pus, puis nos doigts se séparèrent.

Curieusement, la journée passa très vite. On ramena Ellen dans la chambre et je m'assis à côté d'elle pendant qu'elle reprenait lentement conscience. Elle semblait avide de sommeil, et je songeai qu'elle n'avait sans doute pas bien dormi ces temps derniers. Je m'allongeai à côté d'elle et lui passai un bras sous les épaules. Sans le vouloir, je m'endormis aussi. La chaleur qui régnait dans la chambre, conjuguée au chant des oiseaux qui nous parvenait de l'extérieur et au rythme régulier de sa respiration, avaient un effet soporifique.

Un peu plus tard, une femme entra avec un chariot et nous donna à chacune une assiette de poulet avec des petits pois et de la purée. Les traits d'Ellen étaient encore chiffonnés de sommeil.

— Tu te sens mieux, maintenant ?

Elle bâilla et se frotta les yeux.

— Et Jago, Ellen ? Quand vas-tu le lui dire ?

— Je ne sais pas.

Elle s'appuya sur ses coudes et me regarda.

— Je t'en prie, Hannah, ne lui dis rien. Promets-moi que tu ne le diras pas. C'est à moi de lui expliquer.

— D'accord. Mais tu lui diras la vérité ?

— Oui, je te le promets. Dès que je jugerai que c'est le moment.

Nous passâmes l'après-midi sur le lit, à regarder la télévision, en attendant que le médecin

revienne examiner Ellen. Puis je me rendis à la réception, et je fus soulagée d'y trouver M<sup>me</sup> Todd, qui nous attendait.

— Tout va bien, annonçai-je. C'est fini.

M<sup>me</sup> Todd ferma les yeux et prononça une petite prière inaudible.

— Dieu me pardonne, l'entendis-je seulement murmurer.

Puis, à travers la porte vitrée, je vis Ellen approcher, pâle comme un fantôme. Elle avait tiré les manches de son cardigan jusque sur le bout de ses doigts. Elle poussa la porte d'une main.

— Sortons d'ici, dit-elle.

Après notre visite à M<sup>me</sup> Todd, nous allâmes prendre un café et des gâteaux dans une petite boutique de la zone commerciale.

— Tu étais au courant, pour les parents d'Ellen ? me demanda John en tournant la cuillère dans son cappuccino.

— Pas vraiment. Pendant des années, j'ai cru que le père d'Ellen était l'homme parfait. Il semblait tout dévoué à sa femme. Et j'avais le béguin pour lui, ajoutai-je en riant. J'aurais aimé l'avoir pour moi.

— De toute évidence, il faisait cet effet aux très jeunes filles.

— Ce n'est pas ça, répondis-je en pensant à ce que j'éprouvais quand M. Brecht me prenait par la taille. Il flirtait, mais la seule femme qui l'intéressait, c'était Anne. Elle l'obsédait. Ellen disait qu'il était fou mais je ne la croyais pas. J'étais aveugle.

— Et maintenant, qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'elle avait raison. Il était jaloux, possessif, anxieux. C'était un manipulateur... et son amour pour Anne approchait de la folie. Ce devait être un cauchemar de vivre avec lui. Il était sans doute content qu'Anne soit aussi malade, car étant infirme elle devenait plus facile à contrôler.

J'eus un petit rire triste et repris :

— Du moins, c'est ce qu'il croyait. Ellen et Anne étaient devenues expertes dans l'art de déjouer ses manigances. Anne s'est montrée plus rusée que lui, jusqu'au jour de sa mort.

— Je n'ai jamais compris pourquoi certaines personnes croient qu'elles doivent garder le contrôle sur ceux qu'elles aiment...

Il fronça les sourcils en contemplant le morceau de gâteau qu'il venait de réduire en miettes du bout de sa fourchette.

— Je suppose que dans le fond c'est une question de confiance, dis-je lentement.

Je ne le lâchai pas des yeux et vis ses traits se crispier fugitivement quand je prononçai le mot « confiance ».

— Cependant, Hannah, ne dit-on pas que ce sont ceux qui s'accrochent le plus qui font fuir les gens qu'ils aiment ? Les poèmes conseillent de tenir bon, de ne jamais abandonner, d'être toujours à côté de l'autre, mais quand quelqu'un se comporte réellement comme ça, c'est épouvantable. Si une personne veut rester avec toi elle restera, quoi qu'il en soit.

— Et si elle ne veut pas, elle s'en ira.

John acquiesça d'un signe de tête. Il piqua sa fourchette dans un morceau de gâteau et le tint à hauteur de ses yeux pour l'examiner.

— John, l'autre jour, à Bristol, j'ai vu Charlotte, et...

— Parle-moi encore des Brecht.

Je soupirai. Il porta le morceau de gâteau à sa bouche en évitant soigneusement mon regard.

Je pris mon élan et déclarai, comme si je récitais une leçon apprise par cœur :

— M. Brecht avait tellement peur de perdre sa femme qu'il l'éloignait de lui sans le vouloir. Si elle n'était pas morte, elle l'aurait quitté, de toute façon... s'il lui en avait laissé la possibilité.

— Il se comportait de la même manière avec Ellen ?

— Avec sa fille c'était plus compliqué. Plus pervers.

J'avalai une gorgée de café.

— Ce qui lui a fait perdre la tête, c'est de croire qu'Anne était amoureuse du jardinier.

— Elle l'était ?

— C'est probable.

Je posai ma tasse.

— Après la mort d'Anne, M. Brecht a coupé toutes les fleurs du jardin. Il était comme ça. Il ne pouvait pas contenir sa jalousie. C'était plus fort que lui. C'était un poison.

Il y eut un court silence pendant lequel je mangeai mon gâteau. Le soleil était sorti et illuminait le square. Quelque part, pas très loin, quelqu'un se mit à jouer du violon.

— Ellen était amoureuse de mon frère. Je te l'ai dit ?

John fit non de la tête.

— C'est vrai. Malgré ses parents, elle a quand même réussi à aimer Jago.

— Tu parais nostalgique, Hannah. Tu aimais ton frère aussi, n'est-ce pas ?

— Je le croyais.

— Tu étais très jeune.

— La jeunesse n'est pas toujours une excuse.

J'entrai dans la chambre de Jago pendant qu'il était au travail et fouillai dans ses tiroirs. Je trouvai un sac en papier qui contenait trois minuscules combinaisons de bébé et des mitaines. Je pressai les petits vêtements contre mon cœur tout en regardant par la fenêtre. Il fallait que je lui dise qu'il n'y aurait plus de bébé, mais je ne pouvais pas ! Je n'étais même pas censée savoir que ce petit être avait failli exister.

J'en voulais plus que jamais à Ellen. Je la détestais de me mettre dans une position qui m'obligeait à mentir à Jago. Ce n'était pas exactement un mensonge, mais je ne disais pas la vérité. Je traînais tous les jours ce fardeau derrière moi, comme un boulet. Contre toute logique, je lui en voulais à lui aussi. Tout d'abord parce qu'il avait été assez stupide pour mettre Ellen enceinte, et ensuite parce que je ne pouvais pas lui parler de ce qu'elle avait fait.

Notre relation se dégradait. J'évitais autant que possible de me trouver à la maison en même temps que lui.

Quand Jago n'était pas au travail, il passait son temps dans la remise du jardin, à fabriquer des objets avec des chutes de bois qu'il récupérait sur le chantier de Saint Keverne. La pelouse était jonchée de copeaux luisant au soleil comme des mèches de cheveux. Je les ramassais et les pressais entre mes doigts en respirant leur odeur. Un matin, j'entrai dans la remise. Caché sous la bâche en toile enduite dont il se servait pour protéger l'Escort de la pluie, je découvris un berceau de bois, poli et ciré à la perfection. Le bébé qui dormirait dans ce lit ne risquait pas de se blesser avec une écharde. Je balançai la nacelle et constatai qu'elle n'émettait pas le moindre craquement. L'objet était magnifique, il avait été fabriqué avec amour, pour l'enfant de Jago. À ce moment je pensai que je devais lui dire la vérité. Il ne pouvait pas continuer de croire à quelque chose qui n'existait plus. Ce n'était pas juste.

Un peu plus tard, assise dans le jardin, adossée au mur de la remise, je contemplais le petit jardin bien entretenu de mon père. La vieille Trixie s'approcha en clopinant et s'allongea à côté de moi avec un soupir. Son pelage était doux, chauffé par le soleil. Derrière moi, dans la remise, j'entendais Jago raboter, couper, aiguïser, polir. Je répétais longuement les phrases dans ma tête, et quand je fus prête, j'allai à la cuisine chercher un verre de sirop d'orange pour l'apporter à Jago. Celui-ci enleva ses lunettes de protection et essuya la sueur qui dégoulinait dans ses yeux. Il prit le verre et avala le sirop d'un seul trait, puis passa un glaçon sur son visage.

— Jago...

— Oui ?

— Ellen m'a dit...

— Elle t'a dit quoi ?

Il cligna les paupières. Une barbe blond-roux ombrait son menton et il avait encore quelques traces d'acné sur les joues. L'eau du glaçon coula sur son tee-shirt. J'éprouvai une bouffée de tendresse.

— Oh, rien.

Je montai à Thornfield House en espérant pouvoir parler à Ellen, mais nous ne restâmes pas cinq minutes en tête à tête. M. Brecht voulait discuter avec elle des préparatifs de sa fête d'anniversaire. Elle ne souhaitait pas qu'il y ait de fête pour ses dix-huit ans, mais c'était la dernière lubie de son père. Il harcela Ellen de questions, presque comme un maniaque. Que devait être le thème de la réception, comment la maison devait-elle être décorée, que désirait-elle qu'on serve pour le buffet ? Ellen s'en moquait. Elle parvint au prix d'un effort à faire semblant de s'intéresser à la question. Mais je ne la trouvai pas convaincante, et je ne voyais pas comment son père pouvait se laisser prendre à son jeu.

Malgré toutes ses belles paroles, M. Brecht ne prit aucune décision concrète. Rien n'avait été livré, aucune invitation n'avait été envoyée. Ellen ne vit aucun signe de l'agitation qui précédait les réceptions, lorsque ses parents en organisaient autrefois. Elle éprouvait une sorte de pressentiment, mais aucun plaisir. Il y avait chez son père une tension particulière qui ne se dissipait, pensait-elle, que lorsque l'anniversaire serait passé.

Elle était aussi très inquiète au sujet du rendez-vous avec le notaire, le matin de son anniversaire. Il y avait assez longtemps que sa mère lui avait parlé de l'héritage. Plus de deux ans avaient passé, et elle ne se rappelait pas les détails. Elle était pratiquement certaine qu'aucune action n'était nécessaire de sa part. Tout avait été arrangé à l'avance, le notaire lui apporterait les documents à signer. Mais Ellen n'avait aucun renseignement précis. Elle ne savait à qui téléphoner, à qui écrire, pour demander de l'aide. Elle ne s'attendait pas à ce qu'un homme de loi surgisse avec une mallette pleine de billets, mais elle ne savait pas comment les choses allaient se passer. Elle n'avait encore jamais eu affaire à un notaire.

Chaque fois qu'elle faisait allusion à cet héritage, je me fermais. Cela ne m'intéressait pas. De tous les gens que je connaissais, seule Ellen était susceptible d'entrer en possession d'une fortune pour son anniversaire. Cela ne pouvait arriver qu'à elle.

Je savais que Jago pensait au bébé et Ellen à l'héritage. Mais, à part cela, je ne pensai pas beaucoup à eux cet été-là. J'avais enfin une vie à moi, bien distincte de la leur, moins compliquée et, de mon point de vue, plus excitante.

Je n'avais pas tellement envie de rester à la maison, entre Jago qui me prenait à rebrousse-poil et mes parents qui s'inquiétaient pour le taux de criminalité au Chili, les drogues, la chaleur, et la qualité de l'eau. Je n'avais pas envie non plus d'aller à Thornfield House, où j'avais l'impression de marcher sur des œufs. Il y avait trop de sujets que je ne pouvais aborder avec Ellen, et je ne voulais pas être confrontée à l'idée fixe de M. Brecht, en l'occurrence la fête d'anniversaire. J'étais mieux avec Ricky, à m'amuser, à faire des projets pour l'année à venir, sans m'inquiéter du reste.

Comme je n'étais plus disponible pour jouer les messagères, la communication devint un problème entre Jago et Ellen. Un soir, alors que le soleil disparaissait derrière la haie de cyprès qui séparait notre jardin de la ferme voisine, le pas de Jago résonna dans l'escalier et un instant plus tard la porte de ma chambre s'ouvrit. Je lisais sur mon lit, avec Trixie couchée à côté de moi. Jago s'assit lourdement au pied du lit en faisant tressauter le matelas.

— Je vais monter à Thornfield House, dit-il en se prenant la tête à deux mains.

— Tu ne peux pas.

— Il faut que je la voie.

Je posai mon livre.

— Jago, ce n'est pas possible. Tu ne dois pas faire ça. Imagine que son père t'entende ? Qu'il appelle la police ?

— Il ne peut pas les appeler sans raison.

Je fixai le bout de mes pieds.

— Jago, je crois qu'il est au courant pour Ellen et toi.

— Non. Comment pourrait-il savoir ? De toute façon, il faut que j'aille à Thornfield ce soir. Je dois parler de notre départ à Ellen.

Je me dressai.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai réfléchi. Le meilleur moment pour partir, c'est sa fête d'anniversaire. Son père sera occupé avec les invités. Avec tous ces gens à recevoir, il ne pourra pas surveiller Ellen tout le temps. D'ici là, son affaire d'héritage sera réglée. Ellen n'aura qu'à sortir de la maison. Je l'attendrai dans l'allée et nous partirons en voiture dans le soleil couchant. Nous irons à Londres. Nous resterons cachés quelque temps jusqu'à ce qu'elle touche l'argent et nous prendrons l'avion pour l'Amérique.

Le plan était bon, mais il ne me plaisait pas.

— Et moi ?

— Tu vas nous aider. Tu pourras garder un œil sur le cinglé et détourner son attention, au cas où il aurait l'air de vouloir poursuivre Ellen.

Ce n'était pas du tout ce que j'avais voulu dire. Mes yeux s'emplirent de larmes et je mâchonnai un de mes ongles, mais Jago ne s'aperçut de rien.

— Je veux être sûr qu'Ellen a bien compris ce qu'elle doit faire, reprit-il. Il faut que je la voie et que j'en parle avec elle. Elle ne pourra pas emporter de vêtements, ce serait trop risqué. Mais tu pourras lui en prêter, n'est-ce pas, Hannah ? Tu veux bien ?

Je tournai la tête sans répondre. Jago se rendit enfin compte que quelque chose n'allait pas. Il m'embrassa sur le front.

— Je te revaudrai ça un jour, Hannah. Je te le promets. Nous te serons tous reconnaissants.

Je ne pleurais pas seulement sur moi, mais aussi sur Jago et sur le bébé. Je pensais à ce que je savais, et qu'il ignorait. Je me demandais comment il réagirait en apprenant ce qu'avait fait Ellen. Allait-elle le lui dire ce soir ?

Jago se lava bruyamment, laissant la petite salle de bains inondée du sol au plafond. Il rinça ses beaux cheveux cuivrés sous le robinet et se secoua comme un chien. Puis il regagna sa chambre, une serviette sur les épaules, s'enferma, mit de la musique et resta là jusqu'à ce que les parents soient endormis. À minuit, je l'entendis sortir. Mon cœur se serra d'anxiété. Je savais quels risques ils prenaient, Ellen et lui. Il suffisait d'un tout petit détail pour les détruire. Un regard lancé par la fenêtre, un toussotement, une latte de parquet qui craque...

ils se feraient attraper, ce serait la fin. En même temps que le commencement de gros ennuis.

Je ne pouvais pas dormir. J'étais trop angoissée, et j'étais aussi blessée que Jago et Ellen s'en aillent et me laissent seule, même si j'avais aussi des projets de mon côté.

J'étais toujours éveillée lorsque Jago rentra par la porte de derrière, moins de deux heures plus tard. Je sortis du lit, passai sur la pointe des pieds devant la chambre de mes parents et descendis aussi silencieusement que possible. Dans la cuisine, Jago attendait que la bouilloire se mette à siffler, tout en examinant les éraflures et les coupures sur son bras gauche et son épaule. Il était dans un état lamentable, un peu comme s'il était passé à travers une haie de ronces. Il y avait des feuilles accrochées à ses cheveux, son jean et ses mains étaient sales et pleins de sang.

— Que s'est-il passé, Jago ? Où est ta chemise ? Qu'as-tu fait de tes chaussures ?

— Le dingue nous a entendus, répondit-il sans lever les yeux.

— Tu étais dans la chambre d'Ellen ?

— Oui. Je me suis sauvé par la fenêtre, mais je suis tombé dans les buissons.

— Il t'a vu ?

— Oui, par la fenêtre du palier. La lumière était allumée, mais j'étais déjà près du portail.

— Ellen... et Ellen ? murmurai-je d'une voix blanche.

— Il n'a pas dû comprendre que j'étais avec elle. Il a cru que j'essayais d'entrer dans la maison.

— Il risque d'appeler la police... Attends, laisse-moi faire.

Je lui pris une compresse humide des mains et nettoyai la plaie sur son épaule. Il grimaça.

— C'est déjà fait. Je suis rentré par les bois et j'ai vu la voiture de police passer sur la route.

Il poussa un gémissement de douleur et je lui tapotai gentiment l'épaule.

— Mon Dieu, tu es dans un sale état, Jago Cardell !

— Cela aurait pu être pire.

— Pire ? Comment ça ?

— Je l'ai vu pointer un fusil vers moi par la fenêtre.

John repéra sur la carte le trajet jusqu'à Schloss Marien, et nous nous mîmes en route dès que nous eûmes fini notre café.

La route le long du fleuve était superbe et nous trouvâmes sans difficulté l'entrée du domaine. L'allée était fermée par un large portail de fer forgé et deux piliers de pierre de style gothique, surmontés de sangliers qui nous toisaient derrière leurs défenses. John étala la carte sur le capot de la voiture pour l'étudier de nouveau. Nous fîmes demi-tour et allâmes nous garer près d'une aire de pique-nique au pied de la colline sur laquelle la maison était située.

Nous nous engageâmes dans une allée large et agréable, sous un tunnel de verdure. Des écureuils couraient dans les branches, les oiseaux chantaient, le soleil filtrait à travers les feuillages.

— Je dois avouer que c'est mieux qu'une salle de conférences, fit remarquer John.

Je devinai qu'il avait mauvaise conscience à l'idée de manquer une réunion, mais ne voulait pas me culpabiliser.

Comme il gardait le silence, je me perdis dans mes pensées. Je me demandais si Ellen avait joué dans ces bois lorsqu'elle était petite fille. J'en étais presque sûre, car Anne Brecht aimait la nature. Elle devait emmener Ellen se promener et pique-niquer. Ellen était-elle revenue dans la forêt, adolescente, alors qu'elle se savait enceinte ? Comme elle avait dû se sentir seule sans sa mère, séparée de Jago, avec ce secret qui grossissait en elle !

Nous atteignîmes le sommet de la colline. J'ôtai mon pull et l'attachai autour de ma taille. Les muscles de mes jambes, fatigués par la marche, étaient douloureux, mais c'était une sensation agréable.

— Hannah ! Viens voir ça ! lança John.

Je le rejoignis dans une petite clairière, près d'un banc visiblement taillé dans un arbre mort. De l'endroit où il se tenait, on avait un point de vue sur toute la vallée. Schloss Marien était constitué d'un immense groupe de bâtiments, au centre d'un jardin parfaitement ordonné. La rivière encerclait le domaine comme un large ruban gris.

— Ouah ! Que c'est beau ! m'exclamai-je.

— C'est grandiose.

Le principal bâtiment était haut de trois étages, avec des fenêtres en chien-assis sous les toits de tuiles rouges. Les jardins aux dessins géométriques et la campagne environnante me parurent étrangement familiers, comme si j'étais déjà venue.

Je m'adosai à un arbre et regardai, absorbant chaque détail du paysage. Soudain j'eus la certitude absolue qu'Ellen s'était trouvée à l'endroit précis où je me trouvais, contre le même arbre. Elle me manqua. Et je me demandai tout à coup si le but ultime de toutes ces hallucinations n'était pas de me conduire ici, dans cette forêt.

— Tu crois que les Brecht vivent toujours dans ce château ? demandai-je à John.

— Je ne vois pas pourquoi il en irait autrement. À moins qu'ils n'aient eu des soucis financiers. En général, ce genre de château reste dans la famille.

Je m'assis sur le banc pour observer. Au-dessous de nous, quelqu'un était assis sur un petit motoculteur et tondait la pelouse qui bordait l'allée principale. Le ronflement du moteur montait jusqu'à nous. Il me sembla entendre aussi des bribes de musique provenant de l'intérieur de la maison, surtout lorsque le vent soufflait dans notre direction. Je me trompais peut-être. Il y avait plusieurs voitures garées dans la cour adjacente au bâtiment. La demeure était donc habitée.

— C'est la maison de famille du père d'Ellen, n'est-ce pas ? me demanda John.

— Oui.

— Tu crois qu'il vit toujours là ?

— Je ne sais pas.

Cette éventualité m'avait effleurée, suffisamment pour m'inquiéter. Je ne souhaitais pas revoir Pieter Brecht. Je me serais sentie mieux si j'avais eu l'assurance qu'il était mort.

— Quelqu'un vient de sortir, annonça John.

— Où ça ?

— Sur le côté. La personne se dirige vers le jardin.

Je tendis le cou pour mieux voir. John avait raison. Nous étions trop loin pour distinguer les détails, mais il était évident que cette personne était une femme. Mince, avec des cheveux sombres qui lui tombaient sur les épaules. Son allure m'était familière.

J'agrippai le bras de John.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu vois cette femme, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Donc elle est réelle, ce n'est pas une hallucination ?

— Elle me paraît parfaitement réelle.

— C'est elle, John. C'est Ellen Brecht.

Je ne dormis presque pas et me levai à l'aube le lendemain matin, attendant avec impatience le moment où je pourrais aller à Thornfield House récupérer les vêtements de Jago.

— Mais enfin que vous arrive-t-il, à Jago et toi, ce matin ? s'exclama ma mère tout en remuant les œufs brouillés dans la poêle. Il est sorti avant que les oiseaux se mettent à chanter, et toi tu ne tiens pas en place.

— Il me tarde d'aller voir Ellen. Je veux savoir si tout est prêt pour la réception.

— Elle doit avoir lieu quand ?

— Vendredi.

Ma mère fit glisser les œufs sur un toast et me passa l'assiette.

— Ah. Qui est invité ?

— Surtout la famille, je crois. Les cousins d'Allemagne vont sans doute venir.

Dès que j'eus avalé mon petit déjeuner, je filai à Thornfield House. Je sonnai, le cœur battant. M<sup>me</sup> Todd vint ouvrir.

— Ellen est dans le jardin, dit-elle en reculant pour me laisser entrer.

Depuis la journée passée à la clinique, nous nous sentions un peu gênées en présence l'une de l'autre. Nous partagions un secret coupable.

Je traversai la maison pour me rendre à l'arrière, dans le jardin. Il était tôt et la température était encore fraîche, mais Ellen lisait sous les branches du saule pleureur. Je compris en la voyant que ça n'allait pas. Elle se tenait droite, les épaules rigides, et son corps semblait être tout en angles. Assis près d'elle, son père nettoyait son fusil. J'eus un mouvement de recul, que je maîtrisai aussitôt.

— Bonjour !

M. Brecht leva les yeux, puis reporta son attention sur son travail sans même me saluer.

Je pris place dans un fauteuil de jardin à côté d'Ellen. Sa respiration était rapide, saccadée.

— Tu te sens bien ?

Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Quelqu'un a essayé de pénétrer chez nous hier soir, Hannah, déclara M. Brecht. Tu ne trouves pas ça bizarre ? Nous avons encore attiré l'attention d'un cambrioleur. Ce n'est pas de chance.

— C'est affreux, dis-je, trouvant moi-même que ma réponse sonnait faux. Vous êtes sûr que c'était un voleur ?

— Je ne sais pas. Mais il voulait prendre quelque chose dans la maison, c'est certain.

— Papa a appelé la police, annonça Ellen d'une voix claire, qui portait. Ils ont dit que ce n'était sûrement pas un acte prémédité. Sans doute un type qui passait par là et qui a tenté sa chance.

— Qu'en penses-tu, Hannah ?

M. Brecht me sourit de cette façon bien spéciale, qui n'appartenait qu'à lui, comme s'il pouvait lire au plus profond de mes pensées.

— Je... je ne sais pas.

— Le plus bizarre, reprit-il en introduisant une longue brosse fine dans le canon de l'arme, c'est que ce voleur qui passait par hasard ne portait pas de chemise.

— Il faisait chaud hier soir, papa.

M. Brecht arqua un sourcil, l'air incrédule, laissant entendre que l'explication d'Ellen était parfaitement ridicule. Si la situation n'avait pas été aussi dramatique, je l'aurais trouvé drôle.

— Ni chemise ni chaussures.

Un fou rire irrésistible s'empara de moi. Plus je luttais pour me contenir, plus la pulsion était forte. Je croisai les bras et me penchai en avant pour la refouler.

— Tu te sens bien, Hannah ? Ellen, fais-la entrer et offre-lui à boire.

Nous montâmes dans la chambre d'Ellen. Je m'allongeai sur son lit, riant et pleurant à la fois, incapable de me contrôler. C'est seulement lorsque j'entendis deux coups de feu que je parvins à me ressaisir et que je m'assis. Le bruit sembla emplir la chambre et ricocher contre les murs.

— Mon Dieu, Ellen, que fait-il ?

— Il tire sur des lapins.

— Il les tue ?

— C'est son entraînement, dit-elle en hochant la tête.

Blême de peur, elle me tendit un sac en papier.

— Ce sont les affaires de Jago. Fais-les disparaître, elles ne peuvent pas rester ici.

Je pris le sac.

— Jago a eu le temps de t'exposer son plan, hier soir ? Tu sais ce que tu dois faire ?

Elle fit oui de la tête.

— Tout se passera bien. Tu verras le notaire le matin, tu toucheras ton héritage, ensuite il y aura la réception et tu seras partie avant minuit.

— Oui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Ellen ?

Mon amie fit la grimace et frissonna.

— Il sait quelque chose. Il n'arrête pas de dire des trucs.

— Quel genre de trucs ?

— Je ne sais pas. Des remarques sournoises.

— Il a toujours été comme ça. Il essaie sans cesse de te prendre en défaut.

— C'est vrai. Mais là, c'est différent. Il sait quelque chose, mais quoi ? Je l'ignore.

— Tu crois qu'il a reconnu Jago ?

— Je n'en sais rien !

Ellen se mordit les lèvres en se balançant nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Imagine qu'il l'ait reconnu, Hannah. Peut-être qu'il le guettait et qu'il l'a vu sortir par la fenêtre. Et s'il l'avait vu aussi entrer ?

— C'est peu probable, dis-je, sans grande conviction.

Mais Ellen avait raison, c'était possible. M. Brecht était capable de tout. J'avais vraiment peur, maintenant... peur pour Ellen et pour Jago.

Je me levai et l'entourai de mes bras. Elle posa la tête sur mon épaule. Nous jetâmes un coup d'œil par la fenêtre, et dans le champ, de l'autre côté de la route, nous vîmes M. Brecht épauler son fusil et viser.

— Je le déteste, chuchota Ellen.

Je lui caressai les cheveux.

— Ce sera bientôt fini. Dans deux jours tu seras loin d'ici. Tu seras libre. Tout ira bien. Tu verras.

— Tu es sûre que tu te sens bien, Hannah ?

Je fis un signe de tête.

— C'est elle. C'est Ellen !

John s'assit sur le banc, à côté de moi. Il posa les coudes sur ses genoux et fit tourner une brindille entre ses doigts.

— Je n'arrive pas à le croire, murmurai-je. Je ne comprends pas. Que devons-nous faire ?

— Peut-être simplement rester assis une minute ici et réfléchir.

Une brise rafraîchissante me caressait le visage et soulevait les cheveux de la jeune femme en contrebas. Elle tira une chaise sur la terrasse jusqu'à la fontaine, puis une deuxième. Nous la vîmes rentrer dans la maison et en ressortir peu après avec un chapeau de paille, un livre sous le bras. Une autre femme, grande et aux cheveux courts, sortit derrière elle. Je n'en étais pas certaine, mais il me semblait que ce pouvait être tante Karla. Les deux femmes semblaient rire ensemble. Au bout d'un moment une troisième personne vint se joindre à elles et elles se mirent à bavarder.

— Elle a l'air heureuse, chuchotai-je.

John me sourit en repoussant une mèche de cheveux sur son front.

— Hannah, tu sais bien que ça ne peut pas être Ellen.

— C'est elle, protestai-je en secouant la tête.

Je reportai les yeux sur les trois femmes. J'avais l'impression de contempler un monde différent, un monde où une morte pouvait ressusciter, être heureuse, en sécurité. Mais, si je détournais le regard, Ellen risquait de disparaître. Elle m'échapperait pour toujours.

Il ne fallait peut-être rien faire de plus. Nous étions venus à Magdebourg, j'avais vu Ellen. Dieu seul savait comment et pourquoi elle se trouvait là. Mais maintenant que je le savais, je pouvais peut-être la laisser en paix, reprendre ma vie et l'oublier...

Non, je ne pouvais pas faire ça.

— Oh, John... je ne crois pas pouvoir la perdre une deuxième fois.

Je me levai. Je savais ce que j'avais à faire. Je retournai dans l'allée et redescendis. Mon pas s'accéléra et je finis par me mettre à courir.

— Attends ! cria John. Attends-moi !

Je ne voulais pas attendre qui que ce soit. Tandis que je courais, le poids du chagrin et de la

solitude sembla s'envoler. Ces sentiments s'évanouirent comme par magie, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Le laps de temps qui s'était écoulé entre le moment où j'avais lu la lettre de ma mère, assise sur cette couchette dans la grange, au Chili, et maintenant se réduisit à une seconde. Ellen était à une centaine de mètres de moi. L'impossible allait se produire. J'allais la revoir.

Le ciel m'offrait une chance de tout réparer.

Le jour de la réception d'anniversaire était arrivé. Je me rendis tôt à Thornfield House avec ma mère, qui avait été engagée pour faire le ménage avant la fête. Quand nous arrivâmes, Ellen était déjà prête. Ses cheveux étaient retenus en arrière par une barrette, elle portait une jupe, un chemisier et des petits talons, pour recevoir le notaire. Il régnait dans la maison une activité de ruche. Des hommes étaient en train de dresser une tente dans le jardin, les traiteurs disposaient leur équipement dans la cuisine, et M<sup>me</sup> Todd faisait le tour de la maison en rangeant soigneusement dans un endroit sûr tous les objets de valeur.

Ellen était aussi nerveuse qu'une puce. Elle redoutait cette fête, et l'idée de prendre la place de sa mère, au côté de son père, pour recevoir les invités. En même temps, elle était surexcitée à la pensée de la visite du notaire et de sa fuite avec Jago. Ses yeux trahissaient son anxiété, tandis que son visage semblait sculpté dans le marbre. Elle paraissait bien plus vieille que son âge. J'étais terriblement inquiète. Dans l'état où elle se trouvait il y avait toutes les chances qu'elle se dispute avec son père, ou bien qu'elle laisse échapper des paroles qui compromettraient ses projets de fuite avec Jago. Tout était possible.

M. Brecht arpentait la maison de long en large, en fumant cigarette sur cigarette et en se frottant les mains.

— Que va-t-il se passer ce soir, exactement ?

La question d'Ellen le fit rire.

— Si je te le dis, il n'y aura plus de mystère ! Tout ce que tu dois savoir, Schatzi, c'est que tu vas aller de surprise en surprise ! Oh, ça c'est clair !

Ellen se rembrunit.

— Je n'aime pas les surprises, papa.

— Mais la vie en est pleine, Ellen ! Toi-même, tu me surprends chaque jour ! Tes capacités créatrices ne cessent de m'émerveiller !

Nous passâmes dans le grand salon, où ma mère faisait reluire le piano. Des chandeliers d'argent avaient été disposés dans toute la pièce et un nouveau tapis couvrait les taches de sang laissées par l'agression sur Adam Tremlett.

— Je pense que ton père va te demander de donner un petit récital à tes invités, dit ma mère en souriant gentiment à Ellen.

— Ça ne m'étonnerait pas de lui.

Ellen fit courir ses doigts sur le clavier, puis rabattit le couvercle en soupirant.

— Est-ce que quelqu'un a parlé devant vous de ma famille d'Allemagne, madame Brown ?

Savez-vous s'ils sont arrivés ? Je pensais que mes grands-parents viendraient me voir ce matin. J'étais sûre que tante Karla serait là.

Ma mère se redressa et s'étira le dos en plaquant ses mains sur ses reins.

— On ne m'a rien dit. Mais peut-être que c'est un secret, et que ça fait partie de la surprise.

— Peut-être, concéda Ellen, peu convaincue.

Elle sortit au moins pour la millième fois, pour voir si le notaire n'était pas arrivé. Chaque fois qu'une voiture approchait son visage s'éclairait, mais elle était invariablement déçue.

M. Brecht distribuait ses instructions d'une voix forte et faussement joyeuse, qui mettait tout le monde mal à l'aise.

Sous prétexte d'accrocher des petites banderoles multicolores dans le jardin, nous allâmes guetter le notaire.

— Il n'a pas un comportement normal, me glissa Ellen. Quelque chose ne va pas.

— Ellen, ton père n'est jamais normal. Mais pour une fois il essaie vraiment de faire quelque chose de bien pour toi. C'est sans doute cela qui te paraît bizarre.

— Non, protesta-t-elle en secouant la tête. Non. Il n'arrête pas de me regarder. Il sait. Je suis sûre qu'il manigance quelque chose.

— A-t-il reparlé du cambrioleur ? Il a prononcé le nom de Jago ?

— Pas spécialement. Les trucs habituels. Il prétend qu'il sait que je lui mens, et qu'il sait qui je vois en cachette. Ce sont les mêmes choses méchantes qu'il me dit tout le temps, mais répétées sur un ton gai. Il a une idée en tête...

— Mais il n'a pas prononcé le nom de Jago, il ne t'a rien dit sur lui ?

— Pas directement. Il me parle seulement du « cambrioleur au torse nu ».

— Alors, tu te fais peut-être des idées...

— Non. Non, ce ne sont pas des idées, Hannah. Il se doute de quelque chose, il m'observe en attendant son heure. Il va faire un éclat, c'est sûr. Mais je ne sais ni quand ni de quelle façon.

Elle grimpa sur l'échelle, regarda par-dessus le mur du jardin.

— Oh, mon Dieu, que fait donc ce notaire ? Où peut-il bien être ?

Au moment où elle prononçait ces mots je me retournai et vis M. Brecht juste derrière nous. Je rougis, en me demandant s'il nous avait entendues. Son regard croisa le mien et il me fit un clin d'œil. Je détournai vivement les yeux.

— Qui attends-tu, Ellen ?

— Personne, papa.

Il avait à la main une grande enveloppe blanche, qu'il tapota contre sa jambe.

— Tu mens, Schatzi. Tu me mens, encore une fois !

Ellen descendit de l'escabeau. Elle essayait, sans succès, de prendre un air dégagé. M. Brecht s'éventa avec l'enveloppe.

— C'est pour moi ? demanda-t-elle en tendant la main.

M. Brecht brandit l'enveloppe au-dessus de sa tête pour l'empêcher de l'attraper.

— Ton nom est écrit dessus.

— Donne-la-moi, papa. S'il te plaît.

— Hmm. Tu t'attendais à recevoir des documents aujourd'hui, n'est-ce pas, Ellen ? Mais tu ne m'en as pas parlé. Pourquoi ?

Ellen tenta de lui prendre l'enveloppe des mains, mais il la tint plus haut, hors de sa portée, en riant.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé du notaire, Schatzi ? Pourquoi ne t'es-tu pas confiée à moi ? Je t'aurais aidée, tu sais. Je me serais occupé de tout.

Ellen se crispa.

— Je ne t'ai rien dit, papa, parce qu'elle m'a demandé de ne pas t'en parler. Elle m'a dit que je ne devais pas te faire confiance.

— Ellen, dis-je en tendant la main vers elle.

Mais elle se dégagea brusquement. M. Brecht étrécit les yeux, les traits tendus.

— Qui t'a dit cela ?

Ellen tremblait de tous ses membres.

— D'après toi, qui ça pouvait être ? C'était maman. Elle ne voulait pas que tu mettes tes sales pattes sur mon argent !

Ils se défièrent du regard un instant. Puis M. Brecht tendit la main et Ellen prit l'enveloppe. Alors il sourit, et se mit tout à coup à rire. Ce n'était pas un rire normal, il enfla jusqu'à devenir presque hystérique. Nous entendîmes ce rire très longtemps, alors que M. Brecht avait disparu dans les allées du parc.

Ellen attendit qu'il soit complètement hors de vue, puis elle me fit signe de la suivre au fond du jardin, sous les branches du saule, où personne ne pouvait nous voir.

— Tu n'aurais pas dû lui dire ça, Ellen. Il doit être fou de rage.

— Ça ne fait rien. Ce soir je ne serai plus là. Et... je serai très riche ! ajouta-t-elle en pressant l'enveloppe contre sa poitrine.

Nous nous assîmes dans l'herbe et elle ouvrit l'enveloppe, radieuse.

Il y avait un premier document d'une étude de notaires de Falmouth, expliquant que les détails de l'héritage étaient exposés dans la lettre jointe. Ellen était priée de confirmer par retour du courrier qu'elle avait bien reçu cet envoi.

— Il y a un chèque ? demandai-je.

Elle secoua la tête. Nous examinâmes ensemble les documents. Il s'agissait de l'acte de donation de Thornfield House.

— Ellen, ta grand-mère t'a légué la maison.

— Je n'en veux pas, de cette maison ! Je la déteste. Que veux-tu que j'en fasse ?

— Tu pourrais la vendre...

— Cela prendrait un temps fou ! Nous avons besoin d'argent tout de suite, pour acheter nos billets ! Il y a d'autres papiers ?

Nous épluchâmes ensemble le reste des documents : des copies des prêts hypothécaires pris sur la maison.

Une brusque angoisse me noua l'estomac.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ellen. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je parcourus rapidement un des feuillets. *L'emprunt de vingt mille livres... garantie Thornfield House... intérêts... honoraires restant à rembourser...* Tous les prêts avaient été souscrits au nom du tuteur légal d'Ellen, c'est-à-dire son père.

— Je ne comprends pas ce que ça signifie. Il faudra que tu demandes à quelqu'un de t'expliquer.

Ellen fronça les sourcils et se mordit le poing.

— Il n'est question nulle part de l'argent qui me revient.

— Non.

— Il n'y a pas de fortune, n'est-ce pas, Hannah ? Pas d'argent. Même si je vendais la maison, il ne resterait rien. Il n'y a que des dettes à rembourser.

Je lui posai la main sur l'épaule.

— Mon Dieu, Hannah ! Qu'allons-nous faire, à présent ? Que va dire Jago ? Cela fait des mois que je lui répète que nous allons avoir des milliers de livres, et maintenant...

— Ce n'est pas grave, Jago se moque de cet argent. Calme-toi, Ellen. Ne montre pas à ton père que tu es bouleversée. Tant que tu gardes la tête sur les épaules, tu peux encore t'enfuir. Cela ne change pas grand-chose.

Ellen était sous le choc. Elle avait du mal à admettre la situation. Nous entrâmes dans la maison. Ma mère avait fini le nettoyage, et elle nous dit au revoir. Nous prîmes un déjeuner de viande froide et de salade, puis Ellen alla s'allonger sur son lit et je restai auprès d'elle. Elle était silencieuse, comme étourdie.

Dans l'après-midi, M<sup>me</sup> Todd nous appela pour l'aider à décorer la tente dans le jardin. Des tables à tréteaux avaient été installées de part et d'autre, et au centre se trouvait une petite table ronde. Je supposai qu'elle était destinée à recevoir le gâteau.

— Quelque chose ne va pas, marmonna Ellen.

Ses plaintes incessantes finirent par m'irriter. Je me dis qu'elle était aussi paranoïaque que son père.

Tout à coup, la porte de toile se souleva et M. Brecht apparut, les bras chargés de rubans blancs, de roses jaunes et de lis.

— Les décorations sont arrivées ! Elles sont belles, n'est-ce pas ?

— Mais papa, nous n'avons jamais de fleurs pour...

— C'est ton anniversaire ! Toutes les filles ont le droit d'avoir des fleurs pour leur anniversaire.

Il déposa les bouquets sur une table.

— Il y a aussi des lanternes, et des bougies. Il faut que le jardin soit beau, Ellen. Il faut que ce soit une toile de fond inoubliable.

— Une toile de fond pour quoi, papa ?

— Pour ton anniversaire, voyons !

Le parfum des roses était très fort, et leur couleur vive jurait avec la nappe d'un blanc

immaculé. Déjà, le pollen des lis avait laissé une trace brune sur le lin. J'allai chercher dans la maison des rouleaux de papier adhésif et autant de vases que je pouvais en porter. Ellen se mordait les lèvres en silence.

— Qu'y a-t-il, encore ?

— Les lis sont les fleurs des enterrements, et les roses jaunes sont le symbole de la trahison.

— Ce ne sont que des fleurs.

— Il ne les a pas choisies sans raison, Hannah. Tu ne vois pas ? Il ne fait rien par hasard.

J'essayai de la rassurer, mais sans succès. Elle ne voulait rien entendre. Au fur et à mesure que l'après-midi avançait, la nervosité me gagna également. Nous ne savions pas ce que M. Brecht avait prévu, nous avions peur.

À la fin de la journée, le jardin et la maison étaient décorés, les traiteurs s'affairaient sous la tente, le vin était au frais. M. Brecht tapa dans ses mains et demanda à Ellen d'aller se changer pendant que M<sup>me</sup> Todd allumait les bougies et les lanternes.

La robe gris argenté d'Ellen était suspendue sur un cintre dans sa chambre. Nous montâmes ensemble, et je jetai un coup d'œil par la fenêtre.

— Personne n'est encore arrivé.

— Je ne sais pas à quelle heure il leur a dit de venir.

— Ils vont peut-être débarquer tous ensemble.

— Ils ont dû louer un car ! Ne me regarde pas !

Je tournai le dos pendant qu'Ellen se changeait. Lorsqu'elle eut fini, je remarquai que sa robe était un peu serrée. Ellen n'avait plus l'allure d'une adolescente, sa silhouette était celle d'une femme.

— C'est notre dernière soirée ensemble, dit-elle. La fin de notre histoire.

— Non, ce n'est pas la fin, mais le début d'une nouvelle époque.

— Je n'aurai plus jamais d'amie comme toi, Hannah.

— Moi non plus.

— Je suppose que nous devrions descendre avant que les invités n'arrivent.

La lumière du jour déclinait et les bougies scintillaient dans la grisaille du crépuscule.

M<sup>me</sup> Todd, à qui M. Brecht avait donné congé pour la soirée, embrassa Ellen avant de partir. Je demandai à mon amie de se placer sous la charmille pour la prendre en photo.

Ensuite, nous nous promenâmes dans le jardin. Des odeurs délicieuses s'échappaient de la cuisine. Des accords de musique nous parvinrent de la tente. Je frissonnai en reconnaissant le prélude de Chopin que j'avais entendu à la mort de M<sup>me</sup> Brecht.

Ellen regarda autour d'elle.

— Mais où sont-ils tous ? demanda-t-elle avec un rire nerveux. Où sont les invités ?

— Ils sont peut-être cachés dans la tente ?

Nous traversâmes la pelouse. L'herbe était déjà humide. Ellen souleva le rabat de toile et je la suivis à l'intérieur.

Le parfum des lis, joint à l'odeur de citronnelle des bougies, était entêtant. Des fleurs, des rubans, des ballons jaunes et blancs étaient accrochés aux parois de toile. Une immense bannière suspendue au plafond proclamait : *Bon Anniversaire, Ellen*. Des cadeaux enveloppés de papier doré étaient entassés sur les tables à tréteaux. La musique emplissait l'espace, sans que l'on puisse dire d'où elle venait.

Deux couverts avaient été dressés sur la petite table ronde au centre de la tente. Il y avait deux fauteuils anciens, rouge et or, et un seau à glace sur pied. Un lustre à pampilles éclairait la table. En dehors de cela, la tente était vide.

— Je ne comprends pas, dit Ellen en regardant autour d'elle. Où les autres vont-ils dîner ? Où sont-ils ?

Son père devait nous guetter, car il entra derrière nous. Il portait une jaquette et un pantalon rayé, mais son costume était sale. Il avait les cheveux longs et ne s'était pas rasé. Il était bizarre, avec un drôle de sourire, et tenait son fusil à la main. Il posa l'arme contre la petite table, puis s'avança pour prendre la main d'Ellen.

— Je sais que tu n'avais pas envie d'une grande réception, avec des tas d'invités et tout le tralala. Aussi j'ai voulu t'offrir ce qui te plaisait, Schatzi. Un dîner spécial, en tête à tête avec moi. Rien que nous deux.

Ellen se mit à trembler comme une feuille. Elle me lança un regard empli de panique.

— Et Hannah ? Où va-t-elle s'asseoir ?

— Hannah n'est pas invitée.

Il entraîna Ellen vers l'un des deux fauteuils rouge et or. Elle s'assit machinalement, comme dans un rêve.

— C'est juste toi et moi, Ellen. Toi et moi.

— Mais...

— Tu vas rentrer chez toi, maintenant, Hannah. N'est-ce pas ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. M. Brecht sourit. Il déplia la serviette d'Ellen et la lui posa sur les genoux. Puis, s'asseyant à côté d'elle, il prit le vin dans le seau à glace et emplit les deux verres.

— *Prost ! Zum Woh !*

— *Prost*, répéta Ellen d'une voix atone.

— Tu es encore là, Hannah ? demanda M. Brecht en tendant la main vers son fusil.

Je m'approchai furtivement de l'entrée de la tente.

— Ne t'inquiète pas pour nous, Hannah. Nous ne courons aucun danger. Si quelqu'un vient... ce cambrioleur à moitié nu, par exemple... je l'attends de pied ferme. Et cette fois je viserai bien. Ce soir, je suis d'humeur à tuer, ajouta-t-il en tapotant le canon de son arme.

Nous redescendîmes le long de la route en lacets et nous nous garâmes devant l'entrée de Schloss Marien. Les sangliers de pierre nous toisèrent du haut de leur piédestal.

— Tu te sens bien ?

Je fis oui de la tête et allai presser le bouton de l'interphone. Quelques secondes s'écoulèrent, puis la voix chaude d'une femme résonna :

— Hello !

— C'est Karla ! m'exclamai-je. Karla, bonjour ! C'est Hannah, l'amie d'Ellen. Je viens de Cornouailles.

J'eus conscience d'une certaine agitation à l'autre bout de la ligne.

— Hannah ? La petite Hannah Brown ?

— Oui !

— *Mein Gott !* Hannah, bienvenue, entre ! Entre !

J'échangeai un sourire avec John. Les deux vantaux métalliques du portail coulissèrent. John fit prudemment avancer la voiture dans l'allée.

Un tel flot d'émotion m'avait submergée lorsque j'avais vu Ellen que je me sentais presque vidée de mes forces. Ce moment sur la colline avait été trop difficile à vivre, trop déroutant. Je songeai à Jago, à la solitude dans laquelle il s'enfonçait depuis vingt ans. Comment allais-je pouvoir lui expliquer tout ça ? Pourrions-nous être à nouveau amis, lui et moi ? Notre vie allait-elle repartir sur de nouvelles bases ?

Mon bonheur était vertigineux. Je me sentais légère. Je n'étais plus faite de chair et de sang, j'étais devenue un pur esprit.

Ma vie venait d'atteindre un point culminant.

— Hannah... dit John d'une voix hésitante.

— C'est bon. Je sais.

Le chemin sinueux qui entourait le Schloss me parut interminable. Il déboucha enfin sur une vaste allée de gravier, devant la façade grandiose. Karla se tenait en haut d'une volée de marches. Elle portait un caftan à longues manches sur un maillot de bain, des mules et un grand chapeau de paille.

Elle sautilla sur place en me faisant des signes de la main lorsque je descendis de voiture, et elle dévala l'escalier pour me prendre dans ses bras.

— Ma chérie, comment nous as-tu retrouvées ? Comment as-tu fait ?

Elle me prit par les épaules, pour me regarder de la tête aux pieds.

— Ellen m'avait envoyé une carte postale d'ici.

— Et ce monsieur ? fit Karla en dévisageant John avec un sourire radieux.

— C'est John.

— Quel bel homme ! C'est ton mari ?

— Non, non, fis-je avec un petit rire gêné. Ce n'est pas mon mari. Nous travaillons ensemble.

— Je suis son chauffeur, dit John.

— C'est un ami.

Ils échangèrent une poignée de main, puis Karla l'embrassa spontanément sur les deux joues.

— C'est comme ça, en Allemagne ! expliqua-t-elle. Venez, venez. Je me suis installée sur la terrasse avec les filles. C'est le meilleur endroit pour prendre le soleil.

Une agréable fraîcheur régnait dans la maison. Comme je m'y attendais, il y avait de hauts plafonds, des poutres apparentes et beaucoup de sculptures de pierre. Néanmoins, la demeure était accueillante. J'aurais aimé pouvoir arrêter le temps, prolonger ce moment indéfiniment. Mais je continuai, traversai un grand hall, puis un vaste salon, la pièce même dans laquelle Anne Brecht avait été photographiée pour le magazine. Nous débouchâmes sur la terrasse. Je vis le cerf de pierre près duquel M. Brecht avait posé pour les photographes. Et la fontaine. Et là, souriante, près de la fontaine, se trouvait Ellen.

Sauf que ce n'était pas Ellen.

Ce ne pouvait pas être elle, puisque Ellen était morte.

Mais elle lui ressemblait tellement.

C'était encore une très jeune fille, avec des yeux un peu plus verts que ceux d'Ellen, et des mèches auburn. Elle était maquillée, mais je vis quelques traces d'acné sur ses joues et son menton. Je ne comprenais pas.

Karla pressa les mains sur sa poitrine, avec un mélange de fierté et de ravissement. Je vis le regard de John passer de moi à la jeune fille, puis revenir sur moi.

La jeune inconnue fit un pas en me tendant les mains. Elle déplia les doigts, et là, au creux de sa paume, je vis la chaîne en or avec le pendentif en forme de clé de sol.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, Hannah. Je suis Kirsten, la fille d'Ellen.

Je courus tout le long du chemin, poussai vivement le portail du cottage et me précipitai vers la porte d'entrée.

Jago apparut à l'angle de la maison. Trixie trotta derrière lui en agitant la queue.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Hannah ? Tu devais rester à la réception. Tu as oublié quelque chose ?

Il s'approcha de moi en me dévisageant.

— Hannah ? Ça ne va pas ?

Je secouai la tête en m'efforçant de reprendre haleine, et me penchai en avant pour soulager un point de côté.

— Tu ne peux pas y aller...

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne peux pas aller à Thornfield House ce soir. Tu ne pourras pas emmener Ellen. Tu ne peux rien faire pour le moment...

— Hannah...

— Son père est au courant. Il sait. Il a pris son fusil, il va te tuer.

— Sûrement pas ! Tu fais des drames pour rien !

Je lui agrippai le bras.

— Il ne faut pas que tu y ailles, Jago. Pas ce soir. Tu m'entends ? N'y va pas.

Je me mis à sangloter. Trixie me contemplait, les oreilles rabattues en arrière, la queue entre les jambes.

— Hannah, ça suffit. Arrête ton cinéma...

— Tu ne m'écoutes pas !

— Comment va Ellen ?

— Pas bien.

Jago m'attrapa par les épaules. J'avais les bras nus, et ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Que lui a-t-il fait ?

— Rien, il n'a rien fait ! Mais il n'y a pas de réception. Ils ne sont que tous les deux. Elle ne pourra pas s'enfuir.

— Putain ! Le salopard. J'irai quand même. J'enlèverai Ellen sous son nez, s'il le faut. Il ne pourra pas nous empêcher de partir !

— Si ! Il a un fusil.

— Je m'en fiche.

— Il te tirera dessus, et il dira qu'il était en état de légitime défense ! La police sait que tu étais là-bas, l'autre soir ! Oh, Jago, je t'en prie...

Jago ouvrit la porte de la maison d'un coup de pied et s'assit sur le seuil pour lacer ses chaussures. Je pleurais à gros sanglots. J'étais désespérée.

— Tu ne peux pas y aller, Jago. Ellen ne veut pas te voir.

— Tu mens.

— Non, je ne mens pas, dis-je en me calmant un peu.

Encore tremblante, je m'essuyai le nez du revers de la main.

— Elle m'a demandé de te dire qu'elle ne voulait pas te voir.

— De quoi tu parles ?

Jago fronça les sourcils, mais il laissa retomber ses lacets. J'entrevis une lueur d'espoir. J'avais encore une chance de le retenir, à condition de bien choisir mes mots.

— Tu veux dire qu'elle ne veut pas que j'y aille parce qu'elle a peur de son père ?

— Non. Elle ne veut plus te voir du tout.

— Pourquoi t'aurait-elle dit ça à toi, et pas à moi ?

Ses mots déclenchèrent chez moi une immense colère. Au début il y avait eu Jago et moi, puis Ellen et moi. Mais depuis des années il n'y avait plus que Jago et Ellen, avec moi entre les deux. Je ne représentais pas grand-chose pour eux. J'avais été leur aide, leur messagère, leur confidente, je m'étais occupée d'eux, je les avais couverts, j'avais menti pour eux, je les avais écoutés pendant des heures... et voilà comment j'étais récompensée ! Ellen et Jago m'avaient volé mes années d'adolescence, et après tant de sacrifices j'étais si insignifiante aux yeux de mon propre frère qu'il pensait qu'Ellen ne m'aurait jamais rien dit avant de le lui dire à lui !

Je n'avais jamais éprouvé une telle fureur. La rage s'empara de moi, je m'embrasai comme une torche. Et à partir de là, ce fut très facile.

— Elle a changé d'avis, elle ne veut plus s'enfuir avec toi. Elle a touché son héritage ce matin, et pour elle ça change tout. Elle n'a pas envie d'aller vivre dans un petit appartement miteux avec toi, alors qu'elle peut faire tout ce qu'elle veut. C'est ce qu'elle m'a dit.

J'avais conscience de prononcer des mots terribles. Mais j'avais besoin d'extérioriser ma colère. D'autre part je me justifiais en me disant qu'il fallait que j'empêche à tout prix Jago d'aller à Thornfield House, car M. Brecht le tuerait. Je n'étais pas en état de raisonner, mais j'avais l'idée que je pourrais expliquer mon mensonge le lendemain, quand le danger serait passé.

Jago me regarda fixement. Juste assez longtemps pour que je comprenne que mes paroles avaient porté. Il avait déjà été abandonné. Sa mère était morte, son père l'avait laissé tomber. Au fond de lui, Jago avait toujours cru qu'il n'était pas assez bien pour être aimé. Je compris en une fraction de seconde qu'il n'était pas persuadé que l'amour d'Ellen était aussi profond

que celui qu'il éprouvait pour elle.

— Elle pourrait avoir n'importe qui, ajoutai-je. Pourquoi te voudrait-elle, toi ?

— Non. Je ne te crois pas.

— Putain, Jago ! criai-je. Elle ne t'aime pas ! Elle s'est fait avorter !

Il y eut un long silence. Nous nous dévisageâmes, horrifiés.

— Non ! s'écria Jago. Non !

— C'est vrai. J'étais avec elle.

Il me poussa rudement. Je trébuchai contre le portail et tombai.

— Tu mens !

— Pourquoi je mentirais ? répliquai-je d'une voix stridente, empreinte de méchanceté. Tu lui avais dit de ne parler du bébé à personne. Même pas à moi ! Mais elle m'en a parlé. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas d'un petit bâtard, et j'étais là quand elle est allée se faire avorter. J'étais avec elle !

— Non...

— Elle a changé d'avis, Jago ! criai-je en lui agrippant les jambes et en le secouant de toutes mes forces. Elle ne veut plus de toi !

Je me redressai et hurlai, mon visage à deux centimètres du sien :

— Elle ne t'aime pas ! Elle te trouve stupide et ennuyeux ! Elle peut trouver quelqu'un de mieux que toi ! C'est pour ça qu'elle ne partira pas avec toi ! C'est pour ça qu'elle a tué ton bébé !

Les doigts de Kirsten étaient longs et fins, ses pieds minces comme ceux d'Ellen. Elle avait un tatouage sur la cheville gauche, un symbole thaïlandais qui remontait le long de sa jambe, un piercing dans la langue et une mèche rose fluo dans les cheveux. Elle m'expliqua qu'elle pouvait l'accrocher sur le côté avec une barrette lorsqu'elle n'était pas au travail et se transformer en adolescente rebelle. Elle avait aussi de jolies dents blanches et régulières, un sourire charmant et de très beaux yeux. Tout le charme d'Ellen, sans son angoisse. Apparemment, elle avait hérité du tempérament heureux de Karla.

J'étais ébranlée, les pensées tourbillonnaient dans ma tête comme des volutes de brouillard. Rien de tout cela ne semblait avoir de sens.

— Je ne comprends pas, dis-je. Comment est-ce possible ? Ellen n'a pas pu avoir un enfant. Elle n'en a pas eu le temps.

Une jeune femme sortit du château avec un plateau de rafraîchissements. John, qui s'était assis sur le côté de la fontaine, le lui prit des mains. Il y avait du café glacé et des gâteaux. La jeune femme s'assit avec nous. Elle avait les cheveux courts, ses oreilles et son visage étaient couverts de bijoux autocollants qui scintillaient au soleil. Elle portait des vêtements punks. Elle nous annonça qu'elle s'appelait Doreen et qu'elle était l'amie de Kirsten.

— Je ne comprends pas, répétais-je, incapable de détacher les yeux de Kirsten. C'est impossible.

J'avais l'impression de la connaître, de l'avoir toujours connue, et en même temps c'était une étrangère.

Kirsten prit une inspiration, et se tourna vers sa tante.

— Quand as-tu vu Ellen pour la dernière fois ? me demanda gentiment Karla.

— La dernière fois...

Je réfléchis. Presque vingt ans avaient passé, et j'avais encore du mal à évoquer cette rencontre. Elle avait eu lieu quelque temps après l'anniversaire d'Ellen. La veille du jour où je devais quitter Trethene avec Ricky pour partir en Amérique du Sud.

— La dernière fois que je l'ai vue...

Je ne pus aller plus loin. Ma gorge se noua. John vint s'asseoir à côté de moi et m'enlaça, posant la main sur mon épaule. Son geste me réconforta. Je sentis son pouce sur ma nuque, contre mon poulx. Seule sa présence m'empêcha de m'effondrer.

— C'était juste après son dix-huitième anniversaire.

— Tu ne savais pas qu'elle était enceinte ?

Je secouai la tête.

— Elle ne l'était plus. Elle s'était fait avorter.

— Non ! protesta Kirsten. Elle vous a juste fait croire qu'il y avait eu un avortement.

— Pourquoi ?

— Il fallait vous convaincre, vous et surtout M<sup>me</sup> Todd, que le bébé était parti.

Karla vint s'asseoir en face de moi et me prit les mains. Les siennes étaient fraîches et sèches. Elle me caressa la joue.

— C'était la meilleure façon de protéger le bébé. Si Pieter avait appris son secret elle aurait été en danger, ainsi que son bébé et le père de son enfant. Mais s'il n'y avait plus de bébé, il n'y avait plus de problème. Je crois qu'elle devait vraiment aimer le père du bébé, ajouta-t-elle avec un sourire attendri.

— C'est dommage que le sentiment n'ait pas été réciproque, marmonna Kirsten, la tête rentrée dans les épaules.

— Pourquoi dites-vous cela ? demandai-je.

— Parce qu'il a quitté Ellen, non ? Il l'a abandonnée au moment où elle avait le plus besoin de lui.

— Ce n'était pas sa faute, chuchotai-je.

Le souvenir de ce que j'avais fait me revint brutalement en mémoire. Les mots que j'avais prononcés, les choses cruelles que j'avais lancées au visage de Jago surgirent, et je crus mon cœur sur le point d'éclater. Je revis Jago à vingt ans, je vis ses yeux alors qu'il luttait désespérément pour ne pas croire ce que je lui disais. Ellen ne l'aimait pas, elle ne voulait pas de lui, elle avait tué leur enfant. J'avais vu sa confiance en lui, en Ellen, en l'avenir, s'effriter et se désintégrer. Le mal qu'on lui avait déjà fait dans sa vie, la cruauté dont il avait été victime avaient pris le dessus sur les autres sentiments, l'avaient convaincu qu'il n'était pas digne d'Ellen, qu'il avait été fou de croire qu'il pouvait en être autrement. Je l'avais détruit. Je l'avais éloigné d'Ellen avec ces mots horribles, les choses épouvantables que je lui avais dites. La culpabilité et la honte me submergèrent. Qu'avais-je fait ? Oh, mon Dieu, qu'avais-je fait ?

Je fermai les yeux et songai à la dernière fois où je m'étais trouvée en présence d'Ellen.

Jago s'était enfui.

Il était parti au volant de sa Ford Escort RS turbo et personne ne savait où il était allé.

Mes parents étaient malades d'inquiétude. Je n'avais pas fermé l'œil pendant trois jours et trois nuits. Trixie n'avait pas cessé de gémir, cachée sous mon lit.

Jago était parti le soir de l'anniversaire d'Ellen, et n'avait plus donné de nouvelles. Nous ne savions pas où il était, ce qu'il faisait, comment il allait.

J'allai jeter un coup d'œil dans sa chambre. Les habits de bébé avaient disparu. Le berceau ne se trouvait plus dans la remise, mais il y avait un tas de cendres gris-blanc derrière la haie qui séparait le jardin des champs de Cross Hands Lane. J'imaginai Jago allumant le feu et jetant dans les flammes les objets qu'il avait fabriqués ou choisis avec tant de soin. Je crus le voir s'essuyant les yeux du dos de la main pour chasser les particules de suie, tandis que ce qui le rattachait à Ellen, tout ce qui représentait leur avenir ensemble, craquait et se consumait. Je vis la lueur orangée du feu se refléter dans les larmes qui striaient son visage. Jago se croyait inutile, il croyait que c'était ce que pensait Ellen. Il se disait qu'il était nul, qu'il n'était qu'un minable, un loser.

Jago n'avait pas laissé de mot pour expliquer son départ. Mes parents étaient perplexes. Ils craignaient qu'il ne soit tombé d'une falaise, que son corps n'ait été emporté par les vagues. Je parlais aussi peu que possible. Je faisais du thé pour ma mère et me couvrais les oreilles de mes mains pour ne pas entendre ses prières, ou ses conversations à voix basse avec mon père. Ce dernier parlait peu, mais je l'entendais aussi. Il sortait de temps en temps avec dix pence en poche, pour aller téléphoner aux gardes-côtes depuis la cabine du pré communal. Un soir, après un de ces appels téléphoniques, il partit en voiture. Je restai seule avec ma mère, dans le salon. Pâles, silencieuses, nous nous donnions la main en écoutant le tic-tac de la pendule. L'aube approcha, teintant le ciel sombre d'une lumière jaune, et alors mon père rentra et s'assit dans son fauteuil. Pour la première fois de ma vie je le vis pleurer, son grand corps massif secoué de sanglots incontrôlables.

Un corps avait été ramené sur la côte par les vagues, expliqua-t-il entre deux sanglots. Il secoua la tête, tentant d'endiguer le flot de ses larmes en s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

Il s'était rendu à la morgue.

Le corps n'était pas celui de Jago.

Je me dis que je ne pouvais pas quitter mes parents. Je ne pouvais pas partir au Chili, avec ce qui se passait. Mais ils voulaient que je m'en aille. Il ne fallait pas que mon avenir soit

gâché à cause de Jago, me dirent-ils. Mon père me supplia presque de partir et je compris que ce serait plus facile pour eux, quand je ne serais plus là. Quoi qu'il arrive, ils n'auraient pas besoin de réagir en fonction de ma présence. Ils pourraient se permettre d'être moins stoïques. Ils pourraient parler librement entre eux. Exprimer leurs craintes.

Mes parents étaient innocents, dans cette histoire. Ils ne savaient rien. Ils ne pouvaient que supposer, deviner. Moi, je savais.

Je me rendis sur la plage, seule, et je contemplai la mer en suppliant intérieurement Jago de revenir. Je me postai au bord de l'eau, les bras tendus, et je hurlai son nom, en espérant que le vent transporterait mes cris jusqu'à lui. En vain.

La veille de mon départ pour Londres arriva très vite. Je ne voulais pas voir Ellen, je n'en avais pas envie, je ne pouvais pas lui dire ce qui s'était passé.

J'entendis la musique avant même d'avoir atteint le portail de Thornfield House. J'avancai dans l'allée en lambinant le plus possible. J'espérais que quelque chose viendrait changer le cours des événements, que je ne serais pas obligée d'entrer et d'avouer à Ellen ce que j'avais fait. Je fermai les yeux en priant le ciel pour qu'un tremblement de terre survienne à ce moment, ou qu'un avion s'écrase dans le champ voisin. Il ne se passa rien. J'ouvris les yeux et me trouvai confrontée à la même journée grise, avec la chaleur lourde de fin d'été et la musique en bruit de fond. M<sup>me</sup> Todd se tenait à la porte, prête à sortir avec sa veste et son foulard, son sac à main, son panier d'osier et son parapluie.

— Je suis contente que tu sois là, Hannah. Ellen n'est pas en forme. Tu lui tiendras compagnie pendant que je vais au supermarché.

— M. Brecht est à la maison ?

— Il est en haut, dit M<sup>me</sup> Todd en désignant des yeux la chambre qui se trouvait au-dessus, celle dans laquelle M<sup>me</sup> Brecht était morte. Essayez de ne pas le déranger.

Je traversai le hall et m'arrêtai un instant devant la porte du grand salon, qui était légèrement entrouverte. Je n'aimais pas entrer dans cette pièce, à cause des taches de sang indélébiles cachées sous le tapis. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Je touchai la porte du bout des doigts et elle s'ouvrit toute grande. J'entrai. Ellen dut sentir le courant d'air, car elle cessa tout de suite de jouer et se retourna.

Son visage était blême, creusé, ses yeux soulignés par de larges cernes de fatigue. Cependant elle sourit en me voyant et vint vers moi en me tendant les bras. Elle portait un short et un large sweat-shirt à capuche qui avait appartenu à Jago. Je fermai les yeux lorsqu'elle m'embrassa.

— Oh, Hannah. Dieu soit loué, tu es là !

Elle se pressa contre moi, et je sentis l'odeur de ses cheveux. J'eus un léger mouvement de recul, elle s'en rendit compte et relâcha son étreinte. Elle me sourit, de son large sourire que je connaissais bien, se frotta le nez, passa le bout de son pied sur l'arrière de son genou.

— Tiens, dis-je en lui tendant le cadeau d'anniversaire que je n'avais pas encore pu lui donner.

Lorsqu'elle prit le petit paquet, je vis que ses ongles étaient rongés jusqu'au sang. Elle écarta le papier doré. J'avais fabriqué un petit cadre en forme de cœur que j'avais décoré de

verre poli, et dans lequel j'avais glissé une photo de nous sur la plage.

— Comme ça tu ne m'oublieras pas, quand je serai partie au Chili.

— Je crois plutôt que ce sera l'inverse, dit-elle en serrant le cadeau contre son cœur. C'est toi qui m'oublieras. Ce cadeau est la plus belle chose que j'aie reçue pour cet anniversaire de merde !

Je souris faiblement.

Elle posa le cadre sur le piano.

Elle semblait attendre quelque chose.

— Je... je pars demain matin, dis-je. Je vais prendre le train pour Londres.

Ellen se mordilla les lèvres. Elle m'enviait ma liberté, ce nouveau départ, les horizons lointains qui m'attendaient, mais elle ne le montra pas.

— Ce que tu vas faire est extraordinaire. Je suis tellement fière de toi ! Je savais que tôt ou tard tu trouverais le moyen de partir d'ici.

— Ellen...

Elle posa un doigt sur ses lèvres et leva les yeux au plafond.

— Je vais mettre de la musique. Nous pourrons parler sans qu'il nous entende.

Elle alla devant la stéréo, s'accroupit pour choisir un disque, le mit sur la platine. Elle souleva le bras, souffla sur le saphir pour chasser la poussière, et le déposa délicatement sur le trente-trois tours. C'était une compilation des Rolling Stones et le premier morceau s'appelait « Have You Seen Your Mother, Baby ». Ellen se mit à danser pieds nus dans le salon. Elle balançait ses cheveux de droite à gauche tout en tournoyant comme un derviche. Je restai immobile, fixant le bout de mes doigts, tandis qu'Ellen tournait autour de moi. Elle m'agrippa les bras pour me faire danser avec elle, mais je résistai. Je ne pouvais pas.

— Viens ! Ne fais pas la rabat-joie ! Avec qui je vais danser, quand tu seras en Amérique ?

Elle laissa retomber mes mains. Le disque émit un petit craquement avant de passer au deuxième morceau. « Paint it Black. »

Ellen était hors d'haleine. Ses joues étaient enflammées, son front trempé de sueur. Elle ôta le sweat-shirt, disparut sous le tissu un instant. Quand elle émergea, son tricot remonta sur ses épaules et j'aperçus son soutien-gorge. Il était vieux et grisâtre, trop petit pour elle. Cela me fit éprouver une pointe de tristesse.

— Comment va Jago ? s'enquit-elle, en tirant sur le tee-shirt. Il a le moral ? Il n'a pas été désespéré de ne pas pouvoir s'enfuir avec moi pour mon anniversaire ? Il a un autre plan ? Je crois que nous ne devrions pas attendre trop longtemps. Je pense que...

Elle se retourna pour augmenter le son et vint me chuchoter à l'oreille :

— Je crois que nous devrions partir. Je passerai par la fenêtre, un soir. Ou bien je profiterai d'un moment où papa se trouve en haut pour sortir, tout simplement. Je me cacherais dans le cimetière jusqu'à ce que la voie soit libre. Tu pourras le dire à Jago ?

— Ellen... Jago est parti.

— Parti où ?

Elle ne comprenait pas. Pas du tout. Pour elle, le fait que Jago soit parti sans elle était inconcevable. C'était comme si je lui avais dit que le soleil venait de s'éteindre.

— Loin, répondis-je.

Ellen fronça les sourcils, interloquée.

— Loin ? Mais pourquoi ?

Je levai les yeux au plafond. Le grand lustre de cristal était accroché au centre d'une rosace. Les pampilles que j'avais nettoyées autrefois avec Ellen avaient jauni, et une toile d'araignée accrochait la poussière. Je poussai machinalement, du bout du pied, le tapis qui couvrait le sang d'Adam Tremlett. Ellen s'approcha et se campa devant moi. Elle se tenait trop près, j'avais l'impression de manquer d'oxygène.

— Hannah ? Réponds-moi ! Où est Jago ?

— Je ne sais pas, Ellen. Il est parti le soir de ton anniversaire, et nous n'avons plus de nouvelles. Nous ne savons pas où il est.

Je marquai une pause avant d'ajouter :

— Je ne crois pas qu'il reviendra.

Ellen me regarda fixement, repoussa ses cheveux derrière ses oreilles.

— Non, dit-elle. Non. Jago ne serait pas parti sans moi.

— C'est pourtant vrai, Ellen. Je suis désolée, mais c'est ce qu'il a fait.

Elle eut un rire nerveux, incrédule.

— Mais pourquoi ? Pourquoi aurait-il fait ça ?

Le disque passa au morceau suivant. « 19<sup>th</sup> Nervous Breakdown ».

Ellen avait l'air parfaitement innocente, naïve, irréprochable. Pourtant, c'était sa faute. Si seulement elle avait dit la vérité. Si elle avait avoué à Jago qu'elle avait avorté, je n'aurais pas eu besoin de lui parler durement, comme je l'avais fait. Mais elle le menait par le bout du nez depuis des semaines, avec ses airs de sainte-nitouche. Elle jouait à la gentille petite innocente et lui laissait croire qu'elle était enceinte.

— Je lui ai parlé de l'avortement.

Cruelle comme je l'étais, je ressentis une brève satisfaction en voyant les yeux d'Ellen s'élargir d'horreur. C'était bien fait pour elle. C'était elle qui s'était débarrassée du bébé de Jago sans même lui dire un mot. C'était elle qui m'avait obligée à lui mentir. C'était sa faute, si Jago était parti. Maintenant elle souffrait, et j'étais bien contente ! Oui, j'étais contente que la vérité sorte au grand jour.

Ellen me regarda fixement, comme si elle ne voulait pas croire ce que je venais de lui dire.

— Mais tu m'avais promis de garder le secret, Hannah ! Tu m'avais juré...

— Et toi, tu m'avais promis que tu parlerais à Jago ! Tu aurais dû lui dire, Ellen. Tu aurais dû lui dire la vérité. Cela ne te faisait peut-être rien de mentir, mais moi je ne pouvais pas. Tu savais qu'il était allé acheter des vêtements pour le bébé ? Tu savais qu'il lui avait fabriqué un berceau ? À cause de toi, il croyait à un bébé qui n'existait pas ! Il aimait un bébé qui n'était qu'un fantôme !

Ellen plaqua les deux mains sur sa bouche.

— Oh, mon Dieu, chuchota-t-elle.

— Je suis désolée, répondis-je, un peu radoucie.

— Mon Dieu !

Elle ne dit plus rien. Puis elle tomba sur le sol telle une marionnette désarticulée, cacha sa tête dans ses bras, agrippant ses cheveux comme pour les arracher. Je ne savais pas quoi faire. Désespérée, je regardai autour de moi, cherchant une réponse dans le foyer de cheminée, par la fenêtre. Avant que j'aie pu réagir, Ellen se redressa et se mit à hurler.

J'essayai de la faire taire. De la prendre dans mes bras, de la toucher, de la consoler, mais elle n'était plus en état d'être réconfortée. Je ne pouvais rien pour elle.

J'avais détruit Ellen aussi complètement que Jago.

Je descendis jusqu'aux rives de l'Elbe. L'herbe haute de la prairie m'effleurait les genoux et l'air était empli du bourdonnement de milliers d'insectes.

Je découvris John, assis sur un énorme tronc d'arbre, les jambes allongées devant lui, occupé à ôter l'écorce d'une branche. Je me perchai à côté de lui, sur ce banc improvisé chauffé par le soleil.

— Salut, dit-il.

— Salut.

— Tu as pu dormir ?

— Un peu.

Une truite sauta hors de l'eau et l'espace d'un instant son corps scintilla au soleil, avant de retomber dans la rivière.

Je croisai les bras.

— C'est très beau, ici, reprit John. Je viens de voir un héron. C'est censé porter bonheur.

— Je ne savais pas que tu étais superstitieux.

— En général, je ne le suis pas.

Je regardai autour de nous. Les feuilles commençaient à changer de couleur. C'était à peine visible, mais le changement s'annonçait.

— J'aime penser qu'Ellen est venue ici. Je suis sûre qu'elle grimpait sur ce tronc d'arbre quand elle était petite. Elle bougeait tout le temps, elle ne tenait pas en place.

— Karla m'a dit qu'elle avait des enregistrements vidéo. Ses grands-parents l'avaient filmée quand elle était enfant.

— Je n'ai pas besoin de la vidéo. Je la revois très bien dans ma tête.

— Nous devrions rentrer, sans quoi elles vont croire que nous nous sommes perdus. Elles se sont mises en quatre pour préparer le dîner.

Je me dis que, si la famille d'Ellen avait connu la vérité, je n'aurais pas été aussi bien reçue.

Lorsque j'eus quitté Ellen ce jour-là, elle s'empara du tisonnier avec lequel M. Brecht avait essayé de tuer Adam Tremlett, pour saccager le piano. Elle le mit en pièces.

Je quittai Trethene peu de temps après cela. Un peu plus tard, mes parents reçurent une carte de Jago, qui affirmait qu'il allait bien. Il ne disait pas où il se trouvait, mais il promettait de donner des nouvelles quand il serait installé quelque part.

Puis une éternité s'écoula sans qu'ils entendent parler de lui. Une nouvelle carte arriva, une fois qu'il se fut fixé à Terre-Neuve.

Pendant ce temps, j'étais au Chili. J'avais prévu d'y rester six mois, mais quand le moment du retour approcha, l'idée de rentrer chez moi me parut insupportable. Je m'étais habituée aux grands espaces, au mélange des accents, des personnalités, des cultures. De loin, la Cornouailles me semblait étouffante. Je m'arrangeai donc pour rester sur le site une année de plus. C'est au cours de cette seconde année que je reçus la lettre de ma mère m'apprenant qu'Ellen s'était noyée. Elle ne faisait pas allusion à un bébé dans sa lettre.

Karla et Kirsten me racontèrent le reste. Quelques éléments de l'histoire leur étant connus, elles avaient comblé les vides elles-mêmes.

Lorsque j'eus dit à Ellen que Jago était parti, elle sentit tout espoir lui échapper. Elle avait perdu sa mère, son amoureux, son amie, la fortune qu'elle attendait depuis si longtemps, et toute chance d'accéder à la liberté. Jago était persuadé qu'elle avait avorté. Elle questionna son père sur leur situation financière, et il confirma qu'ils étaient pratiquement ruinés. Ils renvoyèrent M<sup>me</sup> Todd, et ils vécurent tous les deux seuls dans cette affreuse grande maison. Ils communiquaient à peine, survivant en reclus. Une fois de plus, les habitants du village préférèrent ne rien voir. Ils ne voulaient pas se mêler de la vie des voisins.

Ellen dut sentir jour après jour les changements qui intervenaient dans son corps. Le bébé grossissait, devenait plus fort. Le soir, allongée dans son lit, elle devait poser les mains sur son ventre et sentir ses petits coups de pied. Elle devait parler à son enfant, lui chanter des chansons, elle devait lui promettre qu'il serait le bébé le plus heureux du monde, le plus choyé par sa maman.

Il ne lui fut pas difficile de cacher sa grossesse. Elle ne quittait presque jamais la maison, ne voyait personne en dehors de M. Brecht. L'hiver était arrivé et quand elle sortait elle portait un large manteau, et les pull-overs de son père. Elle ne faisait plus de cinéma, ne cherchait plus à attirer l'attention. Ellen n'était plus elle-même. Elle était brisée.

La destruction du piano, pour brutale qu'elle ait été, avait instauré une nouvelle relation entre son père et elle. Une sorte de compromis tacite s'était établi. Elle ne se battait plus

contre lui, et il avait cessé de la harceler. M. Brecht acceptait cet acte de vengeance parce qu'il le comprenait. Pour lui, cet incident avait aidé le fantôme d'Anne Brecht à trouver le repos.

Ellen porta seule le fardeau de sa grossesse. Elle n'en parla à personne. Elle avait confiance en Jago, elle était persuadée qu'un jour il reviendrait vers elle. Elle n'avait qu'à attendre. Tôt ou tard il lui pardonnerait et lui viendrait en aide. Une fois qu'il serait revenu et qu'il aurait compris ce qui s'était passé, tout serait épatant, ça marcherait comme sur des roulettes, et ils seraient heureux pour toujours. Elle ne savait pas ce que j'avais dit à Jago. Elle s'accrochait donc à son espoir, à sa confiance, en l'amour que Jago avait pour elle.

Il ne revint pas.

Désespérée, Ellen finit par écrire à tante Karla. Elle ne dit pas un mot de sa grossesse, lui expliquant simplement qu'elle avait besoin d'aide. Karla avait quelques affaires à régler en Allemagne, mais elle réserva un billet d'avion pour Londres dès que possible. Elle arriva trop tard.

Ellen avait dû avoir un pressentiment. Elle avait compris d'instinct que le bébé allait naître avant terme.

Un soir, alors que son père dormait, elle enfila deux manteaux l'un sur l'autre, mit ses grosses bottes de caoutchouc et emporta autant de pulls qu'elle pouvait. Elle sortit de Thornfield House. C'était à la fin du mois d'octobre et elle était enceinte d'un peu plus de sept mois. Personne ne sait pourquoi elle décida de ne pas se rendre à Trethene pour demander de l'aide. Elle devait penser qu'elle n'avait plus d'amis, que tout le monde l'avait laissée tomber. Ou bien peut-être n'avait-elle pas le courage d'expliquer ce qui lui arrivait.

À moins encore qu'elle n'ait été tellement malmenée par la vie qu'elle ne parvenait plus à raisonner avec logique. Elle agissait par instinct, comme un animal.

Elle se rendit donc à l'endroit où elle avait été heureuse, où elle se sentait en sécurité.

Elle accomplit le trajet seule, traversant les champs désolés, la lande marécageuse, le chemin côtier, et descendant enfin le long de la falaise. Elle se laissa glisser dans les éboulis, retrouva le tunnel dans la roche, négociant prudemment chaque marche. La nuit était glaciale. Ellen dressa la petite tente à deux places que j'avais apportée des mois plus tôt. Elle la fixa dans le sable de la grotte, la calant avec de grosses pierres. Dedans, elle fit une sorte de nid douillet avec des couvertures, des sacs de couchage, des pulls et des serviettes de toilette. Puis elle alluma un feu, s'assit sous les étoiles et contempla les vagues qui venaient s'écraser sur la plage.

Elle attendait.

J'imaginai ce qu'elle avait dû éprouver, seule sur la plage, ce soir-là. Elle n'avait sûrement pas peur de la mer, du ciel, ou des cris des oiseaux. Mais elle devait avoir peur de son propre corps, de ce qui se passait en elle. Peut-être avait-elle crié de douleur en accouchant, et peut-être pas. Il n'y avait personne pour l'entendre. J'avais le sentiment qu'elle avait dû garder le silence. Elle voulait que son bébé vienne au monde dans un environnement paisible.

Le bébé arriva. Elle naquit à la lueur de la lune et des étoiles. Environnée par le bruit des vagues sur les galets et les senteurs iodées de la mer. Ellen l'enveloppa dans les couvertures qu'elle avait apportées. L'enfant avait un visage pâle et étonné, comme celui d'une fée. Elle ferma les yeux et se tourna vers la poitrine d'Ellen pour se protéger du froid, cherchant à

téter.

Ellen savait ce qu'elle devait faire. Elle s'était préparée à la naissance, avait lu les livres nécessaires. Elle était sans doute épuisée, faible. Mais aussi heureuse, surexcitée. Elle avait un sentiment de liberté. Elle avait accompli quelque chose de merveilleux, seule, sans récompense et sans contrainte. Elle se trouvait dans un lieu qu'elle adorait et elle avait un bébé dans les bras, une petite créature vigoureuse, bien vivante. Elle se dit probablement que maintenant tout irait bien. Serrant le bébé contre elle, elle lui fit téter le colostrum, le premier lait.

C'était forcément comme cela que ça s'était passé, sinon l'enfant n'aurait pas survécu. J'ignore comment elle savait que c'était si important, mais elle l'avait fait.

Le bébé allait bien. Ce n'était pas le cas d'Ellen.

Au cours de la nuit, ou bien au petit matin, elle s'était vidée de son sang.

Entre-temps, M. Brecht s'était aperçu de son absence, bien entendu. Malgré la trêve qui s'était établie récemment entre eux, il ne vit qu'une seule explication possible : Ellen s'était enfuie avec un homme. Dans son esprit malade, le responsable était Adam Tremlett. Il était trop furieux, trop occupé à maudire son rival et à s'apitoyer sur lui-même, pour envisager une autre possibilité. Mais lorsque tante Karla arriva, le lendemain, et qu'elle trouva la lettre qu'Ellen avait laissée sous son oreiller, elle sut où elle devait chercher.

La journée était bien avancée, le soleil était sur le point de disparaître. Un vent fort soufflait de la mer et projetait des embruns sur la côte. Les plantes robustes qui poussaient au sommet de la falaise étaient rabattues contre les rochers. Les mouettes tournoyaient en poussant des cris perçants et de gros nuages filaient dans le ciel. Tante Karla se rendit seule à la falaise en suivant les instructions d'Ellen. Parvenue au-dessus de la plage, elle aperçut le corps immergé d'Ellen qui se balançait d'avant en arrière, au rythme des vagues. La mer la poussait vers la plage, puis l'attirait de nouveau dans ses flots. Ses cheveux étaient répandus autour d'elle, comme des algues sombres.

Elle avait essayé de se laver dans la mer, de faire partir le sang.

Karla descendit sur la plage, tira le corps d'Ellen sur le sable, contre la falaise. Il ne restait plus beaucoup de temps avant la tombée de la nuit, ce n'était pas le moment de s'abandonner aux larmes et au chagrin. Pas encore. Elle allait devoir remonter sur le sentier et marcher un bon moment avant de trouver une cabine téléphonique, d'où elle pourrait appeler les secours. Il fallait se dépêcher. Mais avant de partir elle alla chercher une couverture dans la tente, pour couvrir le corps d'Ellen. Elle fit glisser la fermeture à glissière. Et là, à l'intérieur, elle trouva le bébé enveloppé dans des linges, bien au chaud au milieu des couvertures, comme un petit oiseau dans un nid. Elle ne pleurait pas. Un œil ouvert et l'autre à demi fermé, elle regardait la toile orange de la tente secouée par le vent, tout en suçant bruyamment son poing.

Je picorai un morceau de pain dans mon assiette. Le repas était délicieux, mais je n'avais aucun appétit. Nous étions sur la terrasse, et la table était éclairée par des bougies. Assise en tailleur sur le banc, Doreen jouait de la guitare. Des chauves-souris voletaient autour de nous, la lune était très haute dans le ciel, la nuit était splendide. Les plats de salades, de viande froide, de fromage et de fruits occupaient toute la table, avec des bouteilles d'eau et de vin. Karla racontait l'histoire de Kirsten.

— Je ramenai ce superbe bébé, le plus beau bébé du monde, en Allemagne, dit-elle. Je dis à mes amis, à mes collègues, à ma famille et aux autorités que c'était ma fille, et que je l'avais eue en Angleterre. Je m'inventai une liaison amoureuse avec un homme marié qui ignorait tout de ma grossesse. Tout le monde me crut. Tout allait bien. C'était le seul moyen pour que Pieter ne puisse jamais mettre la main sur elle.

— Officiellement, Karla est ma mère, expliqua Kirsten. Je suis fière d'être sa fille. Mais elle m'a toujours dit la vérité. Les mensonges n'étaient destinés qu'à me protéger.

Elle sourit à Karla. Les deux femmes trinquèrent et burent sans se quitter du regard. Ellen avait fait ce qu'il y avait de mieux pour sa fille. Elle s'était arrangée pour qu'elle soit élevée le mieux possible, loin de Pieter, dans un lieu sûr où elle serait entourée d'amour.

— Mais il a dû y avoir une enquête. Le coroner devait savoir qu'Ellen avait... donné naissance à un enfant ? fit remarquer John.

Il tendit la main pour me passer le plateau de fromages.

Karla chassa un papillon de nuit et hocha la tête.

— L'enquête conclut que le bébé s'était noyé et avait été emporté par les vagues quand Ellen avait perdu connaissance. C'était l'explication la plus logique. Personne ne connaissait l'accès à la plage, donc l'enfant ne pouvait avoir été enlevé.

Après cela, Karla avait retrouvé M<sup>me</sup> Todd, l'avait ramenée en Allemagne et s'était arrangée pour qu'elle coule une retraite heureuse dans un joli petit cottage du domaine.

— Et M. Brecht ? demandai-je. Qu'est-il devenu ?

— Il a passé un an dans une clinique en Suisse, en cure de désintoxication. Pendant son séjour là-bas il est tombé amoureux d'une infirmière, dit Karla. Il l'a épousée.

— La pauvre fille, ajouta Doreen.

Karla insista pour que nous passions la nuit à Schloss Marien. J'en fus heureuse, car je n'avais pas envie de partir. Je voulais passer le plus de temps possible avec elle, avec Doreen, et avec ma nièce. J'avais tellement envie d'être près d'Ellen, et c'était la seule façon de me rapprocher d'elle. J'étais épuisée par l'émotion, ravagée par le chagrin. En même temps, j'étais soulagée de connaître enfin la vérité. Les trois femmes se montrèrent très gentilles envers moi, et leur bonté m'apaisa et m'aida à me sentir mieux. John fut également très compréhensif, affirmant qu'il ne voyait aucun inconvénient à manquer une autre occasion de travailler avec les conservateurs des plus grands musées du monde. Il préférerait notre compagnie. Sa présence était discrète, mais j'étais contente qu'il soit à mes côtés et qu'il entende lui aussi l'histoire d'Ellen. Quoi qu'il arrive par la suite, nous partagerions toujours cela : l'histoire d'Ellen Brecht.

Je bus beaucoup de vin. John ne cessait de remplir mon verre et l'alcool m'aidait à supporter mon chagrin, à dissiper mon sentiment de culpabilité.

— C'est donc toi que j'ai vue au musée ? demandai-je à Kirsten.

— Oui, je vous cherchais.

— Comment connaissais-tu mon existence ? Comment savais-tu où me chercher ?

Kirsten échangea un sourire avec Karla.

— Montre-lui, dit cette dernière.

Kirsten retourna dans la maison et revint avec dans la main un objet qu'elle me passa. C'était la photo encadrée que j'avais donnée à Ellen pour son anniversaire. Certains morceaux de verre dépoli étaient partis, et les couleurs étaient un peu affadies, mais je nous vis, Ellen et moi, enlacées, ses cheveux noirs se mêlant à mes mèches blondes. Je retournai le cadre et vis les mots que j'avais tracés au feutre. Le noir avait viré à l'orange pâle, mais l'inscription était toujours lisible. J'avais dessiné un cœur transpercé d'une flèche, et au-dessus du cœur j'avais écrit : *Ellen Brecht*. Au-dessous : *Hannah Brown*. Et à l'intérieur : *Amies pour toujours*.

— Karla se souvenait de vous, naturellement, reprit Kirsten. Elle se rappelait que vous vous intéressiez à la paléontologie. J'ai cherché votre nom dans Google. Il y avait à peu près sept mille Hannah Brown en Angleterre, mais j'ai affiné la recherche, et j'ai fini par vous trouver sur le site du musée. J'ai su d'instinct que c'était vous.

— Elle a passé des jours à se demander s'il fallait qu'elle vienne te voir, dit Karla.

— J'ai failli vous écrire, puis j'ai pensé que vous ne voudriez peut-être pas faire ma connaissance. Dans ce cas-là, je n'aurais jamais rien su sur ma mère. Alors, j'ai décidé d'aller à votre rencontre. Je voulais voir aussi où Ellen avait vécu. Et la plage où j'étais née.

— Ainsi que sa tombe ?

— Exactement.

— Nous avons imaginé plusieurs scénarios que nous répétions, expliqua Doreen en riant. Nous faisons comme si j'étais vous. Parfois vous étiez choquée d'apprendre qu'Ellen avait eu une fille, mais généralement vous étiez heureuse, vous embrassiez Kirsten, vous lui disiez qu'elle était très belle, et vous l'invitiez à dîner...

— Nous n'avons jamais pensé que vous seriez tellement horrifiée en me voyant, que vous auriez une crise cardiaque ! ajouta Kirsten.

— Je t'ai prise pour Ellen.

Kirsten fronça les sourcils, interloquée.

— Comment cela aurait-il été possible ?

Les deux jeunes filles se mirent à rire, John les imita, et moi aussi.

Je remerciai le ciel en mon for intérieur. Grâce à Dieu, Kirsten avait Karla et son amie Doreen pour l'aider à traverser les épreuves les plus difficiles et l'encourager, quelle que soit la gravité de la situation.

— Quand je suis revenue ici, continua Kirsten, j'ai cru que c'était la fin de l'histoire. Mais c'est vous qui m'avez trouvée, en fin de compte !

J'étais un peu ivre, et très fatiguée.

— C'est Ellen qui m'a guidée vers toi, dis-je. Je sais que c'est elle.

Karla me tapota la main.

— Il y a une chose que j'aimerais vous demander, Hannah, reprit Kirsten. Vous êtes la seule à qui je puisse poser la question.

— Vas-y.

Kirsten se mordit les lèvres et coula un regard de côté à Doreen.

— Vas-y, renchérit celle-ci.

— Ce que j'aimerais savoir, dit timidement Kirsten, c'est la vérité sur mon père.

Je lui racontai une partie de l'histoire seulement. Je lui parlai de Jago, je lui expliquai à quel point il avait aimé Ellen et désiré ce bébé. Et comment il avait cru que le bébé était mort. Il ne s'était jamais remis de la perte d'Ellen et de son enfant, et bien qu'il ait réussi sa vie professionnelle il ne pourrait jamais être vraiment heureux. Je parlai à Kirsten de nos parents, je lui dis qu'ils seraient enchantés d'apprendre qu'ils étaient grands-parents, et qu'ils adoreraient leur petite-fille.

Il y avait certaines choses que je ne pouvais pas exprimer, et quelques parties de l'histoire devaient attendre.

Une chose cependant était claire. Nous avions perdu assez de temps, et nous nous fîmes la promesse que nous allions nous rattraper.

Après cela, tout devint un peu flou dans ma tête. La nuit noire, les chauves-souris, le vin, les étoiles et la brise, l'odeur de la rivière. John s'éloigna pour parler à Charlotte au téléphone. Doreen se mit à chanter à voix basse. Elle chanta en allemand des chansons d'amour, de chagrin, des chansons que je ne comprenais pas mais qui me rendirent triste.

Les trois femmes allèrent se coucher, et je fis une promenade au bord de la rivière avec John. Les rayons de la pleine lune projetaient des ombres devant nous.

— Maintenant tu sais, me dit-il. Tu crois que c'est terminé ?

— Si je revoyais Ellen, je n'aurais pas peur. Je crois que je serais heureuse. J'avais l'impression d'être prise dans un piège, mais à présent que je sais comment l'histoire s'est terminée, cela ne me paraît plus aussi terrible.

Je ramassai une petite pierre et la lançai sur la rivière comme Jago me l'avait appris. Elle fit trois ricochets.

— J'aurais préféré que ça se termine différemment pour Ellen.

— Hmm, fit John. Elle a tout de même laissé un superbe héritage.

Je souris en pensant à Kirsten.

— En effet.

John essaya de lancer une pierre à son tour, mais son essai ne fut pas concluant. Je lui trouvai une pierre plus plate pour faire une deuxième tentative.

— Tu es heureux dans ta vie, John ?

— Vaste question.

— Je voulais dire, es-tu heureux avec Charlotte ?

— J'avais compris. Et la réponse est un oui inconditionnel.

— Oh.

Il me lança un regard appuyé, et je compris. Il voulait continuer à être heureux. Et si pour cela il devait ne pas tout savoir sur sa femme, les personnes de leur entourage devaient se taire. Si Charlotte décidait de le quitter, elle le ferait. Si elle décidait de rester, aucun mal n'aurait été fait.

J'eus l'impression d'avoir une révélation. Parfois, il était bon de garder un secret. Cette pensée me fit du bien.

— Tu es nul, dis-je lorsque le deuxième galet s'enfonça lamentablement dans l'eau. Regarde.

Je lui pris le poignet, et là, à la lueur de la pleine lune, sur la rive de l'Elbe, je lui appris à faire des ricochets.

Le lendemain matin, je me levai tôt. Karla m'avait donné une chambre ravissante qui donnait à l'est. Le soleil était encore très bas dans le ciel. J'enfilai la robe de chambre qu'elle m'avait prêtée, et sortis. J'allai frapper doucement à la porte de Kirsten pour la réveiller, puis je descendis dans le jardin et m'assis sur la terrasse près de la fontaine. La température était douce, la journée promettait d'être magnifique.

J'appelai ma mère. Je ne lui donnai aucun détail, lui demandai simplement le numéro dont j'avais besoin. Elle me le communiqua.

Quelques minutes plus tard, Kirsten me rejoignit en tongs et en pyjama, avec deux tasses de café. Elle s'assit à côté de moi, me sourit en se frottant le nez.

Des ombres s'étendaient dans la prairie au-dessous de nous, sous les rayons du soleil levant. La campagne se teintait d'or. L'herbe était luisante de rosée, et on distinguait dans la lumière le dessin compliqué des toiles d'araignée accrochées aux buissons. L'eau de la fontaine coulait avec un son cristallin dans le bassin de pierre couvert de mousse. Kirsten fit glisser ses doigts à la surface. Elle me sourit à nouveau, et mon cœur se gonfla de bonheur.

— Tu es prête ? demandai-je.

Elle repoussa ses cheveux en arrière, faisant apparaître la mèche rose fluo.

— Je suis prête.

Je composai le numéro. Quelques secondes passèrent, puis la sonnerie retentit à l'autre bout de la ligne. Je croisai les doigts. À la troisième sonnerie, quelqu'un décrocha. J'entendis un homme s'éclaircir la gorge, puis une voix bourrue et familière résonna dans le lointain.

— Allô.

J'inspirai avant de me lancer.

— Jago, c'est moi, Hannah. Je suis avec quelqu'un qui aimerait te parler...

Je tendis le téléphone à Kirsten, et à partir de ce moment je sus que tout irait bien.